

Journal 2007

du mardi 3 janvier 2007 au mercredi 31 décembre 2007

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

mercredi 3 janvier 2007

L'idée de MMMR [Marie-Madeleine Mervant-Roux] que le spectateur dramatise tout. Y a-t-il une panne de dramatisation ? Question technique (liée à la technique). Ou scientifique : la science a dédramatisé la vie. La seule vraie question, celle de Bablet : tout metteur en scène met en scène le spectateur. « Nous ne voit rien » (Desanti)

Le théâtre devenu rite ne dévoile plus le réel (l'a-t-il jamais fait ?) : il met une représentation protectrice entre lui et nous.

Pas de drame : le réel est insignifiant.

vendredi 5 janvier 2007

Le savant fou, est-ce vraiment un mythe ? Quelle est l'histoire racontée ? Galilée, oui, c'en est un, de mythe, mais j'ai déjà dû le dire. Juger la capacité du poisson à vivre en terrain sec. C'est ce qui m'arrive au théâtre. Échoué. Mon théâtre est échoué. Il y a le bateau, il n'y a plus la mer. Marre d'endurer.

Être seul avec soi-même, c'était être avec Dieu, c'était le bon temps. Moi, dans la solitude, je suis seul avec mon néant. Dépossession absolue de soi.

La science favorisera-t-elle l'autonomie de l'homme ? Ou processus de dénaturation (si nature il y a eu). Animaux dénaturés. Nous ne prenons congé de rien. Voir Gombrowicz : « L'homme de l'avenir, créature de la science, sera radicalement différent, inconcevable, sans rapport avec nous. Voilà pourquoi le développement de la science signifie la mort... Celui que l'on est meurt...au profit d'un étranger. L'homme mené par la science renonce à lui-même –dans sa forme actuelle- une fois pour toutes ».(*Journal Folio* t2 p. 172, cité par Olivier Rey) ; pourquoi ce Rey dit-il qu'à « l'intérieur de l'utopie techno-scientifique, les hommes sont assimilés à de simples pro-

cessus objectifs » ? (308)

Le rêve d'immortalité contrarié par la fatigue de vivre. Le coup de la sibylle de Cumes.

—je veux mourir

—je veux être une machine

Reste que la critique de la naturalisation de l'esprit doit être entière. Contre tout processus de naturalisation. Mais en quoi ce qui est identifié comme le projet techno-scientifique est-il réductible à cette question de la naturalisation ? Et pourquoi ce projet fait-il de l'homme une chose (simple processus objectif ?). Le problème, c'est que la Nature n'est plus un doux guide. La nature est violente ; nous l'oublions souvent. Violente, hostile.

La science et le fantasme de l'auto-crédation de l'homme : « je ne pouvais pas admettre que l'on reçût l'être du dehors . » Sartre (*Les Mots*)

S'appartenir : « vous ne vous appartenez pas », dit la première Épître aux Corinthiens.

La science n'a pas sa place à l'intérieur de la culture.

Le petit narcissisme, la seule manière de se singulariser dans un monde de machines. La subjectivité réduite à la dichotomie : j'aime ou j'aime pas.

Ratikine, citant Claude Bernard, explique à Mikhaïl Karamazov que l'homme est une machine :

—quelle belle chose que la science, Aliocha ! L'homme se transforme, je le comprends...Pourtant je regrette Dieu !

—c'est déjà bien, dit Aliocha.

—que je regrette Dieu ? La chimie, frère, la chimie ! Il n'y a rien à faire, Votre Révérence, écarterez-vous un peu, c'est la chimie qui passe ! (*LFK*, livre XI, chap.IV)

Les savants : ils se sont tous pris pour Galilée, même Changeux. Il se pare des plumes de paon du courage intellectuel dans la lutte contre l'idéologie ambiante, contre le conformisme et l'obscurantisme.

Changeux : « quelle liberté, quelle joie de pouvoir voguer vers l'inconnu, contre vents et marées, en dépit des systèmes de pensée et des idéologies régnautes. » (*La Nature et la Règle* p.91)

Le peintre pompier qui veut jouer à l'artiste maudit. Voilà pourquoi aussi l'habit de Galilée est endossable par l'artiste (voir la mise en scène de Londres).

samedi 6 janvier 2007

Historiquement : les deux grandes affaires de l'Europe (des idées neuves ?) : l'amour-passion et la science (libido sciendi). Quel rapport ? Le théâtre, il est vrai, s'est davantage intéressé à l'amour-passion qu'à la science, véritable impensé ou refoulé du théâtre.

Toujours grandeur et misère. Husserl précise que dans la détresse de notre vie, la science n'a rien à nous dire. Mais notre problème aujourd'hui, ce n'est pas de savoir si la science donnerait un sens à la vie ou non mais comment elle la transforme pour le meilleur et pour le pire. Ajourner la question du sens. Faux-sens. Le sens comme, au sens strict, cache-misère.

C'est la pierre angulaire : le petit moine reproche à la science de priver la vie de son sens, mais est-ce vraiment la question ? La sagesse n'est pas recherche ou conquête d'un sens, elle est affirmation de ce qui est (ou acceptation, résignation devant la dure réalité ?)

Même pas la question de savoir si la science est utile à la vie (en un sens, oui, bien sûr) mais pas en tant qu'elle s'intéresse au vrai. Le mensonge est plus utile à la vie.

Des différentes modalités du connaître. La Montagne Sainte Victoire, pas seulement le point de vue du géographe ou du géologue.

La science, notre fierté. Primauté de la science dans la psyché occidentale. Et nous aimons le vide spirituel qui l'accompagne.

—pourrais-tu appréhender le monde sur un mode scientifique ?

—je serais un monstre psychopathe

—pour faire œuvre scientifique, il faut se mettre des œillères.

—mais pourquoi ou comment une connaissance peut-elle être un objet de désir ?

Le modèle de la jalousie : le désir de savoir.

Le postulat de l'objectivité de la Nature. Monod. Aucune interprétation des phénomènes en termes de causes finales. C'est-à-dire de projet. La Nature n'a pas de projet.

J'aurai passé ma vie à me cogner la tête contre ce mur-là. La nature n'a pas de projet. Quelle vanité !

Thalès de Milet, une belle histoire. Son enrichissement surtout.

dimanche 7 janvier 2007

Comprendre, connaître, c'est pouvoir (savoir) lire. Le paradigme du texte et de la lecture. Depuis quand l'univers est-il un texte ? Le grand livre de la nature. Culture du livre. C'est même plus compliqué que ça : c'est la philosophie qui est écrite dans et par la nature. GALILÉE : la philosophie est écrite dans cet immense livre qui est constamment ouvert sous nos yeux, je veux dire, l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre le langage et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit en langage mathématique et ses caractères sont des triangles, cercles et autres figures de géométrie, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. Sans eux, c'est

une errance vaine dans un labyrinthe obscur. (*L'Essayeur* p.141 Les Belles Lettres)

mercredi 10 janvier 2007

On ne peut même plus faire sienne cette pensée de Nietzsche :
« L'art et rien que l'art, nous avons l'art pour ne point mourir de la vérité. »

vendredi 12 janvier 2007

Chaque phénomène doit être rapporté à une construction mathématique. La nature n'est pas intraitable.

Raymond Sebond est donc au cœur de notre histoire. Il y a deux livres : celui de la nature et la Bible.

samedi 13 janvier 2007

Déjeuner avec Lassègue hier. Semble intéressé par le projet Galileo Galilei. Une façon indirecte de parler de l'Islam. Lit Longo.

Mais quelle fatigue pour faire un petit spectaculet ; les gens ne comprendront même pas ce qu'on leur veut.

Les tâches : la présentation du spectacle (ou de la série ?). Quelle motivation, ce qui me met en mouvement vraiment. La peur du vide, de la vieillesse à ne rien faire, à me fouailler, à contempler mon néant. La note d'étape pour la mission, et quoi d'autre ? En finir avec la lettre à JPS[Jean-Pierre Sarrazac]; mais ça me tue. Pourquoi je n'ai écrit aucun drame (ou monté aucune pièce dramatique ?) Parce que je suis un type méchant, plein de ressentiment. Et sans doute la science me sert à ça. Tout est dit.

Mais que ferais-je si j'arrêtais le théâtre (ce que j'ai commencé à faire ; il ne faut jamais mettre pied à terre ; après pour le remettre à

l'étrier...) Et à quoi bon ? Il faudrait écrire pour en avoir le cœur net : qu'est-ce que mon cerveau a (encore) à dire ? Quand je dis encore, ce n'est pas parce qu'il aurait déjà parlé, mais parce que le temps m'est compté. Je ne vis plus que dans ma mort depuis que je ne fais plus de théâtre. Je baigne dans le bain tiède de l'échec (ce qui a été mon milieu quasi naturel pendant toute ma vie). Expert en auto-dépréciation. L'air que je respire. Le défaut de toute croyance ; c'est ce sur quoi il faudrait que je conclue la lettre à JPS, laquelle je ne parviens pas à écrire, parce que, si je m'y mets, je renonce vraiment au théâtre. En faire, c'est bien parce que c'est faire quelque chose, mais cela demeure insignifiant. Et je n'appartiens pas à ce monde, mais je ne le fais même pas savoir. Mon talent pour passer inaperçu. Je dois aimer ça, ce n'est pas possible autrement. Un talent pour l'inexistence. Si je partais au désert, personne ne noterait ma disparition. Contrairement à EV-M [Enrique Vila-Matas], je suis persuadé qu'il est aisé, dans mon cas, de disparaître.

Ce projet qui a du mal à démarrer. Il y a eu cette pause après *Le cas de Sophie K*, une crise même ; j'ai cru bon de revenir à Beckett. J'ai tout relu. Même la biographie. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je le sentais revenir dans le travail (j'ai dû déjà écrire quelque chose de cette eau-là, ici-même un peu plus haut), surtout dans *Les Variations* à cause que tout ça, c'est de vexation qu'il s'agit ; me suis dit (mais justement, je ne me le suis pas dit) que c'était le vrai vexateur, Beckett. Le vrai regard méchant sur la vie ; je veux dire impitoyable. Cette vie est sans pitié ; ma lecture de Beckett, une tragédie rigolarde. C'est surtout moi qui suis rigolard parce que je n'ai souffert de rien que de moi-même. Je vais dire quelque chose d'horrible ; mais il est difficile de se faire entendre ou de simplement être intéressant si on n'est pas victime, une victime, même intransitive. Ou alors il

faudrait être un grand coupable. Mais un pauvre type innocent, comme moi. Un peu l'idiote inutile de l'intelligentsia parisienne. Je ne puis accuser personne, ni ma famille (mon origine) qui ne m'a flanqué qu'une névrose bien ordinaire, ni la société qui ne m'a fait ni bien ni mal (donc ni chaud ni froid). De toute façon, je n'ai jamais cru en elle. Rien attendu d'elle. Quant à l'Histoire, évanouie. Et le temps qui gagne sans tricher, comme dit encore le poète. Rien à redire.

-mais la névrose littéraire, ce n'est pas rien ; pas un cadeau en tout cas.

-c'est vrai. Le cadeau du père, relayé par Sartre. Et voilà le travail. Ou plutôt la paresse, l'impuissance.

-solipsisme. « L'écueil du solipsisme » (Sartre)

-il faudrait relire Baudelaire. Pas mal l'idée du bourreau de soi-même.

La rigolade :

*Je suis de mon cœur le vampire,
—Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire !*

Et je ne dis rien de ce faux accord : moi aussi je suis dans la divine symphonie. Vous avez dit, il a dit, « la divine symphonie » ? Mais je n'y crois pas. Mais la vorace ironie, ça oui « qui me secoue et qui me mord ».

Mais je suis plutôt devant le : « Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! ».

Pour *Ciel ouvert* : curiosité pour la libido des savants, et qui est une grave question pour nous autres Occidentaux pour qui la science est l'affaire des affaires. Pourquoi cette *libido sciendi* ? est-ce que ça

renvoie à mon désir de faire de l'art ? je me demandais si c'était la même chose. Et puis ce désir faiblissait (ma solitude dans mon art, une espèce d'andropause, quel mot faudrait-il inventer pour parler de cette cessation du désir d'art ? Les raisons : il y a l'espèce d'échec, la stratégie perdante. La stratégie exogène : ou exocet, je rappelle que ça veut dire qui sort de chez soi, de sa demeure ; faire le poisson volant. En fait pas tout à fait vrai. C'était plutôt faire entrer à l'intérieur des choses qui ne devraient pas s'y trouver (notamment un discours non-dramatique). Pourquoi : c'était de l'ordre de l'intuition, de l'imagination. A cause du côté : chéri, mes chéris, j'ai rétréci le théâtre. C'est présomptueux de dire cela, et antipathique, et désobligeant pour les autres.

Mais je le jure sur ma mère, je n'ai jamais voulu être un artiste, mais je me suis retrouvé à désirer faire œuvre d'art (grand mot ! je t'entends), fabriquer ces trucs-là. Non pas parce que cela la foutait mal dans la famille ; ma mère me rêvait médecin, mon père aurait bien aimé que je fusse Flaubert, sa passion, mais, au vu de mes résultats scolaires en français, je sentis qu'il me destinait à la politique. Député de Dordogne, avec passages ministériels si bien adapté. Ça m'aurait bien plu. Au début, jusqu'en 68 où ma tendance social-démocrate molle (car j'aurais fini au PS) en prit un coup.

Un titre pour GG: « Et les grands ciels qui font rêver d'éternité » (Ch B, *Paysage*)

Ou un titre pour les écrits sur le théâtre : *Ma fantasque escrime*.

Le gigantesque remous (ou reflux). Ou pris dans le remous derrière les petits bateaux, je dis petits, des patrons de pêche. Pas de vaisseau-amiral.

dimanche 14 janvier 2007

Pouvoir dire, dans une espèce d'éclat de rire : j'aime la vie, comme le fait Barbara à la radio à l'instant (et elle est morte il y a dix ans). Terrible radio. Est-ce que j'aime la vie ? Le désastre est plus fort. Il faudrait reprendre tout par l'écriture pour pouvoir dire comme Montaigne après tout ce travail d'écriture : pour moi donc j'aime la vie. Je ne peux pas me faire à l'idée de me défaire de la vie. C'est l'animal qui parle. Je n'ai pas inventé la tristesse, merde. De même que je n'ai pas inventé la mort. La vie ? Je suis passé par là.

mercredi 17 janvier 2007 (12:02 am)

Sauvegarde : j'essaie, presque les larmes dans les yeux, comme si je prenais congé de la vie, de mettre bout à bout (pour Julie aussi et sa thèse) carnets, journaux et autres écrits de brouillon. Du coup, je me dis que je devrais mettre aussi un peu d'ordre dans la documentation et les enregistrements des spectacles. Je « visionne » comme on dit le *Traité III* et un bout du *Traité I*, non sans émotion. Imagination plus libre alors ; est-ce la science qui me bride ? Ou j'étais moins désaffecté qu'aujourd'hui, ou je n'ai, en gros, plus qu'à mourir. La vie devant soi, la mort devant soi. C'est l'un ou l'autre.

J'ignore si ce retour sur moi (soi), cette idée de revenir sur le travail fait et peut-être d'en prendre la mesure et de la communiquer a posteriori (les spectacles auxquels vous avez fait exprès d'échapper), c'est comme un testament ou au contraire une tentative pour se reprendre.

Je serais heureux si je publiais, mais je n'ai même plus d'éditeur. J'aimerais avoir un ami éditeur, à qui je pourrais me confier, c'est-à-dire confier mes textes. Et qui les publierait, c'est-à-dire prendrait sur lui mon rapport au public, à la société, aux autres, toutes choses dont je suis incapable.

Je vois Astrid à midi. Je lui raconte le détail du projet *Ciel ouvert*. Elle ferait bien la variation sur le petit moine. Etrange. Dans cette aventure à venir, qu'est-ce qui me tient vraiment à cœur ? Le mythe du scientifique, qu'est-ce que j'en ai personnellement à foutre ? Un truc professionnel : pourquoi je ne monte pas de pièces (il faudra que je m'en explique). En l'occurrence, pourquoi je ne monte pas *La Vie de Galilée*. Il faut bien que j'avoue d'abord que c'est par impuissance, incapacité, mais je dois tout de suite ajouter par manque de désir. Dans le théâtre, le texte d'un autre me dérange. Pas envie de le servir. J'admire la (fausse) humilité de certains metteurs en scène qui mettent leur honneur dans cette humilité, dans la servitude à l'égard de l'Auteur. Je me mets à son service. Mais je ne veux me mettre au service de personne, pas même de l'Etat. Est-ce si grave ?

Je vois bien le « paquet » Olivier/Bibi qui me viendrait de Montaigne (le paysan pauvre de Campanie, mais aussi l'intellectuel rural et qui se méfie de la science, de toute connaissance qui est présomptueuse. Une vague foi vide contre les prétentions de la raison. Je vois le « paquet » Marie-Céleste, mais après ? Tout ce qui concerne la *libido sciendi*. Difficile à représenter. Le petit moine qui se jette sur les liasses de Galilée...

Où je serais (le vif su sujet pour moi) : entre la volonté de ne rien savoir (je ne crois pas à la pensée, à la science ?) et le désir de savoir, cette passion-là.

dimanche 21 janvier 2007

Ai dévissé tout ce dimanche, après ma virée à Montpellier, le blues. Assez bien impressionné par la rêverie sur la biologie du développement qu'est le spectacle assez baconien de Xavier Le Roy. (*Self Un-*

finished) : qu'est-ce qu'avoir un corps ? Mais rencontre trop tardive : elle aurait dû avoir lieu au moment de la *Génisse*.

Déjeuner *Chien* avec Olivier Perrier qui vient aux (mauvaises) nouvelles. Comment traiter le chœur des Galilée ? La pensée du cochon. Comment le faire parler ? Et il défend les valeurs chrétiennes. Le vivant, et le don de la vie. Ce scandale-là, je veux aussi le traiter : le caractère insupportable de ce don-là.

Dans le journal : au Texas (San Antonio), l' « Abraham Center of Life » propose des œufs issus de donneurs de sperme et d'ovules fécondés en éprouvette et prêts à être inséminés au prix de 2500 dollars pièce. Et allons-y gaiement dans la marchandisation de l'humain. Embryons à la carte issus de géniteurs triés sur le volet, à choisir en fonction de leur origine ethnique, de leur éducation ou de leurs traits physiques

—nous aidons juste les gens à avoir des bébés.

Dans un autre genre, vu *Le Grand silence*. Quel égoïsme au fond dans cette séduction par Dieu. Oui, le mépris du monde. Qu'est-ce qu'ils achètent ainsi au prix fort ? Le salut, sans doute, mais surtout la paix sur terre. Laisser faire le silence en soi, se faire le silence en soi, et il se passera nécessairement quelque chose, Il parlera. Comme dit l'aveugle (qui a malheureusement le mot de la fin, car, au bout de 2h40, il y a une fin au film : s'il n'y a pas la pensée de Dieu, mieux vaut ne pas vivre. Et tout ce qui arrive est bon puisque tout ce qui arrive est permis par Dieu, qui est infiniment bon. Toute une vie enfermée pour cette « pensée ». Curieusement il ne se dégage aucune spiritualité du film. On voit une façon de vivre. On les voit en prière, et rien ne passe, rien n'a l'air de se passer, et le vieil aveugle qui vend la mèche. Il n'y a rien à voir, mais nous sommes heureux, et passent les avions dans le bleu du ciel. Le plus trou-

blant : les portraits face à la caméra. Les Chartreux ne savent pas trop comment regarder cet engin, esquissent un vague sourire pour la niche qu'ils font à la vie. Le couvent, comme niche, aussi. Mais j'ai eu envie de les fixer, de les regarder dans les yeux. Je ne sais pas si ça va beaucoup m'aider pour mes Clarisses.

Le Cantique des Créatures

ou

Cantique du Soleil

Je cite :

Durant l'automne 1225, épuisé par la stigmatisation et par la maladie, François s'était retiré à Saint-Damien. Presque aveugle, seul dans une cabane de roseaux que lui avait construite Claire, abattu par la fièvre, François composa ce chant d'amour qu'il fit monter vers le Père de toute Création.

*Très-Haut, Tout puissant, Bon Seigneur,
à Toi louange, gloire, honneur,
et toute bénédiction,
à Toi seul, ô Très-Haut, ils conviennent,
et nul n'est digne de dire ton nom.*

*Loué sois-tu mon Seigneur,
avec toutes tes créatures,
et surtout Messire frère Soleil,
lui, le jour dont tu nous éclaires,
beau, rayonnant d'une grande splendeur,
et de toi, ô Très-Haut, portant l'image.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour soeur la Lune et les étoiles
que tu as formées dans le ciel,
claires, précieuses et belles.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère le Vent,
et pour l'air et le nuage et le ciel clair
et tous les temps par qui tu tiens en vie
toutes tes créatures*

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour soeur Eau, fort utile,
humble, précieuse et chaste.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour frère Feu, par qui s'illumine la nuit,
il est beau, joyeux, invincible et fort.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour soeur notre mère la Terre
qui nous porte et nous nourrit,
qui produit la diversité des fruits,
et les fleurs diaprées et l'herbe.*

*Louez et bénissez mon Seigneur,
rendez-lui grâces et servez-le,
tous en toute humilité!*

Une avant-dernière strophe, hymne au pardon et à la paix, fut ajoutée en juillet 1226, au palais épiscopal d'Assise, pour mettre fin à une lutte acharnée entre l'évêque et le podestat de la ville. Ces quelques vers de l'apôtre de la paix suffirent à empêcher la guerre civile.

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour ceux qui pardonnent par amour pour toi,
qui supportent épreuves et maladies,
heureux s'ils conservent la paix, car par toi,
Très-Haut, ils seront couronnés.*

Quant à la dernière strophe enfin, c'est pour accueillir par un chant la mort que François l'a composée au début d'octobre 1226.

*Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre soeur la Mort corporelle
à qui nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à ceux qui meurent en péché mortel,
heureux ceux qu'elle surprendra faisant ta volonté,
car la seconde mort ne pourra leur nuire.*

lundi 22 janvier 2007

Ces deux idées : que la nature est un livre écrit en langage mathématique (c'est mieux dit par Galilée et de manière plus complexe) ou ceci que je trouve chez Montaigne :

— Ai-je pas vu en Platon ce divin mot, que nature n'est rien qu'une poésie énigmatique ? comme peut être qui dirait une peinture voilée

et ténébreuse, entreluisant d'une infinie variété de faux jours à exercer nos conjectures.

« *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris, ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit.* » (II, XII, 518)

C'est dans *le Second Alcibiade*, traduction de M Ficin.

Notes d'intention à préparer :

Ciel ouvert (titre provisoire) Dois-je parler de la panne dans laquelle je suis ; jusqu'ici sans que je prémédite trop mes coups, les spectacles s'enchaînaient l'un à l'autre et je ne me posais pas de questions. Il y avait le désir de théâtre, disons ça comme ça.

Ou : je m'épanchais un jour auprès d'un ami sur la petite crise que je traversais, et à cause de la curieuse réputation que le théâtre que je fais a eue de se colleter à des objets scientifiques

Un jour qu'un ami voyant ma perplexité et ayant de bonnes raisons de connaître mon souci de faire un théâtre de l'ère scientifique, me voyant à cours d'idées, de projet, de formules, me demanda pourquoi je ne montais pas la pièce par excellence sur la science, la pièce mythologique, c'est le cas de le dire, *La Vie de Galilée*, « un vieux brechtien comme toi ». Un vieux brechtien, ça fait beaucoup, repartis-je, ça frise le pléonasma. Et même si je ne cache pas ni ne me cache combien le dramaturge allemand m'a marqué, mais la réponse était évidente pour moi : d'abord je ne monte pas de pièces, d'autres le font mieux que moi, la pièce a été montée souvent et récemment, et avec succès. Le marché est saturé, etc.

mardi 23 janvier 2007

Ou l'on considère que le ciel est un texte mathématique (?) ou c'est

un message des dieux à déchiffrer.

Le projet Galilée :

jeudi 25 janvier 2007

Relis les journaux de travail relatifs au *Traité des formes* (jusqu'à SK, en fait, mais celui-ci est assez chetret) pour Julie. Impression étrange de mettre ses papiers en ordre (ou de l'ordre dans ses papiers). Ça me rappelle le projet montaignien à ses débuts, quand j'écrivais sur le fait d'être dans ses petits papiers. Je suis donc dans mes petits papiers. Ça commence en 2001 ; c'est si loin déjà. Le XXI^e siècle, on est bien dedans ; il nous a déjà bien entamés. Ce qui me frappe l'absence de choses privées. Je ne pensais pas que c'était à ce point non-biographique (trouver quelque chose avec le musilien *entwerden*). Hier pendant la séance avec Julie au sujet de ces écrits, je parle de cette disparition, non seulement élocutoire mais disparition tout court. La disparition, c'est mon truc, et après je viens me plaindre ! Des carnets tout tendus vers le théâtre. Une lecture, une façon de lire non pour mon instruction, non pour penser quelque chose (forger ma pensée) mais pour en faire théâtre. C'est le principe de l'élection : cette phrase, je m'en servirai peut-être. C'est ma façon de penser, une étrange façon de penser. Je me prête à ces pensées, je ne les épouse pas. En fait, je ne pense rien (en dehors de quelques opinions-habitus, comme tout le monde) ; je me fais des pensées comme on se fait des femmes. Se faire des pensées, très différent de se faire des idées, cafardeux. Elles me séduisent, je leur fais faire un petit tour sur le théâtre, sur la scène. Je leur prête des corps. Une variante de : mes idées sont mes catins. Ces idées me passent par la tête, littéralement, et les refile aux comédiens chez qui elles ne font aussi que passer (le temps du spectacle). Le

théâtre, vraiment art de l'éphémère, pour le coup. Insouciance légèreté : ce n'est pas très éthique.

Ceci aussi : à partir de ce jour, l'observateur (-trice) pénètre dans la chose observée. C'est moderne. Situation assez étrange. Papiers pré-posthumes. Ça peut intéresser qui ?

Un peu plus tôt, au *Chien qui fume*, je lui raconte *la Lettre à JPS*. Comment j'ai découvert que j'étais un homme du ressentiment. Comment c'est lié à mon théâtre a-dramatique.

jeudi 25 janvier 2007

L'effet scorpion. La demande de Julie fait que ce journal va se mordre la queue, ou plutôt se régurgiter, puisque je suis bien obligé de prendre en compte le fait que je suis en train de me relire. Ces pages, toutes ces pages qui n'avaient pas vocation à trouver un lecteur (je ne me suis jamais dit que j'allais les relire ou les faire lire) en trouvent deux d'un coup : la jeune chercheuse (elle cherche quoi ?) et le vieux diariste. J'ai différé le moment d'affronter cette épreuve (déjà que je ne peux pas trop me voir, alors me relire !). Je dois confesser que m'y étant mis après la conversation avec Julie, je n'ai jusqu'ici pas trop souffert. J'ai assez bien supporté la chose justement grâce à la disparition de l'auteur dont j'ai parlé, moi. J'expliquai combien je me sentais à contre-courant : l'artiste travaille sur lui-même, travaille à son expression, quand il ne cherche pas à être son propre chef-d'œuvre ; même le metteur en scène qui pourtant n'est pas tout seul, travaille avec et sur les autres, même lui met son ego sur la table. L'artiste doit être un *sujet* intéressant, doit vendre sa singularité. J'en arrive à penser qu'actuellement l'artiste est plus intéressant que l'art (à l'époque de la mise en spectacle de l'art et de la culture, pour parler communément ; on parle davan-

tage de « la place de l'artiste dans la société » que de celle de l'art). Et moi qui me fuis plutôt. Je ne me cherche pas (c'est comme ça que je vois les choses) à travers les, -comment dire ?- figures que j'évoque ou convoque, les Turing, Darwin, Ovide, Kafka, Klee ou Auden ; je cherche plutôt des échappées, à devenir autre, à faire passer les autres par ma tête (voir supra). Je n'est pas un autre ; il a à le devenir. Et je me demande si je ne puis pas dire la même chose de Montaigne, de mon travail avec lui. Je ne cherche pas à me lire en lui, ou pas seulement. Je ne me fuis pas non plus ; je me mets à fuir dans mes mots. Fuir. Au moins tenter un croisement.

C'est que je ne m'aime pas du tout ? Qu'importe. Le dégoût de l'intime, pas seulement de l'intime. Le moi est de toute façon haïssable. Une forme tenace de la haine de soi. Sans doute.

Je relisais donc, en arrangeant un peu (mais ayant sauvegardé une version originale), quand je tombe sur une remarque d'août 2001, écrite à La Roque et qui a trait à la mort récente de ma mère. Et tout à coup mon opération de blanchiment du biographique se met à m'intriguer et je me souviens de notes que j'avais prises en vue d'un livre que je me croyais dans l'obligation d'écrire sur ma mère, une dette véritable. Était-ce une manière d'interroger l'anonymat dans lequel j'étais volontairement tombé ? Du coup, tâchant de me rendre présentable (de me communiquer, comme dirait Montaigne), me sachant sous le regard de ma lectrice, -c'est l'avantage que j'ai sur mes compagnons de thèse, Lagarce et Gabily, moi, je suis encore vivant et je sais qu'elle m'observe- je me pris à regretter comme une perte, non pour moi mais pour ceux qui me font l'honneur de s'intéresser à ce que je fais, ces quelques pages de grande intimité. Pourtant à l'heure qu'il est, j'hésite à faire sur mon ordinateur l'opération qui consiste à coller ici ces passages délicats. Je remets donc la

chose.

vendredi 26 janvier 2007

Écrire maintenant avec quelqu'un qui regarde par dessus votre épaule. C'est à la fois marcher dans la rue et se regarder par la fenêtre. J'avais proposé un titre : *Ecrits antérieurs*. Je suis peu de chose : il suffit que quelqu'un s'intéresse à moi pour que je sois un tant soit peu requinqué.

Pour la *Lettre à JPS* : en fait sur mon nihilisme. Je n'ai pas cru non seulement en moi (ça c'était assez réaliste) mais dans le monde (en le monde ?), ce qui est plus grave. Les références que je dois convoquer : sur la théorie, pas grand-chose. Que me reste-t-il de mes années laborieusement théoriques ? Pas grand-chose. Tout était joué avant, sinon d'avance.

Terrible de se dire qu'il faudrait avoir vingt ans de moins. Je me dis cela à 1 h du matin en revenant d'un dîner avec Alain. Un gâchis ?

Il est tard, je relis :

« Survie des parents. Les dissonances non résolues dans les rapports de caractère et de tour d'esprit des parents continuent à résonner dans l'être de l'enfant et font l'histoire intérieure de sa souffrance.

D'après la mère. Chacun porte en soi une image de la femme tirée d'après sa mère : c'est par là qu'il est déterminé à respecter les femmes en général ou à les mépriser ou à être au total indifférent à leur égard. (Nietzsche HtropH 617)

La première journée dans la mort de ma mère. J'avais vécu trop longtemps un pied dans la tombe de ma mère.

Pas de plus grande banalité que la mort. Nietzsche disait qu'au second rang venait la naissance et le mariage en troisième. (I,858) Ce n'est pas la pièce qui compte mais l'acteur. La pièce on la connaît, on ne la connaît que trop. Mais des acteurs sans cesse nouveaux savent qu'ils vont intéresser de nouveaux spectateurs.

Aujourd'hui j'ai mis de vieilles affaires, effets dans un grand sac poubelle, en me disant que sous peu mes filles feraient de même, et peut-être toutes ces paperoles.

La peur que j'ai c'est de me faire à ta mort, l'accepter trop facilement, pas par défaut d'amour mais parce que c'est la vie. S'y faire, puisque ce sont des choses qui arrivent, qui ne peuvent pas ne pas arriver. Mais c'est un oubli quand même.

La femme encore jeune sur son vélo dans notre village ; nous allions de conserve à la ferme du château. Moments, presque les seuls, d'intimité, ou j'avais le sentiment d'être une part d'elle-même, le fruit de quelque chose d'elle. Sinon ma mère me fut quelqu'un des plus étrangers. Pas mon père.

Ma mère avait fait beaucoup de vélo, la guerre.

Je ne me souviens déjà plus de sa voix. Je m'aperçois que je n'ai aucun enregistrement d'elle. Ce soir j'aimerais l'émotion de l'entendre.

Elle ne me comprenait pas.

Ma conception hédoniste de la vie. Comme on ne m'a transmis aucune valeur, aucune religion, peut-être des principes, mais cela serait à voir, je n'ai mesuré la vie qu'à l'aune du néant et de la mort. Alors il faut jouir de la vie jusqu'à la lâcheté ; rien ne mérite que l'on souffre ; aucune limite à mon plaisir que la souffrance de l'autre (ceci vu rapidement) ; je ne suis pas Sade mais un « petit compagnon », comme dirait Montaigne.

Rien de pire que l'ennui. Mais le désespoir foncier de ma mère qui aura supporté la vie. Mais je n'ai jamais compris ce qu'elle en attendait, pas de plaisir en tout cas.

Sur la scène, ce soir, une femme assez âgée, cheveux gris, comme ma mère. Je cligne un peu des yeux pour entretenir la confusion. Cette femme est dans sa cuisine ; je suis submergée par l'émotion et des larmes me viennent aux yeux. Je me dis : elle me manque. Qu'est-ce qu'avoir eu une mère ?

Des histoires de bicyclettes. Je passe l'autre jour rue Barbette où je suis né. Quand mon père est venu me voir, on lui a volé son vélo. La fin de la guerre ?

Les promenades à vélo très tôt le matin au printemps avant que mon père parte à Paris travailler.

Les roues, entre nous. Les engins à roues. »

dimanche 28 janvier 2007

La fatigue littéraire.

Ce que je formulais plus haut, contre l'égotisme-narcissisme de l'artiste : comment se distraire de soi ?

Je relis et copie/colle. Pourquoi ? Bouffées de néant.

Je cite.

Je pensais qu'il était plus facile de perdre sa mère, surtout après ces années de répétition que nous avons vécues tous les deux. Un duo, un duel, parfois. Et ces visites rituelles à l'hôpital qui méritait bien son nom de long séjour étaient à chaque fois de petites cérémonies des adieux à la déjà disparue.

Je souhaitais cette mort ; je soupçonnais ma mère de vouloir que je meure avant elle. Et même les derniers jours, quand elle était sous morphine et que la machine à oxygène entrecoupait le chant de sa vraie respiration, près du lit dans le fauteuil, j'hésitais à m'assoupir de peur de ne pas me réveiller.

Ici, cet été, dans sa maison, chaque objet me bouleverse ; une pitié me saisit. Ces objets familiers au point d'être indifférents est désormais chargé de souffrance et de destin. Ces tableaux, ces étoffes que je haïssais et qui heurtaient mon goût, les voilà qui désirent subsister avec un air si calme ; ces photos que plus personne ne regardera sont devenues éternelles.

Ce livre c'est aussi pour te rendre visite, comme je faisais à l'hôpital, seul dans mon monologue. Comment puis-je dire que ces visites me manquent ?

Je ne comprends rien à une vie comme la tienne. Vanité des vanités, mais la mienne est encore plus grande, moi qui débats avec l'éternité de l'œuvre, et pour rien. Je ne m'attendais pas à ce que tu me manques autant.

Des giclées de douleur à l'improviste dans la journée. Je me hais de t'avoir donné une mort aussi moche. Enfermée dans cet hôpital. J'ai accepté de me conformer. Comme d'aller voir quelqu'un en prison. Je ne suis pas fier de moi, même si tu es sans doute partie en pensant que tu avais un bon fils, mais d'abord tu voulais t'en aller de là. Je me suis débarrassée de toi ; la revanche était : un lourd fardeau. Est-ce la lâcheté ? Quel mot ?

La méditation sur le cadavre. Je suis dans notre maison de Dordogne, à des fins curieuses de théâtres en train de lire (peut-être relire, je ne me souviens pas) un texte de Heidegger que tu as bien fait de ne pas fréquenter, un texte sur la chose, sur la choséité de la chose, à quoi je n'entends pas grand-chose. Heidegger a pensé la cruche, je passe les détails, mais je ne puis m'appliquer à ma lecture, c'est encore ton cadavre qui se présente à moi, et surtout dans la chambre funéraire de l'hôpital Necker-Enfants malades, un lieu à toi. Es-tu une chose ? Non parce qu'on ne peut rien en faire. N'ose pas trop y toucher. Je risque quelques baisers sur ce front frigide. On parle du froid de la mort ; c'est plutôt celui du frigidaire dans lequel tu reposes attendant ma visite, qui sait ? Tiens, je suis venu avec un pétunia rouge. Tes petites filles m'ont dit que tu les aimais, je ne me souviens pas. Donc une chose à contempler, et dans l'urgence. Après-demain, ce sera fini, je ne te verrai plus jamais ; on enfermera avec toi quelques fleurs de ton jardin, coupées exprès pour ce voyage étrange. Je n'ai pas du tout envie de retourner à ma lecture, une lecture bien peu jouissive. Je passe ce petit moment avec toi. De la fenêtre de la petite maison où je travaille l'été, je vois celle de ta chambre, la mienne désormais ; ce ne serait pas si difficile que tu n'y sois pas. Rembobinons un peu, qu'est-ce que ça coûte ? Il est tard, je suis à ma table ; je vois que tu éteins ta

lampe, sans avoir prié, sans lire de livre, pour dormir. C'était il n'y a pas si longtemps, et je ne savais même pas goûter cette coexistence que d'un accord tacite, nous voulûmes pacifique. Piété de mon côté qui ne se discute pas mais sans plus, amour du tien, mais trop pudique et assez paresseux aussi pour chercher les mots ou les gestes pour l'exprimer.

Une chose ? Mais je ne te reconnais pas dans ton cercueil ; c'est moi que je vois. Le visage émacié par l'agonie, la bouche creusée par la denture en allée, c'est mon masque à moi. Je ne veux pas te voler ta mort, mais devant cette chose pas une chose que tu es devenue, et provisoirement, mon imagination a fait le saut : maintenant c'est moi dans la boîte, et mes enfants devant ma chose. Je m'apitoie sur moi-même et sur le peu de temps qui me reste. Je repense à la mort du père, il y a presque vingt ans, c'était hier. Encore autant et j'aurai l'âge de sa mort. C'est fulgurant, c'est un instant, et rien ne dit qu'il durera même vingt ans.

Un an après. Je n'ai pas été très bavard cette année. Un creux à la vie comme il y a un creux à l'estomac. J'ai acheté aujourd'hui trois bégonias et j'ai fleuri sa tombe. Il faisait beau et chaud, pas comme l'année dernière pour l'enterrement, cette pluie presque nordique. Le temps qu'il fait le jour où l'on porte les siens en terre. J'ai regardé l'inscription, l'ai trouvée un peu de traviole, visité un peu les tombes à l'entour, ces tombes aux noms familiers de mon enfance. Petit cimetière propre ; on a refait la tombe du jeune homme tombé à St Vaast à 22 ans, en 1916, une étoffe tricolore aujourd'hui sur la sépulture. Je suis repassé par le village. La maison de mon enfance, ou ce qu'il en reste après le démembrement d'il y a vingt ans maintenant est à vendre dans une agence Century de Limours.

Même pas de tristesse de voir ce que ce village de paysans (c'est déjà les moissons aujourd'hui) est devenu, dortoir pour petits-bourgeois pavillonnaires. Les noms des familles, un univers défunt. Tout le monde est déplacé ; après tout, je n'en sais rien.

Voilà un an que je patauge dans les eaux glacées de l'absence, où je ne peux même pas me noyer. Tu étais si vieille et, quinquagénaire bien entamé, je pouvais vraiment faire un orphelin passable. De quoi je me plains ? Je n'en pouvais plus de ta vie dont j'étais le seul de nous deux à avoir conscience (de cela je ne suis pas certain tant quelque chose de toi tenait à la vie, même quand celle-ci ne tenait plus qu'à un fil, celui de la perfusion par exemple). Que tu disparaisses, le naufrage, l'engloutissement fut très lent, que tu me laisses, il n'y a aucun scandale là-dedans. Nulle révolte possible. Il faut avaler la pilule en silence. Pas me mettre à hurler quand même.

Pendant un an, j'ai essayé de penser à autre chose, essayé de ne plus penser à l'hôpital, ces visites presque quotidiennes, un creux à la place, et l'oubli plus facile qu'on croit ; le creux, un vide. Le curieux deuil. J'espérais une sorte de libération (mais j'ai maintenant d'autres croix à porter), une forme de soulagement ; un soulagement donne un allègement. Je n'ai plus ma corvée à faire : c'est la fin de la journée, je prends ma voiture (ou le métro Falguière direction Convention), rue Lecourbe, toujours les mêmes embouteillages ; je mets la radio, France Info ; il pouvait pleuvoir ou faire beau, faire froid ou faire chaud, les essuie-glace ou la climatisation. En haut de cette butte, dans cette rue de grammairien, il fallait garer à cheval sur le trottoir et la chaussée, une tolérance. Je salue le gardien, il y en a un que j'aime bien ; il m'appelle par mon nom, ne remplit pas

le bordereau, je fais comme chez moi, l'ascenseur, dernier étage, chambre 29, voilà je ne suis même plus certain du numéro, mais je la revois bien au fond à droite, dans le petit salon, comment ça s'appelle, une sorte de rotonde, je crois qu'on l'appelait ainsi, la rotonde, avec les fauteuils en faux cuir placés devant la télévision et où je te trouvais parfois au milieu des autres égarés, toi que j'avais abandonnée là, là devant cet écran qui ne te disait montrait plus rien. Au-delà de la télévision. Surtout arrivé à l'étage, j'étais saisi par l'odeur, de produit désinfectant, d'urine et de mauvaise bouffe d'hôpital.

Peut-être tout fils un peu travaillé par les mots porte-t-il en lui le livre de sa mère. Une série de clichés, un album de clichés bien sûr, mais qu'importe ? Me vient l'idée de remplacer ces visites si pénibles par des visites sur le papier ou à travers le papier ou à travers l'écran puisque ordinateur il y a ; oui, de l'autre côté de l'écran. Moi qui ai peu de mémoire, peu de talent pour la description ou la narration, je trouverai peut-être quelque chose que j'ignore encore aujourd'hui à l'heure où je m'y mets. Donc je sacrifierai à ce genre littéraire un peu désuet ; je pense au thrène de Deguy. Parler de ce devoir de visite (qui nous change du droit de visite, plus répandu). Un an après, après que le travail du deuil a dû être fait. Ce qui me vient d'abord ? La bouche édentée. Mon malaise devant cette bouche en ruine, qui creuse les joues qui font le vieillard. Un mot étrange : une vieillarde. Il faudrait dire une petite vieille.

Hier, c'était l'anniversaire de ta mort, le premier. Une vieille femme faisait l'aumône devant un arrêt d'autobus, assez proprette, avec ses sacs. Je passe indifférent puis je me sens envahi d'une espèce

de honte ou de compassion, des sentiments que je n'aime pas beaucoup ; j'aurais pu lui donner quelque chose en ton honneur, pour cet anniversaire ; quand je repasserai après la librairie Tschann, je lui donnerai quelques euros, cette monnaie que tu n'as pas connue. Au retour elle avait disparu. Comme une morte ; peut-être ne la reverrai-je jamais, elle n'est pas une habituée. Peut-être n'est-elle venue qu'aujourd'hui se mettre sur mon passage.

Une petite visite. Ce qui m'a toujours taraudé, pourquoi auras-tu vécu ? Je veux dire : ce qui m'a toujours intrigué à ton sujet, c'est que vivre (et il y avait de la vitalité en toi, une volonté de conservation de celle-ci) mais comme une finalité sans fin. Vivre pour vivre, cette tautologie-là. Ne demander à la vie que de vivre, ce qu'un animal ne fait pas. Une force aveugle ? Une espèce de sagesse. La question de la tenue. Ce vouloir-vivre, c'est quand même ce qui m'a démolì ces dernières années. Ça a duré un peu trop. C'est-à-dire qu'il n'y avait chez toi aucun penchant pour la mort mais une sorte d'indifférence, une vie qui n'est pas aiguillonnée par la mort, puisque de toute façon « c'est comme ça ». D'où l'impassibilité : je ne suis pas sûr de t'avoir vu jamais sourire. Y a-t-il eu dans ta vie un jour de bonheur ? Celui d'être mère ? Une vie sans état d'âme. Peut-être sans âme, du coup.

La difficulté de mon deuil à te tuer vraiment tient-elle à ce refus de capituler devant la mort qui était si fort chez toi ? L'aiguillon de la vie et non celui de la mort. La vie était-elle à elle-même récompense suffisante ?

Montaigne a cette expression : ne tenir à la vie que par la vie seulement. Tu as eu une mort que Montaigne aurait jugée bonne. Ne pas redouter la mort, ne pas la souhaiter : « deux passions à craindre ». (M. 739) Au fond tu me reprochais de vouloir vivre par écrit, être habile homme par écrit, et un homme de néant et un sot ailleurs. (ibid. 764). Un livre sur soi est toujours une peinture morte. Et muette. C'est vrai que je n'aime pas me relire, je ne m'aime pas dans mes écrits, moins que dans ma merde ; c'est la redite perpétuelle, tirant sur le flétri et le rance. Quand je relis tous mes carnets...

C'est l'été, et je suis comme j'étais moins assidu à te visiter. Ce fardeau des visites sans dialogue. Se voir seulement, échanger toujours les mêmes banalités dans le même ordre, et s'en repartir soulagé et vaguement coupable. Mais notre entente peut-être n'avait jamais été aussi grande, l'échange du temps que tu avais un cerveau n'était pas plus riche. Des relations neutres, pensais-je, une chance probablement : rendez-vous compte un homme que sa mère n'a pas marqué. Nous nous tenions en respect, quelque chose comme ça. Maintenant que je prends la mesure du néant de ma vie, je n'ai plus aucun avantage sur toi, sauf celui, et il n'est pas mince, d'avoir davantage joui (dois-je ajouter : de la vie ? Ou je conserve à ce verbe son intransitivité...). Curieusement je ne me suis jamais vu dans tes yeux, jamais compris comment tu me percevais, l'idée que tu te faisais de moi, derrière l'impassibilité. »

Projet Galilée. Les exigences biographiques, comme on disait dans le temps. Ou les raisons de faire cela plutôt qu'autre chose ou que rien du tout. Le pôle épïcuro-stoïco-sceptique (OP et Bibi), de ce point de

vue, ça tient le coup. Il peut y avoir une certaine adéquation entre la présence ici et maintenant et ce qu'il y a à dire. Le vieil acteur qui se fait producteur de ouisqui. De même pour J. Le problème, c'est le chœur des Galilée (les plus ou moins jeunes chercheurs). Pas seulement des jeunes comédiens qui joueraient (=faire semblant) à aimer la vérité, à faire les chercheurs, etc. Ça risque d'être pauvre. Si c'était un chœur de musicien ? Toujours le vif du sujet.

Le théâtre ne devrait pas tant en demander ; un comédien n'a pas à ressentir (à faire sien) ce qu'il a à dire. Je parle du comédien. Il faut au contraire que le comédien se détache de lui-même. La partance.

Discussion avec Nicky : la question de la langue. Le massacre de l'anglais par tous ceux qui parlent cette langue. Les scientifiques. Travailler, penser dans une langue étrangère. Surtitrage. Le truc post-weillien auquel pensait Alexandros ? Quel effectif ?

Sœur Marie Céleste, fille de Galilée. Hors-série ou pas, cet exercice entre dans un projet en cours qui a plusieurs entrées

lundi 29 janvier 2007

libido sciendi : croquer au fruit défendu.

Pour Anne Fontanesi et Mathilde Monnier :

L'exercice que nous pourrions faire serait une pièce détachée ou à attacher, pièce attachée, ce n'est pas mal non plus, au projet en cours (titre provisoire *Ciel ouvert*) qui tourne autour de la figure de Galilée, il faudrait dire du mythe de Galilée, et de ce que l'on peut en faire aujourd'hui. Ce matériau intéresse particulièrement un homme de théâtre dans mon genre, élevé au lait brechtien (coupé de vinaigre beckettien, il est vrai), mais qui pour des raisons autres et d'autres rencontres s'est retrouvé dans une sorte d'obligation de frotter son théâtre avec l'imaginaire scientifique tout en tentant mo-

destement de fabriquer des spectacles qui soient contemporains de la Science et de la technique, souvent les impensés de notre art.

Alors pourquoi un retour à Galilée ? Au demeurant, est-ce vraiment un retour ? Ou il faut reconnaître que je ne suis pas le seul à le faire. Je ne parle pas ici du théâtre, mais, tiens par exemple de l'Eglise. Il est curieux que le pape, le précédent, JPtwo [Jean-Paul II], ait cru bon, alors qu'il se fendait d'un beau discours pour fêter le centenaire de la naissance d'Einstein, mais oui !, donc en 1979, ait cru bon de demander à ses services de mettre au clair cette affaire Galilée qui commençait à faire tâche indélébile dans les rapports de la science et de la foi (c'est ça un mythe).

Je ne raconte pas maintenant le détail de l'affaire et laisse en suspens (pour le suspense-ici pas au sens que ce mot a dans le droit canonique) les arrière-pensées que je soupçonne (on ne se refait pas) derrière ces pieuses et bonnes dispositions dans lesquelles le cardinal Ratzinger, chez nous on dirait le dramaturge du précédent, devenu rôle titre désormais et metteur en scène ; je ne ferai pas encore entrer en scène le cardinal Poupard qui a eu la charge de ce dossier (ça a quand même pris plus de dix ans, jusqu'en 1992) ; je ne dirai pas ce que ça redessine des rapports science/religion, une religion qui sait qu'elle ne peut esquiver le débat avec la science : affaire Galilée, pas morte.

Science et religion, théâtre et science, voilà de quoi occuper l'esprit. Comment faire, par où s'y prendre ? Après ces années de conversation avec la science, et après pas mal d'évitements, rien de surprenant à ce que je tombe sur que je trouve en travers de mon chemin la pièce de Brecht, la référence en la matière, *La Vie de Galilée*. Alors que fait un homme de théâtre quand il tombe sur un engin pareil ? Il la monte et il voit ce que ça donne. Mais moi, outre que je

ne monte pas de pièces de théâtre (je ne vais quand même pas m'en expliquer ce matin, une fois de plus), -sais pas faire, pas envie ; outre que cette pièce est montée régulièrement avec plus ou moins de bonheur mais toujours un petit succès, il y a ce fait qu'elle est devenue un classique, et comme tel pose problème ; Ou on la monte comme un classique ou bien on est un peu brechtien (allez, une dernière fois !), et on se demande par exemple quelle est sa valeur de matériau. Ou en fait l'autopsie (Müller dirait plutôt « anatomie »), on la décortique un peu, animé par un *gestus* du genre : pour en finir avec les chefs-d'œuvre. Tant pis pour toi, Bertolt. C'est toi qui a dit que les barbares faisaient du bois de chauffage avec les œuvres d'art romaines, etc.

Valeur de matériau plus que matière à théâtre. Donc ou bien on se dit que c'est pur théâtre et qui fonctionne encore aujourd'hui à merveille (ah ! les beaux tréteaux de France) et on n'est pas trop regardant sur ce que ça raconte, comment Brecht travaille ce fameux mythe, en fait tente de le briser pour lui en substituer un autre (pas Galilée victime de l'Inquisition obscurantiste mais coupable de trahison sociale, faute politique, etc). Curieux de noter qu'un marxiste comme un catholique ont intérêt à réécrire le mythe ou s'en débarrasser puisqu'aussi bien Ratzki tente aussi de réécrire le truc : l'Eglise ne pouvait pas tout savoir, ce n'est pas le conflit du pouvoir et du savoir mais la contradiction de deux savoirs : l'Eglise n'est pas irrationaliste, Galilée est un rhéteur de génie, mais il n'avait pas toutes les preuves, non ? Merci Paul (Feyerabend) Donc l'Eglise n'est pas anti-science au contraire, mais elle est sage, et dans sa grande prudence ne met pas les bœufs après les charrues ou les étoiles devant les lunettes, etc. Du coup, quand on vous dit que vos cellules-souches vous pouvez vous les garder, mais je ne veux pas casser le

suspense, je l'ai dit.

Alors, valeur de matériau ? Il ne faut pas que cette expression fasse trop BTP. Disons plutôt rêverie théâtrale en autopsiant la pièce ou jeu d'enfant en cassant le joujou, la poupée Galilée pour voir ce qu'il y a dedans. Accrocher sa propre rêverie à des lambeaux de pièces. Cela s'appellerait rapiécer. Non. Cette fantaisie à propos de la *Vie de Galilée*, plusieurs voies, pistes, lignes de fuite, quelques hypothèses de travail (ou de jeu) : la méditation sur le pouvoir (qui est peut-être le point fort de Brecht, marxiste) et la fameuse scène de l'habillage du pape : qu'on ne s'y méprenne pas ; ce n'est pas seulement une réflexion sur le fait que l'habit fait le pape, mais surtout que la responsabilité du pape n'est pas exactement celle de l'homme privé (l'homme éclairé qui comprend le travail de Galilée), que la vérité n'est pas une catégorie politique, que la question posée par la pièce n'est pas seulement le conflit entre un pouvoir rétrograde et la vérité émancipatrice. Autrement dit, le pape n'est pas seulement le gardien d'une idéologie (il tient la vérité de l'Écriture), il est aussi un politique. Alors comment une vérité scientifique peut-elle être dangereuse, non pas seulement théologiquement ou idéologiquement, mais politiquement ? Et quelle serait notre manière à nous de penser cela aujourd'hui ? On peut en imaginer des échos : qui veut claquer la science ? Plus le combat du discours scientifique avec la parole de dieu, mais qui nous dit qu'on n'a pas, sur un autre terrain que religieux, mais toujours sur celui de la croyance. Qu'est-ce qui contrecarre le développement de la recherche scientifique : les grands intérêts.

Autre piste à laquelle les remarques précédentes nous invitent : ce qui est beau dans la pièce de BB : la manière dont il parle et montre le désir, le plaisir de la recherche, cette passion-là. Voyez le petit

moine qui ne peut résister à aller examiner les papiers de Galilée sur le mouvement des marées. Car cette pièce parle d'abord de cette passion assez particulière à l'Occident, née il y a belle lurette en Ionie et qui nous tient depuis : la passion de la science.

Reprise : sur les pistes : Je parlais du pouvoir, de la réflexion que cette pièce comporte sur le pouvoir (et pas seulement sur le pouvoir sur les esprits) l'idéologie religieuse n'est pas là seulement pour aliéner le peuple et le maintenir en servitude, c'est plus compliqué que cela, dès lors que par exemple l'Inquisiteur fait allusion à la politique européenne, il s'agit de tout autre chose. Le schéma n'est pas seulement raison et foi, savoir et pouvoir ; je veux dire que la lutte n'est pas seulement entre le savant et le politique, mais entre les politiques. Le contexte, c'est la guerre de Trente ans, c'est la politique espagnole du Vatican, etc.

mardi 30 janvier 2007 (0:27)

Pièces détachées : il y a des pistes où s'aventurer, d'abord celle de la science elle-même, je dirais, la science comme passion. Je lisais récemment je ne sais plus où que l'amour-passion et la science étaient les deux grandes affaires de l'Occident. Notons que l'amour a davantage occupé le théâtre que la *libido sciendi*, ce désir de savoir ou volonté, après tout, mais avec *La vie de Galilée*, nous avons un portrait du savant en jouisseur et non du savant fou ou diabolique ou infernal : Galilée n'est pas Faust, même s'il finit aussi aveugle... Cette passion qui est plus forte que la peste (mais n'est-ce pas aussi la peste qu'apporte toute connaissance nouvelle ?) Toute une érotique du savoir qui est différente de la rhétorique du savant fou ou du savant faustien (modulant le motif de l'apprenti-sorcier). Ici c'est

un mythe des Lumières. Galilée *Aufklärer* ; la raison contre le dogme. Mais le plus vif, c'est peut-être cette boulimie et jouissance. La pensée (la recherche) comme un des plaisirs de l'humanité. Quelque chose qui m'intrigue, à vrai dire. La science comme plaisir, comme passion. C'est ce qui rapproche le scientifique de l'artiste, comme un créateur. Inventeur d'un monde, et le monde réel. Cette curiosité à comprendre le livre de la nature, écrit certes en langage mathématique. Déchiffrer une énigme : la curiosité, comme en amour, je vous dis. La passion de connaître qui est peut-être aussi passion de posséder (voir le programme de Descartes : connaître la nature, c'est vouloir s'en rendre comme maître et possesseur.) Mais ce qui vient à l'idée, devant ce portrait du savant en amoureux, c'est que l'Occident a aussi produit comme l'antidote à cette passion, fait un contre-portrait. Le mythe ne nous rappelle-t-il pas à la raison, curieusement. La science, même avant Hiroshima ou Dolly, toujours été dangereuse, et le mythe de Prométhée comme le mythe biblique invite ou incite à la prudence.

Il y a l'idée d'inventer (Olivier Perrier et son cochon, Bibi) un personnage contradictoire : celui qui se méfie, qui développe une certaine sagesse probablement pour atténuer les dangers de la science. Une excroissance de la pièce, certes, mais aussi une histoire personnelle.
(9:53)

Le hors série pourrait entrer comme pièce détachée ou à attacher (ça fait plus ère numérique) dans un projet en cours (le Galileo project) dont le titre très provisoire est : *Ciel ouvert*

Effet loupe, excroissance, hernie, rêverie

mercredi 31 janvier 2007

Impossible de formuler les trois idées capables d'expliquer le projet

aux danseuses. L'angoisse, le blocage, trop connu ; l'envie de fumer parce que s'éloigne l'hypothèse du traitement lourd (implants, etc). Plus aujourd'hui la prostate, manquait que ce coup de vieux. C'est la paralysie.

J'essaye ceci :

Cet Hors Série, il serait bien de le considérer comme une pièce détachée de ou attachée à un projet en cours que par boutade ou bravade je devrais intituler ainsi: *Pourquoi je ne monte pas La vie de Galilée de Bertolt Brecht*. Rassurez-vous : je tâcherai de trouver un titre plus positif. N'empêche : des amis bien intentionnés, ayant remarqué que mon théâtre flirtait dangereusement avec la science (on excusera le côté à l'emporte-pièce, -c'est le cas de le dire- de la formule sur l'obligation d'aller vite à l'essentiel), me demandaient pourquoi je ne m'attaquais à la pièce de référence en la matière, ce fameux *Galilée*.

Pourquoi je ne monte pas *La vie de Galilée* de Bertolt Brecht ? Premièrement, parce que je ne monte jamais de pièces (je ne sais même plus pourquoi, et je ne vais pas changer d'idées, le plus dur étant fait. Deuxièmement parce que je ne saurais pas quoi faire de ce chef-d'œuvre. Au motif qu'il faut sans doute plus que jamais, face à la touristification de la culture, en finir avec les chefs-d'œuvre et qu'un reste d'esprit brechtien me souffle qu'une manière d'en finir, sachant au demeurant que ça ne finira pas, c'est justement de ne pas sauver Brecht contre lui-même, exalter le génie du dramaturge contre les rigidités du penseur. Car Brecht est un dramaturge et qui pense, et selon moi on ne peut, sauf si on veut faire de Brecht un Auteur éternel et par conséquent éternellement actuel (c'est vache pour cet artiste qui a essayé de penser et représenter l'histoire dans laquelle il était tombé, d'historiciser son regard et le nôtre, -c'est ça

la distanciation) séparer les deux. Autrement dit, il semble aisé de sauver d'un côté le théâtre récréatif (la *Grande Récréation*, voilà une notion à la Brecht), un théâtre qui se complaît dans ses jeux et de passer à l'as ce qui est plus dur à avaler en ce début du XXI^e siècle et qui est ce que l'on pourrait appeler la leçon (*Lehre*, pour les pédants ou les germanistes, ou les Allemands) : l'idée que Galilée n'est pas seulement la victime de l'Inquisition et de l'obscurantisme, n'est pas peut-être l'homme rusé dont la rétractation lui permet la poursuite de son travail, mais qu'il est surtout « un criminel social », celui dont la faute sociale ou l'erreur politique a été de couper la science du peuple, de permettre aux puissants de la confisquer.

Si on prend les choses au sérieux, si on est attentif au fait qu'une œuvre d'art est aussi une œuvre de pensée (et cela vaut tout particulièrement pour Brecht), on est obligé de reconnaître la distance historique elle aussi qui nous sépare de Brecht.

Qu'est-ce que je peux faire si je ne monte pas *La vie de Galilée* de Bertolt Brecht ? en faire une espèce d'autopsie (si prétentieux que cela paraisse), ou une anatomie ou une espèce de commentaire qui essaiera de libérer de l'imagination.

A quoi j'avais beau jeu de faire remarquer que, premièrement je ne monte jamais de pièces (je ne sais même plus pourquoi) et que deuxièmement, c'est peut-être un reste de brechtisme en moi (on ne se refait pas tout à fait) qui me retient.

Je pose en effet cette question : que peut-on faire avec une telle pièce ? La monter telle que, comme la pièce classique (on fait venir les classes, on remplit avec les scolaires) qu'elle est devenue ; on remarque que c'est du grand théâtre, -ce marxiste, quel grand dramaturge quand même !-, c'est du grand théâtre récréatif (question

brechtienne : comment distraire un public distrait ?). Ainsi le tour est joué ; la pièce aussi. Ou alors on a des difficultés à envisager de la mettre en scène

Eh bien, la monter me répondent comme un seul homme les sots et les habiles.

C'est en effet un geste peu brechtien que de prendre la pièce telle quelle comme un classique ou comme prétexte à spectacle récréatif (quelle belle pièce et qui permet quel beau théâtre ; bon, l'auteur était marxiste, mais l'artiste arrive à prendre le dessus, etc., etc.!) en perdant de vue le projet de

Il faut reprendre tout à zéro et simplifier. Tout plutôt que cette agonie.

Il faut faire comprendre ceci que mon théâtre, depuis quelque temps un peu préoccupé par la science (formulation un peu massive)

Cet *Hors Série*, il serait bien de le considérer comme une pièce détachée de ou attachée à un projet en cours que par boutade ou bravade je devrais intituler ainsi : *Pourquoi je ne monte pas La vie de Galilée de Bertolt Brecht*. Je ne m'étendrai pas ici et maintenant sur ces raisons. La première, c'est bien sûr que je n'ai pas l'habitude de monter des pièces (je ne sais même plus pourquoi) et puis que ce n'est sans doute pas un service rendu à l'esprit brechtien que de monter sa pièce comme un classique éternel, Brecht qui était si attentif à l'histoire.

Dans notre projet *La Vie de Galilée* est à proprement parler un prétexte, l'œuvre à laquelle notre imagination va se frotter pour trouver ses voies propres. Donc un commentaire, une anatomie, une autopsie, on reconnaît ici des résonances müllériennes. Il ne s'agit pas d'actualiser le chef-d'œuvre par des astuces de mise en scène (cos-

tumes de maintenant ou scénographie intemporelle) mais au contraire de trouver la bonne distance avec la pièce en la déconstruisant (je n'aime pas le mot, je m'en méfie) mais je ne veux pas dire, évidemment, en la détruisant (elle me survivra, je le sais) mais en la travaillant, en nous travaillant avec elle (un jeu aussi) pour libérer notre propre imagination.

Il y a ainsi des motifs qui m'arrêtent (ou plutôt au contraire qui me mettent en mouvement) : la pièce de Brecht est intéressante non pas tant parce qu'elle reprend le mythe de Galilée (tout le monde connaît ce mythe, la raison, la vérité, qui entre en conflit avec la foi et les forces qui la défendent, et le héros est détruit –abjuration, etc) ; elle ne reprend pas tant ce mythe pour le transformer, retourner : Galilée selon Brecht n'est pas la victime que le mythe raconte, il est en fait un criminel social, thèse avec laquelle il faut bien se débattre même si les gens de théâtre préfèrent fermer les yeux sur la difficulté de la chose au profit de l'exaltation du génie dramatique du dramaturge ; la pièce ne nous intéresse pas tant par ce biais que parce qu'elle est un formidable poème, tragique, c'est à voir, sur la passion de la science, ou la science comme passion. L'Occident est obsédé par deux passions : l'amour-passion et la science-passion, pourrait-on dire (il faudrait sans doute ajouter le pouvoir-passion). Le théâtre a beaucoup fait pour l'amour-passion, il a beaucoup donné ; il a fait moins (on se demandera pourquoi) pour la science-passion. Brecht le fait très bien, mais malgré Hiroshima sous le coup de quoi la pièce s'écrit ou du moins se transforme, il ne veut pas y voir une passion tragique, c'est-à-dire qui mène à la destruction. La question à reprendre aujourd'hui, et ce n'est pas chose simple, c'est de bien voir qu'il ne s'agit pas seulement du combat émancipateur de la science avec l'obscurantisme, des Lumières avec les ténèbres

mais aussi des Lumières avec elles-mêmes. Science lumineuse, mais science dangereuse : je veux y revenir, jouer de nouveau avec cela sur les décombres du chef-d'œuvre de Brecht. Ne faut-il pas en finir avec les chefs d'œuvre, peut-être une cause de salubrité artistique en ces temps de touristification patrimoniale de la culture et de l'art ? Passons.

Voilà déjà de quoi nourrir notre imagination, de quoi forcer nos talents. Mais devant cette science-passion qui va entre autres nous faire nous rêver comme maîtres et possesseurs de la nature (Descartes), il faut aussi reconnaître que notre culture a su développer des contre-feux, que du plus loin qu'on se souvienne, nous ne pouvons pas dire que nous n'avons pas été prévenus : voyez l'affaire Prométhée ou la Bible qui nous invite à nous méfier de la science. Cela s'appelle la sagesse, et me paraît un contrepoids nécessaire à la passion Galilée. C'est Épicure, c'est Pyrrhon, c'est Montaigne aussi (notre raison nous fait pêcher par orgueil, *hybris* tragique dont nous serons punis) vivons tranquillement avec notre cochon et notre whisky.

Et puis il y a Virginia, la fille de Galilée, si différente du personnage de Brecht. Ce n'est pas seulement pour lui faire justice que nous avons de nous arrêter sur elle (ou plutôt de la mettre en mouvement, de la faire danser). Pas seulement pour réparer un méfait (on dirait que la Virginia de Brecht ressemble plus à sa propre fille qu'à celle de Galilée, une hypothèse), mais parce que, enfermée au couvent à l'âge de 13 et qui y vit une vie rude jusqu'à sa mort précoce, elle oblige à rêver sur la tragédie (est-ce le bon mot) de la « clôture des filles » (quelle expression !), à revenir sur ce destin de femme et de fille toujours aimante et qui écrit des lettres au père

dont la lecture aujourd'hui demeure poignante et qui invitent l'homme de théâtre à en faire quelque chose.

Pour le *Hors Série*, -j'y arrive enfin-, il y a une intuition de départ qui se change en hypothèse de travail. Soit un dispositif une comédienne (Jeanne B) et une ou plusieurs « danseuses » qui tentent de s'emparer du matériau Marie-Céleste (Virginia). *Matériau-Médée*, disait Heiner Müller. Toutes choses égales d'ailleurs, je dirais : *Matériau-Marie-Céleste*. On comprend qu'il ne s'agit pas d'une reconstruction historique, de tâcher de faire semblant d'être une Clarisse du début du XVII^e siècle, mais de chercher à donner corps et forme aujourd'hui à cette hypothèse en forme de métaphore : la danseuse et la nonne. Question de discipline. Le profane que je suis dirait : de l'âme et du corps, c'est pareil.

Un titre : *Virginia ou la clôture des filles*, ou bien : *Marie-Céleste ou la clôture des filles*.

Le XVII^e siècle, ce n'est pas si loin.

Il ne s'agit pas d'actualiser le chef-d'œuvre par des astuces de mise en scène (costumes de maintenant ou scénographie intemporelle) mais au contraire de trouver la bonne distance avec la pièce en la déconstruisant (je n'aime pas le mot, je m'en méfie) mais je ne veux pas dire, évidemment, en la détruisant (elle me survivra, je le sais) mais en la travaillant, en nous travaillant avec elle (un jeu aussi) pour libérer notre propre imagination.

Quel charabia que tout ça ! Pourquoi suis-je incapable de m'expliquer ? Manque d'entraînement ? Pourtant ça fait des années que je m'esquinte. Dans cette affaire de Clarisses, où est-ce que ça bloque ?

vendredi 2 février 2007

Leçon inaugurale de Pascal Dusapin au Collège de France. Assez rêveur et, selon moi, anti-boulézien, mais je ne sais pas. Faire plutôt que discourir, et quelque chose de pas autoritaire.

Je tombe, en feuilletant, une remarque de Brecht sur le théâtre profane. « Nous avons transformé notre théâtre en un espace profane » (PI 272)

Retravailler la *lettre à jps*. En finir avec cette histoire ? Ça schlingue trop ; je n'apprends rien à dire toujours la même chose. Je ne sors pas de mon ornière ; voilà le problème.

Il faut aussi que j'oublie que l'écriture de ces pages est sous surveillance (JV)

Mais je n'ai pas d'idées sur le drame. J'avance obscur dans une nuit solitaire. Pas de théorie, une constitution esthétique. Mes longues peines-pensum sur la théorie, les théories dans les années 70 ne m'ont rien apporté, ne m'ont porté vers rien, quelque'ait été l'intérêt spéculatif de ces pensées et des pensées intimidantes, aussi. Une libération de la pensée plus son asservissement par l'intimidation. De plus, je n'ai rien à défendre. Je ne défends donc rien. L'heure n'est plus aux manifestes. Que mon théâtre ignore le drame ne tient pas d'un mot d'ordre ; ce n'est pas un mot d'ordre. C'est ainsi que ça se passe, voilà tout. Profil bas, oui. La théorie n'aura jamais servi qu'à approvisionner les appareils académiques d'Etat, et à occuper les chercheurs (ça peut leur prendre du temps, on les reprend à la sortie). L'université, j'ai très vite compris quelle formidable voie de garage c'était pour moi. Je ne l'ai pourtant pas quittée vraiment. Je dois aimer les garages. C'est vrai, je me suis toujours garé des voitures. Non, j'ai toujours aimé garer les voitures. Souvenir du garage d'un hôtel d'Avallon au tout début des années 50... L'odeur forte d'essence et de caoutchouc chaud.

J'avoue humblement que je n'ai aucune idée sur le post-moderne ; en vérité, ça ne fait pas école. L'autre entomologiste classificateur, taxinomiste, empaillleur mais rempaillleur peut faire tous les palmarès qu'il veut, confondre quand même le prescriptif et le descriptif, ça ne me fait ni chaud ni froid, au motif que le lire m'assomme. C'est mon côté beckettien : le *herrdoktorismus* m'atterre. Ça ne m'élève pas l'esprit, ça m'atterre, surtout quand ce discours fait le tour de la terre, et devient le baeddekker du touriste post. Là où cet Attila passe, l'herbe des campus ne repousse plus. L'image inverse serait plus juste : c'est un compost qui nourrit l'herbe des campus.

Le commentaire (thèse, article, etc) honnêtement et sans forfanterie, je crois que j'en aurais été capable ; le piège aurait pu se refermer sur moi. J'ai préféré vagabonder à travers champs.

Autre thème : je m'interdis de lire des choses (thèses, théories, histoires, essais, etc) sur le théâtre parce que les idées sur le théâtre ne me donnent pas des idées de théâtre. Pas une façon du tout de cracher dans la soupe. Je fais mon cabotage, je pense au plus près de ce que je fais (je navigue à vue de mes côtes, image idiote), plutôt que de faire du cabotinage théorique. Facile.

Qu'est-ce que serait une pensée qui accompagnerait une production ? Brecht bavard ou le silence de Beckett (qu'on se rassure je ne me prends ni pour l'un ni pour l'autre.)

Drama : où il y a de l'action, donc de la représentation de l'action (qu'on peut dire fable, tout aussi bien), donc des personnages ; théâtre de la pensée (ou des discours). Non pas la représentation des hommes en train d'agir, mais tout ce qui peut être dit par un locuteur, un sujet parlant.

Mon rapport aux fables : n'est pas lié au théâtre, mais au roman. Pourquoi je ne suis pas romancier ; cela doit être agréable d'avoir

son monde à soi (qu'il ne soit pas figuré/défiguré matériellement et corporellement comme au théâtre. Raconter des drames, peindre des personnages aux prises avec le drame de leur vie, et que ça ait une certaine envergure (c'est là le hic).

Sans doute le dépit du romancier raté ; mais reste à savoir pourquoi je suis un romancier raté. Pas d'imagination, pas de sens de l'observation, certes, mais cette explication suffit-elle ? Non, évidemment. Bon, il y a la névrose littéraire, modèle névrose d'échec, mais ce bavardage épistolaire me permet peut-être d'aller un peu plus loin ou de creuser plus profond.

Argument platonicien : la fable romanesque, le personnage de roman me dérange moins que le comédien qui fait semblant ; Ulrich ne fait pas semblant, il est un être de papier. Mais un être de papier qui se fait bidoche, il y a quelque chose qui me gêne. Il y aurait à creuser ceci : l'imitation de la vie me dérange moins sur le papier (dans l'imagination pure de l'écrivain ou du lecteur) que sur la scène et « incarnée ». C'est contre toute espèce d'incarnation que j'en ai.

L'autre raison du théâtre et qui n'a rien à voir : pourquoi je n'écris pas de théorie ou d'essais, c'est aussi parce que j'en suis incapable, incapable d'aligner mes idées. Besoin du plateau et du comédien.

samedi 3 février 2007

Qu'est-ce que cette histoire ? ne même pas défendre sa propre esthétique ! De ne plus y croire. Donner raison aux détracteurs ; déposer les armes. Mais qui parle d'armes ? Des joujous. Revenir là-dessus, qu'il est indubitable que je me complique la vie. L'art de la mise en scène aujourd'hui n'est pas si compliqué. Cf ce que j'ai vu d'Ostermeier hier soir (HG). Hedda chez les bobos de BoBo Strauss. Esthétique de revue d'architecture ou de design, mais en moche et rin-

gard puisque nous sommes au théâtre. Comme pour *Wozzeck*, l'*Aktualisierung* non seulement inepte mais débile. Quoi, on veut vraiment nous persuader que ces vieux textes n'ont plus rien à nous dire par eux-mêmes ?

Est-ce que cela fausse le jeu que je me sache surveillé (*one more time*) ? J'ai tant travaillé à la disparition de l'auteur (moi, mézigue) qu'il n'y a plus rien de compromettant, d'intime dans tout ça. Et pourtant je me sentais enclin à parler ce soir de la mort de Béatrice. Partir ainsi sans me faire un dernier signe, cela me brise, me laisse anéanti, vide, veuf. Cancer foudroyant, bien son genre. À sa façon, elle la plus vivante d'entre nous ; pas étonnant qu'elle disparaisse la première. Elle m'intrigue, cette expérience qu'elle a faite et qui m'est encore (pour combien de temps ?) inconnue, le trépas. Nous deux qui avons failli nous tuer en voiture, il y a plus de 30 ans, l'Alfa Romeo écrasée contre le mur de cette ferme normande. Nuit, brouillard et alcool. C'est par ses yeux clairs que le visage d'une femme est devenu à jamais pour moi un paysage. Des femmes aimées et jamais perdues de vue (elles sont presque majorité), c'est la première à mourir. Ainsi va toute chair, et elle était chair. Une affaire de corps : « tu es mon corps enseignant », aimait-elle me dire. Elle est morte un 23 janvier ; Claire m'apprend la nouvelle un peu brutalement hier, alors que je suis encore dans mon sommeil. Nous n'avions pas lu le journal. Nous nous étions connus (bibliquement) un 21 janvier (1973). Elle avait l'habitude de m'en rappeler l'anniversaire. Cette année, son silence me surprit, mais sans plus. Nous ne sommes plus des enfants, nous ne sommes plus des amants depuis longtemps (au fait, quand la dernière fois ?). Je ne m'en formalisai point. Ce jour-là elle était en train de mourir. Théâtre : il m'importait qu'elle aimât mes spectacles. Que puis-je faire aujourd'hui ?

La tentation d'appeler sur son portable pour entendre sa voix. Mais quel message pourrais-je laisser ? Et puis cette voix, elle aussi, a peut-être été déjà éteinte. Extinction d'une voix. Ses yeux et sa voix. « Allô, c'est Béatrice... ». Fini. Foudroyant. Elle quitte la vie de manière foudroyante, comme elle m'avait foudroyé en entrant dans la mienne. Sur mon bureau la photo de Léocadie aux yeux bleus, et qui me sourit.

Et il faudrait que je revienne à ma lettre dans laquelle j'explique mon indifférence au drame. Cette lettre qui s'écrit dans un moment de pause du travail, dans un trou. On a des trous de travail comme on a des trous de mémoire. Ma haine du mot recherche. Le type socio-professionnel du chercheur, l'horreur. De quoi je parle ? De mon rapport à la théorie (historique et générationnel), du congé que j'ai pris avec elle, et de mes relations tendues avec la fable (que j'assimilerai ici avec le drame, sans plus d'esprit d'inventaire). Est-ce qu'au bout du compte, je parle de mon drame qui est de ne pas être doué pour le drame ? Donc de passer à côté de la vie.

Pourquoi je ne veux pas non plus me dérober à la question qui m'est posée par JPS ? Défection à l'égard de la théorie, défiance ; le soupçon entretenu mais jamais surmonté. Abstinence : il faut que je m'empêche de penser théoriquement ; à la fois trop doué pour ça (c'est-à-dire bien programmé par mes professeurs de khâgne) et embrouillé. Esprit trop brouillon pour être l'académisme idéal, au sens où l'on parle du gendre idéal. Pour un professeur d'université, je pouvais paraître la relève idéale. Reproduisons, reproduisons. Sacré Bourdieu.

Bien voir que la question qui m'est posée, l'est dans un horizon bien particulier, celui de la théorie du drame, je le sais bien. Les deux

mots me dérangent aujourd'hui. J'ai jeté depuis longtemps mes vieux habits de jeune théoricien.

Les jalons, les stations. Il y a d'abord la station Sartre, Sartre par qui je suis entré en littérature (autre formulation : qui m'a flanqué ma névrose littéraire, parce que j'ai lu trop jeune, en pleine puberté balbutiante, et qui m'a empêché d'y mettre jamais un terme (voir Godard qui sait qu'on ne devient jamais adulte, je n'ai jamais rejoint le monde des adultes, -manque de rite d'initiation ?). Pourquoi je ne suis jamais devenu adulte (voir aussi mon rapport à l'université ; je n'y enseigne pas, je continue mes études en considérant qu'enseigner, c'est aussi faire des signes à mes étudiants, payé par l'Alma Mater mais comme un super boursier à bac + 45, plutôt que comme quelqu'un qui se sentirait investi d'un savoir à transmettre. Mon snobisme universitaire : celui de rester *sine nobilitate*. Un malade, je te dis. Inutile de te dire que ça me plaît de dire cela dans une revue universitaire, ce n'est pas ma moindre perversité.

Et peu à peu le soupçon grandit à l'égard du discours. Tu causes, tu causes, tu causes même du peuple, c'est tout ce que tu sais faire, et il n'en a que faire, le peuple. Je compris assez vite que je serais de peu d'aide pour le prolétariat mondial, ni que j'en serais l'aède. Alors je tentai mon opération Brecht. N'offrait-il pas la conjonction merveilleuse (sens fort, comme on dit dans les manuels) et donc dialectique entre la théorie et la pratique. Faire rentrer en douce la littérature que les années 68 et l'université d'après ces événements avaient ratiboisée. « Devant un enfant qui meurt de faim, *La Nausée* ne fait pas le poids », et autres gracieusetés, etc.

Ce que je dois dire aussi : sur la scène de la théorie, j'ai toujours été un faiseur (mauvaise foi, genre garçon de café mais transposée universitaire) Je préfère être devenu un faiseur de théâtre, parce que je

crois pouvoir dire sans forfanterie, que j'y suis authentique. J'aurais aimé être un grand écrivain (mes deux surmoi, mon père et Sartre ont essayé, les deux assez involontairement, de me piéger) ; je programmais (sens sartrien, relire *L'Idiot de la famille*), je me programmais l'air de rien à être un petit homme de théâtre. Comment dit-on déjà ? C'est la vie. Mais je ne voulais pas assassiner en moi Mozart, fût-ce un piètre Mozart, et minuscule. L'homme de théâtre à la piètre figure. Les grands jours, je dis mineur. Homme de théâtre mineur. L'homme ironique est celui qui se sent en dessous de tout. Voilà.

dimanche 4 février 2007

Pour Olivier : Alain m'informe qu'il y a une protéine *sonic hedgehog*. Neurogenèse. La neurogenèse est gouvernée par des protéines. La SHH y joue son rôle. Demander si le bulbe olfactif (entre nez et cortex) accueille tous les jours des neurones tout neufs.

Les affaires reprendraient : mail de la collaboratrice de Py, Chattot qui achète. Reste à trouver le centre de gravité du spectacle, j'affectionne cette expression qui n'a pas beaucoup de sens.

Ne pas se tromper d'effectif, de dispositif : le pôle épicurien, c'est bien, ça a une exigence biographique. Je vois ce que je peux faire dire, sinon faire faire à Olivier. Bibi fait quoi ? Il y a une petite idée autour de Jeanne et des nonnes. Le chœur des savants n'est pas non plus une hypothèse idiote, (des chanteurs, le chœur post-weillien dont je parlais ?), mais il manque quand même la figure du savant, celui qui est mû par la science-passion. Là est peut-être l'erreur... Un Galilée ? Le problème de cette esthétique, comment circulent les choses entre les différents pôles (Épicure, Virginia, la science et la religion, au fait). Un Galilée ? Chattot ? Délicat ; Ou un

comédien italien qui ferait entendre cette langue dans laquelle G a pris le parti de penser. Qui ? Demander à Pitoiset ce qu'il penserait de Gigi Dall'Aglio. Qui, si mes renseignements sont bons, a joué un Galilée.

Et les lignes de force, les lignes de fuite ; les différentes portées. La sagesse, le destin brisé (la clôture des filles), le désir de science. Est-ce que le thème, c'est *foi et raison* ?

Et Brecht ? Pour des raisons de clarté professionnelle (de métier) et artistique, bien articuler le rapport à la pièce de départ. : quelle technique pour l'autopsie ? Il faudrait une *Galilée-Machine*. La force d'*Hamlet-Machine*, c'est sa concision. Avec mon truc, j'ai peur d'être bien trop bavard, un des défauts des derniers spectacles.

Je vois hier soir *La Vie des autres*. Le petit fonctionnaire de la Stasi ému par les poèmes de Brecht. Un peu trop beau. Quel compte à régler avec Brecht ? Réussir mieux mon coup qu'avec Beckett. Bou-sillage.

Foi & raison, oui, mais aussi la science & la politique, les limitations de la science, l'Église & le vivant. La révolution de la biologie est notre révolution copernicienne.

Un peu travaillé à la relecture de ce journal depuis le début en vue de ce que je dois bien appeler *Mon Tombeau*. Étrange, décidément.

Lettre à JPS

Je n'avance guère. Mais le stress est moins fort. Je rêvais cette nuit au plaisir que Sartre avait dû connaître en écrivant *Les Mots*. Mais je ne peux pas rester plus longtemps hors sujet, dans des préliminaires qui tournent à la dérobade, prennent des allures de dérobade. Tu auras compris qu'aucune théorie préalable n'éclaire mon travail ; je peux même dire que tout le travail théorique un peu laborieux quand il n'était pas arrogant de mes années 70, essentiellement

dans un cadre universitaire, m'a plutôt inhibé. Les œuvres introuvables. Il y a un saut à faire : *hic Rhodus hic salta*. Embrouillé plutôt, entrer dans une forêt obscure (dantesque, la référence). Maintenant je suis près à admettre que ces spectacles intéressent le théoricien ; mais je ne saurais non plus tirer des conséquences théoriques de mes modestes travaux. Il y a des post-dramatologues pour ça. Mon problème après un spectacle, c'est d'en trouver un autre à faire.

Dissociation théorie/pratique. Voilà le régime dans lequel nous sommes. La pratique n'est pas de la théorie continuée par d'autres moyens. La posture théorique suppose toujours le primat de la théorie sur la pratique.

Alors tout ne se fait pas dans l'obscurité totale, l'improvisation spontanée. Si j'affirme ici un peu brutalement mon dégoût de la théorie (n'ambitionnant rien de ce que la théorie peut promettre, à savoir une position académique, la théorie nourrit les théoriciens, pas forcément le travail des artistes), si j'ai pris le large, cela ne signifie pas non plus que je ne réfléchis pas. Je dirais que j'ai une espèce de poétique, poïétique, pour faire pédant, ou peut-être même une esthétique. Je parle non pas de l'esthétique qu'objectivement mes spectacles peuvent avoir mais plutôt d'une esthétique préalable, ce qui les informe. Pas la forme qu'ils finissent par avoir mais les idées, concepts, percepts, affects préalables.

La question est de savoir comment penser autrement que théoriquement. Penser par l'art et pas par le commentaire. Quelque chose, je me le dis après-coup bien sûr, qui aurait à voir avec l'image de la pensée. Et de la pensée sensible. Un savoir aussi auquel on n'accède pas par le commentaire.

J'essaie de répondre de mes spectacles et de répondre aussi aux questions qu'on me pose éventuellement à leur sujet. Le mutisme intégral n'est pas possible.

Il faudrait vraiment faire un texte un peu abouti sur le projet [Galilée].

lundi 5 février 2007

Généralité : non seulement travaillé à la disparition de l'auteur dans ce que je n'ose pas appeler l'œuvre, mais disparition du sujet dans sa propre vie (moi). C'est quelque chose que je pourrais exploiter dans le *Th et son tr*. Une forme de perte de soi. Je me suis perdu.

Ce soir, dîner avec Olivier Perrier. J'explique l'épicurisme que je lui vois. Il faudrait que la chose ne soit pas trop lourde, avec des pièces détachées ou à détacher.

mardi 6 février 2007

J'en veux à B de ne pas m'avoir fait un signe avant de mourir. Dépit amoureux. A-t-elle seulement pensé à moi ? Peut-être n'a-t-elle pas eu le temps, l'occasion. Mais on ne me fait pas ça.

Ne pas se faire avoir, c'est ne pas se laisser déposséder. Image du fromage. Vieux rat qui y retourne sans s'occuper de la valeur de ce fromage. Si je pouvais tenir à distance tout ce qui me rappelle mon échec, je vivrais mieux. C'est l'activité qui compte. *Immer streben*. Une fois de plus faire ce qu'on ne me demande pas de faire.

—tu es dérisoire, mon pote.

Je pense à un petit texte, inaugural de mes *sixties* qui pourrait s'appeler : *Si j'avais vingt ans de moins*. Un hommage à Beckett : « si j'avais vingt ans de moins, je me suiciderais »

-si j'avais vingt ans de moins, je ferais un enfant

-si j'avais vingt ans de moins, je regretterais les années 60

-si j'avais vingt ans de moins, j'imaginerais de faire un livre qui s'appellerait : *Si j'avais vingt ans de moins* ; j'écrirais un livre sur l'année 1967. Mais il faudrait que je me dépêche.

La Clotûre des filles

Cet exercice, cet *Hors Série*, devrait être une pièce détachée de (ou une pièce attachée à) un projet auquel je donne, par bravade ou boutade, ce titre : *Pourquoi je ne monte pas La Vie de Galilée de Brecht*. Ce n'est pas pour figurer dans la série « Pour en finir avec les chefs d'œuvre » mais d'abord parce que je ne monte pas de pièces.

Certains, et même des amis, ayant remarqué que mon théâtre flirtait avec la science (je ne dirais pas cela ainsi), me demandent parfois pourquoi je tourne de la sorte autour du pot et que je ne monte pas la seule vraie pièce qui traite de la question, *La Vie de Galilée*, d'autant, ajoutent-ils, que j'ai toujours eu un faible pour Brecht (pas au point pourtant de me sentir de force de le monter). Là, pour le coup, le théâtre s'attaque, et comment !, à la question de la science : Galilée n'est-il pas le savant même, et son mythe (tout le monde la connaît l'histoire des démêlés avec l'Inquisition, tout le monde connaît l'abjuration) ne pose-t-il pas toutes les questions de la science moderne qui nous intéressent encore : le débat foi et raison (demandez à Ratzinger), le conflit du savoir et du pouvoir, la responsabilité du scientifique, et ainsi de suite, voir les journaux.

A quoi j'ai beau jeu de répondre, premièrement que je ne monte pas de pièces (je ne sais même plus pourquoi mais c'est ainsi) et deuxièmement qu'un reste d'esprit brechtien me souffle que l'auteur

n'aimerait sans doute pas que l'on considère sa pièce comme un classique intangible, tel qu'en lui-même l'éternité ne le changera plus. Et n'appliquerait-il pas plutôt à son chef-d'œuvre le traitement qu'il réservait aux grands textes du répertoire, à savoir de ne considérer que leur « valeur de matériau ».

Inutile de dire que nous n'avons pas la prétention de savoir ce que Brecht aurait fait de sa pièce, soixante ans après, mais il est vrai que la question de savoir qu'en faire (la *Brauchbarkeit*) à quoi elle peut donc servir aujourd'hui, ou plus simplement comment s'en servir.

Nous ne donnerons donc pas *La Vie de Galilée*. Ce n'est pas si grave. D'autres l'ont fait, le feront encore mieux que nous. Nous la prendrons comme un matériau, oui, nous nous essayerons par les moyens de notre théâtre à décider de sa valeur de matériau. Et la prendre comme matériau, en tenter ce que Müller appellerait un *commentaire* (je n'ose dire une anatomie, ou pire une autopsie –je ne suis même plus dans l'humeur de vouloir en finir avec les chefs-d'œuvre, ils renaissent toujours), cela signifie la considérer comme matière à penser, à rêver, à imaginer.

Que fait-on, par exemple, de l'aspect principal de l'opération brechtienne qui n'est pas de reprendre sans autre forme de procès, c'est le mot, le mythe de Galilée, qui n'est pas de le réécrire, d'en donner une nouvelle version, mais au contraire de lui tordre le cou, d'en finir avec lui. Car Brecht, je ne dis pas qu'il défend une thèse, ce serait un peu réducteur, mais Brecht pense quelque chose sur Galilée, tente de repenser l'affaire Galilée : il ne suit pas la vulgate du mythe qui fait du savant la victime d'une Inquisition obscurantiste ; il le change en criminel social, coupable d'avoir coupé la science du

peuple pour la livrer aux puissants. « Analyse meurtrière », comme dit Andrea.

Pourquoi je ne viens pas à bout de cette présentation ? De nouveau les mots pas remuables ; c'est sans doute qu'il y a des choses mal élucidées. Pas seulement les médicaments qui me font la tête lourde. Le rapport à la pièce de Brecht ? Que vais-je en faire vraiment ?

Pourquoi je ne monte pas La Vie de Galilée de Brecht, ce pourrait être le titre du projet à venir. Il y a plusieurs réponses possibles. D'abord un manque de moyens...

mercredi 7 février 2007

Certains, et même des amis, remarquant que mon théâtre flirte depuis quelques années avec la science (je ne formulerais pas les choses ainsi, mais enfin...) me demandent parfois pourquoi, au lieu de tourner autour du pot, je ne monte pas la pièce qui par excellence traite du sujet, *La Vie de Galilée* de Brecht, chef-d'œuvre incontournable et qui brille dans le firmament du répertoire théâtral (image), un peu solitairement, tant il est vrai que le théâtre européen (il faudrait plutôt dire, continental) a comme évité, ignoré la science (et ses conséquences, la technoscience) à laquelle n'échappent ni nos vies privées ni notre vie publique. Brecht appelait ça l'âge ou l'ère scientifique.

Alors, pourquoi je ne monte pas..., etc ? D'abord, je ne monte jamais de pièces (j'ai même oublié pourquoi) ; ensuite j'en serais probablement incapable ; enfin un reste d'esprit brechtien entretient chez moi une vague méfiance quant à l'usage des Classiques. L'éternité

du chef-d'œuvre émousse son acuité historique vite changée en innocuité atemporelle. Du coup, je me demande ce que Brecht lui-même pourrait faire aujourd'hui de sa pièce qui a sombré dans le classicisme. C'est du pur théâtre, et le théâtre, c'est le théâtre ; le théâtre parle surtout du théâtre. Ce qu'on attend du théâtre ? Du théâtre, justement. Sauf que, par le théâtre, Brecht a la prétention de parler d'autre chose que du théâtre, en l'occurrence de science ou de politique, si bien qu'aujourd'hui, plus de soixante ans après Hiroshima (la catastrophe de la science), une dizaine d'années après Dolly, et en pleine révolution biologique, il est légitime de se demander quel traitement il réserverait à sa pièce qu'il ne laisserait probablement pas intacte. Puisque pour lui penser est un des plaisirs de l'humanité, Brecht se ferait un malin plaisir d'essayer avec sa pièce de penser quelque chose à nouveaux frais. Pour le dire avec ses mots, il la prendrait comme « valeur de matériau », comme il fit avec pas mal de pièces du répertoire classique.

Nous ne monterons pas *La Vie de Galilée*, et nous ne saurons jamais ce que Brecht en aurait fait. À la place nous tenterons plutôt ce que Heiner Müller appellerait un *commentaire*, voire une anatomie de la pièce nous autorisant ainsi quelques variations sur des thèmes de *La Vie de Galilée*. Matériau, oui, et matière à réflexion, terrain de jeu aussi. Non pas jouer la pièce, jouer avec ou la faire jouer, comme joue le vieux bois.

Sur quoi jouer ou avec quoi. Une entrée de jeu : le jeu curieux que Brecht joue avec le mythe de Galilée : car il s'agit bien d'un mythe, tout le monde connaît un peu l'histoire, tout le monde sait que Galilée s'est rétracté, nul n'ignore les démêlés du savant avec l'Église,

chacun en connaît les enjeux : la raison contre la foi, le savoir contre le pouvoir, les Lumières contre les Ténèbres ; bref, se joue quelque chose comme la scène primitive de la science moderne. Eh bien, Brecht ne cherche pas à réécrire le mythe, mais à le déjouer pour en donner une nouvelle version mais à le détruire pour tenir un autre discours : Galilée ne serait plus une victime mais un coupable, non plus le héros rusé qui recule pour mieux faire avancer la science, même si c'est sous le manteau... Nouveau logos contre vieux muthos, dirait le Pédant : *penser* quelque chose à propos de l'affaire Galilée dont nous ne pouvons pas faire comme si nous ne l'avions pas entendu : l'auteur du *Dialogue sur les deux systèmes du monde* est coupable d'avoir coupé définitivement la science du peuple pour la livrer aux puissants et aux intérêts qu'ils défendent. La rétractation n'est ni une tragédie ni une ruse de la raison dans l'histoire, c'est une erreur politique, une faute sociale. La thèse, puisque en somme thèse il y a, est souvent oubliée au théâtre, elle est mise sur le compte sur personnage, si j'ose dire, c'est un trait psychologique du vieillard désabusé qui en remet une louche : après l'abjuration, l'auto-accusation masochiste, peu prise au sérieux par le jeune Andrea, la science montante, la science moderne. Occultée par le théâtre, elle est aussi raillée, comme trop massive, trop caricaturale, trop sommairement marxiste, osons le mot, par les spécialistes. Elle a pourtant le mérite de tâcher de donner représentation à ce qui est pour nous désormais une évidence : la science n'est pas seulement radieuse, elle est aussi dangereuse ; elle n'est pas seulement synonyme d'émancipation, de libération, de progrès. On sait qu'elle ne se contente pas de « soulager les peines de l'humanité » mais qu'à chaque cri de joie du savant devant sa découverte peut

« répondre un cri d'horreur universel » comme le dit le Galilée de Brecht.

J'ignore si notre petit théâtre est capable de reprendre à son compte une telle question, et s'il peut être à la hauteur de ce qui taraude les esprits d'aujourd'hui, refroidis par le réchauffement de la planète et ahuris par les métamorphoses que l'espèce humaine se réserve à elle-même, au risque de la « despéciation » comme disait Beckett. J'entends déjà ceux qui disent que ce n'est pas la tâche du théâtre de se brûler à des énigmes qui sont définitivement hors de ses prises et qu'il y a des philosophes, des éditorialistes (ça tend à se confondre), des comités d'éthique pour ça, etc.. Le théâtre ne ferait-il pas mieux de rester chez lui et continuer à s'intéresser au sens commun, à la psychologie des personnages, aux émotions universelles et à la vente des cerisaies, de particulier à particulier. Soit, mais que fait-on quand ces questions font le siège votre imagination, qu'on ne sait guère s'exprimer qu'au théâtre (que cette joie demeure !), et que, selon une formule célèbre, on a des picotements au ventre pour « y aller » ?

Et y aller, c'est aller voir derrière ce mythe, de quelque manière qu'on le raconte, voir ce qui le motive, voir ce qui est peut-être le motif principal de la pièce, ce qui véritablement met en mouvement Galilée, et qu'il faudrait appeler la science-passion, comme on parle de l'amour-passion. Ces deux passions ne sont-elles pas du reste les deux grandes affaires de l'Occident ? Le théâtre s'est davantage consacré à la deuxième, mais il est légitime de s'interroger sur cette passion, qui, comme le cas Galilée le montre est aussi une passion tragique. Ratzinger ne s'y est pas trompé qui par un retournement

théologico-dialectique spectaculaire propose non plus que la foi étouffe la raison mais l'étoffe. Il n'y a que la foi qui sauve...

Reste que ce qu'il y a de plus beau, de plus fort dans la pièce, ce qui donne le plus envie de jouer avec, c'est la peinture de cette passion de savoir. Increvable et énigmatique, car, après tout, comment nous est né ce désir de lire le grand livre de la Nature, écrit en langage mathématique, comme on sait, au lieu de se contenter de contempler le paysage ? Et ce désir de connaître est-il aussi pur et désintéressé que les fondamentalistes de la science (on parle bien de recherche fondamentale, non ?) veulent nous le faire croire ? De même que l'amour-passion n'est pas seulement le désir de l'autre mais celui de sa possession voire de sa destruction, on sait que le désir de connaître cache mal le désir de devenir comme « maîtres et possesseurs de la nature » (Descartes), possesseurs, voire destructeurs. Le pur désir est désir de mort, disait l'Autre. Un jeu : qu'est-ce que la recherche de la vérité ? Et qui se cache sous le masque de l'homme de vérité ?

On ne saurait donc réduire l'affaire Galilée à l'affrontement du bien et du mal, au duel de l'homme de vérité et de l'homme du dogme, du savant et du politique non plus. C'est pourquoi nous imaginons de faire entrer en scène un troisième homme qui n'est pas prévu dans la distribution dont nous ne pensons pas qu'il incarne la position juste mais qui vient troubler le jeu. C'est en somme à la fois l'anti-Galilée et l'anti-théologien, un pur produit aussi de notre tradition occidentale qui a su allumer contre cette science-passion et contre le fanatisme religieux les contre-feux d'une sagesse méfiante à l'égard de ce que Montaigne (le revoilà !) appelait la suffisance de

notre raison. Cette figure, nommons-la, par facilité, épicurienne, prendra corps dans ce spectacle, le corps d'Olivier Perrier, accompagné de Bibi la truie, Épicure oblige. Whisky à gogo !

Galilée aimait bien les instruments d'optique. Notre épicurien (je le nomme ainsi pour simplifier) me paraît un bon observatoire des opérations de la science et des scientifiques, lesquels seront présents sur notre scène sous forme d'un chœur (de comédiens ou de chanteurs, soutenus par la musique d'Alexandros Markeas, je ne sais). Pourquoi un chœur ? La science n'est-elle pas une aventure collective ? Maintenant s'agit-il de ces « nains inventifs » que prophétisait le Galilée de Brecht ? Difficile de répondre à cette heure. Imaginons seulement qu'ils s'exprimeront en anglo-américain, l'idiome de la science moderne, la langue de tous et la langue maternelle de personne. N'en disons pas plus, souvenons-nous seulement que Galilée avait choisi que la science parle la langue du peuple...

Ainsi dans l'état actuel de la réflexion, le « personnage » de Galilée sera l'absent de notre scène (en fait, celle de Nicky Rieti), il sera partout et nulle part. S'il n'est pas présent, il sera représenté par sa fille Virginia, pas celle de Brecht, la vraie Virginia, sœur Marie-Céleste, dont la destinée ne laisse de m'émouvoir. Le théâtre est un lieu pour d'étranges rencontres. « Clôturée » à 13 ans chez les clarisses, elle y connaît la vie rude du couvent, la faim, le froid, l'ennui ; son plus grand rêve, c'est d'avoir une chambre à elle pour connaître un peu de paix, peut-être pour pouvoir écrire à loisir ces fameuses lettres à son père à qui elle voue un amour qui ne peut que bouleverser tout un chacun ou tout homme qui sait ce qu'avoir une fille veut dire. Portrait du savant par sa fille, même. Il faut imaginer An-

tigone écrivant à son père, mais une Antigone qui meurt précocement et bien avant son aveugle de père ; il faut imaginer cette jeune fille qui ne fit même pas un drame de sa destinée tragique, mais dont la disparition fut le coup le plus dur que la Fortune ait porté à son père. On nous permettra de faire encore entendre sa voix, grâce à Jeanne Balibar, et pour tâcher de « donner à voir » cette « clôture des filles » (quelle expression !), nous oserons une petite opération métaphorique, en invitant des danseuses (la métaphore gît dans la discipline de l'âme et du corps) à aller chercher la clarisse en elles, ce qui ne préjuge pas que les danseuses soient les nonnes d'aujourd'hui... Juste une image ; souhaitons qu'elle soit juste.

Quelle difficulté à m'expliquer. C'est que je n'y vois pas encore assez clair. Mais quelle maladresse, lourdeur, gaucherie. Pire que de mal jouer au tennis. En quoi j'ai un peu avancé ; ce qu'il faudrait garder. Le chœur de chanteurs, mais il faudrait écrire les *songs* avant, et en anglais. Trouver un poète, ou on se débrouille avec Liliane que je dois remettre un peu dans la course ? En fait, il s'agit d'un portrait en creux de Galilée, par l'adversaire (Épicure - je devrais peut-être ne pas trop parler d'Épicure), par sa fille (importance du rôle de Jeanne). Elle ne serait pas tout le temps la fille de G, mais la narratrice.

Vu cet après-midi Markeas au *Suffren*. Un chœur de chanteurs ? Une contrebasse et un cuivre. Il faudrait plutôt un chœur de voix de femmes. La science est femme. Allégorie ? Je lui explique que nous n'avons pas d'argent. Il y a un certain intérêt pour le projet, mais peu ou pas de producteurs. Tout cela est bien gratifiant ! L'important serait de bousculer le rapport savant/populaire.

L'histoire du brelan : Épicure, Virginia, le chœur de la science. Comment battre les cartes ?

Découragement : faire gaffe au relatif. Ne pas songer au poids relatif (mon inexistence artistique, le trou dans lequel je suis tombé, en partie par ma faute). Il faut que je me concentre absolument sur moi, que je me plaise à ce que je fais et ne penser à rien. Vertige de l'autodestruction. Comment s'acharner à faire ce qui n'intéresse que si peu de monde ?

Comment le projet pourrait-il s'internationaliser ? comment faire autrement que je n'ai fait jusqu'ici. Prisonnier de ma méthode, de ma façon (de faire). Je n'en sais foutre rien.

Il y aurait une manière plus simple et légère de présenter le sujet. Davantage liée à une actualité : le discours de Ratisbonne. Ou la démonstration à faire.

samedi 10 février 2007

Vraiment, ce texte sur le drame (le mien) à faire, je n'ose dire le finir. Pourquoi je n'ai jamais réussi à m'y mettre. Ça m'entame trop, ou c'est que je ne m'intéresse pas assez à moi-même. Je dois terminer ce texte sur la question de la perte de monde, -la croyance perdue-, mais qui est aussi une perte de soi. Que je sois un sujet et que le monde soit une image (car c'est de cela qu'il s'agit), c'est la même idée. J'ai déjà lu ça quelque part.

Vu une histoire de coin d'herbe de la fille d'Anita Weber (*me invito*). Encore un ego de jeune femme qui se répand sur toute la scène. Très compréhensible. Assez de ses fils de... et filles de... : alors quoi nous sommes tristes, fatigués, foutus parce que vous n'avez pas été foutus de changer le monde, et que les méchants (les riches, si je comprends bien le père de l'intéressée lequel n'a pas l'air d'être un

aigle comme penseur politique) tiennent toujours le haut du pavé, pavé que nous, pauvres pêcheurs, n'avons pas réussi à leur jeter à la gueule, et définitivement. Le compost artistique nouveau : roublardise et sincérité. Toute la mauvaise foi de la confession sans le courage de la vraie exhibition. Dans ces cas l'engagement doit être maximal.

Mon drame : la perception qui ne se change pas en action. L'action, c'est le drame. Il s'agit d'agir ; or je n'ai jamais voulu agir. Encore aujourd'hui bouger me coûte. Faire du théâtre, c'est la seule action possible, mais difficile. Il ne se passe rien. Et je ne peux faire que quelque chose qui n'existe pas vraiment.

A la radio, sur FM, Fred Mela (orth ?) raconte sa vie. L'évidence de la chanson populaire ; paradis perdu.

Philosophiquement : ce que le spectacle aurait à critiquer : la volonté de vérité. Qu'est-ce qui se cache là-dessous. Et encore le mouvement de voir ce qu'il y a en dessous n'est pas le bon.

dimanche 11 février 2007

Pourquoi je ne parviens pas à me mettre à la rédaction de la lettre à JPS. Ce bocage (je veux dire blocage). J'écris une lettre familière parce que je suis incapable d'écrire un article, de faire une espèce de contribution « scientifique ».

« En avant, et dans la joie », dit le curé de France-Culture. Allons-y. Moi qui ai le génie du surplace.

Le plus difficile à expliquer, cette poétique et sa constitution : quelque chose de reptilien. Insinuant, sinon sinueux.

Mon cher JPS,

Je dois commencer par une formule de politesse, qui a tout de la sincérité. Je te sais gré de me demander d'intervenir sur mon travail, puisque tu as l'amitié de me demander de parler de mon expérience de faiseur de théâtre. Sous la courtoisie la vacherie. Comme tu es un joueur de tennis, comme je le fus, et que tu es au service, j'espère renvoyer la balle et éviter l'ace. Ce n'est pas la première fois. Déjà sur le dialogue, j'ai essayé un renvoi mais je doute d'avoir marqué le point. Et maintenant le drame : encore un compartiment du jeu où je ne suis pas à l'aise. Je ne sais pas comment qualifier mon théâtre, et j'éviterai les mots qui fâchent comme post-dramatique par exemple, mais il en faut pas être un grand joueur, pardon un grand clerc pour voir que le théâtre que je fais est peu dramatique, je dirais a-dramatique.

... plutôt que de solliciter une étude de spécialiste, un travail d'universitaire, chose dont je serais bien incapable, même si je suis officiellement toujours un enseignant chercheur, même si j'officie toujours dans une université)

Schéma :

Je te fais cette lettre, faute de mieux, le mieux aurait été, j'imagine, une belle étude sur le drame contemporain. Je reconnais là le trait de ton exigeante amitié. Ainsi après m'avoir contraint amicalement à monologuer sur le dialogue, dont on sait que mon théâtre n'est pas un usager habituel, voici que je dois m'exprimer sur le drame. Un drame dont on sait que je suis un peu en délicatesse. Tu remarques que j'évite d'entrée de jeu le mot qui fâche, celui de post-dramatique : nous n'allons pas commencer par le des-

sert, je veux dire, la tarte à la crème. Que je ne te suppose pas l'envie de me l'envoyer à la figure.

Je sais aussi dans quel contexte, quel horizon de pensée ou de discours, celui de la théorie du drame, je devrais même écrire celui de la *Théorie du drame* de notre ami commun. Ce coup-ci, le joueur de tennis que tu es face à celui que je fus, a bien des chances de faire un *ace*. S'agissant du dialogue, où là aussi tu étais au service, je crois que j'ai pu renvoyer ta première balle, même si, à l'évidence je n'ai pas marqué le point. Mais la balle, je ne la toucherai pas cette fois-ci, s'il s'agit par exemple, d'attendre de moi une belle étude théorique sur le drame.

D'où cette dérobade (peut-être parce que j'ai le défaut de ne jamais faire tout-à-fait ce qu'on me demande). Je me déplace. D'où cette lettre familière (j'aime depuis ma phase Renaissance les lettres familières) à la place d'une belle étude qu'on serait en droit d'attendre d'un vieil universitaire sur le retour (sur le retour, cela veut dire bizarrement près de la sortie). Mais il n'est plus dans mes intentions d'avoir une publication (quelle horreur !) de plus ; trop tard. Je sais que c'est quasiment une faute professionnelle puisque j'émarge encore au budget de l'éducation nationale qui m'a inscrit sur ses tablettes comme enseignant-chercheur. Enseignant je suis, bien piètre, sans doute, n'ayant rien à transmettre, mais j'essaye depuis près de 40 ans de faire des signes, non d'intelligence, je ne suis pas présomptueux, mais de vie, j'allais dire, cherchant une épithète, cérébrale. Passons. Quant à la recherche...

Je sais que tu as défini une règle du jeu qui m'avantage et qui, du point de vue de l'amitié comme de l'art, est de parler surtout de ma propre expérience. Je dis que ce n'est pas nécessairement un cadeau, car je ne sais quoi dire. Ce cadeau, ouvrir des colonnes, est en fait un colis piégé. Il faut que j'explique pourquoi. Le danger ne réside pas dans le fait que je pourrais être en difficulté à rendre des comptes sur le fait que mon théâtre ignore le drame, que je serais (mais c'est bien possible) incapable de m'expliquer, le danger est dans l'effort d'élucidation qui pourrait me conduire à conclure non seulement que j'ai tort, que je suis dans une impasse mais surtout que, si je comprenais pourquoi, cela me conduirait peut-être au silence. Je veux dire que la passe est dangereuse, la phase de jeu, à cause du verdict qui pourrait s'ensuivre : si je comprenais les raisons pour lesquelles je fais sans trop réfléchir le théâtre que je fais, j'aurais toutes les raisons de ne plus le faire, ou pire, je n'aurais plus de raisons d'en faire. C'est ça le pressentiment ; oui, sincèrement, je sens cela.

Je m'y mets quand même ? C'est ça que tu veux ? Car je dois partir de ceci, de cette remarque. Quand tu m'as obligeamment (désormais, je vais dire ça comme ça) invité à réfléchir sur le drame (et sur le thema : le drame et moi, voilà la vacherie), je me suis rendu compte d'un coup que je n'y avais jamais vraiment réfléchi, je veux dire que je n'avais jamais thématisé, je tente le mot : jamais théorisé la chose. Étonnant, non ? Je fais le théâtre que je fais dans la complète indifférence à la question du drame. Cela frise la faute professionnelle, ou pire encore, la faute de goût.

Peut-être avant de m'y mettre vraiment suis-je obligé de faire un détour, celui de la théorie, la théorie, le détour même. Car avant de chercher à savoir pourquoi ce théâtre est a-dramatique, je dois

bien m'expliquer sur le fait de mon indifférence à la question. Je parlais tout à l'heure de l'horizon dans lequel je sais bien que ta question s'inscrit (celle de la théorie du drame). Je déplace donc un peu la demande, au moins dans un premier temps, et formule la question : pourquoi je suis dans l'incapacité de produire la théorie de ma pratique, pour formuler cela de manière désuète. Oui, cela m'étonne maintenant que tu me poses la question. Parce que la théorie, je connais, je devrais plutôt dire : ça me connaît. J'ai donné, beaucoup donné. Elle a même, la théorie, dévoré une bonne décennie de ma vie, les années 70, qui commencèrent un peu avant 68 pour s'achever, pour moi, en 81, à cause d'une hépatite virale (regarder le plafond au dessus de son lit pendant des mois, une espèce de page blanche qui m'a lavé de la théorie), l'élection de Mitterrand, le congé du journalisme (j'écrivais un peu, cela signifie quand je le voulais dans ce qui était encore un grand hebdomadaire de gauche qui n'allait plus être dans l'opposition, ce qui me poussait vers la sortie), et une rencontre amicale, celle de JJ, qui allait me faire basculer dans le théâtre. J'y suis encore. Je m'y suis enfermé, effort de concentration ; et j'ai disparu d'un milieu, disons littéraire plutôt qu'universitaire (que je n'ai jamais fréquenté, le collègue me foutant le cafard) pour m'enfermer avec des copains dans les salles obscures, étranges boutiques, non plus pour discourir mais pour faire , tant il est vrai que dire n'est pas faire.

Pour que ce petit mot ne prenne pas des proportions démesurées et donc dérisoires, je n'entrerai pas davantage dans les détails biographiques qui n'ont que peu d'intérêt ici mais sur lesquels je ne renonce pas d'entretenir un lecteur bienveillant à la première occasion. Mais je tirerai la leçon de la page blanche du plafond de ma chambre : ce fut comme une opération de blanchissage pour éviter

ce qui aurait pu être fatal : le blanchiment de la théorie dans ou par la pratique, comme on blanchit de l'argent sale. Cela aurait signifié tenter de convertir de la théorie en pratique. Pour le dire moins métaphoriquement (mais le blanc rend bien compte de ces mois passés à rien, à me vider, à changer de corps autant que d'esprit, d'idées), mon passé récent de modeste théoricien éclectique, un théoricien de la chaire qui bafouillait des phrases produits de mixtures improbables de linguistique, de lacaneries, de structuralisme démantibulé, de sémiologie pour demain en attendant un improbable et introuvable retour au texte, spectacle joué à l'affiche de la science du texte sur une scène vaguement marxiste qui commençait à se dérober sous nos pieds pour finir par être le théâtre d'un dernier drame (tiens en voilà un), celui d'Althusser. Je suis un peu sévère, et je ne parle que de moi, m'abstenant de juger, ici du moins, les aventuriers du « périple structural » comme dit l'autre. Ayant quelques lettres, je savais bien avec Goethe que grise est la théorie ; la barrioler un peu permettait de faire un peu le mariolle. Et même si je n'ai jamais trop cru que le fait de repérer des paradigmes qui s'écrabouillaient sur des syntagmes aidait le prolétariat mondial à s'émanciper

Bref j'ai hurlé avec les théoriciens comme on fait avec les loups (ces mots sont un peu forts ; peut-être n'étais-je qu'un chien de garde (rouge) qui gardait la théorie contre les chiens de garde du grand capital donc de l'idéologie humaniste, les raccourcis ne nous faisaient pas peur.

J'ai troqué mes vieux habits de théoricien contre...

Le côté un peu auto-référentiel de la théorie.

Méfiance à l'égard de la théorie (générationnel) et une défiance à l'égard de moi-même : défection plus que défaillance

lundi 12 février 2007

Un e-mail de Thierry :

Une tortue de 176 ans, qui était réputée avoir appartenu à Charles Darwin, est morte dans un zoo australien.

La tortue géante, qui répondait au nom de Harriet, serait l'une des trois tortues rapportées des Galapagos par Darwin lors de son périple historique sur le "Beagle" en 1835. Certains scientifiques doutent toutefois de la véracité de cette histoire même si des tests génétiques ont confirmé le grand âge de Harriet. Car ceux-ci ont aussi montré qu'elle était originaire d'une île que Darwin n'a pas visitée.

Selon la légende locale, Harriet n'avait que cinq ans et n'était probablement pas plus large qu'une assiette lorsqu'elle a été capturée pour être rapportée en Angleterre. Elle est repartie pour les antipodes au bout de quelques années et s'est retrouvée au jardin botanique de Brisbane en Australie au milieu des années 1800. Là, on l'avait prise pour un mâle et surnommée "Harry", avant d'être rachetée par la société Australia Zoo alors qu'elle pesait 150 kilos.

Ce parc zoologique de l'Etat du Queensland appartient au "chasseur de crocodile" Steve Irwin et à son épouse Terri.

"Harriet est morte paisiblement la nuit dernière, fort heureusement, après une très courte maladie", a annoncé vendredi un vétérinaire,

le Dr Jon Hanger, sur les ondes de l'Australian Broadcasting Corporation. Selon lui, elle a succombé à une attaque cardiaque.

Quant à Steve Irwin, il a déclaré samedi qu'il considérait Harriet comme un membre de sa famille: "Harriet a représenté une part énorme de la vie de la famille Irwin. Elle est peut-être l'une des plus vieilles créatures vivantes de la planète et son décès aujourd'hui n'est pas seulement une grande perte pour le monde mais un jour très triste pour ma famille. C'était une grande dame."

Selon le livre Guinness des records, la plus vieille créature vivante connue était une certaine Tui Malila, une tortue de Madagascar qui avait été offerte à la famille royale des îles Tonga par l'explorateur britannique James Cook dans les années 1770. Elle est morte en 1965 à l'âge canonique de 188 ans.

Je réponds que les lièvres meurent plus vite.

Le rêve d'immortalité : le complexe de la tortue. Achille et la tortue.

Je ne me sors pas de ce truc autobiographique. Et pourtant il y a le désir de revenir là-dessus, avec un brin de narcissisme, et pas malheureux, ce coup-ci. Mais c'est l'énergie qui manque, la vitalité. C'est un beau mot, la vitalité. Et j'en ai toujours manqué. La virtù. Pris dans mon ressassement. Mais, ayant interrompu l'activité théâtrale, crise physiologique, fragilité physique, le soma qui lâche, pas encore vraiment, mais les avertissements. On va dans la mort comme on va dans le mur (expression ridicule). Je ne suis allé dans le mur, dans un mur qu'une seule fois et en voiture. Avec Béatrice, cet accident. Elle s'était cachée dans le coffre de l'Alfa garée dans le parking de la rue du Commandant Mouchotte. Je ne me souviens

plus comment je me suis aperçu de sa présence en démarrant pour Caen. Et j'ai encore davantage oublié ce que je pouvais bien raconter à mes étudiants en 1973. De la théorie, encore de la théorie, etc. Ai-je ouvert le coffre pour y jeter mon bagage, ma vache, comme ça s'appelle. Mais comment se fait-il que la voiture était ouverte ? Je n'y pense que maintenant !

Trouver le bon investissement pour écrire ce texte. Le ton juste. Pressentiment aussi : si j'en viens à bout, j'aurai probablement toutes raisons d'arrêter le théâtre. J'ai intérêt à rester confus. En même temps je n'ai rien d'autre sur quoi écrire que sur ma relation au théâtre.

Je sens pourtant revenir remonter le désir d'écrire. Une espèce de démon de midi. Terminer sa vie en écrivant, un rêve. Ne plus sortir de chez soi, creuser, creuser. Cette épreuve toujours remise. L'écriture (de la revue). Je n'aurai pas fait le saut, je n'aurai pas vécu. Curieuse formulation, au fait.

Mais si ceux ou celles que j'aime ou ai aimés ou qui m'ont aimé commencent à disparaître, toute tentative d'entreprendre quelque chose (de l'art, de la littérature) se vide de son sens. La perte de l'autre comme perte de soi. Perte de densité ; un bout de moi qui est dévoré. Le reste est un mauvais roman, forcément. Comment veux-tu que je dégoise sur le drame au milieu de tout ça ?

(10:56)

Toujours eu jusqu'ici des idées de théâtre (peut-être pas très bonnes) mais depuis que je m'y consacre (d'abord à deux puis tout seul), pas trop de pannes. Parfois de fausses bonnes idées, mais des idées. Mais en littérature (pour l'écriture, devrais-je dire) pas de projet réel dont je sentais qu'il serait au bout du stylo. C'est vrai aussi que la contrainte extérieure sociale du travail théâtral (on n'est

pas seul) aide, fait principe de réalité. Mais si on n'est pas un fou de littérature, le « à quoi bon » s'insinue vite, le diable.

(23:23)

Ce qu'il ne faudrait pas perdre : mon intérêt pour le tragique. Une pensée tragique pour faire pièce –ce sera le cas de le dire- à l'objectivité de la théorie que sa dimension polémique –la théorie contre l'homme et l'œuvre, l'humanisme, etc. Le tragique comme veilleuse. J'ai résisté à la théorie par mon souci du tragique : ça ne marchera pas. Pas un hasard si j'essayai d'attaquer, c'était une attaque bien académique, une thèse restée à l'état d'hypothèse, Brecht par la question de son déni du tragique ; j'ai fait semblant de revenir à Brecht que je n'avais sans doute jamais quitté par la théorie, question d'attachement. En douce, une manière de revenir à la littérature parce qu'on tenait notre homme, celui qui articulait la théorie et la pratique. La question de la fable brechtienne, donc la question du drame. J'ai feint de croire que penser l'articulation de la théorie et de la pratique chez Brecht. Je ne reviendrai pas ici, et parce que tu connais ça mieux que moi, sur la brèche que j'ouvris dans

mardi 13 février 2007

Dernière minute: Mme Faust élue présidente de Harvard. Ça avance. Suite de nos affaires de l'an passé. Pauvre Larry S.

mercredi 14 février 2007

story-telling management : plus fort qu'Aristote.

Crétin jusqu'au bout, Bové choisit Antigone comme image pour sa campagne, le symbole de la résistance. Vive Anouilh. Une Antigone à moustache comme bouquet final au feu d'artifice neuronal de nos

candidats. C'est à avoir honte. Et l'Onfray qui voit dans le Grand Faucheur le peuple en marche, et pas n'importe lequel, celui de 89 ! C'était bien la peine de poser à l'esprit fort.

JPS

Écrivant ainsi au fil de la plume (on ne dit pas au fil du clavier), tout à coup un doute : mais qui ce discours, ce parcours peut-il intéresser, peut-être même pas un ami, en tout cas pas les théoriciens du drame, qui sont en droit de s'interroger sur ce que vient faire au milieu de ce que je suppose leurs belles contributions une première personne. Non grata ? Je continue ?

Je sentais bien que je n'étais pas à l'aise, pas tout à fait à l'aise dans la théorie, surtout à mesure que sa dimension polémique s'estompait. Tant que c'était pour protester contre le discours que l'institution scolaire, puis l'universitaire, m'avaient fait tenir. En vérité, je peux te le dire, je n'avais pas la tête à ça (pour ça), qu'il y avait une espèce de trahison à penser d'occasion, de seconde main. Je n'ignorais pas que je ne serais jamais linguiste, anthropologue, ethnologue structuraliste, psychanalyste lacanien, ni même marxiste conséquent, mais c'était encore ce que j'étais le plus intimement, pour dire cela bizarrement.

Donc l'entrée en théâtre marqua une rupture franche avec le souci théorique. Que cette entrée se fit à dos de Montaigne, si j'ose dire, n'est évidemment pas indifférent. D'abord à cause de l'amitié (Montaigne s'y connaissait), d'une amitié qui ne se fondait pas sur un accord théorique. Nous ne discutâmes jamais théorie même si un accord sur ce terrain était sans doute implicite, mais il s'est tout de suite agi de faire quelque chose, un spectacle. De bricoler de la litté-

rature, une délivrance. De manier, manipuler des phrases, un bonheur. Qu'au bout du compte, cela ait donné (mais ce n'est évidemment pas de mon seul fait, l'idée du « déménagement » de cartons de Gilles Aillaud fut décisive), que cela ait donné ces trois manutentionnaires qui rangeaient dérangeaient ces cartons pour mettre de l'ordre, du désordre dans le discours montaignien, cela n'est pas un hasard. Préparant *Le rocher la lande la librairie* nous étions bien d'accord pour nous « exercer » sur le tragique, justement. Le contexte politique, la victoire de Mitterrand, jouait son rôle également. Pas devenir des intellectuels organiques, comme a cru l'être quelqu'un comme Catherine C.

jeudi 15 février 2007

En fait, mal remis de la douche froide de la réunion DMDTS sur la mission. Je comprends que ce que je pourrais écrire ne sera jamais qu'une lettre au père Noël. Et je ne crois pas au père Noël. Qu'est-ce que je fais maintenant ? tout ça finit par une histoire de poste, comme toujours dans l'administration française.

Rapport à soi : j'en discute en tant qu' « objet de thèse » (mon nouveau statut) avec J au déjeuner. Mon effacement progressif dans ce que j'écris. Je trouve en rentrant une invitation pour le vernissage d'une exposition de Buraglio : un autoportrait sur le carton. Agacement.

Je n'ai pas envie d'écrire sur mon théâtre. C'est joué, les jeux sont faits. Pitoyable de vouloir revenir là-dessus. La messe est dite.

vendredi 16 février 2007

Je relis hier soir des *notes* pour *le Th & son tr.* Comment cela pourrait s'organiser ? J'y reviens parce que j'en parlais avec J hier. Faut-

il écrire ce livre ? Mais de deux choses l'une : ou c'est un livre sur le théâtre, et le mien, c'est-à-dire d'une portée plus que réduite ou c'est un livre de littérature générale, un roman, quoi. Le roman d'un mec qui s'est laissé bouffer par un truc, ici le théâtre.

Il y a un premier paquet : le trouble-comédien, comment dire ça ? Quels seraient les différents troubles ? le comédien, l'auteur (lui me dérange). Pourquoi je ne suis pas metteur en scène. Depuis le temps que je répète la même chose. Ça me ravage le cerveau et laisse tout le monde indifférent. Voilà le travail.

Le trouble-comédien. Opposer le comédien et l'idiot (moi). Voilà un joli développement possible. Interlocuteur : Stanislavski.

Ce qui trouble le théâtre : qu'il n'y ait pas de texte préalable, la disparition de la fable et celle du caractère (du drame ?) ; l'intrusion non conforme de la *dianoia*, la perturbation de la science, que saisisse ? Et tout ça pourquoi ? Pour embêter qui ? Pour distraire qui ? Je n'ignore pas que mon théâtre est une impasse. Le titre pour la *Lettre à JPS : portrait du théoricien passable en artiste médiocre*. Ça ne rend pas compte de la diachronie.

Galilée Ciel ouvert :

Parler de la religion de confort (notre vague de bouddhisme occidental, par exemple) comme on parle de médicaments de confort.

Cette idée d'un athée : un athée n'a aucun intérêt à convaincre un croyant que Dieu n'existe pas. N'a aucun intérêt, sauf s'il est sadique, à faire perdre la foi à quelqu'un. Voire. C'est vrai, je n'ai jamais essayé de convaincre qui que ce soit (pas même mes enfants, bien que je les aie élevés dans l'athéisme le plus sec) de l'inexistence de Dieu. Je n'ai pas eu à me la démontrer non plus.

—où en êtes-vous avec Dieu ?

—nous nous sommes perdus de vue depuis les premiers frémissements de la puberté (là, je me sous-estime ; en fait en pleine période de latence, dès l'âge de raison si l'on préfère, l'indifférence crût). Il est mort en moi de lui-même, la découverte du Vélosolex fit le reste. La machine à la place de Dieu. C'est beau comme du Brecht.

—pensez-vous que le monothéisme est plus rationnel que le polythéisme ?

—le judaïsme a eu une fonction et une position très importantes dans le monde antique, dans la mesure où la foi en un dieu unique créateur apparaissait justement comme la religion rationnelle

—l'Un supérieur au multiple. Simplifions les explications.

—dès le commencement, saint Pierre, dans sa première épître, dit que nous devons toujours être prêts à « rendre raison » de notre espérance, nous devons toujours *apologein*, rendre compte du logos. Le chrétien doit toujours être prêt à démontrer le logos, c'est-à-dire le sens profondément rationnel de ses convictions.

—mais la foi ? n'est-ce pas tout de même la foi qui porte à croire ? Il y a ce que Paul appelle la folie de la croix. Et la foi, ce n'est pas seulement la foi en un Dieu unique et créateur, mais c'est la foi en Jésus-Christ mort et ressuscité. La folie de la résurrection. Et Paul quand il parle devant l'Aréopage, ça va tant qu'il est question de Dieu, d'un Dieu unique, mais dès qu'il parla de la résurrection des morts, tout le monde fichut le camp, simplement ennuyés par une telle folie ou indifférents à ce type de discours. Allez, on s'en va. La résurrection des corps, faut pas attiger. Allez, viens.

—c'est qu'il y a un au-delà de la raison, et qui est l'Amour, non pas irrationnel, antirationnel qui va au-delà de la raison. Le *logos* va au delà de la simple géométrie de l'être. Le *logos* est parole et cette pa-

role est amour.

—et l'amour accomplit des choses folles ?

—oui, il peut paraître absurde qu'un Dieu, dans la condition de félicité éternelle qui est la sienne, se mette en jeu pour cette minuscule créature qu'est l'homme, et se mette en jeu dans ce monde jusqu'à la mort.

—il y a une autre question, qui pour moi est plus grave que toutes : peut-on vivre sans foi ? Est-il possible de vivre sans foi ? Je sais bien qu'on peut vivre sans foi religieuse, mais peut-on vivre sans croire en rien ?

—qu'est-ce que croire en quelque chose ? Trouver la passion qui donnera sens à votre vie. Ou la blessure, je ne sais pas. Mais s'il s'agit de foi religieuse, je réponds que l'on peut vivre tranquillement sans elle.

—Paul nous dit que la raison peut nous conduire à Dieu. Il ne dit jamais que la foi, que le Christ ressuscité peut être démontré par la raison. Et la foi est un don.

—et si on n'est pas doué pour ça

—tu veux dire : doté de la foi ? La foi, comme dot du croyant...

—tu crois toujours que la foi est quelque chose en plus, un plus, dirait-on aujourd'hui. Oui, il y a plus d'espérance, plus d'illusion, mais il y a tant de choses en moins : la lucidité, la conscience de la finitude, de la mort, le désenchantement, voilà ce qui donne son prix, j'ose dire véritable, véridique, allez, son juste prix à la vie. Pas de monnaie de singe.

—la raison autorise le saut dans la foi ; l'excès de raison... et surtout Pascal, ce qu'il dit ne s'adresse pas seulement au joueur. Jouez de toute façon gagnant . Il dit : si vous voulez avoir connaissance de la foi chrétienne, faites-en l'expérience. Jetez-vous y et vous verrez la

logique qui s’y trouve. C’est ça qui est moderne, l’expérience. Quant à dire que l’Église a commis des fautes, des crimes même, mais elle s’est toujours présentée, depuis ses commencements, comme une église de pécheurs !

—l’argument est un peu court.

—et la liturgie pénitentielle d’aujourd’hui ne devrait pas vous étonner.

—laissez croître l’ivraie pour ne pas arracher le bon blé en même temps. Jésus vient pour dire : je suis venu appeler les pécheurs.

—ce n’était pas la peine d’en rajouter.

—en dépit des manquements de l’Église, l’Évangile reste vivant et présent.

—vous voulez dire que les faiblesses de l’Église, -faiblesses, le mot est faible-, démontrent la force de l’Évangile !

samedi 17 février 2007

Comment fonctionnerait une illusion qui se saurait illusion ? Je me demande souvent quand je rencontre des chrétiens par exemple (et des chrétiens plutôt, et pas trop intégristes, pas suspects de fanatisme en tout cas, à la différence de certains autres avec qui tu ne peux pas discuter), je me demande donc, surtout s’ils ont un peu lu, s’il ne serait pas aisé de les convaincre que leur religion est une illusion. Comment se débrouillent-ils avec ça ?

Demander à tout chrétien que tu rencontres s’il croit vraiment à la vie éternelle, à l’immortalité de l’âme, sans même parler de Dieu. Et bien l’observer.

Car on ne peut que suivre Pascal : « l’immortalité de l’âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu’il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l’indifférence de

savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue en ce point, qui doit être notre dernier objet. » (*Pensées* n°335)

Prêt à croire et tourisme spirituel. Ne pas se laisser bassiner par la question du sens ni entraîner là-dedans. Le problème est celui de la vérité, pas du sens. Trouver le moyen dans le spectacle de caser quelque chose sur le sens. Les fournisseurs de sens. Le prêtre, l'artiste doit donner du sens, voilà la nouvelle chanson. Pas pour dire la vérité. Mais à ce compte, mieux vaut l'astrologie que le christianisme, autant n'importe quelle superstition pour la consolation. La question du sens est impitoyable. Le fournisseur de sens se croit un rempart contre le consumérisme. Le consommateur consomme à tort et à travers, le guide redonne du sens contre la marchandise, le simple plaisir, etc. Tout ceci est mal dit, mais on fait du chercheur de sens un consommateur de sens. N'importe quel sens, du moment que ça marche. Il n'y a pire obscurantisme.

—tu nous refais le coup de l'opium du peuple ?

—je voudrais réfléchir sur le vrai... Mais qu'est-ce que j'attends du vrai ? Et du vrai en art ?

La religion doit être vérité. Sinon elle est divertissement.

Un type comme Ratzinger ne peut pas se faire à l'idée que l'homme est une créature manquée. « S'il ne sait pas d'où il vient ni pourquoi il existe, n'est-il pas dans tout son être une créature manquée ? »

—Quelle horreur !

Si pour des raisons évolutionnistes *Homo sapiens sapiens* était aussi et consubstantiellement *homo religiosus*, comment pourrait-il y avoir des athées (et il y en a) ? On pourrait donc tout à fait soutenir que

la vérité de *Homo sapiens sapiens* c'est justement l'athéisme. S'il en est arrivé à l'athéisme, c'est que c'était sa vérité. La religion n'est que le résidu le plus sophistiqué de l'animisme primitif. (voir Paolo Flores d'Arcais : l'homme est tout ce qu'il a été et qu'il sera, et que nous ne pouvons pas prévoir).

La différence ontologique comme ultime illusion contre le désenchantement (à développer). Increvables curés.

lundi 19 février 2007

Ouïquinde passé à suer sur le texte sur le drame. Cette fausse bonne idée du vrai faux carnet. Ce qui est certain, c'est que je suis tombé dans le piège. Si j'y vois clair (dans ce que je fais), je suis foutu.

Mais il faut que je remette le tout aujourd'hui. Je suis en retard et au-delà de la limite quantitative (déjà à 37000 signes au lieu de 25000) Tant pis : s'ils ne me prennent pas le texte, je m'en fous. Le piège a aussi déclenché l'écriture. Une concentration dans l'écriture, comme je ne trouvais jusqu'ici que dans le travail théâtral. C'est le signe de quoi ?

Si je pouvais seulement écrire (un peu amphibologique, ça)...

Pour la clarté des choses, insérer ici tout le vrai faux carnet jps (50 000 signes). Ce serait à reprendre entièrement, autour de la question du tragique de la vexation. Ou c'est ce qui viendrait maintenant pour aller au bout de ma méchanceté. Comment je dois me dépatouiller avec cette question de l'incroyance (ce sera dans le spectacle, la partition du cochon) : suis-je bien certain de ne croire en rien? Ce n'est pas le tout de dire qu'on ne croit pas en dieu ou au drame. Ni même qu'on ne croit pas au monde (la perte du monde, à travailler). Au bout du compte, c'est ne pas croire en soi. Mais

qu'est-ce au juste que de ne pas croire en soi ? Malgré quelques évidences sensibles. Ma vie matérielle et corporelle. C'est disparaître dans le théâtre, pour moi dans la tête des autres. Ne pas croire en soi, c'est non pas disparaître, mais avoir déjà disparu. L'espèce de sursis dans lequel j'ai toujours su que je vivais. Toujours, mais depuis quand au juste ? Oubli de soi contre souci de soi ; mais l'incroyance en soi-même est tyrannique.

mercredi 21 février 2007 (Montpellier)

Ce qui se dessine avec le *th & son tr.* Ou plutôt quelque chose pourrait se dessiner avec ça. Pas mal de choses autour du comédien ; (et le timbre de ces tramways et leur glissement ; il doit y avoir les mots justes pour ça). Partir de là pour arriver aux autres troubles : celui de ne pas faire de mise en scène, de ne pas mettre en scène des textes. Pourquoi je n'y parviens pas ? Parce que l'auteur me dérange (que le théâtre est une affaire entre lui et moi) et que l'auteur vient troubler ce rapport ?

Ou bien : quelque chose de déjà dit ne m'intéresse pas. Il faut inventer soi-même. Les paroles gelées ; outre le ressentiment jaloux face à l'auteur qui va durer, face à la *Vergänglichkeit* de mon spectacle.

Hier soir j'essaye de parler de cela, la *Vergänglichkeit* à Magdalena. Qu'on vit sans récompense, sans attente et que le prix des choses vient de ce qu'elles disparaissent. C'est vraiment mal dit.

Premier développement : Vous avez dit homme de théâtre. Un curieux théâtre, troublant. Pratique douteuse, qui n'est pas canonique. Il y a quelque chose de mystérieux là-dedans. Pourquoi suis-je devenu un homme de théâtre, premièrement, et pourquoi un homme de théâtre hérétique, deuxièmement.

Il faudrait que ce ne soit pas une autobiographie. Quelque chose de plus général, comme un roman. Tout ce détour par le théâtre pour me permettre de faire mon livre. Alors pourquoi n'y suis-je pas arrivé directement ? Des stratégies névrotiques ; oui, certes un effet de ma névrose littéraire.

De Roquentin à Ulrich. Car le théâtre, c'est aussi un compromis intéressant. Une façon de ne rien faire. Effacement de trace : pourquoi suis-je devenu metteur en scène ? Par goût de l'effacement. Ici il faut que je fasse un petit développement sur E VM et la disparition, mais aussi sur la littérature. Toujours cette idée de névrose littéraire. Faire une chose, et ne pas en faire une. Bonnefoy. Un écrivain bien trempé ne se laisse pas démonter par l'histoire et trois gauchistes incultes et surtout culpabilisés (même pas coupables) pour ne pas écrire. J'ai bronché devant l'obstacle.

Comment faire ce livre en ne parlant pas de moi ? Mais peut-être rien ne me dépasse dans cette affaire.

jeudi 22 février 2007

L'impensé de Brecht : le désir de connaissance, la science-passion. En marxiste, il la pose comme allant de soi, comme un des plaisirs/désirs de l'humanité. Essayer de dialectiser (dialoguer là-dessus). Musil est d'une aide précieuse.

Ça prolonge cette question de la croyance dont je ne me suis pas dépatouillé dans ma lettre à jps. Y revenir un peu ce soir. Et expédier le tout. Depuis que je l'ai provisoirement achevée, impossible, impossibilité physique de me relire. Comme d'habitude.

vendredi 23 février 2007

Je reste à Avignon plutôt que d'aller traîner. Vais essayer de tra-

vailler, envoyer ce texte dans lequel je n'ai pas envie de mettre le nez.

samedi 24 février 2007

Terminé à point d'heure la relecture/réécriture de la *Lettre à JPS*. Fi-chu, maintenant ; il faut que je continue. Bon pour le *Th et son tr*. Sur le fait que le théâtre a troublé ma vie, des choses à faire. Puis la question de la mise en scène ; du comédien, le trouble véritable, la pensée. Une sorte de *Poétique* anti-aristotélicienne, mais dézinguée. Il faudrait que ce soit un roman (j'entends par là, comme je l'ai déjà dit, un livre de littérature générale).

Debray se plaint encore des temps qui courent, qui ne sont plus le bon temps. Après le théâtre qui n'est plus ce qu'il était en 56, c'est la République qui n'est plus elle-même, etc. Lui rétorquer qu'il n'est pas non plus Sartre ni Malraux, ni..., ni..., il y a, il y avait l'embarras du choix. Mais qui est le coupable ?

samedi 3 mars 2007

Le comédien paon ou caméléon ou les deux. Chimère : camélépaon. Avec une mémoire d'éléphant.

Dubuffet qui disait qu'il fallait partir du matériau et de ses hasards. On a d'un côté les philosophes médiatiques (leur côté *French doctors*, toujours une grande cause sur le feu), de l'autre les universitaires qui poursuivent leur petite affaire. Et il nous reste l'incroyable Badiou. Il paraît qu'il est LE philosophe français aux USA ; celui qui nous reste. Masochisme des Américains ?

L'attraction de la pensée pour l'ignominie ? Être le diable, ça doit attirer.

Périple florentin : pas très inspirant. La maison de Galilée, le

couvent San Matteo pas loin mais plus le même (des frères), les gens du coin très indifférents. Une vieille dame : « un couvent ? Ah ! si vous m'aviez posé la question il y a quelques années ! » Quelques livres achetés.

Vers où faut-il s'essayer ?

dimanche 4 mars 2007

Vu *l'Électre* d'Hofmannsthal par Nordey. Valérie impressionnante, avec elle passe peut-être quelque chose de notre relation avec cette œuvre qui date d'un siècle, alors que la mise en scène est indifférente à cette question (qui serait la mienne, *old Viennese*, si j'avais à monter un tel truc). Les deux assassinats font rire, étrange. Est-ce que cette Vienne est un passage possible vers *Électre* ou Électre ? C'est déjà devenu un rêve. Comment transposer ?

Vu Bollack, réfléchit sur Ratzinger. Qu'est-ce que les Grecs pour le pape. Ce serait la première fois qu'un théologien devient pape. À suivre.

Le matériau Galilée. Il faudrait déjà que je trouve un titre. Avec science-passion. Il faut aussi que je réponde à Olivier sur les raisons pour lesquelles nous nous intéressons à Galilée et pas à Bruno.

Le regard de Galilée.

1-la science-passion face au *Que sais-je ?* C'est plus que le *Aude sapere*. Comment parler de cette volonté/désir de connaissance. Qu'est-ce que ça cache ? si ça cache quelque chose. Face aussi à la volonté de penser (non scientifique), Bruno. Quelle est la vérité qu'il cherche dans la guerre (polémique). Et la passion de l'art ?

2-les ennemis de la science. À quoi, à qui s'oppose cette passion ?

3-art&science. Le théâtre dans cette affaire. Pourquoi le théâtre parlerait de cela ?

lundi 5 mars 2007

Tekhnè contre savoir, voilà le thème que je devais développer dans ma lettre à JPS. Tout simplement. Et varier aussi sur le thème du matériau. Le théoricien ne travaille que sur des textes, sur du discours, alors que l'artiste travaille sur du matériel, au sens où la psychanalyse emploie ce mot. Le matériel, ça résiste ; c'est matériel. Le client (analysant) qui t'apporte du matériel. Mon histoire, c'est aussi comment je trouve du matériel (hasard, rencontre, tout ce que j'ai expliqué).

L'esthétique du matériau est une esthétique qui s'est nourrie des expériences de la société industrielle américaine. Le problème se résume à ceci : comment arrive-t-on à perturber l'appareil pour ne pas être complètement avalé par lui ? Comment rester fort à l'intérieur de cet appareil ?

Heiner Müller, 1983 (Heiner Müller, *Gesammelte Irrtümer 2*, Frankfurt / Main, Verlag der Autoren, 1988, p. 29.)

Lu aujourd'hui la thèse d'Irène en cherchant à glaner des choses sur Galilée. Intéressant ce qu'elle dit sur le retour du personnage et du souci de l'individu. Ça prolonge la conversation avec Noémie sur le personnage, ou sa véritable évaporation chez Müller. Je parle avec assez de bonheur et de vitalité dans ce bistrot (toujours le même). Séminaire de bistrot. Sur le sujet qui dit je, etc. mes trucs.

J'ai bien aimé la nuit dernière, alors que je relisais mon texticule sur le drame pour JPS (quelle agonie !), entendre Lyotard parler du philosophe qui n'est que dans le discours, alors que l'artiste manipule du matériel. *Hamlet-machine*, de l'ordre du matériel aussi. Matériel

et matériau, pas pareil ?

mardi 6 mars 2007

Reçu le livre de Bollack et alii sur *La conférence de Ratisbonne*.

Pas bien compris Jean. Il faut que je relise.

Unité de la raison grecque et de la Révélation biblique qui soutient que Dieu est *logos*. Au commencement était le Verbe.

Le *Logos* est réel ; qu'est-ce que cela signifie ?

L'esprit de l'Europe cantonné à une simple responsabilité éthique ; B16 ne le veut pas.

La volonté comme nom suprême de l'être. Scission interne en raison morale et entendement scientifique. Religion morale et science des phénomènes. Ou politique de la décision.

mercredi 7 mars 2007

Hier soir, au vernissage de Buraglio, Veinstein me dit qu'il vient d'entendre dans la voiture la radio annoncer la mort de Baudrillard.

dimanche 11 mars 2007 (La Roque)

Si Deleuze se laissait pousser les ongles, c'est qu'il ne tapait pas à la machine ou ne se servait pas, à la fin, d'un ordinateur ?

Nous aimons au moins autant l'erreur que la vérité, tous les philosophes vous le diront. Pourquoi, d'un autre côté, l'état de docte (j'écrivais noble) ignorance ne nous suffit-il pas ? Je parcours pour la deuxième fois, mais je vais revenir presque autant bredouille que la première fois, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance* de Popper, toujours en quête de quelqu'un qui m'éclairerait sur ce désir de connaissance qui serait en nous (mais pas au même titre pour tous). Nous cherchons toujours depuis Démocrite à aller au-delà des

apparences. Mais pourquoi la caverne ne nous suffit-elle pas ? La plupart s'en contente, et on dit que celui qui en serait sorti et renterait nous dire la vérité, on ne le croirait pas... Démocrite nous dit que la vérité est cachée au fond de l'abîme. Nous avons certes le pouvoir de sonder cet abîme, mais pourquoi en a-t-on l'envie ? On est mauvais : certains. Certains ne se contentent pas de ce qu'on leur raconte, certains regardent le ciel autrement que d'autres. Moi, par exemple, je suis quelqu'un d'assez incurieux. Hier soir je regardais le splendide ciel étoilé de cette nuit périgourdine. Ma sensibilité était touchée (quelque chose d'immémorial probablement dans ce sentiment esthétique, un sublime océanique), mais je ne cherchais aucunement à y comprendre quelque chose. J'ai même toujours immédiatement oublié les moindres notions d'astronomie qu'on essayait de m'inculquer.

Étrangement, nos pouvoirs de connaître la nature seraient surnaturels. Ou bien l'explication par la « nature » du cerveau (ce que l'évolution a fait de lui) suffirait. Notre cerveau a le désir ou le besoin de savoir pour des raisons adaptatives. Macache. Encore une fois, il en fait un peu trop. Hypertélisme, *one more time*. L'attrait de l'inconnu. C'est comme de se jeter sur la mer pour aller voir plus loin. Cf Sophocle et le premier *stasimon* d'*Antigone*.

La piste : le divin et la vérité, la vérité d'origine divine, et l'erreur toujours l'effet d'une puissance mauvaise, d'un complot de mauvais génies. Ou le modèle, c'est les poètes qui le donnent, inspirés qu'ils sont par les Muses, leur autorité.

Ou l'envie de se souvenir, on aime bien se souvenir : théorie de la réminiscence. L'esclave du *Ménon* a tout oublié, et il est content de tout « retrouver ». Est-il clair là-dessus. Relire la chose, voir s'il y a quelque chose sur le plaisir qu'il prendrait dans l'expérience que lui

propose Socrate. Ça ferait de lui un dieu. Même l'esclave a une âme qui peut retrouver un état divin d'omniscience. En droit. Désirer savoir, c'est lutter contre la chute. D'où l'idée à venir que l'ignorance est une chute, puis un péché ou liée à lui. Car tout oubli est coupable. « Épistémologie optimiste », dirait Popper. En face le pessimisme du mythe de la caverne.

Induction. Cela tourne aussi autour de cette affaire. Bacon : *anticipatio mentis* et *interpretatio naturæ*. Le déchiffrement de la nature. Galilée aussi. Mais l'interprète est celui qui explique, raconte à ceux qui ne savent pas lire. Il y aurait quelque chose à tirer pour l'interprétation du comédien. Il interprète ce que l'auditoire ne peut pas lire. « Lire à voix haute à l'intention de ceux qui ne savent pas lire eux-mêmes ». Mais la vraie lecture de la Nature ?

Je dois voir Richard Coconnier demain à Bordeaux. Une occasion pour remettre mon compteur à zéro.

Le côté négatif du projet : pourquoi je ne monte pas *La vie de G.* Le côté incontournable de cette pièce. Est-ce si vrai ? On peut quand même imaginer un théâtre (même du genre du mien sans la référence à Brecht). Il y aurait deux raisons : les comptes que j'ai à régler avec BB, et ceux avec ceux qui le montent (notamment cette pièce). Ne vaudrait-il pas mieux s'affranchir de toute référence à cette pièce sur la science (je dis toujours, c'est la seule grande pièce continentale sur la question, etc.). Mais on pourrait faire du neuf, et par rapport à Brecht, et par rapport à Galilée.

Creuser le rapport à Brecht : alors que tout le monde s'en fout, et que Brecht n'est utilisé que comme classique, un intouchable, donc, alors qu'il faudrait y toucher. Monter *La vie de Galilée de Bertolt Brecht*, comme il a « bérabéité » *Antigone de Sophocle*. Cela donne-

rait quoi ? Ajouter un prologue, ou changer le dernier tableau ? Un Galilée d'aujourd'hui ne pourrait pas dire la même chose que celui de Brecht. Pourrait-on même trouver une figure paradigmatique, c'est le mot, pour le savant d'aujourd'hui ?

Faudrait-il s'affranchir complètement de BB ?

mercredi 14 mars 2007

Vu *Homme pour homme*. Le prénom de la veuve Begbick : Leocadia. Pourquoi monter ça aujourd'hui, et comme ça, comme une pièce molle pour CDN niveau national ? Heureusement, Quester est assez fou.

vendredi 16 mars 2007 (1:21 am)

Retour de Strasbourg. Vu *Les trois sœurs* par SB. Pas de l'actualisation, déjà ça. Qu'est-ce qui peut bouger vers nous dans la pièce, qu'est-ce qui reste figé dans l'histoire ? SB cherche à construire un rapport à l'Histoire. C'est plus net, cette fois-ci, que d'habitude. Cela m'a intéressé.

Conversation avec SB le matin sur la question du metteur en scène. Pourquoi est-il metteur en scène ? Ce qui m'est étranger dans cette affaire. Est-ce que l'on se compose un petit univers ? Pour moi, l'auteur est un empêchement. Une entrave à ma liberté.

J'explique que, contrairement à naguère, ou jadis, je ne sais, je dois toujours répondre à des questions à la négative : pourquoi je n'ai jamais été directeur de théâtre, pourquoi je ne monte pas de pièces, etc ; pourquoi j'ai tout raté, c'est ça que vous voulez que je vous dise ?

Je ne suis pas post-dramatique parce que je ne déconstruis pas les textes (je ne parle même pas des actualisations (voir plus haut). Un

effort de composition. Ce dont j'aurais pu ou dû parler dans la *Lettre* : ma mentalité moderne. Comment se forme une mentalité ?

Il n'y a pas en moi d'édifice religieux. Ou il s'est effondré quand j'étais très jeune. Un affaissement. Ou un évanouissement. Je n'ai jamais souffert de la perte de cette illusion. Il me manquait une case, comme on dit.

« La vérité m'a toujours paru le seul bien désirable. » Edgar Quinet
On doit louer Dieu de s'être dérobé aux yeux des hommes (d'après Wilde).

—Il faut faire la guerre aux illusions

—les illusions ont été une exigence de la vie

—peut-on vivre sans croire ?

—la vérité n'intéresse pas la vie ?

—mais elle peut être plus forte que la vie. Galilée. La vérité n'est pas sans charme.

—la fausseté n'a pas bonne presse, mais elle a du succès

—elle a le pouvoir

—on pense d'abord incorrectement

—le vrai a le faux pour ancêtre

—notre besoin de fables, de méprises, d'abstractions, de croyances, de monstres

—mais la force de la fausseté, c'est d'avoir toutes les apparences de la vérité. On n'aime pas la fausseté pour la fausseté. Aucun esprit ne veut être faux.

—un personnage : celui qui collectionnerait et cultiverait les plus belles erreurs. Comme pour le plaisir.

—la fausseté est toujours attractive, convaincante

—on pourrait imaginer un super-croyant, l'archi-croyant, adepte des trois monothéismes.

—des optimistes m'ont dit que la fausseté est puissante dans la mesure où elle ressemble à la vérité « à s'y méprendre ». Je me demande au contraire si la fausseté n'a pas d'autant plus de charme qu'elle jure avec la vérité.

—Nietzsche : « Dans les cultures de décadence, (...) partout où la décision tombe entre les mains des masses, l'authenticité devient superflue, désavantageuse, rétrograde. Seul l'acteur éveille encore le grand enthousiasme. Du même coup se lève pour l'acteur l'âge d'or. »

—On est acteur, par le fait, que l'on a une intuition (Einsicht) d'avance sur le reste des hommes : ce qui doit agir comme vrai ne doit pas être vrai. La phrase est formulée par Talma : elle contient toute la psychologie de l'acteur, elle contient –n'en doutons pas !– également sa morale. La musique de Wagner n'est jamais vraie. Mais *on la tient pour telle* ; et de cette façon des choses sont en ordre. (*Der Fall Wagner*)

—mais est-ce que le comédien veut faire vrai ? est-ce que ce n'est pas sa fausseté qui nous intéresse ou fascine surtout ?

—mensonge utile

Ce qu'il faudrait faire avec l'homme de vérité. Polémiquer avec le biologiste ou penser à la Nietzsche : le savant, l'homme de vérité veut nous faire croire à un autre monde. La science comme négation de notre monde, ceci est une idée intéressante. Notre monde n'est qu'une apparence.

—lequel des deux mondes est le plus mensonger ?

—mais la vérité peut être voulue pour elle-même ; il y a bien une

passion de la connaissance, non ?

—Nietzsche : la science a pu croître sans la passion de la connaissance : « la science vaut non pas comme passion, mais comme état et *ethos*. » (*Le Gai savoir*)

—au moins les Anciens pensaient que la science était non une fin en soi mais le meilleur moyen de parvenir à la vertu.

L'incroyant n'est pas le non croyant ou le croyant en rien. L'homme qui ne vit que sur des hypothèses ne va pas loin. L'homme qui ne croit en rien : ataraxie ou sagesse ? Ça ne met pas beaucoup en mouvement. Galilée croyait en la science et dormait très peu, d'après Marie Céleste.

—qu'est-ce que veut Nietzsche ?

—zigouiller l'homme de vérité au profit de l'homme artiste (homme artistique ?)

Musil ne veut pas cela ; voir le différend entre Ulrich et Clarisse.

La pulsion de vérité. Comment devient-elle aussi conservatrice de la vie ? Volonté de volonté.

Est-ce que le pôle porcépature ne doit pas être un peu nietzschéen ?

Le mot qui explique toute ma démarche théâtrale : l'*Einverleibung* (incorporation ?) dont parle N dans *Le Gai savoir*.

Porcépature : la vie est-elle compatible avec la vérité ?

—la vérité scientifique en tant qu'elle disqualifie les discours sur la vie. *Schadenfreude*. Je parle de moi. Il ne faut jamais que j'oublie que je ne parle pas en scientifique, mais que j'utilise une certaine autorité de la science contre quelque chose (ma part littéraire ?). La bouche=le trou du cul (la rosette, comme dit Picasso), selon Musil.

« La science sourit dans sa barbe ». Les scientifiques, des hommes chez qui gronde une certaine tendance au mal.

-il y a aussi que je ne peux renoncer à l'idée qu'il y a une connaissance objective. Il y a des faits. Tout ceci est bien plat.

La difficulté par rapport à Brecht : Galilée, comme Newton et évidemment Copernic sont à l'intérieur de l'Église. Comprendre le monde, c'est comprendre les desseins de celui qui l'a créé. Comprendre aussi l'intelligence de Dieu.

L'action restreinte de la science qui s'est interdit de tout expliquer ; la connaissance du tout.

—pourquoi l'Église n'a pas laissé purement et simplement tomber l'aristotélisme. Aristote qui se fout à l'eau parce qu'il ne comprend pas les marées.

Les marées, un bon motif. Voir avec les danseuses.

Musil : l'Église a depuis longtemps fermé le livre de ses essais de vie et se contente désormais d'en tirer sans cesse de nouvelles copies conformes à la demande d'un toujours nouveau public. (ES 41)

Le concours du mal pour faire triompher le bien ? Il ne faudrait pas être bon par faiblesse ; toujours Nietzsche.

—préfères-tu la désillusion qui tue à l'illusion qui fait vivre ? La volonté de vérité comme volonté de mort.

—est-il trop tard pour croire ou trop tôt ?

—l'homme de la croyance, le croyant est nécessairement une petite espèce d'homme. D'où il ressort que la « liberté de l'esprit », c'est-à-dire l'incroyance comme instinct, est une précondition de la grandeur. (cf Bouveresse 27)

Supporter l'inconfort de l'incroyance. Supporter des privations. Ne pas consoler son âme par des radotages sur l'âme

—c'est souvent bouffer des pierres au lieu de pain, les petits pains

des sentiments religieux, philosophiques et autres fictions qui sont des petits pains trempés dans le lait. (cf *HSQ* I, 53)

—pas de repos, pas question de dételer.

Quelle est la valeur de la vérité, quelles sont les raisons que nous pouvons avoir de la vouloir ?

—la science repose aussi sur une croyance ; il n’y a pas de science sans présupposition. Et cette croyance n’est pas scientifique.

lundi 19 mars 2007

Je traduis dix vers de *Lear* pour Georges. Thiers était un bâtard :

*Toi, Nature tu es ma déesse ; à ta loi
Mes services sont voués. Pourquoi devrais-je
Respecter une coutume infecte et permettre
A une société bégueule de me déposséder
Parce que j’ai retard de douze ou quinze lune
Sur mon frère ? Pourquoi bâtard ? Pourquoi basse naissance?
Mes proportions sont aussi correctes,
Mon esprit est aussi généreux, mon aspect aussi régulier
Que ceux du rejeton de l’honnête dame. Pourquoi nous flétrir
De ces mot bas, basse naissance, bâtardise ? Bassesse, basse-
sese ?*

*Si bas, vraiment, celui qui par les lubricités furtives a reçu
Plus de vigueur et de fière énergie
Qu’il n’y en a, dans un lit morne, rance, fatigué
Pour procréer une tribu de bellâtres dégénérés
Et fabriquée en dormant à moitié. Alors,
Légitime Edgar, il me faut ton bien.
L’amour de notre père va autant à Edmond le bâtard
Qu’au fils légitime. Légitime, quel joli mot !*

*Eh bien ! mon légitime, si cette lettre marche
Si mon stratagème réussit, Edmond le bas
Ira plus haut que le légitime. Je grandis, je prospère.
Maintenant, vous les dieux : un coup de main aux bâtards !*

Monod qui parle de l'intoxication par la science. La science pense-t-elle ? Ou bien fétichisme de la pensée chez les philosophes. Lecture mathématique de l'étant. Saisie moderne de l'étant pas plus vraie que celle des Grecs. La science moderne ne serait pas plus vraie que les savoirs antiques. Galilée et Descartes. Retour en amont ? Tu parles.

Nietzsche : n'est-ce pas là ma tâche : déniaiser les savants. Candeur chez les savants qui confine à la stupidité. Leur métier est dangereux...

La raison comme l'adversaire principal de la pensée. Heidegger. La question de la croyance bonne vs la croyance vraie ? Est-ce que cela a un sens ?

Est-ce que le personnage de Porcépicure devrait être celui qui ne croit pas ? Ou celui qui se pose la question de savoir ce que c'est que croire.

Wittgenstein sur la croyance religieuse, à reprendre.

Renouvier : bien rares sont les penseurs qui conservent, dans tout le cours de leur vie et de leurs travaux intellectuels, une aptitude, je ne dis pas à admettre, mais à comprendre ce qui contrarie leurs vues arrêtées, et se tiennent moralement accessibles à la vérité. (Bouveresse 81)

Note pour Claire avant rencontre avec la Fondation E:

-insister sur le travail déjà fait qui n'est pas de l'ordre de la vulgari-

sation scientifique et qui ne fait pas non plus de la rencontre de la science avec l'art du théâtre un thème de conversations ou de colloques, mais une pratique. Il ne s'agit pas de réconcilier deux cultures dans une synthèse purement rhétorique et de plus improbable ; il nous paraît, en attendant les jugements derniers, plus judicieux de tâcher de fabriquer quelque chose ensemble, nommé un spectacle de théâtre. Inviter le scientifique au théâtre, c'est, comme il l'a indiqué lui-même (cf le dernier ouvrage) l'inviter non à faire du théâtre, encore moins du théâtre scientifique, mais faire sa science dans un théâtre ; de même que l'homme de théâtre ne fait pas de la science, bien sûr, mais « expose » son théâtre au discours scientifique.

-le projet à venir. Reprendre les choses à la racine, l'affaire Galilée, le mythe du savant moderne. Pas à des fins historiques. Il y a une actualité de ce mythe ; pour les gens de théâtre parce qu'il y a comme une pièce de référence (dont on fait encore un usage actuel, *La Vie de Galilée* de Brecht), mais aussi par l'actualité des débats sur les rapports de la foi et de la raison (voir Benoît XVI, mais aussi penser à la question Galilée qu'a rouverte JPII en 1979 dans une conférence consacrée au centenaire de la naissance d'Einstein en demandant –au cardinal Ratzinger, soit dit en passant- que l'Église fasse la lumière sur les embarras du savant avec elle). Actualité aussi à cause du conflit de la conscience religieuse et éthique avec ce que, pour simplifier, on nommera la révolution biologique. Don de la vie contre trafic ou fabrique du vivant, etc. C'est évidemment dans cet horizon que se situera le spectacle même si il ne prétendra pas dire le fin mot sur ces questions en se substituant aux savants eux-mêmes, aux comités d'éthique, aux politiques ou à ce que les reli-

gions peuvent édicter. aux préconisations des religieux...

-un spectacle ne s'adresse pas prioritairement à la raison de ses spectateurs mais à leur émotion et leur imagination. Et le noyau dur du matériel sur lequel cette imagination aura à s'exercer, c'est l'énigme de ce que l'on pourrait appeler la « science-passion » typique de l'Occident. Le théâtre s'est plutôt intéressé à l'autre grande affaire de cet Occident, à savoir l'amour-passion ; il n'est pas inutile qu'il se penche sur cette quête épico-tragique de la vérité, qui rapproche peut-être mais oppose aussi, quant à ses modalités, les savants et les artistes. Quête du nouveau dans les deux cas.

-trois entrées qui sont commandées ou ouvertes par une sorte de « commentaire » de la pièce de Brecht dont le trait (je n'ose dire thème) principal est cette jouissance de la recherche, cette passion, qui chez le Galilée de Brecht est plus forte que tout et, pour un peu, aurait changé le monde.

-première entrée : à partir d'un des personnages de la pièce, comme de la vie de Galilée, sa fille Virginia. Brecht a profondément transformé le personnage historique ; nous reviendrons à lui, à elle en l'occurrence, Virginia, devenue sœur Marie Céleste puisque son père l'enferma chez les clarisses à l'âge de 13 ans. Elle entretint avec son père une relation très passionnée (passionnelle ?), et il le lui rendit bien. Reste une correspondance, un ensemble de lettres au père (les lettres du père manquent, n'ont pas été retrouvées) sur lesquelles nous nous appuierons pour faire ce *Portrait de Galilée par sa fille, même*. Virginia sera Jeanne Balibar, à sa manière et par sa mère, une fille de Galilée, et qui sera entourée de danseuses, l'idée étant que les danseuses, par la discipline qu'elles imposent et à leur

corps et à leur esprit (âme ?) peuvent être une métaphore opératoire (affreux) des clarisses, objet de cette « clôture des filles » très massive à l'époque. Une hypothèse.

-deuxième entrée, en manière de contrepoint : je parlais de cette science-passion exclusive de l'Occident (même si il l'a globalisée). Pour être honnête, il faut reconnaître qu'il y a aussi en face de ce désir de savoir l'antidote de la tradition du scepticisme, de la méfiance à l'égard du savoir qui nous vient de nos deux traditions fondatrices, la grecque et la biblique, et qui culmine dans la formule fameuse du « Que sais-je ? ». Ce contreportrait de Galilée sera brossé par Olivier Perrier (la sagesse contre (?) la science).

-troisième entrée : la science d'aujourd'hui qui est en quelque sorte collective et s'exprime, non plus dans la langue des peuples mais dans un anglais très spécifique. On a imaginé, avec le compositeur Alexandros Markeas, un chœur de chanteurs qui « chanteront » la partition de la science d'aujourd'hui, dans une musique post-weillienne, dernier clin d'œil à Brecht.

Notre méthode sera toujours la même : associer le plus possible en amont du spectacle, dans sa phase de construction, des scientifiques de haut niveau qui viendront « travailler » avec les acteurs et participeront ainsi à l'élaboration de la partition finalement jouée. Car il faut répéter que l'originalité de ce travail théâtral est de ne pas consister en la mise en scène d'un texte préalablement écrit mais dans l'écriture de celui-ci par le travail du plateau. Répéter le spectacle est aussi l'écrire.

Galilée et la jouissance de la pensée. Mais la jouissance, n'est-ce pas l'irrationnel ?

Voir et comprendre: l'homme nouveau ne méditera plus devant un crâne vide, ni même en songeant à ses rêves mais face à son image pet-scan. Neuro-imagerie.

S'attaquer à la naturalisation de l'esprit. Joëlle Proust (*La philosophie cognitive*)

Question : d'où viennent les enfants ? Relire Freud « Les théories sexuelles infantiles » (in *La vie sexuelle*)

La question de la décongélation. Tout enfant est décongelé. La fille de Galilée. Jeanne décongelée. Et la mère de Virginia ?

Le désir de savoir et le plaisir de la découverte : pas la même chose.

Mon cher Alain,

Je reviens sur notre conversation du déjeuner. Difficile de savoir où est le centre de gravité du futur spectacle. Il y a tant d'entrées possibles. La question est de savoir ce qui, dans nos réflexions, thèmes, approches, rêveries, (trouver encore d'autres mots), fait théâtre. Et quel théâtre. C'est la raison pour laquelle je plaide pour une espèce d'arrimage à la pièce de Brecht. C'est la raison pour laquelle j'ai parlé de « commentaire » au sens müllérien (ou autopsie, ou anatomie). L'idée de commentaire me plaît assez. Il est évidemment tentant de se demander ce que Brecht lui-même ferait aujourd'hui de sa pièce. Il est certain qu'il ne la monterait pas telle quelle, comme un classique, c'est-à-dire comme les metteurs en scène qui s'y frottent, le font. Il ne s'agit pas de refaire la pièce, de la réécrire ni de l'actualiser. D'abord parce que nous n'en avons pas les moyens (distribution, production, etc.) ; nous sommes obligés de choisir le mode mineur (par rapport à une œuvre majeure), j'allais dire : donner dans la fantaisie, mais pas au sens frivole que le mot revêt, mais laisser aller notre imagination (« Phantasie » en allemand) à la lec-

ture-relecture de la pièce et inventer quelque chose à partir de là. Disons qu'il me paraît judicieux de conserver une référence à un théâtre, une pièce qui a pris à bras le corps ce mythe de Galilée, et qui ne se contente pas d'en faire une variante, une version, mais qui s'y attaque et, en un sens, veut le transformer, lui donner un sens nouveau : Galilée pour lui n'est pas cet étrange héros dont l'acte le plus éclatant est une lâcheté, un renoncement, mais qui serait une ruse. L'affaire Galilée est assurément mythique, elle dit ou plutôt raconte quelque chose à tout un chacun. Tout un chacun connaît l'histoire de la rétractation (abjuration, comment dire ?) de Galilée, ses démêlés avec l'Inquisition. Galilée fait mythe, et fait de chaque savant un combattant de la vérité. Combat de la vérité contre l'obscurité, du savoir contre le pouvoir, de la raison contre la foi, j'en oublie ? Dans chaque scientifique, il y a un Galilée qui sommeille qui est prompt à se parer des plumes épico-tragiques du grand Florentin. Je dis épico-tragique, de manière ambiguë, puisque la question de savoir si la science est une épopée (une épopée, ça devrait finir bien ou ça n'en finit pas de commencer à finir bien) ou une tragédie (comment cette histoire va finir et n'y a-t-il pas une dimension catastrophique dans ce désir de connaissance dont l'Occident s'est fait une spécialité ?), cette question, je ne saurais la trancher ; elle fait sans doute même partie de ce qui peut nous motiver à entreprendre ce travail au théâtre.

Autrement dit, il ne faudrait pas beaucoup argumenter pour persuader quiconque de la pertinence à reprendre ce mythe aujourd'hui.

Je vois déjà quelques « paquets » de problèmes, selon notre terminologie traditionnelle.

mardi 20 mars 2007

-le paquet porcépiculture : la science-passion vu depuis la place du sceptique (de Montaigne, principalement, pour ce qui me concerne). Les limites de la raison (notre « suffisance ») vues par Montaigne, qui joue son fidéisme contre la raison. Nous ne pouvons rien connaître, il s'agit de vivre sagement. Il s'agit d'écrire ; d'être au bout du compte (Nietzsche peut-être) un philosophe artiste, c'est-à-dire un écrivain. Aussi un célibataire sans descendance et avec devenir-animal à la clé. Métamorphose du sage en porc. Le porc engendre l'homme. Il y a aussi Montaigne dont je sens la présence ou la pression, la manière de se faire pressant dans ce spectacle. Question de la filiation : indifférence envers sa fille biologique et passion pour sa « fille d'alliance », drôle d'expression. Ça fait beaucoup.

-le paquet Marie Céleste : il y a le roman de la clôture des filles, mais aussi le portrait du savant par sa fille, même. Figure de Marie Céleste que peut « esquisser » Jeanne mais elle peut aussi rendre compte de la passion de son père (voir comment elle en parle). La science-passion vu du dehors (mais de l'intérieur aussi, puisque la relation filiale). Mais ces nonnes sont d'abord des femmes interdites de procréation. Une chose intéressante avec Marie Céleste, c'est l'absence de la mère.

-le paquet science-moderne : le chœur post-weillien. Le vivant et la technique. Oui, reprendre à nouveaux frais la question de la technique, et notamment ce que l'autre a appelé l'anthropotechnique. La cohérence possible de l'ensemble pourrait tourner autour de cette question de la filiation. Le théâtre en a fait sa pâture. Le tragique : on ne sait jamais d'où viennent les enfants. Les cigognes ne sont pas si bêtes. On devrait trouver des trucs pour foutre la trouille aux

gens et embêter le pape. Qu'est-ce que le don de la vie ?

Artificialisation du vivant contre la naturalisation de l'esprit.

A la fin Jeanne devient la fille de Galilée (issue d'un embryon cryo-conservé, évidemment).

La facilité : Py, par exemple, a manifestement de la facilité d'écriture. Moi, je n'ai eu que des difficultés. Déficit de croyance, aussi bien. Je n'y ai jamais cru. Pourquoi ? Est-ce à analyser ou bien ferais-je mieux de m'occuper de mon prochain (thèse maternelle, en gros). Je n'ai jamais servi. Ni servi à rien. Du coup, on ne m'a jamais obligé à faire ce que je fais. Mon seul luxe, ma seule témérité. Olivier Py me reçoit en son bureau de l'Odéon à 13h. Un café, et bernique. Pas même une hostie. C'est à croire que cet homme ne se nourrit que de nourritures spirituelles. À part ça, bon accueil. Je lui raconte ma petite affaire. S'il a gardé mon spectacle dans sa programmation, ce n'est pas à contre-cœur, me semble-t-il. Très remonté contre ceux qui ne croient pas au théâtre de toujours. Il me paraît obsédé par son côté réactionnaire. Le théâtre, c'est la littérature, c'est la métaphore. J'acquiesce vaguement sans trop comprendre. Je fais part de mes réserves sur l'écriture dramatique actuelle.

—Et que reste-t-il des années 50, rétorque-t-il. Adamov, Ionesco, c'est pas grand-chose. Et les pièces de Beckett ! Rien de pire que *Godot* ou *Fin de partie*. Si, il y a pire : *Oh les beaux jours* ! et on a voulu y voir le sommet de la métaphysique.

D'après mes calculs, il doit préférer Claudel. Il est contre aussi la la-garçomanie. On ne peut le lui reprocher.

A l'Odéon, on me demande un titre : « Comment est la nuit ? » ; « Claire est la nuit » ou « Et pourtant... »

mercredi 21 mars 2007

Récalcitrance des objets dans/pour la science. Différence avec la poésie. Si la science n'est pas la poésie, c'est à cause de la récalcitrance des objets.

C'est vrai que je vois cette question de la filiation au centre du travail. À cause de l'entrée par Virginia. Premier mystère : pourquoi Brecht conserve-t-il ce personnage ou lui fait-il un sort, alors que le monde domestique, le monde privé, familial est passablement imaginaire. Virginia existe mais Brecht la transforme pas mal. Pourquoi ? J'ignore si ce sujet a été abordé. Parce qu'il règle des comptes avec sa propre fille, ou parce que la Virginia réelle, sœur Marie Céleste contrarierait le « projet » de Brecht : le regard qu'elle a sur son père, ou le portrait qu'elle permet d'en faire, ne cadre pas avec le Galilée que Brecht veut inventer. Après tout les autres personnages sont plausibles, le disciple, la logeuse (qui pourrait être Marina Gamba, la mère de Virginia, et non d'Andrea) et même le petit moine, mais pas Virginia. La distorsion avec la réalité, qu'il ne s'agit évidemment pas de reprocher à BB, est très grande.

On peut se dire ceci : la vraie Virginia gênerait Brecht. Donc il n'est pas imbécile de « voir » la pièce depuis la question Virginia. Une *Virginia Machine*, ou une *Sœur Marie Céleste Machine*, pour décortiquer le chef d'œuvre.

Un jeu auquel on pourrait se livrer, mais c'est un exercice d'école : introduire la vraie Marie Céleste à l'intérieur de la pièce pour la dynamiter. Ou la dynamiser ? Quand Virginia apparaît, elle est supposée avoir 15 ans. À 15 ans, elle est déjà au couvent. Pourtant nous sommes à Padoue avant le tableau 3 qui est censé se passer le 10 janvier 1610. Virginia est née en 1600... Elle ne pourrait pas se fian-

cer avec Ludovico, etc. Et à la fin de la pièce, elle devrait être morte depuis longtemps.

Dans le tableau 5, allusion, au moment de la peste, au couvent d'Arcetri qui refoule Virginia. Comprend-t-on ce qu'elle allait y faire ? « Das Stift hat geschlossen, wir müssen sofort heim. In Arcetri gibt es fünf Pestfälle. » En tout cas, Brecht accomplit le geste de la sortir du couvent pour la remettre dans le circuit de la vie sociale. Pourquoi faut-il qu'il la fasse sortir, et échapper à la vie conventuelle ?

Le Galilée véritable est coupable d'avoir cassé sa fille en la cloîtrant. Il n'a pas l'air d'en éprouver de la culpabilité ; la fille non plus ne paraît pas lui en vouloir. L'air du temps. Le Galilée de Brecht brise sa fille aussi en saccageant son mariage ; rupture aussi d'une filiation possible. Pas de mariage, pas de procréation. Elle va rancir à ses côtés.

Ludovico est nécessaire pour le conflit de classe. Il faut que la science soit contradictoire avec les intérêts de classe.

Le doute et la preuve (*Beweisen*), les deux maîtres-mots. La séduction des preuves. Même des moines devraient pouvoir succomber à la séduction des preuves. C'est l'optimisme rationaliste de Galilée qui le perdra. Première erreur qui s'ensuit : aller à Florence.

Les entrées :

-le portrait du savant. Avoir du temps et de l'argent pour sa recherche. L'enseignement entrave la recherche. Et il faut payer le lait. Les conditions de travail. Le corps du savant. La vérité et le corps. La question de la peste (voir aussi la science-passion) Passion, parce que le savant souffre, pâtit de la science.

-la science-passion : « Geniessen ist eine Leistung »

« Das Wissen wird eine Leidenschaft sein und die Forschung eine Wollust. » (1306)

Le petit moine : « Gott machte die physische Welt , Ludovico, Gott machte das menschliche Gehirn ; Gott wird die Physik erlauben. »

Ludovico : « Sie werden für immer der Sklave Ihrer Leidenschaften sein. » Au pluriel.

Laissez toute espérance vous qui entrez dans l'observation (Beobachtung)

« Ich muss es wissen » (il dit cela juste au climax du conflit avec Virginia)

-la stratégie : tenter de démontrer que la terre ne tourne pas, ne pas y parvenir, etc.

-la passion contrariée (ou la vérité contrariée). La science a toujours foncièrement quelque chose à transgresser. Ce quelque chose est-il de nature religieuse ? En tout cas, il y a toujours l'Église. Comment intervenir ? Où se situe le centre de gravité. Brecht défend quelque chose ; nous, quoi ? Quelle est notre querelle, si querelle, il y a.

-les ennemis de la science : l'Église, la Science elle-même. La polémique dans la science ou la pensée, la philosophie (naturalisation de l'esprit)

Homme/dieu/animal : il y a cette trinité dans le spectacle.

jeudi 22 mars 2007

22 mars, tu parles.

À la radio : le projet Galileo (anti GPS) bat de l'aile.

Titre « À ciel ouvert », mais ça ne dit rien de la science, de Galilée, etc. Les déclinaisons : la croyance (« l'homme qui ne croyait en rien »), la religion, le religieux.

Épisodes : 1-la clôture des filles

2-porcépicure

3-la science est l'affaire du peuple

vendredi 23 mars 2007

Visionné, c'est le mot, cette nuit, l'ineptie d'Allègre (qui joue l'ambassadeur de Sienne !) sur Galilée. Il vante la science et la vérité et nous fabrique un mensonge frelaté : et Marielle en Urbain VIII ! Visionner n'est pas voir, surtout quand il n'y a rien à voir.

mercredi 28 mars 2007

Retour de Cracovie. Il fallait que j'aie du temps à perdre. Si ma mission était de voir à l'œuvre les jeunes de l'Unité nomade, c'est raté. Juste assisté à une improvisation interminable de deux jeunes comédiens sur la relation Karl et Clara au début du roman de Kafka. Les comédiens doivent se faire leur monologue intérieur sur la situation ou la scène. Il faut que les comédiens se fouaillent le for intérieur, pour sortir leur personnage comme on sort du bois, j'imagine. Psychologie pas morte, même une dernière fois, comme dirait Kafka, justement. Personnage et situation, situation et personnage. Vieux théâtre ; on sent le retard technologique ; on se demande dans quel monde vit cette tribu. Ah ! l'usage au théâtre des textes non-dramatiques. Je m'aperçois que Lupa et moi sommes de la même généra-

tion. Peut-être son succès vient-il du fait qu'il va jusqu'au bout. Mais c'est un enfermé. D'où sa foi intacte en l'intériorité. C'est bien la peine d'avoir fréquenté Musil.

Il faut que je trouve un titre pour le spectacle. Dialogue sur les deux systèmes du théâtre. *Pourquoi je ne monte pas La Vie de Galilée de Bertolt Brecht.*

vendredi 30 mars 2007

Les effets spéciaux de la science qui remplace la réalité, pour parler comme Baudrillard. Son amitié me manque.

Il pleut, et je dois partir cet après-midi à Montpellier pour traiter la danseuse. Pas très envie ?

Dîné hier soir avec Françoise Balibar. La délicatesse de la pensée, et une espèce d'accord immédiat. Cela doit venir de l'élégance. Les scientifiques ont le sens (pas tous, bien sûr) de l'élégance de la pensée. Françoise recentre bien le sujet ou l'objet. Il s'agit quand même de faire quelque chose de Galilée, pas filer droit vers Ratzinger. Le rapport de la science avec la langue. La science pense dans une langue ; qu'est-ce alors que cet anglo-américain que parle la science et qui n'est la langue maternelle de personne ?

Et si cette langue est artistique, la joie de penser est plus grande. Galilée artiste, Galilée écrivain. Il faudrait dire qu'il prend plus de plaisir à écrire en italien qu'en latin ? La question est aussi celle des équations. Galilée écrit sans équation, mais aujourd'hui ?

Chez moi, l'intérêt pour des gens de science qui écrivent ou ont un lien avec la littérature. Même Turing qui se met à écrire des histoires (les siennes). Darwin écrivain, sans parler de Sophie K. Étrange.

Une littérature qui ne soit pas ratatinée à l'intime.

lundi 2 avril 2007

Un poisson d'avril mouillé à Montpellier hier, à regarder des danseuses improviser. Assez roboratif : l'idée de la transformation de l'espace, un espace onirique. Pour être efficace, il faut un effectif de danseuses non négligeable. Problème. Est-ce qu'il ne faut pas renforcer la dimension chorégraphique contre la musique (je veux dire les musiciens présents sur scène, difficiles à remuer...).

Déplacer la question de savoir si la science pense ou pas (Heidegger, ras le bol) à celle de comprendre comment elle parle. Aller voir du côté de l'ironie (Hallyn). L'ironie comme trope, après la métonymie et la métaphore. Pour cela il faut lire aussi Vico (*Scienza nuova*).

La surséance chez Montaigne, joli.

Tout ce que Brecht oublie ou ignore : il fait de Galilée un viveur (une façon pas trop désagréable d'être vivant) mais pas un écrivain, un poète. Galilée et l'art : il faut connaître la perspective pour voir des montagnes sur la lune. Structure poétique du discours scientifique.

—mais c'est aussi qu'il n'y a pas d'équations chez Galilée.

Rapports des mathématiques comme langue dans laquelle la Nature est écrite et les langues naturelles.

mercredi 4 avril 2007

Mardi passé à prendre soin de ma petite-fille. Vivre sous le charme. Passer du temps sous le charme. Cela s'appelle l'amour.

Les danseuses et l'idée de corps augmenté. Il faut le nombre. La question de l'insertion de Jeanne dans l'ensemble. Corps qui parle, corps qui danse. La règle comme chorégraphie et aussi le chacun pour soi. Le privé dans le public. Quel est le rapport de cette vie religieuse à la science ? Son contraire ? Des existences qui n'ont pas de rapport au savoir. Pas non plus de rapport critique avec ce qu'elles

(les nonnes) vivent. On vit comme ça. Un « c'est écrit », les règles. La conformité, la vie non créative. Donc pas de temps. Il faudrait faire travailler les danseuses sur le temps, pas seulement sur l'espace.

Demain entretien avec Anne-Françoise sur le « genre ». Quelle est la question : en quoi dans ce que je fais, j'ai conscience d'être un homme ? Ou bien la question du féminin dans mon travail ?

Si j'étais une femme (mais je n'ai jamais désiré être une femme, ni n'ai eu la curiosité de ce que cela aurait pu donner –qu'est-ce qu'être une femme ?-), aucun des spectacles que j'ai faits n'existeraient. Des spectacles célibataires, comme les machines. De Montaigne à Kafka. Des solitudes. Et masculines.

Mais je dis souvent : chaque spectacle doit être « gros » du suivant. La question sexuelle traitée pas du tout de ma place. La solitude du célibataire, l'homosexuel, les femmes et le savoir, etc.

C'est que je ne travaille pas dans l'identification : je ne cherche pas à m'identifier. Je me connais. Je cherche à me fuir. Et je sais à peu près ce que je fuis sans savoir au juste ce que je cherche. La femme ? Je cherche la femme ? Ce serait trop beau. Longtemps j'ai cherché une autre femme. Il n'y a pas la femme, il y a une femme, c'était toujours, il y a une autre femme. Forcément. Éreintant.

Après l'entretien : ai été assez mauvais. La question ne m'inspire pas vraiment. A-F me dit qu'elle a été émue par *Le Cas de Sophie K.* Je ne suis pas certain de comprendre pourquoi. Sensualité ? Tout se passe à mon insu. Disons que les raisons sont esthétiques (artistiques), pas sexuelles, en ce sens que, devant la scène, face au plateau mon désir est neutralisé. C'est ça qui est agréable. Mon respect pour les institutions. Il y a des interdits : je ne vais pas sauter sur la femme médecin qui me soigne, ni sur la postière. Ni sur la collègue,

ni sur la comédienne. De la tenue, retenue. Qu'est-ce que se retenir ?

Ma vie (sexuelle) est vraiment privée. C'est fou ce que je suis un homme privé.

En littérature, la différence sexuelle me paraît pertinente : une femme n'aurait pas écrit les *Essais* ni *L'Homme sans qualités*. Il n'y a qu'un homme qui puisse dire que Madame Bovary, c'est lui. Et un homme n'écrira pas *La Promenade au phare*. Point, peut-être pas final. Test de Turing (variante) : est-ce écrit par un homme ou par une femme ?

—ou par une machine ?

Mais je n'aime pas avoir à m'exprimer sur le féminin, la femme, etc. Car ou bien je fais le mariolle en tant qu'homme qui aime les femmes, et c'est vite puant, voire pitoyable, ou bien j'esquive la question en la récusant (le théâtre comme non lieu sexuel). C'est que l'amour comme spécialité locale du théâtre (l'amour-passion) n'est dans la réalité qu'un état d'exception de la différence sexuelle. La sexualité n'est qu'un cas particulier de la différence sexuelle (mal dit, mal écrit).

Ce soir, après avoir discuté avec Pierre Nouvel du spectacle à venir, suis passé par Beaubourg voir leur travail, à lui et à Combier, sur *L'Impromptu d'Ohio*. Pas pu tout écouter, pas la concentration nécessaire (l'exposition). Je baguenaude dans les salles du musée (l'anecdote beckettienne). Je suis indifférent ; la page est tournée. Je devrais dire : non pas indifférent mais guéri. La page pour moi est tournée, mais je ne l'ai pas écrite. Pas tout à fait la page blanche ; une espèce de brouillon. Je m'en suis sorti sans les honneurs de la guerre.

samedi 7 avril 2007

J'ai du mal à me faire à l'idée que nous sommes en avril, comme dirait le poisson rouge.

Dîner hier soir autour de Galilée (Jeanne, Julie, Pierre, Claire & moi). Jeanne doit aussi *faire* Galilée. Boutade : on devrait demander à Françoise de jouer. Difficile, mais ce qui ne serait pas malin non plus parce que trop vu, c'est de l'avoir à l'image. Quelle astuce technique trouver ?

Bien savoir qui est concerné par Galilée aujourd'hui. Repartir de Calvino. Une suite au *Lucrèce*. Donc une idée spectaculaire à trouver. Bonne discussion avec Thierry Coduys. Qui me tire des remarques mollassonnes de Markeas, un peu paresseux. Il faut que ce soit le cochon (Olivia Pyg, pour faire Odéon) qui fasse aléatoirement la mise en scène. Le feed-back. Une truie augmentée. Ce que je veux, pour continuer la recherche entreprise voilà plusieurs années, c'est que les spectateurs ne voient pas tous le même spectacle. Idéalement que le spectacle soit différent tous les soirs. C'est la truie qui décide de l'ordre des choses. Plus des plages d'interprétation réelle, je voulais dire improvisation réelle. En direct.

Ce qui fait qu'on peut revenir voir le spectacle plusieurs fois.

Esthétique de l'éléphant dans le jeu de quilles. D'abord esthétique du jeu tout court. Si on ne pique pas la curiosité du spectateur par la fable (l'attente suspendue à ce qui va arriver qu'on le sache ou non), il faut qu'il se demande à chaque instant ce qui va se passer. Et qu'il sente qu'il pourrait se passer autre chose que ce qui se passe.

dimanche 8 avril 2007

Pâques, tu parles. Pâques, macache.

« il discorrere è come il correre »

Il s'agit aussi de renouer avec la Renaissance. Comment pense Galilée ; est-ce le thème la science, c'est aussi ou d'abord de la littérature.

lundi 9 avril 2007

Nous avons un cochon et, selon Galilée vu par Calvino, c'est le cheval qui est la métaphore de la rapidité d'esprit. La pensée est course plutôt que transport. *Impedimenta*. Vrai pour les universitaires encombrés par le poids de leurs bagages. « Un seul cheval arabe courra mieux que cent chevaux de Frise ». Le théâtre peut gagner en vitesse sur certaines de ces pensées encombrées mais comme aussi les mots doivent passer par les corps : frein. Ou alors il faut un théâtre très agile.

mardi 10 avril 2007

Toujours les corvées les pires : écrire un dossier pour le dicream. Dîner hier soir ici avec Olivier Perrier : comment on peut gérer la bête. L'animal est au centre de notre monde (un espace quand même énigmatique que la scène). La scène qui n'est pas le monde.

Les machines pensent-elles (ie vont-elles nous transformer en machines qui pensent ?) ; l'homme est-il un animal ? (ou quel animal est-il donc puisque la culture est « venue » désormais à certains grands singes ?)

Notre travail théâtral a été marqué par le souci de l'espèce. Depuis plusieurs spectacles (plusieurs, c'est peu de le dire, tous nos spectacles en fait sont travaillés par cette question de la définition de l'espèce humaine, par son indéfinition, faudrait-il plutôt dire. Certaines pensées, certains discours d'obédience philosophique ou théologique tentent de s'accrocher à nouveau à l'idée qu'il existe une na-

ture humaine, tandis que la science (on me pardonnera de parler aussi massivement) s'ingénie, pour le meilleur et pour le pire, à faire des humains des animaux de plus en plus dénaturés, pour reprendre un titre célèbre. Les animaux sont de plus en plus pré-humains et les humains sont tentés par la post-humanité.

L'espèce humaine traverse donc une crise fondamentale (une des aventures les plus radicales depuis que *sapiens* est *sapiens*, -ce qui ne nous rajeunit pas-, et encore à l'époque il n'avait eu qu'à laisser faire la nature), et selon nous, le théâtre ne peut y être indifférent et se replier frileusement sur sa croyance en l'humain, convaincu qu'il le défend et l'illustre en nous racontant de belles histoires avec des personnages, etc.

Mais souvenons-nous que pour le théâtre, et notamment dans sa grande tradition tragique, rien de ce qui était inhumain ou peu humain ou plus très humain ne lui a été étranger. On pourrait revenir aux Grecs qui ont toujours interrogé la frontière fragile entre l'homme et le monstre qu'il peut devenir même sans le vouloir, même dans le malentendu ; on pourrait passer par les Elisabethains et Shakespeare surtout qui a peint l'homme pris entre son défaut de nature et les excès de ses machines passionnelles (politiques ou amoureuses).

Sans refaire tout le voyage, songeons simplement, plus près de nous, à Beckett scrutant ce qu'il a joliment appelé la déspéciation (« l'homme désespécé ») ou Heiner Müller s'interrogeant, à propos de Brecht travaillant Galilée, à la nécessité d'une nouvelle « conscience de l'espèce »...

L'homme est menacé (mais est-ce une menace ?) par sa propre animalité (mais tu n'es qu'un grand singe) et par la machine (« Je veux être une machine », dit le Hamlet de Heiner Müller), « couvrez-moi

de prothèses ! », crie le petit homme d'aujourd'hui, « augmentez mes pouvoirs, dépassez les limites de mon corps et de mon cerveau ; que je devienne un bel artifice »

2-Voici ce que nous avons imaginé pour poursuivre notre investigation par les moyens du théâtre de cette double limite/frontière de l'homme, l'animal et la machine: de créer une espèce de chimère animal/machine, la truie d'Olivier Perrier, promue « cochon augmenté », juste pour une expérience (une expérience juste ?) .

Les termes de l'expérience en question :

- une méditation à ciel ouvert (à plateau ouvert) sur *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht ou : *Pourquoi je ne monte pas La Vie de Galilée de Bertolt Brecht*. (À développer ?)

- que ce soit la truie (l'animal machine) qui décide de l'ordonnance(ment) du spectacle (ou de son déroulement/organisation), que ce soit elle qui fasse la mise en scène, en déclenchant aléatoirement (ce n'est qu'un animal ; on ne peut en avoir un contrôle complet) les séquences live ou enregistrées ou transformées en temps réel

- le but visé, c'est que soit offert au spectateur un spectacle différent chaque soir et que ce soit l'animal augmenté qui décide (sic) des séquences jouées (en *live* ou non) par les comédiens et les danseuses...

- la truie par ses mouvements propres et leur captation mais aussi, astronomie oblige, par le déplacement qu'elle opérera sur des sphères (nos planètes) présentes sur sa « scène » fabriquera le discours du jour.

Techniquement : dans un premier temps, avant l'automne, et étant donné le péril de l'aventure, il faudra essayer les possibles que permettra cette « chimère ».

Principaux outils à mettre en œuvre :

- Actionneurs (interface de puissance) pour la mécanique des sphères (planètes)
- Capteurs sans fil (accéléromètre 3 axes pour la truie)
- Vidéo sans fil (le point de vue de la truie)
- Reconnaissance de forme (caméra pour la position des « planètes »)
- Algo (chaîne de Markov caché) système statistique
- Prise de décision combinatoire
- Feedback via interface bidirectionnelle
- Conception d'un langage, question du symbolique (iconographie) ou corporel, buzzer, etc.

Étonnant, non ?

Il faudrait que je trouve un autre titre que *Pourquoi...*, etc. *En tournant autour de Galilée* ? Plutôt : *Tournant autour de Galilée*.

Dans les mathématiques les causes sont mieux connues que les effets. Dans la nature, c'est le contraire. Du moins c'est Hallyn qui le dit.

mercredi 11 avril 2007

Sur cette question de la rapidité de la pensée chez Galilée, Calvino remarque que c'est Sagredo qui l'incarne. Faire attention au personnage de Sagredo et à son statut. L'esprit imaginaire, qu'est-ce que c'est que ça ? Salviati est lent et prudent ; Sagredo fonce. Est-ce qu'il n'y a pas de graine à prendre chez lui ? Il produit un autre type

d'hypothèses que l'hypothèse scientifique. Et s'il y avait de la vie sur la lune ? Et si la terre s'arrêtait ? En lisant le *Discours*, ou ce que j'en ai lu, je n'avais pas senti ce trait intellectuel ou de caractère de Sagredo. Je me demandais même ce qu'il faisait là entre les deux protagonistes. Et c'est Sagredo qui s'émerveille devant l'invention de l'alphabet. La combinatoire alphabétique, « le mélange variable de vingt petits caractères » comme insurpassable instrument de la communication.

Qu'est-ce que la vitesse mentale ? Qu'est-ce qu'un esprit lent ? Dieu est censé penser vite. Penser vite n'est pas nécessairement bien penser ou penser juste ou vrai. Est-ce qu'on pense vite continûment ou bien par accélérations et fulgurances ? Et comprendre vite, est-ce la même chose ? La pensée doit aussi ralentir le temps (ou le prendre de vitesse ?) Müller, Jünger. La technique oblige à penser vite.

—penser, je ne sais pas si c'est le mot. Faire des opérations cérébrales. Toujours le cerveau. Vitesse mentale et vitesse de la machine. Penser avec un ordinateur : effectuer rapidement une opération technique. Opération est trop fort : une manœuvre, un geste. Je cherche aussitôt sur google.

—il faut aussi respecter la lenteur.

Calvino : l'éloge d'une qualité doit impliquer le respect de la valeur contraire.

jeudi 12 avril 2007

ARCADI qui demande le texte de la pièce. C'est désarmant. Que leur donner ? Les Lettres de sœur Marie Céleste en anglais ; les maximes de la librairie de Montaigne. Des lettres d'Épicure, le tout mélangé avec des textes contemporains sur les cellules souches. Pas brillant.

Idée du portrait de Galilée par sa fille. Grâce aux lettres et parce que nous partons de l'hypothèse qui semble sérieuse que Marie Céleste a copié les textes de son père. Donc la comédienne qui l'évoque peut citer des textes scientifiques de son père. On peut se demander ce qu'elle en a compris, comme on peut se demander ce que Jeanne a compris ou voulu savoir de la « science » de sa mère. Comme Galilée a apparemment écrit des pièces destinées à être jouées par les nonnes, pourquoi pas se dire que Marie Céleste a mis en scène des bouts du *Discours sur les deux systèmes du monde*. Une fiction.

Du côté Perrier, le point de départ peut-être le matériau des maximes de la librairie de Montaigne, et dériver à partir de là. Un peu d'Épicure aussi, et de *L'Apologie de RS*.

Comment le discours de l'Église peut-il être présent ? JP2, Ratzinger et Poupard. Et devons-nous glisser dans ce spectacle de l'astronomie à la question du vivant, c'est-à-dire de la vie comme don.

Et quid de Brecht ? Le discours du petit moine, l'autocritique en face de la rétractation ; la scène de l'habillage (vestition) du pape. Ou des choses extérieures à la pièce : surtout des poèmes.

Et surtout cette question : qu'est-ce que le théâtre, qu'est-ce qu'un homme de théâtre fait de Galilée aujourd'hui ? Comment se débrouille-t-il du mythe ? Est-ce la même question que celle de savoir ce que le théâtre fait de la science ?

(10:27)

Pour ARCADI :

Nous avons des habitudes de travail un peu singulières puisque, partant de matériaux littéraires que nous organisons en une première partition : ces matériaux sont constitués de références et citations diverses, de fragments rédigés par nous ou d'idées déjà scénarisées,

et qui servent de point de départ au travail théâtral (de plateau) proprement dit. Ainsi la partition s'affine et, pour ainsi dire, s'écrit au fur et à mesure des répétitions pour atteindre la partition finale, le texte intangible qui sera joué chaque soir.

Cette « *creative method* » a fait les preuves, non peut-être de sa valeur (ce n'est pas à nous d'en juger), mais de son efficacité et, osons un mot un peu déplacé, de sa fiabilité.

Notre matériau de départ, pour nous lancer dans cette aventure théâtrale qui est comme un commentaire en marge de *La vie de Galilée* de Bertolt Brecht, est constitué des lettres de la fille de Galilée (interprétée par Jeanne Balibar), sœur Marie Céleste, un « personnage » très différent de celui de Virginia dans la pièce de Brecht et qui nous permettra de faire un « Portrait du savant en père de sa fille ». L'autre pôle, que nous nommons épicurien, et qui sera « représenté » par Olivier Perrier accompagné de Bibi la truie, nous permettra d'inquiéter la vision brechtienne de la science (voir la *Lettre à Hérodote* ci-jointe).

Enfin la part de texte original, concernant la question de la science aujourd'hui, sera rédigé par le neurobiologiste Alain Prochiantz (professeur au Collège de France) et moi-même. Nous poursuivrons ainsi une collaboration théâtre/science qui nous a déjà permis de faire ensemble plusieurs spectacles.

vendredi 13 avril 2007 (0:49)

Tout à l'heure, je jouerai au loto. 50% des Français sont superstitieux.

Arrivé à La Roque. Je ne puis pas dire que cela me déplaît. Il faudrait que je parvienne à parler, juste un peu, le temps qui me reste à vivre. Je ne saurais dire qu'il m'importe vraiment de faire encore

quelques spectacles, même si il y va de ma vie (*Selbstdarstellung*), mais je souffrirais vraiment de tirer ma révérence sans laisser un mot. Une œuvrette aurait fait mon bonheur. Faut-il être privilégié pour pouvoir ainsi s'exprimer, à une heure du matin dans une maison de campagne ! Combien de morts aujourd'hui à la télévision ? Mon cerveau n'est plus capable d'accuser le coup, ou les coups. Même plus possible d'être sentimental. « Foule sentimentale », disait la chanson.

Le pire, ce n'est pas d'être un privilégié. Il y en a eu de pires que moi. Le pire, c'est de ne rien faire de ses privilèges. Mon côté lamentable. Ah ! être son propre accusateur, son procureur, quel chic !

J'essaye de lire Latour avec moins d'antipathie. Je prends (reprends, mais la première fois, je n'avais pas été bien loin) *L'Espoir de Pandore*, parce que Pandore, c'est dans mes horizons. Et puis le premier chapitre sur la croyance en la réalité m'intrigue. Il y a quelque chose d'amusant au début, quand il se demande comment il devait faire traduire « sciences studies ». Épistémologie ne convient pas. Il propose l'expression « anthropologie des sciences ». « J'ai fait comme si ce domaine existait, avait une forte cohérence et comme si j'en étais membre. » (5)

—oui, comment avons-nous eu l'idée d'inventer un monde extérieur ? L'esprit se pense-t-il si isolé que cela ? Une telle solitude ! Cette solitude que je ressens devant mon ordinateur à sauver quelques mots de la journée perdue à rien, et qui me coupe du monde. Seul mon mal de dents me rappelle l'existence du monde extérieur qui commence avec mon corps.

(J'exagère, il y a aussi le 15^e quatuor de Beethoven qui me parvient, faute de meilleur outil, par l'ordinateur également. Effet curieux, du

reste, de l'entendre par l'écran ; cela me vient de l'écran, comme si il me passait d'abord par les yeux. Différent aussi d'un effet bande-son. En général quand je travaille la musique me vient de derrière).

samedi 14 avril 2007

Je ferais peut-être mieux de jardiner comme Galilée (j'en prendrais de la graine). Le jardin de Galilée, ce n'est pas celui d'Épicure. Qu'est-ce qu'un astronome qui jardine ? C'est un qui regarde la terre, ce qui le change des étoiles et du papier sur lequel on écrit. Un autre rapport à la nature, une autre curiosité. Un autre face à face.

Le jardinage, est-ce quelque chose que nous devons, si j'ose dire, creuser, piocher ? Un point commun entre Épicure et Galilée. Mais je ne sais si Épicure jardinait beaucoup.

Je laisse un peu ces notes de côté pour reprendre le texte de *Comme un voisin comme un arbre*. Une entreprise qui devrait me prendre toute mon énergie. Mais je n'y vais que du bout des lèvres. Mais je ne m'y donne pas vraiment : je chipote, prends mon temps comme si il ne m'était pas compté. Mais dans l'*Apologie*, je trouve des choses sur Montaigne comme Anti-Galilée. Véritablement le ciel, il ne veut pas aller y voir. Tout le discours de l'astronomie (astrologie), pure fiction, et un peu inutile. Il compare pourtant la science et la poésie, bon pour nous.

Ceci : « Platon n'est qu'un poète décousu. Timon l'appelle, par injure, grand forgeur de miracles. »(518)

dimanche 15 avril 2007

Je suis allé raccompagner Claire à Bordeaux et chercher Agathe et Léocadie du même coup. Déjeuner aux *Épicuriens* à Saint-Émilion, c'est pour cela que j'en parle. Bon déjeuner, encore heureux !

Coudre et découdre. L'homme décousu, ou le type qui tisse son truc, qui trame quelque chose. Les Parques font des textes. Mais nos textes sont décousus. Détricoter les choses. Pas même pour récupérer la laine et inventer autre chose. Une écriture dépenaillée.

Ce que je voudrais faire au moins une fois, un spectacle qui ne se répéterait pas à l'identique.

Ce n'est pas pour faire le malin ou pour des raisons de basse astuce esthétique, genre mille milliards de poèmes ou je ne sais quoi, mais cela tient au problème que je me pose et à ma façon de faire. Du matériau doivent pouvoir sortir plusieurs réponses. J'ai toujours été ennuyé de la solution unique qui a pris aux dépens des autres, lesquelles, mort-nées, m'intriguent. Il n'y a pas de perfection possible dans mes spectacles. Une *partition 0* devrait engendrer le plus grand nombre de combinaisons possibles. Il n'y a de nécessité que dans la nature. L'art est l'art du possible.

Comment y parvenir ? Il faudrait que Thierry m'explique mieux le dispositif auquel il pense.

Début possible : musique (univers sonore/couplé à la lumière). Puis les danseuses entrent s'échauffer (la musique peut s'arrêter). Il faudrait que l'ensemble son/lumière soit aléatoire. Et l'échauffement jamais tout à fait pareil.

Puis les danseuses sortent, et se font oublier quelque temps. C'est l'entrée de Perrier qui les fait fuir. Il vient vitupérer la science. Marie-Céleste vient défendre son père ; elle défend la science œdipienement. C'est elle qui doit être le théâtre du conflit vérité/foi. Mais comment ? Elle peut citer son père puisqu'elle est censée avoir copié

le manuscrit. Elle entend la voix de son père (quand elle copie, elle a la voix de son père. Transformer Jeanne en Galilée. Elle est la comédienne d'aujourd'hui, la nonne, le père. Trois comédiennes pour le prix d'une.

Perrier : il faut imaginer Épicure fabriquant du ouisqui. Il ne faudrait pas ravalier pour autant Épicure à la vulgate épicurienne et médiocrement jouisseuse de la vie, comme pourrait le vouloir le petit ego démocratique avide de s'éclater et revendiquant son petit plaisir comme un des droits de l'Homme. Il s'agit du contentement de l'esprit. La question est de savoir si la vérité, au sens scientifique du mot, est la seule possibilité de contentement de l'esprit, le reste étant des fadaises.

Mais la science-passion est une dévoration, très éloignée de la tranquillité d'âme. Tout ceci tourne autour de la proposition de Brecht qu'il s'agira d'examiner : penser est un des plaisirs de l'humanité. Est-ce un plaidoyer pour la science ?

La question de la limitation : Montaigne expert, et qui se plaît à nous les rappeler, ces limites. Le « connais-toi toi même » grec n'est pas autre chose : connais-toi comme (un) homme. Connais les limites de l'homme, qui n'est pas dieu. A l'opposé, peut-être, *l'hybris* de la science. Connaître comme un dieu, connaître la pensée de Dieu. Galilée n'est pas loin de ça.

Épicure nous conseille pourtant de vivre comme un dieu parmi les hommes.

Idéal de clôture chez les Épicuriens, leur jardin. Décidément. Le cochon est dans le jardin d'Épicure ? Galilée sait qu'il est un grand homme, et que toute l'Europe le regarde. Il aime le jardinage mais ne veut pas vivre caché dans son enclos. Montaigne est aussi à sa manière dans son jardin, mais il se fout de lui. Il dit de la mort qu'il

est «nonchalant d'elle et encore plus de son jardin imparfait ». La librairie contre le jardin; dans le jardin, quand même. C'est l'esprit qu'on cultive, pas son jardin.

Il pourrait aussi y avoir des jars dans le jardin, car le jars jargonne. Apolitisme : les sages enfermés dans leur jardin se moquent du monde. Le côté chartreux (voir *Le Grand silence*) : on fuit le monde pour être peinards, égoïstement indifférents à ce qui se passe dehors. Il y aura toujours bien assez de vocations politiques, et d'ambitions.

Le secours de la pensée (sagesse) : *epikourein* : secourir. La secousse de la vérité. Son inconfort. La recherche de la vérité comme conduite à risques.

lundi 16 avril 2007

—Épicure : il faut en même temps rire et philosopher.

—Bel exergue. Et comme tel, ce n'est qu'un hors-d'œuvre.

Il est clair que Galilée cherchant la vérité ne cherchait pas le bonheur. Mais des ennuis ; l'ataraxie n'était pas son fort. Chercheurs de vérité et chercheurs de paix. Pas si simple. Il s'agit plutôt de béatitude intellectuelle, d'activité joyeuse de l'esprit. Jouissance sage et jouissance héroïque.

—non. Tragique!

L'épicurien, animal replet qui bronze tranquille (« se prélasser au soleil », dirait un professeur).

Mais il n'y a pas seulement la jouissance du corps, il y a celle de l'esprit.

—le corps sans douleur et l'âme sans trouble, dirait Sénèque

—oui, Sénèque. Le corps doit être libéré de tout malaise, l'âme doit se détendre dans la joie, par la contemplation de ses biens.

—la nature et sa contemplation font partie de ses biens ? L'explication par la connaissance, la science vaut tant qu'elle sert à détruire les terreurs qui nous travaillent (la nature fait peur, et la mort).

—et tout cela suppose une continuité entre le corps et l'âme ; comment *l'eustatheia* du corps devient-elle, en l'âme, *eupatheia* ? Une espèce d'euphorie.

—Galilée aimait la bonne chère et excessivement le bon vin ; il aimait probablement la vie, pas rancunier puisque passablement malade, mais j'imagine qu'il n'établissait pas de relation entre sa joie de vivre et l'euphorie que pouvait lui procurer la science ou les découvertes au bout de sa lorgnette. Je ne suppose pas qu'il pensait une continuité du corps et de l'âme, pas même une contiguïté.

—il était chrétien, au demeurant. Pas vraiment sensualiste : « la sensibilité naît au plus profond du corps, et se diffuse à travers lui, avant de se concentrer dans la partie dominante de l'esprit. Il n'est rien en lui qui ne passe par les sens ; la sensation se condense d'abord dans la généralité d'une expérience qui s'ordonne spontanément en mots, ensuite combinés par la raison, qui se montre capable d'anticiper sur ce qui n'est plus donné dans l'immédiateté du présent. » (Rodis-Lewis, 258)

—mais l'homme repu et qui ne craint pas la mort, c'est un bœuf gavé.

—les épicuriens pensent que le bien est le même pour les bêtes et pour les hommes.

Qu'est-ce qui réjouit l'esprit ? Les *theoriai* : ce sont aussi bien les fêtes, les spectacles, les études spéculatives et la contemplation de l'esprit, etc. (ibid 265). Le sage aime le théâtre.

—quels sont les maux les plus pénibles ? Ceux du corps ou ceux de l'esprit ?

—Épicure dit que ce sont les souffrances de l'âme ; car seul ce qui est présent bouleverse la chair ; mais l'âme est affectée par le présent, le passé et l'avenir.

—il y a des joies indépendantes du corps ?

—par exemple quand tu peux dire *eurêka* ?

Pour calmer le mal de dents (remarque à usage personnel), faire comme Pascal : se concentrer sur un problème mathématique difficile.

—et si on n'est pas mathématicien ?

mardi 17 avril 2007 (0:06)

Un linguiste (Encrevé ou l'autre), sur France-Culture, nous explique que nous devrions continuer à dire Montagne et non pas Montaigne. Horace se présente comme « un pourceau du troupeau d'Épicure ». Technologie : le taureau de Phalaris. Transformer en temps réel le cri en son suave.

(17:27) Jamais de tangence entre mon travail au théâtre et mon petit essai d'écriture montaignienne (*comme un voisin comme un arbre*). Autour de la question de la science. Que faire de cela ? Y aura-t-il fusion ? Je me demande ce que cela peut bien vouloir dire. Entre parenthèses : Laurent Lafforgue dit sur France-Culture, que l'Éducation nationale a renoncé à l'instruction. Peut-être devrions-nous lui demander des choses quant au rapport de la science avec la langue. Pas réactionnaire, le Lafforgue ! Je ferme la parenthèse ; tout ce qui concerne le système éducatif me fout le cafard. Il n'y a plus de surmoi : on n'a plus d'orthographe et on s'en fout, etc.

Lu les trois lettres d'Épicure. Quel matériel en tirer ?

Vivre caché, et le dire à grand bruit (thème que j'ai déjà essayé de traiter)

Il faudrait comprendre ce que sont ses « questions capitales ».

(78) En outre, il faut considérer que la tâche de l'étude de la nature est de préciser exactement la cause afférente aux questions capitales, et que la félicité dans la connaissance des réalités célestes se réalise à ce moment-là, lorsque l'on sait quelles sont les natures que l'on observe dans ces réalités célestes, et tout ce qui leur est apparenté, pour parvenir à la précision qui conduit à cette fin.

(79) Et il faut penser que ce que produit l'enquête portant sur le coucher, le lever, le solstice, l'éclipse, et toutes choses apparentées, ne contribue plus à la félicité que donne la connaissance : au contraire ceux qui ont examiné tout cela, tout en ignorant quelles sont les natures et quelles sont les causes capitales, ressentent des peurs semblables à celles qu'ils éprouveraient s'ils n'avaient pas ce savoir en plus ; peut-être sont-elles même plus nombreuses, toutes les fois que l'effroi résultant des remarques accumulées sur ces réalités célestes empêche d'obtenir la solution, ainsi que la maîtrise des questions capitales. (171)

mercredi 18 avril 2007

« Il ne faut pas faire profession de philosophe, mais réellement être philosophe »

Les Épicuriens ont bien dû sentir que la connaissance de la nature n'allait pas sans trouble pour l'esprit. La science n'est peut-être que trouble. Rien de plus troublant que l'idée même de plusieurs explications possibles à un même phénomène. La félicité : la satisfaction de l'esprit par l'explication ; mais le vraisemblable ne suffit-il pas ? La

question de la vérité contre la fiction agréable. Ça pourrait se passer ainsi, etc.

Il faut avoir quelque chose à raconter sur le monde, sinon notre esprit ne nous laisse pas en paix.

L'ataraxie n'est pas l'état normal du savant moderne. L'inquiétude du chercheur.

jeudi 19 avril 2007

Jardinage : quelle angoisse ! Je ne sais pas quel plaisir y trouvait Galilée. Mais c'est aussi que je suis un sagouin, je le sais bien. Si tout ça pousse un jour, c'est que la nature n'est pas chienne. Mais d'avoir planté tout ce que j'avais acheté, pousse ou crève, c'est une vraie délivrance comme lorsqu'un spectacle est terminé.

D'une main la binette, de l'autre *L'espoir de Pandore*. Ce Latour, quand il enfonce un clou... Mais ce n'est pas inintéressant ; c'est la première fois que j'accroche un peu à un de ses livres.. Il y a quelque chose à faire (au théâtre ?) du déplacement qu'il opère de la question sujet/objet à celle de humain/inhumain. C'est parfois astucieux, parfois enfoncement de portes ouvertes. Oui, l'homme est un animal sociotechnique. Donne envie de relire le *Gorgias*. Peut-être du matériau là-dedans. Scène initiale de la Raison contre tous, et aussi Socrate contre Calliclès. On a toujours un obscurantisme à vaincre. Belle citation de Steven Weinberg pour soutenir Sokal dans la guerre des sciences :

WEINBERG : Notre civilisation a été considérablement affectée par la découverte que la nature est strictement régie par des lois impersonnelles... Il convient que nous confirmions et renforçons la vision d'un monde déchiffrable par la raison si nous nous préserver des

tendances irrationnelles qui assaillent encore (c'est moi qui souligne) l'humanité (8 août 96) » (Latour 229).

—belle tautologie : la raison doit nous sauver de l'irrationnel. Et il faut toujours, selon cette paranoïa, que la raison ait un ennemi. C'est la guerre, oui.

samedi 21 avril 2007 (rentré à Paris)

Un triste anniversaire. Mais qu'ai-je fait pour que le 22 avril 2007 ne suive pas le 21 avril 2002 ?

Ce « journal », j'y pense parce que je l'écris désormais sous surveillance (cf supra), pourquoi est-il exclusivement de travail ? Et ce n'est pas la juste expression, comme dirait l'autre. Pourquoi je ne parle pas de l'époque, -faire un écrit grain de sel, j'allais écrire grain de sable-, c'est-à-dire pourquoi je ne parle pas de politique que je « suis » toujours avec une curiosité sceptique. Mais je ne fais que la suivre. Et j'ai la conviction que je ne pourrais rien en dire d'original, rien que quelqu'un d'autre aurait mieux dit. Donc, ce qu'on ne peut pas mieux dire, il faut le taire. Ce serait un effort gigantesque que de penser quelque chose (pourquoi je ne parle même pas d'agir ?).

Autre particularité : je ne parle pas de mon particulier, de ma vie, quoi. C'est qu'elle ne m'intéresse pas beaucoup ? Il n'y a dans ces pages que des traces de ma vie cérébrale rapportée au théâtre à faire. Ça ne va pas pisser très loin, ce qui est de mon âge.

dimanche 22 avril 2007

Brecht et l'infidélité qui lui est due, comme dirait Carmelo Bene, à propos de Shakespeare. Vieux geste, à ce qu'il paraît.

lundi 23 avril 2007

Suis en train de relire le *Gorgias*. C'est Latour qui me donne l'idée. *L'espoir de Pandore*, comme j'ai dit.

Les deux cultures : dans l'entre-deux. Suis-je vraiment situé dans le *no man's land* comme dit Latour pour lui-même. Je suis probablement toujours du même côté. Mais l'image est belle , « entre les deux cultures, un peu comme les choux et les navets qui poussaient entre les lignes Siegfried et Maginot pendant la 'drôle de guerre' de 1940 ».

La question : affranchir la science de la politique. Expulser le peuple aussi.

Incorporation des non-humains dans le discours humains.

Nouveau paradigme qui ne repose plus sur le mythe d'un scientifique solitaire en rupture héroïque avec la société, les conventions et le discours, rupture censée lui permettre de dévoiler le monde tel qu'il est. (100)

mardi 24 avril 2007

S'atteler à des tâches, je n'aime pas cette expression.

Sur la mission : gagner du temps ?

vendredi 27 avril 2007

Dîner de jeunes têtes hier à la maison : Dork, Élie, Camille et Julie. Nous ne nous disons pas grand-chose qui fasse avancer la pensée contemporaine. J'essaie de savoir ce qu'ils trafiquent.

Raté le train pour Avignon. Est-ce l'inconscient qui frappe ou les médicaments qui me ralentissent ?

Il faudrait travailler autour du mot *déluré*.

Mercredi soir Plazy m'offre un livre de Patrick Ourednik : *Europeana Une brève histoire du XXe siècle*. Plaisir toujours mitigé quand on lit un livre qu'on aurait dû écrire.

samedi 28 avril 2007

Un regain d'intérêt pour la campagne électorale, c'est-à-dire un intérêt politique (de spectateur, à la Kant). Là aussi, le changement d'époque ? La question qui n'est pas inintéressante au théâtre de la réactivité. Vitesse de la politique. Comme celle du sportif. Pas sûr que la comparaison soit juste. Moi, le procrastinateur, suis toujours surpris par ce talent à réagir (c'est-à-dire à agir). La curiosité renaît, sans aucune illusion, bien sûr.

Vu à Bobour ce soir *2008 vallée* de Monnier/Katherine. Flirt chez les bobos du show-bizz (la variété, mais ce K semble sympathique) avec la chose contemporaine. Je ne pense rien de cela, un peu touché par la chanson. J'aime bien Mathilde sur un plateau. Ce qui ne se commande pas.

Faut-il divertir les gens ? Pendant que j'observais ce spectacle, je pensais à mon *Galilée*. On rejoue les *Peines de théâtre perdues* ? J'ahane sur le *Gorgias*. Je crois que je n'aime guère Platon (donc son Socrate). Un exercice d'école.

dimanche 29 avril 2007

Dimanche solitaire : un peu de lecture (repris *The Two Cultures*), de la somnolence, Sarkozy à la télévision (un bouquet busho-berlusconien dans sa façon idéologique et exclusivement idéologique -, haro sur 68, la haine du bourgeois même pas de province mais de Neuilly contre, en apparence, la gauche caviar mais contre toute liberté -, contre la jouissance. L'appel aux passions tristes, au ressentiment.

Je ne veux même pas en parler, mais, oui, les temps changent). Un peu de rumination pour *Le Théâtre et son double*. L'absence de perspective éditoriale ne me stimule pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Comment faire que ce ne soit pas un livre sur le théâtre (les lecteurs intéressés par le sujet y seront pour leurs frais) mais de la littérature. Un roman ? Le comble.

Tu cherches à fuir ta cage, et c'est la perte du monde. Et tu te retrouves dans ta cage, pareillement.

lundi 30 avril 2007

Mon père aurait 102 ans, et Hitler s'est suicidé il y a 62 ans. À part ça, nous allons vivre 5 ou 10 ans, sauf accident heureux (?) sous notre petit leader (un composite entre Bush, Berlusconi et Poutine, le tout divisé par ce que vous voulez).

Comment présenter le spectacle jeudi sans que je m'énerve et apparaisse par trop antipathique ?

Le côté négatif, pas très vendeur du *Pourquoi je ne monte pas, etc.* compliqué de la thématique sérieuse (pas un théâtre de divertissement, etc. aussi). Comment monter au créneau : l'heure est grave ?
(rires)

Je vais vous parler du théâtre comme simonie. Il y a quelque chose à profaner.

mardi 1er mai 2007

On peut requinquer un quinquagénaire, mais que fait-on d'un sexagenaire ? Dans sexagenaire, il y a, encore, sexe, mais par hasard, par l'arbitraire du signifiant.

Je vais vous parler de choses sérieuses alors que le théâtre ne doit parler que de lui-même, et être « bienveillant » (Pelly à Toulouse)

ou « généreux » (Rauck), sans rien dire de « populaire », ce qu'il doit être absolument. Le théâtre a-t-il tellement honte de lui-même ? Et « générons » (sic) de nouveaux spectateurs. Pelly ajoute qu'il veut un théâtre qui « ne vous regarde pas d'en haut » ? Moi, qui croyais que c'était le spectateur qui regardait d'en haut le théâtre, la scène. Et Nauziciel qui prouve que le théâtre n'est pas un art scolaire et désuet (tiens, tiens, la jolie dénégation) : « le public peut y accéder sans avoir fait des études de lettres. Cela ne veut pas dire qu'on va voir sur le plateau de la vidéo ou de la danse. » Salut, l'artiste !

L'implicite de toute cette langue de bois : les braves gens n'ont vraiment pas envie de venir au théâtre, la pauvre chose n'ayant plus aucun prestige social. « Davantage de bon sport ».

Dans la correspondance de Flaubert : « Etudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. » (16 juin 1867)

La peinture de la Renaissance : doit-on intégrer cette dimension, notamment pour ce qui concerne la scénographie ? Un espace de nature géométrique et non plus agrégatif. Je l'ai déjà remarqué. Structuration autour de faits symboliques tout de même. La géométrie remplace l'hébreu ; qui a dit cela ?

Quelque chose est visible parce que déjà vu.

jeudi 3 mai 2007

Ce que je peux dire tout à l'heure :

-En général on demande à un metteur en scène pourquoi il monte telle ou telle pièce

-il m'arrive une aventure étrange on me demande pourquoi je ne monte pas telle pièce (*La Vie de Galilée*)

-je vous raconte pourquoi j'en suis arrivé là ; j'y ai mis du mien

-ma navigation théâtrale, -navigation au sens nautique mais aussi internautique-, un périple qui m'a conduit aux rivages de la science. Où j'ai rencontré les autochtones, les scientifiques.

-quand un homme de théâtre rencontre un autre homme et qui n'est pas un homme de théâtre, comme ils ne peuvent pas se raconter des histoires de théâtre, essayent de fabriquer des choses ensemble. Voilà pourquoi j'ai fait un certain nombre de spectacles qui tournaient autour de la science ou de figures scientifiques, ou de l'imaginaire scientifique

-Voilà pourquoi surtout les Anglo-saxons (*explication*) m'ont posé la question de savoir pourquoi je ne montais pas la pièce en question, qui est sans doute le chef-d'œuvre continental qui tente de poser la question du théâtre à l' « âge scientifique » et qui réécrit et tente de réinterpréter le mythe de Galilée.

-car il y a bien mythe, et affaire Galilée.

-alors pourquoi je ne le fais pas :

-parce que j'en suis incapable, parce que d'autres que moi l'ont fait très bien, bref parce que je ne suis pas metteur en scène (les auteurs me dérangent, je préfère faire mon frichti moi-même)

-par infidélité due à BB : ou bien on prend la pièce comme un classique (ce qui est très honnête et fait venir les classes des lycées, c'est l'avantage des classiques) ; ou bien on se dit qu'est-ce que Brecht aurait fait aujourd'hui, ou qu'est-ce qu'on fait d'elle ?

-donc une anatomie ; leçon d'anatomie, la démonter ou faire autre chose, mais comme guidé par la pièce. Comment l'attaquer ? Il y a peut-être aussi la volonté d'en finir avec un chef-d'œuvre. La *Schadenfreude* du petit artiste plein de ressentiment. Voire. Müller, un commentaire mais par les moyens du théâtre. Meta-Galilée.

-rêver dessus et donner la forme d'un spectacle mobile à ce rêve.

-ou une nouvelle navigation.

-GESTE : ce que j'essaye de faire, c'est cette fantaisiez-commentaire (un genre nouveau)

-la question de la science-passion. Grande affaire de l'Occident avec l'amour-passion. Ah ! l'amour et l'Occident ! Quelque chose d'ardent : voir Hiroshima ou ce qui nous réchauffe tous. Mais aussi une poésie (les grands scientifiques ont une relation avec la poésie métaphysique), la science, c'est aussi de la littérature scientifique. Le théâtre s'est plus intéressé à l'amour-passion.

-mais il y a dans notre tradition l'antidote philosophique à cette passion, qui a pour nom philosophique le scepticisme ; mot d'ordre : QUE SAIS-JE ?

-j'ai voulu aller voir de ce côté-là, balancer dans les pattes de G pas seulement les curés comme dans l'Histoire, mais, disons Montaigne. D'où Olivier Perrier (récit)

-autre angle d'attaque : Virginia. D'où Jeanne et les lettres et l'idée d'un autre Galilée, portraituré par sa fille. Galilée absent. Marie-Céleste et ses nonnes.

-et la suite sous Urbain VIII, Benoît XVI (récit)

-GESTE 2 : la navigation par la truie augmentée.
Et un traité à suivre. Réflexion homme/anima/machine.

VRAC (ce que je devrais avoir en tête, si jamais j'ai l'occasion de parler) :

-la Poésie de la chose : Pascal. Il faudra bien que je reparte de là. Mon jansénisme. Je suis allé me protéger de Pascal chez Montaigne. Une case en arrière pour me rapprocher de moi, et fuir et la religion et la science. Et Dieu et le vrai. Des pensées aux essais (en minuscules) : remettre de la chair. Une poétique montaignienne contre la *poésie* de Pascal, sèche. C'est évidemment faux.

-le geste galiléen : plus on regarde loin dans l'Univers plus on remonte dans le temps. Est-ce que je comprends cela ?

-des phrases : la théorie quantique telle qu'on a pu la résumer : tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire (ce n'est pas un slogan de 68)

-infinité des mondes (théorie de la médiocrité) dans cette multiplicité nous sommes moyens, typiques, médiocres.

-la décohérence

-la cosmologie moderne et le théâtre face à face avec Dieu ou avec le Néant

-le principe anthropique (Brandon Carter): l'univers est-il constitué de manière que la vie doive nécessairement y apparaître. Les propriétés de la matière ont-elles été ajustées pour permettre l'apparition de la vie ?

-(*Dictionnaire des idées reçues* : principe anthropique : à réfuter).

(après)

J'avais ces quelques notes dans la tête : inutile de dire que je ne m'en suis pas beaucoup servi. Ai fait le mariolle, détendu. Si bien que le spectateur peut croire qu'il aura affaire à un spectacle drôle.

samedi 5 mai 2007

Politique. Ça décristallise : ça va finir à 54/46. Je ne comprends pas ma déception, alors que je n'attendais rien. Enfin, n'en parlons pas ; tout a été dit sur la place publique. De ce dont on parle trop, il faut aussi le taire (mal formulé). Je ne me suis jamais senti tenu à avoir une opinion commune.

À l'instant un SMS de Jeanne : « Chers amis, forte ferveur populaire 20 000 personnes à Brest. Les sondages sont manipulés. Mobilisez-vous. Je compte sur vous. Vous etes (sic) ma force. Ségolène »

-que serait une représentation non humaine du cosmos ?

-le cosmos absorbera l'humanité

Sortir de soi, penser contre soi-même. Pourquoi se fuir ? La haine de soi est plus productive intellectuellement ou artistiquement que l'amour de soi.

-l'amour de soi est ce que je hais le plus chez les autres. Chez moi, la question ne se pose pas.

-la plus légère variation de certaines propriétés de la matière aurait définitivement interdit l'apparition d'une planète porteuse de vie. Si la masse du proton et celle du neutron avait été légèrement différent, cela entraînerait l'instabilité du noyau atomique. Pas de noyau, pas d'étoiles et personne pour en parler.

-que de coïncidences !

-pourquoi l'univers est-il compatible avec la présence d'un observateur ? Et d'un observateur qui fait partie du cosmos ?
-il fait partie du cosmos, mais, grâce au décentrement, il a acquis une position théorique extérieure à lui (Hannah Arendt)

Ce qu'il y a de sympathique avec Épicure, c'est qu'il nous dispense du tête à tête avec Dieu. Les Dieux se foutent de nous ; l'Univers n'est composé que d'atomes et de vide ; toutes les combinaisons sont possibles, donc...

Notre indignité ontologique nous sauve. Ou bien : notre contingence nous sauve de notre indignité ontologique en nous permettant d'agir (ou d'être libres). À améliorer.

Mais je ne suis pas très sensible à la question de la pluralité des mondes. Ça ne parle pas beaucoup à mon imagination.

Question de poétique (par rapport à l'idée d'œuvre possible qui m'obsède depuis plus de quarante ans) : tout ce qui est possible doit exister.

Contactez Thibault Damour (*Si Einstein m'était conté* et *Entretiens sur la multitude du monde*).

—le temps est une illusion. La relativité nous dit que le passé, le présent et le futur n'ont pas moins de réalité les uns que les autres. Gödel a montré que l'on pouvait en principe remonter dans le passé. Il n'y a pas de défaut logique à aller voir les dinosaures. Le fait que la science du XX^{ème} siècle nous l'affirme devrait avoir à long terme une conséquence philosophique dans la vie de tous les jours ; sur le caractère supposé angoissant du *temps qui passe*. La plupart des gens ont peur de la mort, mais en général, ce n'est pas le cas des physiciens qui ont intériorisé cela. Il n'y a pas de maintenant.

Pôle porcépiture : partir de la « garse Milesienne », comme l'appelait Montaigne. (519).

Je suis embarrassé par la proximité de mes deux entreprises : la théâtrale et la littéraire à cause de la mitoyenneté de Montaigne. Par exemple, je me demande où porter et commenter cette phrase des *Essais* :

« Comme dit Socrate en Platon, qu'à quiconque se mêle de philosophie, on peut faire le reproche que fait cette femme à Thalès, qu'il ne voit rien de ce qui est devant lui. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin, oui et ce qu'il fait lui-même, et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bêtes ou hommes. » (520) C'est la chute qui est surprenante : ne pas se connaître, c'est ne pas savoir si on est bête ou homme ?

Il vaut mieux connaître son être propre que scruter l'univers. L'univers, pour ces gens-là doit (mais pourquoi ?) rester impénétrable à la raison et la Nature rester enveloppée dans son grand mystère.

Explication de la croyance : « chacun à qui mieux mieux, va plâtrant et confortant cette créance reçue, de tout ce que peut sa raison, qui est un outil souple, contournable et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadette et en mensonge. »(521)

Et puis Montaigne s'en prend à Aristote : « son autorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquérir ». (521). Et vive « les Cannibales qui jouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible sans les préceptes d'Aristote, et sans la connaissance du nom de la physique. »(523)

Discourir à « boule vue » (à coup sûr).

Qu'est-ce que l'âme ? (cf p 524). Montaigne aux prises avec le *mind/body problem*.

lundi 7 mai 2007

Tiens, à propos de perte du monde. Je me sens aujourd'hui encore plus mal en mon pays. Non pas plus mal, plus absent. La tentation du repli n'a jamais été aussi grande. Comme quand la vie vous quitte.

La clôture des filles : qu'est-ce que cela peut être ? Dans ce cycle de spectacles à venir, quelle est l'importance de la filiation ? Donner la vie, le don de la vie. C'est, pour Galilée et sa fille, quelque chose de clair, d'indiscutable. Pourtant les modalités sociales de cette filiation ne sont pas sans conséquences existentielles : une fille naturelle, un père sans trop d'argent, et c'est le couvent.

mardi 8 mai 2007

Tentation, malgré tout, de parler politique. Ascèse.

Pourceaux d'Épicure : l'expression remonte à un malentendu sur les derniers vers de l'épître I,4 d'Horace.

Présentation pour Montpellier. Est-ce que je mets sœur Marie-Céleste au centre du processus ? Ou bien nous sommes d'entrée de jeu chez Galilée. Jouer avec la règle des clarisses, et ne pas vraiment s'occuper de l'anecdote galiléenne.

mercredi 9 mai 2007

Texte à faire pour Montpellier. Toujours pareil. « Vous voulez que je vous raconte ? C'est une histoire de metteur en scène. Souvent la question qui est posée à un metteur en scène, c'est celle de savoir pourquoi il monte telle ou telle pièce. Or il m'arrive l'aventure in-

verse. On me demande pourquoi je ne monte pas *La vie de G de BB* ? Est-ce que mon théâtre ne se frotte pas à la science ? Le mythe de Galilée (car il s'agit véritablement d'un mythe, vous , vous pouvez raconter quelque chose, l'histoire de quelqu'un qui a dû abjurer, etc). Et sur le théâtre de l'âge scientifique comme Brecht qualifie lui-même notre époque historique, il y a la pièce des pièces...

Alors pourquoi je ne la monte pas, et pourquoi je vous raconte ça ? Je ne la monte pas parce que je ne monte pas de pièces (« pas bon à ça »). Deux attitudes sont possibles en face de cette pièce. Une attitude honnête qui monte la pièce comme le classique qu'elle est (ça fait venir les classes, bénéfice secondaire, ou principal du reste), telle que ; ou bien une attitude de barbare, plus brechtienne donc, qui s'attaque autrement à la pièce, qui l'attaque, conformément à l'infidélité qui lui est due, dirait Brecht, qui plus de cinquante ans après sa mort l'aurait probablement retravaillée.

Par où l'attaquer ? je n'entrerai pas dans le détail. Mais il est un des personnages de l'histoire, un personnage historique que Brecht, c'est tout à fait son droit, a beaucoup transformé, c'est la fille de Virginia. La vraie Virginia n'est pas la petite oie qu'en a fait Brecht mais sœur Marie-Céleste. Galilée a en effet enfermé au couvent sa fille (en fait ses deux filles) à l'âge de douze ans.

Etc, etc ; ça ne marche pas.

Qu'est-ce que je veux faire avec les danseuses : évoquer plusieurs choses. Comme ce sont des filles, poser la question de la filiation. Comment fonctionne la référence à Galilée et son temps, et à l'anecdote père/fille ?

Reprendre des éléments du premier texte *hors série*.

jeudi 10 mai 2007

10 mai...

"Cette région la plus intérieure dans laquelle la science et l'art ne peuvent plus guère être distingués l'un de l'autre est peut-être pour l'humanité d'aujourd'hui le seul lieu où elle soit en face d'une vérité entièrement pure, qui ne soit plus dissimulée par les idéologies ou les désirs humains." Werner Heisenberg

Rencontre ce matin avec Brett Sheehy de l'*Adelaide Festival of Arts*, ça doit être loin, merde. Après la conversation d'hier avec Alain (qui a rencontré notre *fund raiseuse*, Patricia), l'hypothèse d'un redéploiement des activités (langue de bois) reprend du poil de la bête. Religieuse, épouse, putain, au choix. Nonne, épouse, putain, au choix.

Qu'est-ce qui me déciderait de venir voir un spectacle comme *Marie-Céleste ou la clôture des filles – Galilée 1* ?

Nouvel essai :

Je vous raconte ? Ma navigation théâtrale (vous pouvez prendre la métaphore dans un sens nautique ou internautique) m'a fait, un peu au hasard des rencontres, aborder aux rivages de la science. Je ne prétends bien sûr pas promouvoir un théâtre scientifique, un stupide oxymore, ni vulgariser la science (elle n'a pas besoin du théâtre pour cela), non ; j'ai simplement été conduit à me frotter sinon à la science du moins à des scientifiques et j'ai fait l'effort d'essayer de comprendre, par les moyens qui sont les miens, c'est-à-dire ceux d'un théâtre (un peu particulier, j'en conviens) le cerveau des scientifiques. J'ai été intrigué par leur manière de penser, imaginer, créer, prendre des risques (celui de se tromper) et une connivence s'en est suivie qui m'a conduit à reconnaître des affinités entre eux, les scientifiques, et les artistes. On pourrait formuler la chose plus objectivement en faisant nôtre l'exigence de Brecht d'un théâtre de

l'âge scientifique dans lequel, si on n'adopte pas la politique de l'autruche que les artistes opposent souvent à la science, comme si de refuser l'esprit de géométrie nous assurait de notre esprit de finesse. Et puisque je parle de Brecht, il m'arrive souvent une chose curieuse pour un metteur en scène. En général, on est en droit de demander à un metteur en scène pourquoi il fait le choix de monter telle ou telle pièce. Et il m'arrive à moi que l'on me pose la question de savoir pourquoi je ne monte pas *La vie de Galilée* de Brecht. N'est-ce pas, par excellence, la pièce sur la science moderne, qui réécrit et réinterprète le mythe du savant moderne, Galilée. Oui, la vie de Galilée fait bien mythe : tout un chacun est capable de raconter au moins un bout de cette histoire ; personne n'ignore cette histoire d'abjuration, etc, etc.

Ne vous en faites pas : je ne vais pas détailler les raisons pour lesquelles je ne monte pas *La Vie de Galilée*. Deux quand même : pas bon à ça (monter des pièces) et puis, plus de cinquante ans après la disparition de l'auteur, ou bien on la monte pour les classes, comme un classique (ce qui est très honorable, ce qui est une bonne action, et culturelle), on n'y touche pas, ou bien on est plus brechtien, et on se demande ce qu'on peut en faire aujourd'hui, selon l'infidélité due, comme dirait Brecht lui-même. Oui, quelle serait la valeur d'usage d'une telle pièce, ou quel usage peut-on en faire ? Brecht avait une jolie expression quand il se trouvait face à face à un classique, justement : il se demandait quelle pouvait être sa *Brauchbarkeit*, autrement dit, comment elle pouvait être utilisable.

Ainsi plutôt que de monter *La Vie de Galilée*, il va s'agir plutôt de la démonter, de la mettre en pièces (vieux geste qui n'est pas dans l'air du temps sarkosien, mais on ne se refait pas), et ces morceaux, rêver à partir d'eux, laisser se filer le commentaire théâtral. Il y a

bien des angles d'attaque pour ce démontage, pour cette anatomie aussi. Je ne vais pas tous les énumérer, ne serait-ce que pour ne pas déflorer un spectacle qui doit évoluer et varier, faire plusieurs variations, plusieurs petits tours faits à Brecht, qui s'en remettra, je le connais. Je ne dirai que ce qui nous intéresse pour cet *Hors Série* par quoi, grâce à Mathilde Monnier qui prend le risque d'introduire le loup de théâtre (oh ! pas un jeune loup, un vieux loup plus très méchant et pas très grand) dans la bergerie des Ursulines ; l'aventure commence.

Voici : ce qui ne laisse de m'intriguer, c'est le traitement que Brecht réserve, non sans méchanceté, à la fille de Galilée, Virginia, qui, dans la réalité, ne fut pas la petite oie, dévote, mondaine, qui finit en quasi geôlière de son père. Non, le personnage réel fut bien différent et bien plus intéressant. Enfermée par son père dans un couvent de clarisses à Florence, elle devint sœur Marie...Céleste, ce qui n'est pas mal pour la fille du « messenger des étoiles ». Certes, Brecht, le poète, a toute licence de faire ce qu'il veut de son personnage et il n'est pas dans notre intention de restaurer une vérité historique ou de reconstituer le personnage, ce qui supposerait un théâtre mimétique, de représentation, ce qui n'est pas le genre de la maison. Nous ne nous imposerons pas cette figure-là, mais le jeu consiste à se donner les moyens (de théâtre) pour évoquer (et non représenter) aujourd'hui (et non faire semblant de remonter dans le temps, -ce n'est pas un téléfilm-) cette jeune femme (elle meurt beaucoup plus tôt que dans la pièce, et bien avant son père) qui nous parvient, si j'ose dire, que par une série de lettres au père (on a perdu les réponses du père) et par la vie atroce, faite de privations, de froid, de faim qu'on pressent à la lecture de ce document familial. Lettres d'amour filial (mais qu'est-ce que c'est que ça,

l'amour filial, et, du reste, qu'est-ce que la filiation, question qui va nous occuper pas mal dans cette série de spectacles), et d'un amour partagé, et d'où se dessine en creux un portrait de Galilée, un Galilée inattendu qui fait éclater le personnage fabriqué par Brecht pour les besoins de sa cause.

Dès lors que notre stratégie n'est pas de raconter la vie de Virginia, mais d'aller la rechercher depuis notre plateau, nous avons forgé une hypothèse fondée sur une métaphore un peu balourde (mais je ne suis pas danseur): sœur Marie-Céleste a parlé, écrit plutôt ; c'est tout ce qui nous reste d'elle, ses mots. Du coup, qu'une comédienne s'en empare, sans idée de déguisement préalable, sans faire semblant, qu'elle s'en empare, qu'elles les fassent repasser par son corps. Et puisqu'elle était nonne, -attention, voici la métaphore balourde-, je me suis dit comme ça que des danseuses et chorégraphes pourraient m'aider à me rapprocher de Marie-Céleste et de ses compagnes, au motif qu'elles savent, toutes choses égales d'ailleurs, ce que c'est que se taire, que c'est dans une certaine mesure une *règle* pour elles, de même qu'elles savent ce que c'est qu'une discipline corporelle qui doit bien être aussi une discipline de l'âme. Encore une fois, comédiennes et danseuses n'auront pas à nous donner une représentation de Marie-Céleste ou des nonnes du couvent d'Arcetri. C'est plutôt à l'exhibition de leur (re)devenir nonne qu'elles devront nous inviter.

Le piquant de l'affaire, c'est qu'on ne sait pas ce que cela donnera. On le saura le 18 décembre, et il sera trop tard. A l'heure qu'il est, il faut seulement tenter la manip, un geste qui nous ramène à nos accointances avec les gens de science.

C'est évidemment trop long. J'imprime et je réprime demain matin.

Les danseuses prêtent leur corps pour cette évocation. Improvisation.

vendredi 11 mai 2007

Devant de jeunes Brésiliens B16 vante le mariage garantie de la plénitude de la vie. No sex no drug, aussi. *Saved*, dit-il. Content de ne pas être brésilien.

Lu presque parallèlement les *Règles* de Claire, si j'ose dire, et *La Vie des nonnes* de l'Arétin. Il faudrait bricoler un truc ircamesque qui mélange les deux.

Ce qui m'empêtré : la référence à Brecht ; y suis-je vraiment obligé ? Qu'est-ce que serait que contourner le truc ? Arriver directement à la fille. Comment justifier qu'on s'intéresse à Marie Céleste sans passer par la Virginia de Brecht ? Parce que le spectateur, si je n'utilise pas du tout des bouts de la pièce de Brecht, n'a rien à faire de l'allusion. Qui du reste serait lettre morte.

La même idée sous une autre forme : qu'importe à notre spectateur que je ne monte pas *La Vie de Galilée* ? Est-ce que l'idée de produit dérivé est importante. Qu'est-ce qu'une dérivation ?

Dialogue 1 :

Q : Puisque votre théâtre va se risquer du côté de la science, pourquoi tourner autour du pot, pourquoi ne pas monter la pièce par excellence sur la question, je veux dire *La Vie de Galilée* de Brecht ?

R : Pas bon à ça, je veux dire, pas bon pour monter des pièces, vous le savez. Et puis quoi : ou bien on monte la pièce comme ce qu'elle est devenue, un classique (ça fait venir les classes) ou bien on s'essaye à un geste plus brechtien qui est celui de « l'infidélité due ». Après tout, Brecht est mort il y a plus de cinquante ans, et Hiroshi-

ma, la grande affaire de cette pièce, c'était il y a plus de soixante ans. Notre rapport à la science a bien changé...

Q : un remake de « pour en finir avec les chefs d'œuvre » ?

R : Je n'ai pas la prétention d'en finir avec quoi que ce soit, et je suis persuadé que Brecht survivra à l'expérience, je le connais. À propos de remake, Brecht ne se contente pas de reprendre le mythe de Galilée, le mythe du savant moderne par excellence, il pense quelque chose à ce sujet

Q :

samedi 12 mai 2007

Pas vécu, pas écrit. Et maintenant il m'est donné de vivre au milieu des barbares

Ne me sors pas de ce petit texte pour Montpellier. Sais-je pourquoi ? Les incertitudes quant à nos moyens de production m'empêchent de croire à la chose : défaut de réalité ou de principe de réalité.

Je lis un peu pour tourner autour de Galilée. Érasme, le *Colloque* sur l'Épicurien. La vraie jouissance, c'est la béatitude chrétienne. Je lis ce vieux texte en me demandant ce que je peux faire mien là-dedans.

—le maximum de plaisir et le minimum de désagrément.

HÉDON : si l'on donne à cette doctrine son interprétation exacte, il n'y a pas de plus grands épicuriens que les chrétiens vivant selon leur religion.

—non, ils se mortifient

Parenthèse : *La Mortification*, voilà un bon titre pour mon éventuelle et improbable autobiographie.

HÉDON : j'entends par faute tout ce qui rompt l'alliance entre Dieu et l'homme.

dimanche 13 mai 2007

13 mai ...

Hier réunion chez Alain (Alain, Julie et moi). Comment déployer le projet *Galilée 008-9 etc.*

I)Trois spectacles planètes (ou en faudrait-il quatre ?)

-*Galilée 1*

Entrée par *La Clôture des filles*. Présentation de sœur MC et de ses nonnes. Galilée vu par sa fille. Redresser le mythe. Aller regarder cela de l'intérieur (et pas de manière souveraine, en surplomb comme Brecht). Travail sur Virginia et sur la scène supprimée des maximes de la librairie de Montaigne. Porcépiture. Faire apparaître la monstruosité de la science-passion. Plus fort que la mort. Interroger ce désir de connaissance qui semble être la chose du monde la mieux partagée. Voire.

La question Galilée, du coup : la Nature qui est écrite en langage mathématique et l'Écriture en langue naturelle. Conflit, mais ce qui nous intéresse : dans quelle langue parle la science (ou pense la science).

Conséquemment : la Poésie, la rhétorique (Hallyn).

Ou : Galilée écrivain, en plus d'Hallyn, Calvino qui s'interroge de manière de plus en plus urgente sur les rapports entre littérature et science. Ses termes à lui : est-ce que la littérature peut donner une image de l'univers. Dante, Bruno, Galilée, Leopardi. Il utilise la forme des dialogues galiléens.

-*Galilée 2*

Le tragique de l'absence de sens de la nature. Place de l'homme dans la nature. Reprise d'une thématique connue. Pas de fin dans la nature. Les discussions sur le « principe anthropique », le « dessein intelligent », etc. La pluralité des mondes, etc. L'univers infini

Matériau : le petit moine.

Comment faire dériver ce spectacle du précédent ?

-Galilée 3

Le comique. L'Église et ses valeurs. Gratter Urbain VIII et trouver B16. Le « don de la vie » contre les chœurs post-weilliens et leurs songs en anglais : les nains inventifs (critique de la science)

II) Spectacles satellites : les *playshops*.

Des thématiques : la naturalisation de l'esprit, la croyance,

Des livres qui peuvent servir de matériaux ou de prétextes. Bouveresse, Wolpert

Vous voulez que je vous raconte comment j'ai rencontré Virginia, alias sœur Marie-Céleste, alias la fille de Galilée ? voilà : mon théâtre s'étant risqué du côté de la science, j'ai constaté qu'on m'a fréquemment demandé pourquoi je tournais ainsi autour du pot au lieu de monter la pièce de référence, *La Vie de Galilée* de Brecht. J'avoue que je ne m'étais jamais posé la question, n'ayant pas pour habitude de mettre en scène des textes (« pas bon à ça »). Mais j'ai pris la question au sérieux, ai lu et relu le chef d'œuvre, et plus je m'imprégnais de lui, moins je voyais quoi en faire. Je me demandais aussi ce que Brecht aujourd'hui pourrait en faire. Il serait étonnant

qu'il traite sa pièce comme un classique auquel on ne touche pas ; lui-même ne parlait-il pas de l'infidélité dûe aux classiques ?

Ainsi au lieu de monter la pièce, j'ai décidé de la démonter, ou de la mettre en pièces vieux geste mais qui permet de faire des produits dérivés. Ou en tout cas d'en faire une espèce de commentaire par les moyens du théâtre. C'est alors que Virginia m'a intrigué, que j'ai compris que le cas de Virginia était une bonne entrée en matière pour inquiéter le chef-d'œuvre (qui s'en remettra, je vous rassure). Voici : ce qui ne laisse de m'intriguer, c'est le traitement que Brecht réserve, non sans méchanceté, à la fille de Galilée, Virginia, qui, dans la réalité, ne fut pas la petite oie, dévote, mondaine, qui finit en quasi geôlière de son père. Non, le personnage réel fut bien différent et bien plus intéressant. Enfermée par son père dans un couvent de clarisses à Florence, elle devint sœur Marie...Céleste, ce qui n'est pas mal pour la fille du « messenger des étoiles ». Certes Brecht, le poète, a toute licence de faire ce qu'il veut de son personnage et il n'est pas dans notre intention de restaurer une vérité historique ou de reconstituer le personnage, ce qui supposerait un théâtre mimétique, de représentation, ce qui n'est pas le genre de la maison. Nous ne nous imposerons pas cette figure-là, mais le jeu consiste à se donner les moyens (de théâtre) pour évoquer (et non représenter) aujourd'hui (et non faire semblant de remonter dans le temps, -ce n'est pas un téléfilm-) cette jeune femme (elle meurt beaucoup plus tôt que dans la pièce et bien avant son père) qui nous parvient, si j'ose dire, que par une série de lettres au père (on a perdu les réponses du père) et par la vie atroce, faite de privations, de froid, de faim qu'on pressent à la lecture de ce document familial. Lettres d'amour filial (mais qu'est-ce que c'est que ça, l'amour filial, et, du reste, qu'est-ce que la filiation, question qui va nous oc-

cuper pas mal dans cette série de spectacles), et d'un amour partagé, et d'où se dessine en creux un portrait de Galilée, un Galilée inattendu qui fait éclater le personnage fabriqué par Brecht pour les besoins de sa cause.

Dès lors que notre stratégie n'est pas de raconter la vie de Virginia, mais d'aller la rechercher depuis notre plateau, nous avons forgé une hypothèse fondée sur une métaphore un peu balourde (mais je ne suis pas danseur): sœur Marie-Céleste a parlé, écrit plutôt ; c'est tout ce qui nous reste d'elle, ses mots. Du coup, qu'une comédienne s'en empare, sans idée de déguisement préalable, sans faire semblant de la réincarner (quelle horreur !), qu'elle s'en empare, qu'elles les fassent repasser par son corps. Et puisqu'elle était nonne, -attention, voici la métaphore balourde-, je me suis dit comme ça que des danseuses et chorégraphes pourraient m'aider à me rapprocher de Marie-Céleste et de ses compagnes, au motif qu'elles savent, toutes choses égales d'ailleurs, ce que c'est que se taire, que c'est dans une certaine mesure une *règle* pour elles, de même qu'elles savent ce que c'est qu'une discipline corporelle qui doit bien être aussi une discipline de l'âme. Encore une fois, comédiennes et danseuses n'auront pas à nous donner une représentation de Marie-Célestes ou des nonnes du couvent d'Arcetri. C'est plutôt à l'exhibition de leur (re)devenir nonne qu'elles devront nous inviter.

Le piquant de l'affaire, c'est qu'on ne sait pas ce que cela donnera. On le saura le 18 décembre, et il sera peut-être trop tard. A l'heure qu'il est, il faut seulement tenter la manip, un geste qui nous ramène à nos accointances avec les gens de science.

Et encore une version :

Comment j'ai rencontré Virginia, la fille de Galilée ? Par hasard. En général on demande à un metteur pourquoi il monte telle ou telle pièce, et voilà que depuis quelques temps, sans doute parce que mon théâtre s'est risqué du côté de la science, on me demandait pourquoi, au lieu de tourner autour du pot, je ne montais pas *La Vie de Galilée* de Brecht, la pièce par excellence qui s'attaque à la question de la science et qui réécrit et réinterprète le mythe du savant moderne. D'abord je n'ai pas l'habitude de mettre en scène des textes tout faits (« pas bon à ça ») et, dans un esprit brechtien d'« infidélité due » aux classiques, j'avoue que j'avais davantage envie de démonter la pièce que de la monter. Et ce, en grande partie à cause de Virginia. Le traitement que Brecht lui réserve, faisant d'elle une petite oie, idiote, bigote et mondaine continue à m'intriguer et m'a donné envie de la mieux connaître et de l'inviter sur mon théâtre. Enfermée à 13 ans par son père dans un couvent de clarisses à Florence, elle devint sœur Marie...Céleste, ce qui n'est pas mal pour la fille du « messenger des étoiles » est tout sauf idiote ce qu'attestent les lettres au père qu'elle ne cessa d'écrire jusqu'à sa mort, pleines d'un amour véritable (apparemment partagé, (on n'a malheureusement pas retrouvé les lettres du père). Brecht a évidemment toute licence de faire ce qu'il veut de son personnage et notre intention n'est pas réparatrice ni de reconstitution historique. Il ne s'agit pas de donner une représentation du personnage. Cela supposerait un théâtre mimétique, ce qui n'est pas le genre de la maison. Il s'agirait plutôt de voir (et donner à voir, puisque spectacle il y a) ce que des jeunes femmes d'aujourd'hui peuvent faire de ce fantôme et des fantômes de ces jeunes femmes enfermées, en proie aux privations, au froid, à la faim, à la promiscuité et à toutes formes de violences, sexuelles y compris. On appelait cela la « clôt-

ture des filles ». Quel programme ! Et c'était il n'y a pas si longtemps.

Le bénéfice secondaire du traitement de ce matériel épistolaire est le portrait d'un autre Galilée : portrait du grand savant par sa fille, même. Et dès lors que notre but n'est pas de (re)présenter Virginia, mais plutôt d'aller la rechercher, de la faire « revenir », une idée pour ce *Hors série* s'est imposée, une hypothèse fondée sur la métaphore un peu balourde (mais je ne suis pas danseur) que voici : sœur Marie-Céleste a parlé, écrit plutôt ; c'est tout ce qui nous reste d'elle, ses mots ; donc qu'une comédienne s'en empare, sans idée de déguisement préalable, sans faire semblant de la réincarner (quelle horreur !), qu'elles les fassent repasser par son corps et nous les redonne à entendre. Et puisque la scène se passe dans un couvent (ce n'est pas un couvent d'Ursulines, c'est dommage), je me suis dit, -c'est la métaphore balourde-, que des danseuses-chorégraphes pourraient m'aider à me rapprocher de Marie-Céleste et de ses compagnes, au motif qu'elles savent, toutes choses égales d'ailleurs, ce que c'est que se taire, que c'est dans une certaine mesure une *règle* pour elles, de même qu'elles savent ce que c'est qu'une discipline corporelle qui doit bien être aussi une discipline de l'âme. Ainsi dans toute femme d'aujourd'hui, il y a du point de vue historique, j'allais dire évolutif, affaire d'épigenèse, il y a enfouie en elle une nonne. On peut compter sur l'imagination de ces artistes pour aller retrouver cet état et exhiber devant nous leur redevenir nonne. De même toute fille (et toute femme, jusqu'à preuve du contraire, a été une fille) a été la fille de Galilée.

Le piquant de l'expérience, c'est qu'on n'en connaît pas le résultat. On le connaîtra le 18 décembre, et il sera peut-être trop tard. À

l'heure qu'il est, il faut seulement tenter la manip, un geste qui nous ramène à nos accointances avec les gens de science.

lundi 14 mai 2007

Une expression d'Érasme : « la lessive des larmes ».

HÉDON : Puisque, aux libations excessives, succèdent la fièvre, la migraine, la colique, la torpeur de l'intelligence, la souillure de la réputation, l'affaiblissement de la mémoire, les vomissements, le débilement de l'estomac, et un tremblement général, est-ce qu'Épicure tiendrait cette volupté-là pour désirable ?

—Le genre humain tout entier ligué peut moins contre Dieu qu'un moucheron contre l'éléphant de l'Inde

—la mort ? Pour les âmes pieuses, c'est le passage à la béatitude éternelle.

SPUDÉE : Selon ta thèse n'importe quel franciscain vit plus voluptueusement que tel individu comblé de richesses, d'honneurs, bref, de toutes les délices.

HÉDON : Ajoutes-y, si bon te semble, le sceptre royal, plus la tiare du pape, garnie de cent couronnes au lieu de trois. Si tu soustrais la conscience sans reproche, je déclare audacieusement que ce va-nu-pieds de franciscain, ceint d'une corde à nœuds, habillé pauvrement et grossièrement, amaigri par les jeûnes, les veilles et les travaux, sans rien sur terre qui vaille une obole, mais qui jouit d'une conscience nette, mène une existence plus délectable que six cents Sardanapales fondus en un seul homme.

HÉDON : Si tu acquérais la conviction que jamais tu ne tomberais malade, ou que pendant toute la vie tu ne serais frappé d'aucune in-

firmité physique, à condition de souffrir que l'on te piquât légèrement la peau de la pointe d'une épingle, n'accepterais-tu pas volontiers et allègrement cette douleur insignifiante.

SPUDÉE : Que si. Bien mieux : si j'avais la certitude de ne jamais avoir mal aux dents, je supporterais d'un cœur tranquille que l'on enfongât davantage l'aiguille, et même que l'on me transperçât d'une alêne les deux oreilles.

jeudi 17 mai 2007

Hier Coduys, à la faveur de l'atelier NT avec P3, explique un peu ce que pourrait être une truie augmentée. Nicky présent. Son idée de sphères gonflables. Comment cela peut-il être compatible avec les boules/planètes que Bibi devrait faire bouger ? Comment délimiter le périmètre dévolu à la bête ?

Autre chose : Nicky pense que le décor doit être un intérieur bourgeois du XIXe siècle ? Je suis sceptique, pour le coup.

Je n'en peux plus de m'esquinter sur les textes de présentation, de dossiers de sollicitation. Aujourd'hui coincé sur le texte pour Patricia que je ne connais pas.

Ah ! eussé-je un peu de talent, j'irais me cacher dans une solitude pour ne plus faire qu'écrire. Rompre en visière avec le genre humain, ça me rappelle quelque chose.

Présentation générale à faire et pour tirer du fric...Que dire ? Un projet : une dramaturgie galactique. Des spectacles planétarium. Former un système, comme il y a système solaire, tu vois ce que je veux dire.

vendredi 18 mai 2007

Toujours à tirer ma charrette : ce texte pour Patricia que je ne connais pas.

Ce que je dois dire du premier épisode, c'est les deux amorces, accroches : d'une part la version antérieure de la scène 14, abandonnée par Brecht que l'on peut présenter grâce à cette didascalie : *Devenu vieux Galilée lit Montaigne*. C'est grâce à Müller qui commente avec Heise cette scène que j'ai pris connaissance de cette scène qui ne fait que m'intriguer, exciter, et qui est la matrice du spectacle. Oui, quelle étrange chose qu'un Galilée lisant Montaigne. L'important : Galilée, porte-parole de BB, voit en Montaigne l'esprit de capitulation. (La capitulation, voilà qui me plaît bien, moi qui ai capitulé avant de livrer bataille, ou qui ai livré bataille –vécu- après la capitulation. Pour l'honneur. Comme je fais du théâtre.)

—*Il leur a donné la curiosité, pour en faire leur supplice*

—*Ineptie*

Deuxième entrée : Virginia, etc. Portrait de son père. Autoportrait par sa fille, même.

Ce que je ne vois pas bien : ce que serait le second épisode, celui à partir du Petit Moine.

Déploiement de la pièce de Brecht, une *explicatio*. Ou aussi une explication avec Brecht. Tout ceci est assez prétentieux.

Je reprends pour Patricia :

lundi 21 mai 2007

Quand ce n'est pas un texte de présentation pour le CCN, c'est un autre pour demander du fric (levage de fonds). Plus j'écris ce genre de textes, plus les spectacles perdent de leur réalité à venir, comme si ils étaient usés avant d'être faits, et usés par les mots de cette langue de bois.

Bizet était un bon pianiste. Cela n'a aucun rapport.

Journée capteurs avec les étudiants du stage NT.

mercredi 23 mai 2007

Abruti de fatigue par le stage avec les étudiants. Résistance moins forte à l'épreuve. Vieillesse. Retombé dans Beckett ; je ne vais pas parler d'une rechute.

Deux citations, une stupide : « on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux » de Saint-Ex, une autre intéressante, de Shakespeare selon laquelle il y a plus de chose dans le ciel que dans toute la philosophie.

Comment faire la différence entre un million, un milliard ou mille milliards d'étoiles ?

dimanche 27 mai 2007

Déjeuner demain avec Banu et Claire David pour discuter du *Théâtre et son double*. Que puis-je dire, puisque le goût m'en est passé de l'écrire. Pour en finir avec la culture. Le monde a plus que jamais faim. Mais pas la culture contre la vie. L'effondrement de la vie ; qu'est-ce que cela signifie ? Quelle métaphysique ! L'attaque n'a de sens que comme provocation : après tout, le *Théâtre et la peste* est une conférence prononcée à la Sorbonne. C'est charrier un peu que de mettre la faim de son côté pour s'en prendre aux collègues. Voir le fameux : « devant un enfant qui meurt de faim, *La Nausée* ne fait pas le poids ». Identique, le masochisme en plus chez Sartre. Ou la culpabilité.

Un théâtre culinaire (pour gens qui digèrent) dans un monde qui a faim. Mais ce qui importe, c'est la force d'avoir faim. C'est déjà du luxe.

Le signe du supplicié sur son bûcher : facile à dire.

La mort ou la guérison. Le pire : être toujours valide mais malade à la fois. Ou malade mais valide quand même. À creuser. Malade et valide. Il faudrait en faire un mot valise.

Le langage concret de la scène : contre le dialogue. C'est tout ce que d'Artaud, je peux faire mien. Mais sans emphase. Et de la sonorisation constante...

Artaud parlait d'atmosphère asphyxiante. Comment qualifierais-je la nôtre ? Ai-je même envie de la qualifier ? Faut-il que les choses crèvent pour repartir et recommencer, comme disait l'autre ? On ne peut plus penser ainsi. L'irrespect comme la forme suprême du respect.

Il faut dire les choses d'une manière qui nous appartienne. C'est le moins. Galilée, Œdipe, Artaud, la peste toujours.

Artaud : on n'a plus montré à la foule que le miroir de ce qu'elle est.

Müller : on photographie le public. Responsable : Double Véesse. Rien moins.

Abandonner les utilisations occidentales de la parole. Pousser la voix, utiliser des vibrations et des qualités de voix. « Il fait piétiner éperdument des rythmes. Il pilonne des sons. Il vise à exalter, à engourdir, à charmer, à arrêter la sensibilité. (T&D 138)

La cruauté, c'est d'abord la cruauté que j'exerce contre moi : ne pas penser selon ma pente, ne pas exprimer mon ego, mais me mettre hors de moi, à l'épreuve de l'étranger, voire de l'étrange.

Entrer les affects, idées ou autres par la peau : comme le serpent et la musique.

Le théâtre et le texte : chez moi, le texte vient après, et devrait donner autre chose que le texte joué. Potentiel de littérature : en ce

sens, je n'ai pas encore fini d'écrire le texte qui a suivi mon premier spectacle. Montaigne.

lundi 28 mai 2007

Ptolémée : l'homme sage domine les astres. Déterminisme mais pas fatalisme. Dieu joker.

Qu'est-ce que la curiosité ? Saurais-je capable de répondre pour moi-même ? Curiosité pour la nature. Pas tellement. Je dois vraiment faire un effort pour me mettre dans le cerveau de Galilée, moi qui n'ai jamais vraiment regardé le ciel, le ciel étoilé au dessus de ma tête.

Cette question du trouble.

Comment le théâtre a troublé ma vie. Un livre personnel donc, qui ne soit pas un livre sur le théâtre, au sens d'un essai qui serait utile a priori (il n'y a pas d'objet mais un sujet aux prises avec le théâtre, un *Erlebnis*). Il faudrait que cela se lise comme un livre de littérature, un homme sans qualités qui se retrouve dans le théâtre, son « action parallèle » à lui. Un livre de bonne foi, comme j'ai dit. Privé. Théâtre public et aventure privée.

Un livre qui ne sert à rien, qui n'a pas de cible, qui ne corresponde à aucune demande, une offre pure et simple. Un roman d'aventure, une aventure singulière. Pour continuer avec Montaigne : aucune fin que domestique et privée. « Je n'y ai aucune considération de ton service (celui du lecteur) ni de ma gloire ». La commodité particulière de mes parents et amis. « Tout entier et tout nu ». Frivolité et vanité.

Pas un exposé sur le théâtre, une façon de m'exposer (mais narcissisme ?)

Voir comment je puis parler de ce théâtre un peu hérétique. Les paquets : la question de la mise en scène : pourquoi je ne suis pas metteur en scène, la question de la mise en scène, donc aussi du texte. Héritage hérétique sans testament d'Artaud. Mais aussi Brecht et Beckett. Deuxième paquet : le comédien. J'aimerais écrire des choses sur le comédien, depuis le point de vue du metteur en scène qui n'est pas comédien. La bête curieuse. En tout cas, l'objet de ma curiosité.

Et le spectateur : jeter un trouble comme on jette un sort. Le charme. Voir trouble aussi au lieu de voir plus clair. L'obscurité ou plutôt l'obscur.

Une poétique aussi : la question de la fable, celle d'un théâtre mimétique. La nécessité et l'aléatoire.

Constitution du sujet esthétique : le trouble aussi.

Déjeuner avec Claire David et Georges Banu, rue Séguier. J'explique mon projet. Qu'est-ce que j'ai bien pu dire que je n'aurais pas pensé avant ? La question de la forme : un livre qui se tient tout seul, sans référence, sans la référence nécessaire à mon théâtre. Devenir livre. Je parle de mes trois projets : *Le théâtre et son trouble*, *Écrits pour le théâtre*, *Théâtre incomplet*, sans parler de *Comme un voisin comme un arbre*. Et les journaux sur le site.

Une histoire personnelle, parce qu'un usage personnel du théâtre, non conventionnel.

jeudi 31 mai 2007

Cet après-midi (hier) réunion à l'Odéon ; c'est devenu un accueil. Envie de tout lâcher. Vu *La Tempête* de Pitoiset à Berthier. Belle salle, décidément. Pourquoi a-t-il enfermé ainsi le tout dans cette

boîte. Je ne vois pas l'île de la sorte. Mais la petite Ariel n'est pas mal. Filiation : qu'est-ce que je peux faire de la relation Prospero/Miranda ?

Je me demande comment un metteur en scène va vivre dans le texte d'un autre. Une expression que je déteste : avoir quelque chose à dire. Ai-je jamais eu quelque chose à dire ?

samedi 2 juin 2007

Aller et retour à Avignon (Chartreuse+Festival+ISTS). Lourdeur des choses à remuer. Prendre contact avec Micaud à Florence (savoir s'il sait quelque chose du colloque Siro Ferrone au département des Arts du spectacle à l'Université)

Difficulté de ne pas me noyer dans les matériaux (façon de parler). Au détriment du spectacle. Il faut que je reparte du plateau (je n'aime pas l'expression). Sinon je chargerai encore trop la barque.

dimanche 3 juin 2007

Vu Da Gelo a Gelo de Salvatore Sciarrino, mis en scène de Trisha Brown. Déception : pas trop touché par la musique (mais...) et spectacle assez désuet. Scénographie ringarde, quelques belles choses avec les corps, mais cette *japoniaiserie* plaquée italienne, étrange.

Je sais maintenant ce que c'est que d'être vraiment au tapis.

La question de la connaissance. Pour moi la nature n'est qu'un décor. Et je n'ai pas de curiosité pour elle. Donc, j'ai de la curiosité pour ceux qui sont curieux de connaître la nature.

Pendant que j'écris, une émission sur Bataille à la radio. Ce qui me déplaît chez lui, c'est son côté religieux, et revendiqué comme tel. Et la joie devant la mort... quelque chose que j'entends bien mais ne

comprends pas. Je suis anéanti dans la joie de ma mort. Ce n'est pas à mon niveau.

lundi 4 juin 2007

Ludicité, lucidité.

Je m'essaye à mettre en ordre quelques pensées pour le *T & son tr.* Le manque d'argent pour la production m'empêche de travailler à ce projet.

Il faudrait déjà que je mette à jour toutes mes lectures passées.

mardi 5 juin 2007

Notamment, je n'ai pas encore repris les notes sur le livre d'Anders : *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*

—si tu veux un esclave fidèle, offre-lui un sous-esclave.

—ce n'est pas un hasard si tant de penseurs qui ont risqué des idées originales n'ont pas fondé de famille (12)

Le gai savoir contre l'insupportable esprit de sérieux de Heidegger. Heidegger (le premier) et son monde de l'outil (*Zeugwelt*) est celui d'un artisan de village. « Ontologie de cordonnier ». Il n'y a pas d'usines dans *Etre et temps*.

—le fait qu'il ait pu tomber dans le piège tendu par Hitler comme tous les petits-bourgeois prouve bien qu'il en était un aussi. (16)

Un individu n'est même plus un individu mais un *Dasein*. Quelle gratification. Une vexation ? H a oublié la dimension de nomade, et même de voyageur de l'homme. Pour ne rien dire de sa dimension cosmopolite.

—il n'a en fait représenté l'existence humaine que comme végétale, comme l'existence d'un être qui serait enraciné à un endroit et ne le quitterait pas. Il n'a même pas accordé à l'homme la mobilité de

l'animal. Pas étonnant qu'il demande, lors de la crémaillère de la fameuse *Hütte* de Todtnauberg, de faire à ses disciples un concours de poirier ! (18)

Husserl qui ne connaissait pas grand-chose à l'histoire de la philosophie.

—ça ne vous gêne pas d'être qualifié de moraliste ?

—Brecht m'a fréquemment posé la question, celle qu'on pose à un homme qui se dit lui-même moraliste, et sans vergogne : d'où vient la morale et comment est-elle fondée ?

J'ai envie de revenir à Anders et, en m'y remettant, je ne sais pas pourquoi mais une phrase me vient à l'esprit (sous les doigts plutôt) : l'essentiel, c'est d'être au travail. Mais c'est si difficile de se mettre au travail. Et d'y rester, d'y être. Etre au travail. Un travail si dérisoire, de si peu de portée que le mien. Je passe le temps. Réfléchir sur la force de caractère. J'ai toujours cédé à l'instant qui se propose et qui dispose de moi : *verweile doch du bist so schön*. La première qui passerait, je courrais derrière ! Et encore une question de croyance. *Glaube* ou *Überzeugung* ? J'admire que l'on puisse dire de quelqu'un : voilà quelqu'un qui sait ce qu'il veut. Ou : il y croit.

À la question de la morale, son fondement ou pas, Anders répond par l'expérience. Brecht aborde la question en philosophe. Anders répond par l'expérience, celle de la guerre de 14 et celle de l'antisémitisme. Point.

—je me rappelle, quand je suis allé en France, j'ai vu dans une gare, probablement à Liège, une file d'hommes qui, chose étrange, 'commençaient aux hanches'. C'étaient des soldats qu'on avait amputés jusqu'en haut des cuisses et qu'on avait simplement posés là, sur

leurs moignons. Ils attendaient ainsi le train pour rentrer dans leur patrie. Ce fut ma première impression de la Première Guerre mondiale. Quand on voit un tel spectacle alors qu'on sort d'une famille paisible, il est tout simplement impossible de ne pas devenir un moraliste.

Le travail universitaire : des boulangers qui ne font des petits pains que pour d'autres boulangers. (cf supra)

L'émission de GA : Bert Brecht le penseur.

La question de la langue maternelle :

—lorsque je rentrais chez moi après avoir passé toute une journée à parler en anglais, j'enfilais pour ainsi dire ma chemise de langue allemande toute propre, et j'écrivais dans ma langue maternelle (48)

Le cœur de ce qui intéresse Anders : notre aveuglement face à l'Apocalypse et le décalage entre ce que nous sommes capables de produire (*herstellen*) et ce que nous sommes capables d'imaginer (*vorstellen*). Le manque d'imagination, voilà l'immoralité actuelle. (66).

—pas mal

—oui, pas mal.

—un bidon de Zyklon B a l'air bien inoffensif.

Il faudrait avoir le détail de sa correspondance avec le pilote d'Hiroshima, Eatherly, le « coupable sans faute ». Le tragique moderne.

Une idée forte : l'homme veut se montrer capable des énormités que ses machines peuvent commettre. D'où sa cruauté. Le Vietnam. Plus fort que la machine ; au moins une compétition. Massacrer 'humainement' au lieu de massacrer avec des machines.

—en fait, nous sommes humiliés par la puissance de nos machines.

My Lai : *they did it themselves* (68). Nous imitons nos outils.

Les événements supraliminaires (71) : événements et actions qui sont trop grands pour être conçus par l'homme.

—nous sommes plus petits que nous-mêmes.

Commenter *l'Ethique à Nicomaque* pendant qu'on accumule les ogives nucléaires.

Philosopher sans tenir compte des dix mille livres de nos ancêtres.

Mais le monde est un livre à traduire dans un langage intelligible alors qu'il est écrit dans une langue incompréhensible.

—aujourd'hui il ne s'agit plus de transformer le monde mais de le préserver.

—on ne vit pas avec la bombe, on l'oublie.

—les physiciens et les ingénieurs, ils sont tous ce que j'appelle *telos-blind*

—*Difficile tragœdiam non scribere.*

—Inquiète ton voisin comme toi même.

vendredi 8 juin 2007

J'avais délaissé quelque peu mes lectures de *Nature*. Pourtant à tous les coups l'on gagne. Hier dans le numéro 7143 (24 mai 2007), un certain astronome, Guillermo Gonzalez qui rate sa « tenure » parce qu'il en tient pour *l'intelligent design*. Il fait appel au motif que ce sont ses convictions religieuses qui étaient visées et non ses compétences scientifiques. Atteinte à la liberté religieuse ! *L'intelligent design* n'a-t-il que des implications religieuses ? Gonzalez dit lui-même que le christianisme l'aide à comprendre la place privilégiée de la Terre dans l'univers.

—our location in the Galaxy, which is optimized for habitability, is also the best place for doing cosmology and stellar astrophysics in the Galaxy. The Universe is designed for scientific discovery.

—anyone who believes that an intelligent force set the Earth's location does not understand probability's role in the Universe.

Idée de la « planète privilégiée », titre de son livre. Comme si on ne pouvait se passer de ce privilège. Démarche anti-vexatoire (anti-vexation)

Et puisque cela ne suffit pas, la recension d'un nouveau livre (encore un !) sur Oppenheimer. Une biographie.

samedi 9 juin 2007

La période que j'aurai vécue : une vie de paix. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe occidentale a vécu une période de paix comme elle n'en avait jamais connue. Ma génération.

Est-ce que l'émerveillement par quoi est censée commencer la philosophie a à voir avec le désir de connaissance ? Ou avec la science-passion ? Quel rapport que le désir d'autonomie de l'individu peut avoir avec le fait que l'Europe s'est lancée dans l'aventure de la science ?

O Rey : pourquoi Pascal, plein d'éloignement pour la science après sa conversion, reprit sous l'empire d'une rage de dents l'étude de la cycloïde. Pourquoi Rousseau, à Venise, perdit tous ses moyens auprès de la prostituée Julietta, et pourquoi celle-ci lui conseilla de faire des mathématiques ? (11)

—pourquoi certains biologistes tiennent absolument à ce que l'homme soit une machine à survie pour ses gènes ou une machine neuronale ? Quels sont les rapports ambigus entre l'individu autonome, libre, et la pensée objectivante qui nie son autonomie et sa liberté ? (12)

Émerveillement devant ce qui est ou angoisse devant ce qui est ? Pour le spectacle n°2, la question du sens. Qu'est-ce que cela veut dire que la vie a un sens ? Pas qu'elle a un but, à moins que...

Sens et raison d'être. Trouver sa place, alors qu'il n'y a pas de place. Zeus énervé par les hommes, dans *L'Iliade*. « Rien n'est plus misérable que l'homme, entre tous les êtres qui respirent et qui marchent sur la terre ».

—mieux vaut cent fois n'être pas né, et s'il nous faut voir la lumière, le moindre mal est de s'en retourner au plus tôt là d'où l'on vient. (*Œdipe à Colone*, 1226-1229)

Et le chœur d'Antigone.

Husserl : dans la détresse de notre vie –c'est ce que nous entendons partout-, cette science n'a rien à nous dire. Les questions qu'elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les brûlantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée aux bouleversements du destin : ce sont les questions qui portent sur le sens ou l'absence de sens de toute cette existence humaine. (*La Crise...* Tel p.10)

Technologie ; alors la technique est solidaire du logos de la science.

Réunion autour du projet avec Nicky, Thierry, Pierre et Julie. Encore un texte à écrire pour un dossier « dramaturgies plurielles ». Les idées de Nicky. Il abandonne son décor de théâtre de boulevard, ouf. Un grand tableau Renaissance, mobile, derrière : l'écran. Entre les deux comme un couloir.

dimanche 10 juin 2007

Jouer avec la dramaturgie carrousel et la dramaturgie planétarium. Des petits cochons de manège. Peut-on avoir un planétarium au sol ?

Avec boules. Quelle référence au couvent ? Et comment faire jouer la différence clôture/ouverture, monde clos/univers infini, si on préfère.

lundi 11 juin 2007

À la télévision, une émission sur le cerveau. Une autiste de haut niveau qui voit le monde comme le fait une vache, Temple Grandin.

vendredi 15 juin 2007

Retour de Strasbourg où nous sommes allés discuter production, puis voir le Gorki avec mes anciens élèves. Aujourd'hui (=hier) jury aux Arts Déco avec Jordi Colomer. Déjeuner avec Bigards qui me convainc d'aller voir son *Barthes* à Bobigny. Plaisant. Curieux qu'il ait choisi le Barthes parlant du choc de *Mère Courage* au Théâtre des Nations, spectacle photographié par Pic et sur lequel il faut vraiment que j'écrive si je dois lancer le *Théâtre et son trouble*.

lundi 18 juin 2007

Est-ce que j'aimerais avoir un double, un sosie quelque part ? Ou préféré-je être singulier ? Réponse facile. Il paraît que les enfants sont persuadés d'avoir un sosie quelque part dans le monde. Ce serait rassurant. Aimerais-je être cloné ?

L'empire de la science. Pourquoi l'Europe s'est-elle lancée dans l'aventure de la science à la Renaissance ? Maîtriser la nature, avoir du pouvoir sur les choses. Est-ce là la question centre de gravité du premier épisode du triptyque ? Réponse : pour connaître le monde, la nature ? Mais il y a connaître et connaître. La religion, le mythe. Conformité au réel ? Mais on peut dire aussi que la mensonge est nécessaire à la vie.

Connaître : je connais la vie (un biologiste ne dirait pas cela) ; je connais le pays (ce n'est pas nécessairement un géographe qui parle). Je connais l'histoire, etc.

mardi 19 juin 2007

Mon cher Alain,

Je t'appelle dès que j'ai avancé ce putain de rapport sur les "dramaturgies plurielles" (sic). J'entends bien ce que tu me dis. Si je gratte un peu, ce n'est pas tant une question de motivation (même si, vieillissant, je suis comme une truie qui doute quant à la signification, mot idiot, de ce que j'ai fait), donc pas tant une question de motivation que de moyens. Je sais bien que c'est le fruit d'une politique prétentieuse autant qu'inepte qui fait que je me retrouve dans la situation d'avoir à nager dans une piscine sans eau ou de vouloir faire un cent mètres (nage libre, il est vrai) dans le petit bain. Et que le scrupule que j'ai, c'est d'embarquer tout un aréopage de talents dans une entreprise misérable par ma faute.

Par moments, j'ai simplement envie de tirer le rideau, rubrique "profits et pertes".

Je comprends que ce n'est pas motivant pour toi, non plus. Je reste convaincu que le projet a un sens du point de vue du théâtre, et que l'attaque brechtienne peut faire sens par rapport à nos précédents essais (au demeurant, il s'agit plus de la figure du savant, du statut de la science, que de telle ou telle spécialité, ou de tel ou tel domaine, il me semble). De même que nous pouvions nous demander ce qu'un scientifique pouvait faire des *Métamorphoses* d'Ovide, de même il y a un enjeu à savoir ce que des savants pensent ou font de la pièce de Brecht. C'est vrai que ce peut ne pas être une priorité quand on a autre chose à faire.

Tu as un moment à un moment ou un autre?

Je t'embrasse

jf

Le 19 juin 07, à 11:40, Alain Prochiantz a écrit :

Mon cher Jean-François,

Pour moi, le mieux serait aussi le 30. Mais, à vrai dire, je m'interroge sur ma place dans le système, celle de la science aussi après notre conversation d'il y a dix jours. Au fil des hauts et des bas, je n'arrive pas à savoir si tu es vraiment motivé et ce n'est pas motivant, surtout dans un domaine qui

n'est pas le mien et à une période où mon temps est millimétré.

Amitiés,

Alain

Le 19/06/07 10:45, « Jean-François Peyret » <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

a écrit :

Mon cher Alain,

J'y ajoute mes indisponibilités:

en fait, à cause de petits déplacements et autres rdv liés à la mission, sans compter la fin des soutenances, le mieux pour moi, ce

serait soit le 22 à l'heure du déjeuner, soit le 29 ou le 30, en fait plus commode.

Tu vois avec le Laurent B ou tu veux que je fasse la démarche?

A plus tard

jf

Début du message réexpédié :

De: Balibar Francoise <f.balibar@wanadoo.fr>

Date: 19 juin 2007 09:59:43 GMT+02:00

À: Jean-François Peyret <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

Objet: Mes disponibilités

Cher jean-François,

comme annoncé dans le message que j'ai laissé ce matin sur votre

portable, je vous dis quelles sont mes disponibilités avant la "coupure" estivale (que je fixe au 3 juillet, arbitrairement, mais après , il me

sera

difficile de revenir de Bourgogne, ce qui est normalement très facile,

un

peu plus d'une heure de train, parce que j'y serai seule avec mes

petits

fil(s) :

Jeudi 21 le soir

Vendredi 22 à l'heure du déjeuner

Samedi 23 toute la journée

Lundi 25, mardi 26 et jeudi 28, à n'importe quel moment (dans la

journée ou

le soir)

Vendredi 29 après midi et soir

Samedi 30 : toute la journée

Lundi 2 à n'importe quel moment(journée et soir)

Mardi dans la journée jusqu'à 17h, pas en fin d'après-midi et le soir.

Voilà. Je me réjouis de vous voir,
Françoise

Le titre n'est pas bon : *En tournant autour de Galileo Galilei*

Les grandes articulations : *Tournant autour de Galilée*

1-*Marie Céleste ou la clôture des filles, une ouverture.*

2-*À ciel ouvert*

3-

Dans quel épisode, la question de la responsabilité du savant ? C'est une question étrangère à la pensée de Galilée. Il y a la foi ou son identité de chrétien (catholique, il faut préciser), -est-ce la même chose ?- et son désir de connaissance, disons cela comme ça, et la conviction que Dieu a écrit la nature en langage mathématique, et qu'il ne peut y avoir de contradiction autre que celle que les commentateurs y mettent.

La discussion d'hier : Ce qu'il y a à glaner (ou à discriminer) dans les lettres :

-l'appareil ou l'apparat rhétorique. Espoir de musique. Ces lettres, c'est toujours la même musique, la même chanson. Et cette rhétorique, que cache-t-elle, que révèle-t-elle ? Gratter l'Œdipe. Permet l'aveu d'amour, répété, perpétuel. Le répétitif, c'est la musique. Au moins pour certains fichiers.

-vie matérielle. Les objets et l'argent dans les lettres. *Versus* absence de dimension spirituelle. La vie matérielle, pléonasme.

-le corps : tout ce qui est dit de la vie corporelle, à différencier, ce me semble, de la vie matérielle, même si les liens sont forts. Tout ce qui concerne l'enfermement du corps, la clôture.

-comment elle se débrouille des embrouilles de son père. Est-ce que cela la trouble ?

Faire au moins deux dossiers en urgence : 1-Matériau-Galilée et 2-Le Cas Galilée.

jeudi 21 juin 2007

Journée atterrante passée en Sorbonne hier à faire soutenir et à écouter soutenir (Joseph). Mascarade, et provinciale. Discours qui n'a prise sur rien. Même pas envie de parler de ça, les petits calculs, les petites servitudes volontaires, les simagrées pour se faire exister les uns les autres, et s'accrocher au radeau de cette institution naufragée. Complaisance corporatiste. Et qui parlent d'or en parlant d'art, croient-ils.

Ils sont chez eux. Je sais bien qu'il faut un milieu pour vivre. Sinon c'est très fatigant. J'en sais quelque chose.

N'attendre rien de rien ni de personne. Mais ne rien céder. « Ne cédez pas sur votre désir », disait le pape de la psychanalyse. J'ai aimé ce slogan qui m'a permis de survivre après mai 68. C'est aussi bien que le « N'ayez pas peur » d'un autre pape. L'Université ne m'a rien donné à désirer.

« Plus vous êtes mécanique, plus vous êtes libre. Notre seule chance de faire mieux que les machines dans cet âge des machines est de devenir une machine » (Robert Wilson)

samedi 23 juin 2007

Les personnes dangereuses. Qui t'étreignent pour te zigouiller. Question innocente : quel est celui de mes spectacles que je préfère ? Mais je suis incapable de répondre. Je suis sans affect là-dessus.

mardi 26 juin 2007

Ma haine de l'Université. Janotus de Bragmardo (ça part de là)

mercredi 27 juin 2007

Lettre de réconciliation, hier, de Piccoli : « amis nous sommes ». Tout ça pour une histoire de théâtre à ciel ouvert (en plein air) : qu'est-ce qu'on en a à foutre !

vendredi 29 juin 2007

Retour de Montpellier. Le système du spectacle de Mathilde. Prompteurs en coulisse et oreillettes. Remplacement de Jung Ae. S'il ne s'agit que de quelques dates, impossible de faire véritablement exister une alternance.

Il y a toutes les tâches à achever : cette mission à laquelle je ne parviens pas à réfléchir ces jours-ci. Les dossiers tire-fric.

Et cette situation, l'Odéon qui ne paye pas, cette production qui ne parvient pas à exister, c'est la paralysie totale. Un peu requinqué par la sollicitude de Mathilde.

L'idée qu'à l'image, il peut y avoir des figures (personnes) qui ne sont pas sur le plateau. Ceux qui auraient pu être là, qui avaient autorité à y être. Autorité : je n'aime pas ce mot.

Je dis que ce spectacle vient de l'absence de réponse (ou est la réponse) à la question pourquoi je ne monte pas *La Vie de Galilée*. C'est un peu négatif, non ? Il en va de même pour le livre : pourquoi je fais du théâtre, bien que je ne sois pas metteur en scène, pas comédien. Parce que je ne pense pas, parce que je n'écris pas. Ça n'intéresse que moi. D'autant qu'il faut être positif aujourd'hui. Mon idiotie, elle peut concerner qui ? La tension entre le livre et le plateau (je n'aime pas ce mot ; il faudrait dire la scène). Seul comme je suis, loin des théâtres ou du théâtre (il faudrait vivre dedans, mais je ne l'ai pas choisi), je pars trop du livre, de la réflexion (et une réflexion débile, faible) sans penser théâtre. Le théâtre par surcroît. J'essaie d'inventer des formes, ce ne sont que fourre-tout. « Poli et formé selon l'art » ?

Comment accrocher le lecteur avec autre chose que mon auto-dépréciation. Comment la retourner ?

samedi 30 juin 2007

Les camions de la *Gay Pride* commencent à tapager sous mes fenêtres. Journée de la fierté. Quel mot horrible. J'aime assez l'égalité, cela veut dire le combat pour l'égalité, mais l'exaltation des différences me répugne. La différence, un culte. Il n'y a rien de quoi être fier, quoi qu'il en soit. La différence comme théâtre. Devenir le comédien de soi-même au nom de l'identité. Je crois que si j'étais homosexuel, je resterais aujourd'hui chez moi. J'ajoute que tout communautarisme me dégoûte.

Notre différence, ce n'est pas ce qui nous rend singulier. Moi, je suis un homme indifférent, et assez indifférent à tout, il faut bien le dire. Seul au restaurant japonais hier soir, lisant *Le Monde*, je tombe sur un dossier spécial consacré à Chéreau bombardé « prince de la

scène ». Si j'étais normal, je devrais être jaloux, envieux, plein de ressentiment, je devrais ressentir quelque chose, quelque chose d'autre que cette quasi pitié pour ce type pathétique qui a voulu être « le prince de la scène ». On me dira que c'est le journaliste, encore plus pathétique parce que lui n'est prince de rien, qui a ainsi baptisé le grand homme, mais je pense que Chéreau a bel et bien ce sens du pouvoir. Le talent pour ou le goût pour le pouvoir. La domination. Il dit combien la présence de Boulez à ses côtés (sic, formidable !) lui a été profitable ; il ne faut surtout pas être le second, n'est-ce pas ? Vision héroïque de soi. Mais je n'ignore pas que la *virtù* a du bon. Il faut batailler, il doit avoir raison. Plus guerrier que politique ? Peut-être.

Ce qui m'étonne surtout, c'est le côté chien couché des journalistes devant les gens en vue. « Gens en vue », c'est encore la meilleure façon de dire. Et symétriquement leur arrogance mal élevée envers les sans grades. Chéreau est « un artiste de 62 ans, à la séduction intacte ». Il a une maison à Séville où je suppose qu'il va se ressourcer, mais c'est dans son appartement parisien qu'il « accepte » de recevoir ce pauvre journaliste. Il accepte ! Faire de la promotion pour un opéra, y être obligé, ça devient accepter de recevoir les journalistes pour que le lecteur lambda puisse entrer dans l'intimité du grand homme. Il accepte de raconter « un peu de sa carrière brillante, et de ses engagements immédiats ». Je parle de ça parce que la première question qui lui est posée est de savoir comment il a passé le cap des 60 ans. Plus intéressant : il parle du moment où « vient un spectacle ». Ça, c'est un mystère. D'autant plus grand, quand comme moi, on n'a même pas un texte béquille.

dimanche 1er juillet 2007

« La séduction intacte », horrible. Je repense à cette expression en déjeunant avec une jeune femme dont je pourrais être le père. Il n'y a jamais rien d'intact.

Séquence stress. En haut du tobogan. Le livre, le spectacle, les spectacles, sans parler de cette mission à terminer.

Hier, à 17 heures à la Closerie, en queue de *Gay pride*, rencontre avec Laurent Bourdieu, Françoise et Alain. Difficile de le sortir du détail de sa recherche. À la fin seulement, et de manière inattendue, il tente un rapprochement entre le scientifique et l'artiste. Faut-il dire chercheur ou scientifique. Qu'est-ce que se consacrer à l'aventure de la connaissance. Moi, je représente le cochon, celui qui ne veut rien savoir.

Plus fort que le petit moine. Laurent raconte l'histoire d'un camarade d'école à lui, le meilleur des meilleurs, 20/20 en mathématiques parce qu'on ne peut pas mettre plus, Normale Sup, Agrégation, doctorat, et soudain cessation brutale. Et religieux factus est. Il faudrait le retrouver, celui-là. Au moins pour le spectacle n°2. J'aimerais travailler sur des personnages réels et les doubler par des comédiens. Mais des personnages d'aujourd'hui. Galilée ce serait qui ?

La conversation tourne aussi autour de la mathématisation du réel (je dis ainsi). La biologie résisterait-elle ?

Je me situe en dehors de l'aventure de la connaissance. Je suis celui qui ne sais rien. Ne sait ? Scepticisme des autres. Mais si, c'est même étrange de n'être détenteur d'aucun savoir, voire d'aucun savoir faire (c'est moins juste), mais que d'une culture, si l'on veut. Homme de vérité contre homme de culture. Ça ne s'oppose pas toujours, la preuve : Galilée. Je n'aurai fait que cultiver les possibilités d'expression de ma langue maternelle. Certaines possibilités, seulement, of course.

—qu'est-ce que je sais, moi ? Que la terre tourne ? Mais c'est parce qu'on me l'a dit. Je ne le sais pas, je ne l'ai pas pensé. Je peux reproduire une démonstration ? Oui, je suis aussi capable de réciter une fable de la Fontaine.

À la fin de la conversation, Françoise emporte par mégarde...mes lunettes. Ça ne s'invente pas. Qu'est-ce que voir. *Sehen ist nicht glotzen.*

J'écoute *La petite messe solennelle* de Rossini, cependant. *L'Agnus dei*, très beau.

Cet après-midi, j'essaye de lire *La terre ne se meut pas* de Husserl. Ne récolte pas grand-chose. L'idée seulement que je naquis sur un grand vaisseau aérien. Il est vrai que faire un peu le tour de la question Terre (avec T majuscule) vaudrait le voyage. Être sur terre. Le cochon a les pieds sur terre, et il les garde, selon Montaigne, même sur un navire dans la tempête. Chapeau.

Je dois reprendre la formulation du projet à zéro. Profiter de la corvée du texte à faire pour la commission des « dramaturgies plurielles », ça ne s'invente pas, pour mettre les idées au clair, au net. Je dis : projet, mais je n'aime pas ce mot. Chantier est pire ; une nouvelle navigation ? C'est ridicule. Enfin, il faut bien que je rempile (j'étais tranquille depuis deux ans), que je continue à empiler mes spectacles. Pourquoi, au fait ? Parce qu'il est difficile d'arrêter de respirer.

lundi 2 juillet 2007

Le danger du livre : que je me répande, que je ne parle que de moi et de mon petit *Erlebnis*, ça intéresse qui, dès lors que je ne veux pas sombrer dans l'autobiographie. Je ne vois pas, tant que je ne m'y colle pas vraiment, comment éviter cet écueil.

Lassitude à raconter toujours la même histoire, mon triptyque. Ré-écrire la chose. Brecht affirme que Galilée en fait n'a jamais été en danger.

Repris *La terre ne se meut pas*, mais vraiment pour en finir. Je n'en tire rien. Trop abscons pour moi. Bien sûr la terre se meut, elle n'est pas en repos, mais « elle est l'arche qui rend d'abord possible le sens de tout mouvement et de tout repos comme mode d'un mouvement. Son repos n'est donc pas un mode de mouvement. »(28). D'accord. S'il fallait revenir à ce texte ou sur ce texte, ce serait plutôt pour l'épisode n°2. En somnolant sur ce texte.

mercredi 4 juillet 2007

Je ne parviens à me faire à l'idée que c'est l'été. Mais ce n'est pas une idée. Je lambine sur le texte de la mission. Peu stimulé par l'idée que tout cela va finir à la poubelle, ou coupable de ne pas avoir réfléchi assez loin, pour ainsi dire. Bloqué sur le spectacle, sans idée, abruti, hébété (les produits), je ne pense guère qu'au *Théâtre et son tr*, comme écrit préposthume, comme je l'ai déjà dit. Je relis ce texte à l'obscur clarté qu'est *Persuasion et rhétorique* dont je sais qu'il recèle une des clés de ma vie et de mes embarras littéraires. Rhétorique, c'est le mot-clé. Tu peux cliquer dessus et tu en apprendras sur moi. Ces livres dans lesquels on se lit soi-même. C'est du Proust, de l'à peu près Proust, mais il ne faut pas croire que ce soit une bonne nouvelle. On se lit, mais ce n'est pas nous qui nous nous sommes écrits. C'est une frustration sans pareille. Un équivalent ? Jouir de la musique sans pouvoir la lire. La rhétorique au sens de CM, c'est ce qui a fait barrage chez moi à toute écriture universitaire. Il y a des écrivains qui n'écrivent pas; il y a aussi des universitaires qui ne rédigent rien (au moins un). J'aurai passé une

vie d'universitaire en me payant ce luxe de ne (pratiquement) rien écrire d'académique. Je n'aurai fait que parler, j'allais dire que j'ai socratisé, ce qui est bien prétentieux, parce que j'ai plutôt bavassé comme un sagouin. Encore une figure de l'idiot. *Le sagouin* encore un beau titre, dommage que Mauriac l'ait utilisé, surtout comme il l'a fait. Quel ennui que ce romanesque-là. Le sagouin, un joli petit singe. Décidément je devrais écrire mon histoire avec les singes. Je me souviens du sapajou ou sajou... Il y a aussi dans cette affaire le travail salopé. J'ai toujours été incapable d'accomplir un travail bien fait. « C'est du beau travail » ou bien « c'est du joli ». Au théâtre, mes spectacles, on peut dire que c'est du travail bien fait ; mais ce n'est pas grâce à moi mais au professionnalisme de ceux qui collaborent avec moi, comédiens comme techniciens. Travail trop bien fait peut-être.

Tout discours qui n'a d'autre fin ou utilité que lui-même me répugne. Écrire pour être reconnu par ses pairs ou futurs pairs, c'est de la haute trahison. De quoi au juste ? Je l'ignore. Fétichisation des mots. Parler pour parler, parler pour ne rien dire. Voilà ce dont je suis persuadé ; c'est ça la littérature. Vouée à l'échec.

La littérature qui a toujours fait défaut. L'injonction d'écrire, tout doit finir dans et par un beau livre. Mais écrire quoi, puisque je sonne creux. Mon vœu serait de disparaître pour écrire mais je serais bien en peine de savoir quoi écrire. En fait je sens bien dans quel piège je suis enfermé. Car il se trouve désormais que je ne puis écrire que sur le théâtre, et encore pas sur tout le théâtre, mais sur le mien. Donc il faut que je fasse du théâtre pour éventuellement écrire quelque chose, pour avoir quelque chose sur quoi écrire. Donc, je ne puis me retirer du circuit. Il faut que je m'accroche au

rocher et que j'attende l'aigle. Un peu grandiloquent, ça. Rien de bien prométhéen là-dedans.

Mais l'idée de circuit est intéressante. Même si c'est un circuit court, comme le mien. Vous voulez que je vous reparle de mon confinement.

jeudi 5 juillet 2007

La rhétorique égale (=) la malhonnêteté. Faire une thèse, influence de quelqu'un sur quelque chose, à moins que ce ne soit le contraire (cf Virginia Woolf). Une discours ne devrait éveiller que l'admiration. Quelle vanité aussi. Mais qu'est-ce qu'on fait du savoir à côté de la vie, qui s'achète, s'échange. Savoir constitué, institué. J'ai horreur de l'institution, et je ne sais même plus pourquoi. Par dégoût de la gravité. Je n'ai jamais voulu avoir de poids, surtout social. Être un grave sénateur. Sainte-Beuve ou le Sainte-Beuve de notre jeunesse, Barthes, un Sainte-Beuve qui n'aurait même pas écrit *Volupté*.

Déjeuné avec Chantal qui accepte de travailler avec nous. Ai-je suffisamment expliqué le geste de notre opération ? Partir d'aujourd'hui. Je pense qu'elle comprend. Que faire de nos religieuses ? relire Diderot.

Trouve-t-on le *Contre les mathématiciens* de Sextus Empiricus ?

vendredi 6 juillet 2007

Pour être précis, il faudrait distinguer la valeur de matériau du commentaire. Je n'utilise pas la valeur de matériau de la pièce de Brecht. Comment il faudrait dire ? Valeur d'incitation ? Je crois que l'idée aussi de la prise de distance (ne pas considérer la pièce comme actuelle parce qu'éternelle, mais au contraire l'historiser (ce

qui n'est pas exactement la même chose que la considérer comme historique), l'effet d'étrangement qui va avec, est intéressante.

Hier aussi, discussion avec Alexandros sur le projet ; aussi bien la première partie. Que sur ce que nous pourrions proposer à Jérôme. Il faut que je bouge aujourd'hui. Pour l'épisode n°1, qu'est-ce que je comprends ou retiens ?

Principe : la référence à Weill (en quoi elle a un rapport avec le pluriel) ; donc des réminiscences d'un univers musical (fortement lié à l'univers dramatique de Brecht). Reprendre, récupérer de ses musiques, repartir d'elles, les détourner ou déconstruire pour aboutir à des matières sonores plurielles et qui peuvent être éloignées de leur origine harmonique et mélodique mais qui, tout originales qu'elles sont, en gardent la trace. Jeu pluriel ; l'éclatement d'un discours musical pour une partition plurielle. En effet l'idée est de préparer une grande partition séquencée de telle manière que l'action de cochon augmenté sélectionnera chaque soir des éléments différents et dans un ordre différent. (voir le projet Thierry Coduys)

Dispositif : -les éléments d'un quatuor à cordes (qui joue dans le noir) à intervalles réguliers quand il ne se passe rien. Quelque chose off. Quelque chose comme : si Galilée n'avait pas été Galilée, il aurait été musicien. Fils, frère de musicien. Note de la mise en scène : il faudrait rendre sensible l'idée qu'il y aurait pu ne pas y « avoir de Galilée ». Difficile. Ça remet le spectacle à zéro. Créer du différentiel.

Sinon la musique est produite par :

-un travail de transformation (captation, amplification et traitement en temps réel) des bruits ou sons du plateau qui sont susceptibles de devenir matériau sonore et texture musicale élaborée. De sonorités mélodiques jusqu'à l'abstraction des bruits, on tentera d'évoquer un monde musical en constante mutation et comme sans cesse *décentré*. Par exemple chaque bruit de déplacement, contact, frottement, respiration de l'animal se dissociera du corps en mouvement pour devenir sonorité indépendante. Chaque bruit du plateau fera partie de la musique et deviendra à son tour matière en mouvement. La conscience d'un mouvement "sonore" à la fois fidèle et distancé du geste animal, théâtral ou chorégraphique sera un de moteurs de notre démarche.

-un travail sur les voix

-celles des comédiens transformées en temps réel. Faire chanter la voix parlée ou transformer la voix en musique (par exemple les lettres de la fille de Galilée peuvent être lues par une des danseuses qui est italienne et transformée en une musique qui devient une espèce de ritournelle, rendant compte du caractère (compulsivement) répétitif de ces lettres. Rajeunissement ou vieillissement de la voix, changement de sexe. Jeanne Balibar peut ainsi avoir sa voix de femme, en tant que sœur Marie-Céleste, fille de Galilée, mais avoir aussi la voix de son père (le père lisant la lettre de la fille)

-présence d'une voix lyrique, élément vocal « fabriqué » à partir d'échantillons (banque de sons) et produisant essentiellement des vocalises.

-sur la voix du cochon (mais pas en temps réel, sachant qu'il est difficile de faire grogner la bête sur commande). Mais du grognement du cochon peut sortir une parole. Pour le moment, la bête dira surtout un certain nombre de citations peintes sur les poutres de la librairie de Montaigne. Elle parlera donc latin ou grec... Ce qui est la moindre des choses pour le cochon d'Épicure.

-travail avec un piano midi (qui joue donc tout seul), piano augmenté par l'électro-acoustique.

-Il peut être déclenché par l'action de l'animal et donner des séquences purement musicales.

-Ou réagir aux mouvements d'une ou des danseuses ; la musique est donc jouée et générée par les actions et mouvements de ces danseuses. On peut ainsi jouer du piano de loin...

-Ou être lié à la vidéo : filmer des mains, des gestes qui influent sur le piano, etc.

Assez de ces notes assommantes ! À force d'écrire sur ce projet, il s'évente de lui-même et devient insipide. Ça vous couperait l'envie. D'autant qu'il n'en faut pas beaucoup pour la couper, l'envie. Il faut que j'explique cette opération théâtrale, pourquoi elle est liée à une œuvre de théâtre que par dessus le marché, je ne monte pas, mais démonte (redite).

samedi 7 juillet 2007

Ce Sextus Empiricus m'intrigue. Fouillant dans ma bibliothèque, je me rends compte que je n'ai pas grand-chose sur les Sceptiques ; ça me laisse... rêveur.

dimanche 8 juillet 2007

Les corvées : finir le dossier « Dramaturgies plurielles » ; la rédaction du rapport sur la formation et une note pour l'Opéra Comique. Sans parler de la lettre à Claire David (je vais faire ça sous cette forme).

Des discussions d'hier : Jeanne et sa mère. L'une et son double. Il faut trouver quelque chose. Elle défend la science ? elle rectifie à notre manière le mythe de G. Mais quel est notre point de départ ? Il y a quelque chose sur quoi nous n'avons pas assez réfléchi le fait qu'on ne monte pas la pièce de BB ; comment ça se matérialise. Petit apologue là-dessus. Y a-t-il des documents de la mise en scène de Brecht ? Jouer et travailler sur les photos. Ou sur le film de Losey. Des éléments de décor. Que Nicky travaille sur la déconstruction du décor de Brecht. Mais il y a aussi le couvent, la ferme de Montaigne, autant que sa librairie. Il voit sa porcherie depuis l'ouverture de sa tour. La Renaissance.

Les danseuses : le *gestus* auquel je tiens : aller rechercher en elle la nonne.

lundi 9 juillet 2007

Idée de la bande passante en bas du plateau, comme sur un écran de télévision. Ou un prompteur. Un jeu d'écrans

samedi 14 juillet 2007

Après Avignon. Désintérêt (j'ai envie de dire que ça vient de la désappétence) pour les spectacles vus. Pas même le goût d'en rendre compte. Curieux rapport à la fête de famille ; toujours pareil chez moi, j'en suis et n'en suis pas. Journée « robots » qui s'est traînée ; plus France Culture (chez François Noudelmann 06 75 22 97 64) avec Bailly et Novarina, la joie. Pas une trouvaille dans tout ça. À la sortie de l'émission, Bailly me dit qu'il a toujours préféré Descartes à Rabelais ; j'acquiesce uniquement parce que je me rends compte que j'ai lu davantage Descartes que Rabelais. Mais ce n'est pas pour reparler de Janotus de Bragmardo. Je n'ai plus de comptes à régler avec lui. Les seuls points sur lesquels on pourrait revenir : le désenchaînement dialectique du chœur, la question de la disjonction.

Un peu désolé qu'il n'y ait pas eu de discussion sur la philosophie et le théâtre. J'aurais aimé mettre en cause le seul philosophe qui nous reste, les autres étant morts, Badiou. Ou parler du partage du sensible, selon l'autre philosophe qui nous reste. Ou dire que mon théâtre n'avait pas de souci philosophique. J'ai simplement pu caser quelques artauderies sur le « maniement direct de la scène ». Rien contre le religieux ni la prédication, etc.

dimanche 15 juillet 2007

Rêvasserie de réveil : comment on passe du 1 au 3, je parle du *Traité des passions* 1 au 3. Pas par le 2. Mais j'oublie toujours Goethe dans cette histoire. Lien entre les passions, en tant qu'elles ont un substrat chimique et l'amour passion, les *Affinités électives* ? Le *Faust* comme l'œuvre qui fait droit et à l'amour passion et à la science passion. La chimie comme vexation. C'est plus fort que les petits essais à la mode. Vous voyez ce que je veux dire.

—pour la science passion, voire. La passion de vivre, oui. Lien entre *libido sciendi* et *libido dominandi*.

Mais il y a dans le *Traité des couleurs*, il y a déjà le *Faust* (tout cela serait à basculer du côté du livre). Je fais un *Galilée* parce que je suis passé à côté de mon *Faust*. Chez Goethe, la tension science/poésie. Il y a chez lui cette curiosité (désir de connaître, de savoir, cet appétit-là) qui est opposée au régime de la pensée (de Montaigne par exemple). C'est cela qui m'intrigue : la curiosité. L'homme incurieux ; l'homme indifférent. Ma débilité intellectuelle ; le cerveau que je n'ai pas.

Je regarde justement à des fins particulières le livre sur les *Trois traités* et mon introduction : ressassement. Je dis toujours la même chose, et ce que je réalise est de moins en moins fort.

Comment avec G pourrais-je reprendre une initiative forte ? Dans la forme ?

La question de la géométrie (est-ce que nous pouvons nous en sortir avec la seule question de la géométrie –qu'est-ce qu'un géomètre ?-) La géométrie représente le savoir le plus proche de la conscience de Dieu. « L'intelligence est préférable à la foi ». Voir le cours de Merleau-Ponty (*L'union de l'âme et du corps*) que j'ai envie de lire à propos du comédien. C'est tout autre chose que je trouverai au bout du compte.

Une phrase : les questions que seul Dieu se pose encore. Les curés partout, surtout au théâtre. Baisse du niveau de la réflexion. Dieu réapparaît (il ne renaît pas, il réapparaît) comme une tache qu'on n'a pas pu ravier.

Mais chez Descartes, théisme théorique et athéisme pratique. C'est ce dernier qui a gagné.

G : la question de la vérité et celle du sens de la vie ne sont pas les mêmes. Mais ne pas s'éterniser sur le cas des petits esprits avides de sens.

Dans « Pensée » du *T & son tr* : relu le brouillon de la *Leçon Inaugurale* d'Alain ; les affinités électives. Curieux cette convergence d'un grand travail scientifique avec un modeste travail artistique. La rage : et personne pour s'en apercevoir. Je repense à notre conversation sur la fin de *Qu'est-ce que la philosophie ?* de Deleuze et la question du cerveau. Je suis plus à l'aise avec le *chaosmos*. Mais je ne parviens sans doute qu'à faire de la cacophonie avec le (ou du) chaos de ma pensée. Le théâtre comme ratage de la pensée, sa vraie défaite. L'idée de terrain de jeu. La scène comme terrain de jeu.

Ma disparition (l'histoire de) : je suis sans opinion. C'est vrai : le philosophe n'a pas d'opinion. L'artiste non plus. Je suis encore capable de connexions horizontales et de connexions verticales.

Que faire des « idées vitales » de Deleuze ? L'homme absent du paysage (Cézanne), mais tout entier dedans.

mardi 17 juillet 2007

Départ (tardif, cette année) pour La Roque. Imprimé hier les « Notes » du *Théâtre et son trouble*. Julie me dit que c'est lisible.

mercredi 18 juillet 2007 (La Roque)

Mes petites habitudes vite retrouvées ici, après élimination des toiles d'araignée et expulsion des chauve-souris.

Écrire sur le trouble ; c'est malin, ces temps-ci. Contrôlé positif à la testostérone.

Pour le livre : salade ou compote ? J'ai Claire David tout à l'heure au téléphone : je lui promets mes pages pour la fin du mois, et qu'elle en fasse ce qu'elle veut. Advienne que pourra, une façon de se foutre à l'eau ; je m'engage et je verrai après. Ma seule façon de m'en tirer ? Je dois le faire sans le filet des livres ; ici je ne suis pas dépaysé, c'est le moins qu'on puisse dire, mais je n'ai pas tous mes livres. Il y a quelque chose en moi qui m'oblige à parler sous l'autorité des autres. Surmoisé. Il vaudrait mieux que je creuse en moi, même si c'est ma tombe que je creuse.

Les deux moments où j'ai touché le fond du dérisoire de la vie intellectuelle que je menais : quand, en juillet 69, j'ai été invité à parler de Janotus de Bragmardo à ma leçon d'agrégation, alors que dans la nuit, les hommes venaient de marcher sur la lune, et le 11 septembre 2001 quand l'annonce de l'attentat me surprit à la campagne (ici) en train de traduire Ovide. Deux moments étrangement pénibles.

Une idée pour le spectacle : un plateau de garçon de café avec des boules dessus. La garçon de café qui élève son plateau au dessus des gens et des tables, et qui jongle.

jeudi 19 juillet 2007

Il pleut, pluie d'orage, mais pas du bel orage lourd du Sud-Ouest. Quelque chose de frais dans l'air, déjà automnal. Je note que je puis faire ici des remarques sur la pluie et le beau temps, mais pas sur moi-même : la vie privée a disparu de mon souci d'écriture, il y aurait beaucoup à dire là-dessus (pas envie, pas le courage de renifler dans ma poubelle, de faire le tour de mon désastre, comme on fait le tour du propriétaire), mais mon intérêt pour la politique aussi s'est dissous dans la médiocrité de notre histoire ; la pluie du

coup tombe plus dru (ou drue ?). Pourquoi je n'ai jamais voulu être acteur de la vie politique (il y aurait beaucoup à dire là-dessus), -pas capable de servir, impuissant à agir plutôt, pas cette énergie, je préfère rester croupir dans les mots (parés d'une étiquette prestigieuse jusqu'à peu, la littérature). Ah ! agir.

—mais la littérature tu l'as trahie !

La littérature ? mort pour ça- bref, on dit qu'une des grandes formules du siècle (le précédent) a été quelque chose comme je ne rentre pas à la maison; moi je ne suis jamais sorti de chez moi. Je suis resté là, à ressasser. En fait, je ne sortis de chez moi que pour aller m'enfermer dans des théâtres. Où ça sent le renfermé. Pas fait pour l'action, perdu pour le monde, perdu le monde (y revenir, pas au monde, à cette question). Chez les morts.

Bon, je n'ai pas fait de politique (intéressante expression faire de la politique, « ce petit, il fera de la politique »), et encore maintenant quand il me prend d'en parler, de m'échauffer un peu et de polémiquer un peu entre amis, on me dit tu aurais dû faire de la politique, mais je n'ai rien fait, incapable de faire, privé de ma capacité d'agir, les nerfs, préfère rêvasser) je n'en n'ai pas fait et dans mes « petits papiers », je n'en parle plus. Rien de pire que le discours de l'observateur, de l'éditorialiste, l'horreur (parce que je suis fils d'éditorialiste, vivre au jour le jour et penser à la petite semaine). Je n'en parle pas parce que je ne pourrais rien en dire qu'on ne sache déjà ou qu'on ne lise déjà. Ou alors il faudrait beaucoup travailler pour comprendre quelque chose du monde et de son cours, et je suis trop paresseux. Je sais bien que si je n'avais pas été épargné par l'Histoire, si elle m'était rentrée dedans, j'aurais dû réagir, je ne sais comment. Il suffisait de naître vingt ans plus tôt, et quelle vie différente j'aurais eue ! La vie, c'est quelque chose

que j'ai voulu écarter, la vie, le travail, la société, les autres, le monde, adieu prématuré. Je ne suis jamais venu au monde. Je pensais à ce lien non-tissé avec la politique à cause d'un trait d'humour des journalistes du *Monde*, ça arrive, qui présentaient les membres de la commission pour la réforme des institutions, nommée discrétionnairement par Sarkozy et où figure l'inénarrable Luc Ferry, lou ravi de la vie réussie, tu parles (bis). Alors que les autres sont présentés en fonction des idées dont ils sont partisans (présidentialistes ou partisans d'un Matignon fort, Ferry est étiqueté kantien). C'est dadaïste. C'est là qu'on regrette de ne pas être journaliste au *Canard enchaîné*. De même, j'aurais aimé commenter l'évasion, ce 14 juillet, du braqueur depuis la prison de Grasse, alors que le Président refuse toute grâce ce même 14 juillet, et que le malfaiteur accomplit son exploit en hélicoptère le jour où le même président fête le centenaire de cette étrange machine volante. Il y en a qui ont le sens de l'humour.

Où ai-je trouvé ces jours-ci cette idée que les cosmogonies qu'écrivent ou imaginent les hommes sont comme des dessins qu'ils tracent sous leur parapluie. Une idée de décor ?

Ce qu'on se cache à soi-même : comment s'attaquer à ça, et ce serait utile pour le travail sur la croyance. Je ne me connais que trop ; mais qu'est-ce que je me cache à moi-même ? Peut-être rien : il n'y aurait pas de secret. Mais la poutre et la paille (mieux que *La faille et le foutre*, le titre d'un livre que je concoctais sous Mitterrand).

On ne peut se cacher les maux du corps : mais les maux de l'âme, ils nous sont cachés, on ne veut, on ne peut jamais en faire l'aveu.

dimanche 22 juillet 2007

Je ne pense pas beaucoup au spectacle ; obsédé par le livre. J'ai dit à Claire David que je donnerai la première version à la fin de ce mois. Ça crée de l'urgence. Stéréotype du type qui écrit l'été dans sa maison de campagne ; tout cela est bien plat, même si je glorifie du titre de « librairie » la baraque où je travaille.

En cherchant un mot dans mon petit Littré de poche, je lis : truble ou trouble : « filet en forme de sac attaché au bout d'une perche ».

Nous fêtons l'anniversaire d'Agathe : 33 ans. Avec un jour d'avance, mais c'est dimanche. C'est recomposé adonf : Claire, Cyril, Magda, Léocadie. Pas beaucoup d'ADN en commun. Mais, chut !, c'est un journal de travail. J'ai tenté une bonne partie de la nuit de reclasser les notes en fabriquant quelques paragraphes à la Musil. Il n'y en a pas encore assez. Il y a du matériel, c'est un fait. Mais vraiment entre bouteille à la mer et bouteille à l'encre. Le problème, c'est que la bouteille à la mer ne devienne pas « bouteille à l'ancre ».

Je vais essayer de voir quelle gueule a le canevas.

lundi 23 juillet 2007

Toujours dans mon ravaudage/radotage. Je ne sais quelle allure cela aura. C'est assez moi. Je lisote des choses et d'autres : Vitez (quelle déception, pas un texte qui tienne le coup), Chéreau sur *Lulu* (« prononcer Loulou, accent sur la première syllabe », nous enseigne-t-il), tout en psychologie, et Craig que j'aime bien avec son idée, foutue pour moi, d'un avenir du théâtre.

Histoire de génisse : une génisse tuée ce matin par un peuplier fauché par le vent d'orage. Sa viande morte pas loin de moi.

mardi 24 juillet 2007

Je m’amuse à changer l’ordre des paragraphes dans les *Notes du Théâtre et son trouble*. L’idée de paragraphe ne me paraît pas mal, mais faut-il en inventer beaucoup. Curieusement du plaisir à ce travail.

L’idée de l’autre livre, *Théâtre incomplet* (pour mes œuvres complètes) : j’y mettrais tout ce qui concerne les spectacles et tout ce que je n’ai pas mis dans les spectacles. À ce sujet, il faudrait trouver une formule pour le paquet Galilée. L’idée d’une leçon ininaugurale (non augurale, comment dire ?) pour faire pendant à celle d’Alain. Ou bien appeler ça : « ceci n’est pas une leçon inaugurale ». Un texte d’inhabilitation, mes résumés de cours (40 ans de carrière, 20 pages ou 40 pages, je leur dois bien ça, à mes étudiants) (aussi ce que j’ai retenu de mon enseignement), et puis bien sûr *Comme un voisin comme un arbre* et ce *Théâtre incomplet*. Et le modèle d’une lettre d’amour. Un petit essai sur l’amour en Occident à la fin du XXème siècle et au début du XXIème. Ce que j’ai retenu de l’amour. Ce serait mon programme jusqu’à ma mort. Reste à savoir quand elle va survenir.

Il y a encore peu ma seule curiosité n’était plus de savoir quels spectacles je pourrais encore faire, mais consistait à rêvasser à la manière dont la mort allait s’emparer de moi. Comment allais-je mourir, et accessoirement, quand.

Ce qui se perd dans les partitions au fur et à mesure du travail des comédiens : la criblure. Il serait intéressant de considérer sur des exemples bien choisis de voir ce qui n’est pas passé au théâtre.

mercredi 25 juillet 2007

Si ça continue, je vais être contrôlé positif à la testostérone, sans artifice.

Mis bout à bout mais dans un certain ordre 200 feuillets de trouble. N'ose pas les relire. Il faudrait arriver à 62 §, ce serait joli, un pour chacune de mes années. Dans la journée, et une journée de beau temps d'été, l'exaltation manque. L'obscurité arrange les choses, la nuit. Je ne sais comment procéder maintenant. Ce qui manque, assurément. Le trouble et son double (le contraire plutôt) : la cas Vila-Matas. Là il y a encore texte à faire. Des choses référentielles sur le comédien, également. Et ma disparition, il faudrait que j'y retravaille.

Il faudrait que je m'essaye à la phrase courte, et en faire de longues par endroits, et travaillées. Une formule.

Je ne sais pas si j'ai jamais eu du succès. Les spectacles se sont succédé, voilà ce que je puis dire.

jeudi 26 juillet 2007

Dans *Le théâtre et son trouble*, mettre davantage d'éléments renvoyant à l'expérience du travail théâtral (mettre dans §15 ?). Il y a le démontage après la dernière, par quoi, paradoxalement je commencerai puisque c'est cela qui m'est venu en premier, aussi parce que ça me démonte. Parce que pour moi, il n'y a plus de rapport physique avec la scène entre la première et le démontage. Il y a la dépossession par les spectateurs ou le don aux acteurs (c'est à eux de jouer, pour le coup.), et la fin, la mort du truc au démontage.

Plus de choses sur le lieu dans lequel on vit, le théâtre ; protégé du monde mais pas des émotions fortes de la vie. Un concentré de plaisir, de joie, de peur, de rapports heureux ou malheureux avec les autres, l'autre, autrui, vous. Je pense que pour moi l'art ne réside pas dans le produit (vite cheval évanoui, bonjour tristesse),

mais dans la vie d'artiste, DANS le théâtre. La MC93, en parler. Là pour un moment, un temps, mon imagination a le pouvoir. Parler du pouvoir du metteur en scène. Une vie de démiurge dérisoire, mais je fais ce qu'il me plaît. Il y a aussi le principe de réalité (les relations entre personnes réelles ; besoin d'une autre réalité, pas plus réelle que la réelle (pas de grands mots). Mais il faut parler de cette double vie. Je passe mes idées, je ne sais comment dire, je les enfourne, et elles ressortent cuites, mal ou bien, racornies ou délicieuses.

—ça sent aussi le renfermé.

—j'aime ça. Je suis en fait un type renfermé. C'est-à-dire que j'en rajoute sur l'enfermement ontologique.

Le théâtre comme façon de vivre (je ne dis pas art). Pourquoi je fais du théâtre : pour fuir le monde, et en créer un petit à moi, avec ses règles de vie, l'amicalité. Par exemple, je n'aime pas travailler dans le conflit. Un monde utopique. Le théâtre ne change pas le monde ; il me *change de lui*. Je ne lui en demande pas plus.

Par exemple, le matin avant la répétition de l'après-midi, je prends mon café crème au « Chien qui fume » (adresse), je lis le journal, je suis bien conscient des problèmes qui agitent le monde, et dont j'ai toujours été un spectateur attentif (je sais que le monde existe, même si je l'ai perdu, même si je suis perdu pour lui), et l'après-midi une espèce d'époché *phénoménologique*, mise entre parenthèses ; imagination matérielle. Ensuite, très vite, pour peu que j'entre en matière, je ne lis plus le journal, ne vais plus au « Chien qui fume », je ne suis plus que le spectacle. Je suis dedans, comme on dit, une sorte de folie, bel et bien dans un ailleurs, dans un autre monde (et qui n'est pas un monde). Il n'y a pourtant pas de solution de continuité entre le monde réel et le théâtre, je ne

prends pas de drogue, j'y vais en transport en commun (avant en voiture), et pourtant il y a une rupture avec le monde réel...

—ça fait peut-être la même chose pour tous ceux qui vont au boulot. Rassurants, les autres, l'équipe comme on dit. Ils sont la preuve que je ne suis pas fou. Je leur renvoie mon idiotie à la figure. Ils travaillent.

vendredi 27 juillet 2007

On pourrait croire, à voir la Une du *Monde* à l'importance du spectacle vivant : Ariane qui refuse le Collège de France, un opéra hué à Bayreuth et la mort d'un comédien. Pas mal.

Un été d'abeille neutre. Je ne donne plus cher de ma peau. Un peu plus cher que l'été passé, quand même.

Dans le *T & son tr* peut-être pas assez question de mon panthéon : de mon rapport à ces personnages dont je ne raconte pas la vie, mais par qui je me laisse envahir pour m'oublier. Une espèce d'exotisme. Des personnalités antagoniques, pas antagonistes ; je n'ai pas de rapport antagoniste avec eux. Des gradients : de la plus grande identification (Montaigne, ou Lucrèce) à l'antipode, les savants. (S'approprier ce qui est le plus étranger à sa propre nature, lutter contre l'idiotie). Celui qui habite à mon antipode. Je m'éloigne de moi, je prends le large, une espèce de suicide à la Jules Lequier : tu te fous à l'eau et tu nages. Disons que dans ce livre, je me regarde disparaître avec un brin de complaisance. Lucrèce ou Ovide, je peux encore les prendre pour moi (m'y retrouver, penser qu'ils ont parlé à ma place), mais avec Goethe, Descartes, Racine, Turing, Darwin, Galilée, et ne parlons pas de Sophie Kovalevskaja, pas question. Ça tourne autour de la question du scepticisme. La question de la connaissance ; là où j'en suis. Galilée aux antipodes

(mais tout ça n'est évidemment pas à mon honneur). Et le cas Kafka. Ça a basculé avec Kafka ou Goethe ? Le scientifique, l'homme de vérité et le comédien. Faire un § le savant et le comédien. Il faudrait que je mette au clair mes idées sur les rapports de Brecht avec Stanislavski. Voir le texte que j'aime bien « Le comédien doit s'y connaître en bœufs » (1081).

Mon comédien : tout à coup au milieu des discours dans lesquels il barbote ou se noie, un geste concret, immédiatement lisible par le spectateur. Manger une pomme, même si tu n'as pas de pomme dans la main. Mettre un chapeau. Pour se regarder dans un miroir (même s'il n'y a pas de miroir) ou pour sortir, même si tu ne sors pas. Taper sur le clavier d'un ordinateur, ou encore travailler devant un ordinateur, même si... (cf. *Turing Machine*). C'est ce que j'appelle l'effet Klee.

Le comédien « au point mort » (beau titre) : la carafe. Intéressant. Ne pas produire de signe est encore en produire. (cf. comment commencer un spectacle). Faire l'inventaire des commencements (finir aussi est difficile ; je suis moins bon ; quant à ce qu'il y a entre le début et la fin...)

Pour Brecht, le comédien est aussi un homme de vérité (« la vérité socialement utile »)

—que fait-on d'une vérité, si belle soit-elle ; si on ne peut pas s'en servir ?

Pousser Brecht, jusqu'au contresens. *Le Petit organon* et les pâles créatures d'éprouvettes sur le plateau, de schématiques produits cérébraux. Pousser l'esprit de parti jusqu'à sa dissolution. Vivre sur les défauts de Brecht.

Lutte du cerveau contre lui-même : volonté contre chimie. Liberté contre physiologie. La vie comme combat contre la physiologie. Exemple de l'amour impossible.

Caser dans le livre, à propos de la formation des comédiens : « au lieu d'escrime, exercices de tir ». (955). Ne pas vouloir être Hamlet ou Don Juan, mais changer son environnement en théâtre. Changer tout en théâtre. Moi, c'est mes livres que je change en théâtre.

« Nous ne verrons sans doute jamais sur la scène une Marguerite qu'il vaudrait la peine de séduire. » (BB 957)

L'effet minimal (958) ; je lis l'effet animal !

Ce que je néglige trop dans ce que j'ai déjà écrit, la question du divertissant (pour éviter de parler de divertissement. À rajouter dans l'aimantation)

L'optimisme de Brecht : que le comédien ne cherche pas à se montrer en roi, truand ou assassin mais qu'il veuille les montrer aux spectateurs. « À mon sens, le véritable comédien a le désir et la capacité de montrer d'autres hommes, de présenter au public des hommes qui sont totalement différents de lui ; c'est le désir et la capacité d'observer les hommes qui font le véritable comédien. »

Aiguiser des arguments contre Stanislavski : le côté progressiste de son système est, pour Brecht, d'être justement un système. Systématiser l'identification. Et les vertus de l'observation.

samedi 28 juillet 2007

Impression après impression du *Théâtre et son trouble*. Je me demande si je n'ai pas tout bousillé. Peut-être ne suis-je capable que des petites giclées de la première version. Cela est devenu, non pas une macédoine, mais de la choucroute. Comment vais-je m'en

sortir ? J'avais pensé hier soir à la version romanesque : je raconte le tout à la comédienne (Jeanne B). Mais je suis bien maladroit, et risque fort de verser très vite dans le mentir – vrai que je dénonce d'ailleurs.

Il faudrait être le plus sec possible. Mais sans être aphoristique. Exercice d'écriture : j'écris comme j'expire. Le manuscrit : il faut tout reprendre, et trouver l'allure. Tout est affaire d'allure. Je dis ça pour le lecteur aussi.

dimanche 29 juillet 2007

Grisaille. L'important, c'est de prendre plaisir à écrire le truc. Pas évident ; et ne dois-je pas prendre le temps qu'il faut cet été, et tant pis pour Claire David. Parce que ce mois de juillet, j'ai pas mal lâché Galilée. Dangereux quand même.

Songeant à Stanislavski que je connais mal, dans le fond, jamais pu vraiment m'y intéresser (il ne me sert pas à grand-chose dans mon travail), je me formule ceci : je me fous de l'âme humaine et de l'étude du cœur humain. C'est le cerveau qui m'intéresse.

—et si c'était pareil ?

Maigret dit : je ne pense pas, je cherche. À utiliser (mais pas pour la défense de la recherche rhétorique universitaire).

mardi 31 juillet 2007

Dans tout ça, une certaine alacrité est nécessaire.

L'acteur : disparition de Michel Serrault : grande photographie à la une du *Monde*. C'est le cinéma qui veut ça, comme pour Mühe. Question : quel artiste mériterait cet honneur ? Il faut être populaire. Montrer aux lecteurs qu'on est des leurs. Quel écrivain ?

Vous pouvez chercher. Une de *Libé* sur la mort de Bergman. Quand même.

J'avance peu dans le replâtrage du manuscrit. Pas suite de fragments, ça c'est un progrès par rapport aux premières notes. Mais n'est-ce pas un peu ridicule, ce romanesque un peu gauche ? Et ne risqué-je pas de sombrer dans le « mentir-vrai » que je ne laisse de dénoncer ?

Ce que je pourrais dire sur le caractère éphémère du théâtre, qui *unum diem vivit* (dies, masculin ou féminin, je ne sais plus rien), et qui fait que le spectacle n'est jamais qu'un passage. L'idée n'est pas mal. Ce sont des moments (le théâtre est toujours dans le temps ; il ne reste pas d'objets ; c'est passé, c'est du passé, etc.), des moments par où l'on passe, par où je passe seul, seul avec mes amis, saisonnièrement (une activité saisonnière ; je suis un saisonnier du théâtre, à rajouter) où des gens, mes sympathiques spectateurs, ceux qui ont de la sympathie pour moi, ne font aussi que passer.

Je lis pour mon travail les *Illusions comiques* de Py. Quelle vulgarité de pensée. Une farce, oui, mais facile : raillerie mais qui se roule dans le pathos. C'est surtout la facilité qui me dégoûte, même si, dans le genre, elle n'est pas sans talent.

M2M : « Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme. Aussi que, à la vérité, les bons auteurs m'abattent par trop et rompent le courage. » (852)

Oui, la fréquentation des bons auteurs, mes morts, a rompu mon courage littéraire.

mercredi 1er août 2007

Je n'ai jamais réussi (voulu ?) à me faire bien voir. Je ne voulais pas être aimé de mes professeurs. Mais plaire ?

Py le côté hybride Claudel-Guitry. Pas très juste. Juste polémique.

Le livre qui devrait être unique (l'écriture infinie) et les spectacles qui sont finis et on enchaîne spectacle après spectacle. Du discret contre le continu de l'écriture littéraire.

jeudi 2 août 2007

Un brin d'angoisse cette nuit en songeant au degré d'avancement, d'inavancement plutôt, du manuscrit. Je ne sais trop quel parti prendre ; arranger la première version qui a le mérite de l'authenticité ou continuer à vila-matasser maladroitement comme je fais, et avec complaisance (mais je suis aidé pour ça) depuis ces quelques jours. Il y a la version sèche, et la version romanesque, plus littéraire.

Mettre au propre : le fil du temps. La sélection difficile.

Terminé la lecture, pour information, des *Illusions comiques* de Py ; on comprend pourquoi Sarkozy a été élu. En même temps, ça me désarçonne ; cette farce est en réalité pleine de ressentiment, mais elle a le flair politique. La droite décomplexée, quelque chose comme ça. De là il est compréhensible, que l'éloge du théâtre ne peut être que farcesque (agrémenté de formules qui servent de style et doivent être la preuve d'une imagination inventive, créatrice, qui font que le spectateur petit-bourgeois décomplexé y voit de la littérature : le Poème).

Aïe, journée de dépression. Incapable d'avancer ; je crois que je me suis fourvoyé ; d'abord dans les versions *plan*, en essayant de regrouper les fragments , ce que j'appelai mon picaresque. Résultat : un salmigondis pas croyable. Et puis installer de la narration façon

Vila-Matas, écoeurant. Graisseux. Pas doué pour ça. Il faut que j'en revienne à ma sécheresse du début.

vendredi 3 août 2007

Je ne cherche pas l'anonymat. Sur ma disparition : le masque du nom propre. J'ai tenté de me faire un nom. Injonction paternelle : qu'est-ce que vivre, c'est se faire un nom : en un, la littérature (Montaigne, le pur nom qu'il écrit à sa manière dans (sur) son dos, première machine genre colonie pénitentiaire), et Flaubert ; en deux : la politique ; ça s'arrête là. Un nom sans image. Idéal blanchotesque, d'une autre époque, à laquelle je continue d'appartenir.

—Mais Sartre, on le reconnaissait dans la rue...

—c'est vrai. Il y a des écrivains qui ne sont pas sans visage : Rimbaud, Kafka et sa fameuse photo, Sartre qui louche. La photographie de l'auteur. Je n'aime pas être photographié. Faire l'article pour Marie-Madeleine là-dessus.

Vila-Matas : « Bataille disait qu'il fallait, secrètement ou non, devenir un autre ou cesser d'exister. Il avait déniché une formule ultra-subtile pour cesser d'être soi-même : l'être. » (*Le Voyageur le plus lent* p61). Ça se retourne, et c'est de cela que je voudrais parler.

samedi 4 août 2007

Enlisé dans *Le Théâtre et son trouble*. Je reprends pour le moment la première version ; il faudrait seulement que je la complique pour gommer le côté suite de fragments. Il y a aurait la forme dialogue plus spécialement vouée à quoi ? ; les lettres à Jeanne et d'autres, et les § (dramaturgie ?). Et il ne faudrait pas oublier le Journal.

dimanche 5 août 2007

Impossible de prendre les bonnes décisions quant au livre. Je me sens pressé par le temps (je n'ai déjà plus le temps de faire bien ce livre, de bien faire). Tort de ne pas être seul ici à travailler ; en fait la concentration est impossible, puis monte l'inquiétude pour le spectacle auquel je ne consacre pas une minute de mon cerveau.

Pour le *Galilée*, il faudra trouver quelque chose de simple et radical. Facile à dire. Comme un chantier à la ferme, où il y aurait un observatoire. Il y aurait cette fiction, on a dépossédé un paysan épicurien (attention à ce mot) de son champ où l'on a placé un observatoire. Ou deux ; il râle, le paysan contre la science. Il a une connaissance utile des étoiles et des saisons. Ma réflexion sur l'animal machine.

Hier Freddy envoie une photo de Bibi : elle ressemble à une truie.

Dire le vrai ou dire le bien : nos prêchi-prêcheurs confondent les deux.

La littérature, et le bousillage (« mélange de chaume et de terre détrempée. Fig. Tout ouvrage mal fait , peu solide ») : pourquoi je préfère dans le genre *L'Homme Sans Qualités* à *Ulysse* ou même, -mais là il faudrait tempérer-, à la *Recherche*, parce qu'il est inachevé. C'est déjà anti-aristotélicien (involontairement). On n'en finit pas, et les fables sont interminables. Cf. Artaud. Il me plaît de ne pas savoir si Ulrich et Agathe couchent ensemble.

Deux idées pour organiser le texte du *Théâtre et son trouble* : un ordre non rhétorique, essayer de fonctionner comme le cerveau, qui pense à sauts et à gambades, qui connecte à sa manière, qui revient, par des circuits à lui à des motifs qu'il fait varier, (une suite

de motifs, ce qui me met en mouvement), qui a ses motifs obsédants, et une macédoine formelle qui est au contraire très rhétorique qui joue avec les procédés : la lettre, le dialogue, le fragment aphoristique, le journal, le manifeste, etc. C'est entre ces deux options que je me balade en buridanisant.

Jules Berry n'a jamais pu apprendre son texte. Aujourd'hui je ne pourrai pas jouer. Pourquoi ? Vous êtes souffrant ; non, c'est le souffleur qui est malade. Freddy pourrait être le souffleur de Perrier.

Cette *affaire Galilée* renoue les choses à partir de la *Génisse*, d'Ovide, de la bonne intuition de l'époque. Et ce pour des raisons esthétiques autant que personnelles.

Je ravaude, je ravaude (ravauder, tenir des discours hors de propos). Quelle fatigue, la gorge irritée par le tabac (vieilles pipes d'ici, de la librairie). La question du comédien : le rôle (JB), puis la découverte de la question de mon idiotie, ma singularité ; une infirmité. Pas une question esthétique au prime abord (mauvais). Est-ce cela qui a donné son pli à mon théâtre ? Sadisme ou au moins violence à l'égard des comédiens. Les empêcher de jouer des rôles, mais pas de jouer. Demain reprendre à l'« Avertissement au lecteur » qui m'amène à mon idiotie, clé sans doute de la question précédente. Que je règle en continuant par une nouvelle lettre à J.

lundi 6 août 2007

Remise en marche du projet Galilée aujourd'hui. C'est une nécessité, même si je ne termine pas le livre. Le livre, il faudrait vraiment le faire. L'écrire, tu sais ce que ça veut dire ; que ne l'ai-je fait comme

j'aurais pu toute cette année dernière ! Ne publier que des écrits sur le théâtre. En même temps. Mais lesquels ?

Le livre : ce ne serait pas mal que j'essaie de faire l'implantation aujourd'hui (ce que j'appelle le plan de masse). D'un autre côté, quand c'est mis ainsi en place, c'est souvent irrécupérable pour et par l'écriture.

Comment relancer *G* ? Faire le point tout à l'heure (l'après-midi).

Ce que je dois rajouter : au début dans le § : « ceci n'est pas un livre sur le théâtre ». Pas question de savoir où va le théâtre, s'il est nécessaire ou pas (tout ça devrait déjà se savoir depuis le temps) ou encore pire : les tendances actuelles du théâtre, ou pire encore : ne vous attendez pas à ce que je réponde à la question : qu'est-ce que le théâtre ? Je la laisse aux Herrn Doktoren. Je vais même aggraver mon cas : cet ouvrage ne dira même pas ma place dans le théâtre contemporain, si elle en a une. J'aimerais qu'il ne parle pas trop des spectacles eux-mêmes, après tout, ceux-ci devraient se suffire à eux-mêmes, et j'ai déjà eu l'occasion d'écrire autour d'eux, etc. Et par quelle fatalité faut-il que tous les discours tenus sur le théâtre par les gens de théâtre virent à l'apologie de cet art quand ce n'est pas à l'auto-apologie, auto-célébration de celui qui parle. Des plaidoyers. Ces pages, si j'en viens à bout, il faudrait qu'elles tiennent le coup même pour quelqu'un qui n'aurait pas vu mes spectacles (sur 6 milliards d'humains, ça fait du monde), je vais plus loin, pour quelqu'un que le théâtre n'intéresse pas ; que ça se lise comme un roman. Et quand je dis cela, c'est parce que je suis de bonne humeur en ce moment, le roman n'étant pas mon fort.

—oui, j'aurais rêvé d'être un écrivain, je ne voyais pas comment remplir ma vie, donner forme à ma contingence (elle-même découverte dans un livre, à 13 ans et demi), et je me suis trompé de

place : je suis un personnage littéraire, je dis ça doucement, pour dire que je suis un personnage de roman (un roman sans fables, où il ne se passe rien, etc, une espèce d'anti-roman).

Sur le comédien, là il va falloir être subtil. Ni la flagornerie du metteur en scène qui sait qu'il doit flatter la bête dans le sens du poil et qui surestime le comédien, ce poète qui écrit sur le sable, je ne sais plus qui a dit cette ânerie, ou ceux qui les haïssent et qui veulent exercer un pouvoir total sur eux (il y en a qui aiment ça) ou qui les haïssent carrément comme Artaud ou s'en méfient ou veulent s'en débarrasser comme Craig. Ma position là-dessus peut paraître contradictoire ; je les prive de leur plaisir (voire, ou leur en fait découvrir un autre, plus cérébral), mais j'ai besoin d'eux et leur fais toute confiance, au point que mon théâtre repose sur eux.

mardi 7 août 2007

Nuit pénible quasi blanche (le vin blanc fait la nuit blanche, blanchit nos nuits) à remuer ces histoires d'idiot, et à tousser. Être personne pour vouloir être quelqu'un. Des réflexions sur l'idiot du village, une institution ; irrécupérable, mais un personnage aussi, mais dont on peut penser qu'il ne joue pas. Quels sont les êtres, sociaux ou non, qui ne jouent pas ? L'idiot ne construit pas un personnage. Pas vraiment comme le bouffon qui est aujourd'hui conseiller du prince (il l'a toujours été). Peut-on jouer à l'idiot, faire l'idiot ?

Suis enlisé dans mon idiotie. Je ne puis que me réduire à ma plus simple expression. Je ne puis être que ce que je suis, c'est-à-dire rien. L'idiot est celui qui est incapable de jouer (chez moi ça va jusqu'à l'impossibilité de jouer quelque rôle que ce soit. Et ce n'est pas seulement une impossibilité d'être, au contraire, c'est une

impossibilité de paraître ; or être vivant, là je suis d'accord avec Hannah Arendt, vivre c'est pouvoir apparaître. La *Selbsdartstellung*. Et moi, je serai davantage enclin à disparaître, étant privé de cette capacité d'apparaître. Un homme privé.

mercredi 8 août 2007

Ai perdu « inopinément » ce que j'ai écrit ici ce matin. Ça ne devait pas être bien gai, avoir trait à l'enlissement dans lequel je me trouve. Et un essai sur mon théâtre, j'ai la vanité de penser qu'il serait plus intéressant que ce ne soit pas moi qui l'écrive.

Sur le comédien : dans la première lettre, je dois parler davantage de mon désir de ne pas apparaître (cf. *Plan 3* p45 ; le saint est celui qui se rend imperceptible). L'image et le nom. Rajouter les choses sur le trac. Lien avec la *Selbstdarstellung*.

Qu'est-ce que le comédien dépense vraiment dans la représentation ? Ça c'est une vraie question.

jeudi 9 août 2007

Comment relancer la machine Galilée ? qui est vraiment en retard ? Nicky. Mais je n'ai pas assez d'idées pour être constructif. Le cochon dans les étoiles. Perrier Buster Keaton rural. Opposer le comique à la science : autant que le cynisme, ou le scepticisme. Montaigne ne suffit pas ; Montaigne n'est pas drôle. Cette question de l'humour. Y aurait-il une entrée humoristique dans le sujet ?

Le cochon, c'est aussi la Renaissance.

Ce que je reprocherais au comédien, c'est qu'il n'a pas à chercher ses mots.

vendredi 10 août 2007

La rhétorique : tu dois faire une étude sur l'Évangile, mais on ne te demande pas de vivre selon l'Évangile.

samedi 11 août 2007

Le temps commence à presser. Les grandes masses : je n'en suis encore qu'au comédien. Il y aurait encore la mise en scène, et, éparpillées des remarques sur le spectateur. Remarque intermédiaire à partir de la remarque sur « passer le temps ».

C'est aussi qu'il faut que je fasse un aveu, que je n'ai jamais osé faire, et surtout à moi-même, c'est que je suis mort. Et je connais la date de ma mort.

J'aime bien nager dans la langue française, mon milieu naturel. Dommage que je boive si souvent la tasse. Ou au contraire, j'ai trop souvent pied.

La vulgarité : Pascal Dusapin à la radio s'entretenant avec Laure Adler : c'est doux, c'est mélancolique, l'autre qui dit qu'il venait de vivre quelque chose de violent : « c'était violent, je sortais de la mort de ma mère, ça avait été assez violent. » Sortir de la mort de sa mère, comme on sort de son ventre ? Ce qui me gêne chez Dusapin, c'est qu'il ne sait pas parler ou sa méconnaissance du français, plutôt : acceptation pour acception dans sa leçon au Collège de France, « de manière à ce que ». Sa musique, je ne sais pas. Elle est toujours comme déjà entendue. Faut ce qui faut.

jeudi 16 août 2007

Retour en « librairie ». Ouf, pas aimé la coupure Corbières. Humanité pas fréquentable. Alain ici, que je suis allé chercher à Toulouse. Comment relancer la machine ? Il faudrait que je reparte du théâtre ; quel théâtre possible à partir de ce matériau ? Et lequel ?

Il faudrait une scénographie. Repartir pour ce qui me concerne des lettres de la jeune fille...

vendredi 17 août 2007

Première discussion vespérale hier avec Alain. Ne sait pas ce qu'il fait dans un truc sur la physique ; et moi donc ! Il faudrait être léger. Il lit Brochard sur les Sceptiques.

Le Théâtre et son trouble en panne depuis l'excursion. Les « paquets » qui restent. Le directeur : tu ne pourrais pas monter une pièce ? Une discussion avec « pour en finir avec les chefs d'œuvre » ou l'on fait comme si de rien n'était ? Valeur culturelle actuelle contre l'idée de valeur traditionnelle de l'héritage culturel. Etc.

Le théâtre débarrassé, à la Craig. Mais pas du comédien. L'âge de la technique. Les formes que recèlent les machines.

Le seul mérite que je pourrais me reconnaître : ne pas avoir trahi ma jeunesse (de contestataire) et ne pas avoir dit quelque chose que je ne pensais pas. C'est pourquoi je ne dis rien. Je n'ai rien à dire.

samedi 18 août 2007

Ce qui manque dans le livre : des choses concrètes sur la façon de faire du théâtre. Même physiquement ; le corps (le mien) de théâtre. Mobilité dans la salle, pas de texte sous les yeux, l'imagination liée au déplacement (pas assis à sa table, enchaîné à son rocher), du mouvement, de la légèreté, mais aussi le stress (je n'ai pas d'autre mot, mais nous sommes tous des hommes stressés, voir Sloterdijk).

La question de la relativité.

-le mouvement : les ballots dans le bateau ou l'oiseau dans la cage ou le poisson dans l'aquarium dans le bateau. La pierre du haut du mât du navire

-la chute des corps :

-le pendule, les oscillations

-le flux et le reflux

Sa façon de penser : ruiner l'argument de l'autre.

Une pensée jonglante.

Questions à Françoise Balibar :

1. si vous deviez partir dans un théâtre désert, quels textes de Galilée emporteriez-vous. Quels fragments ?
2. (pas d'idée)

Tristesse de ne même pas avoir fait un tube dans ma vie. Cela n'a rien à voir avec ce qui précède. Mais connaître la gloire est une expérience dont n'a pas idée celui qui ne l'a pas connue, et qui lui interdit d'en parler, dit à peu près Auden.

Théâtre et son trouble : comment j'ai élu domicile au théâtre. C'est un lieu d'aisance intellectuelle. Faire aussi comprendre que le travail de la singularité de l'artiste, ce n'est pas cultiver son petit moi ; c'est au contraire, selon moi, s'en débarrasser.

dimanche 19 août 2007

Collecter les matériaux déjà repérés.

Travaillé cet après-midi sur la leçon inaugurale d'Alain. La question du sujet de la science. Où je précise des choses sur la dichotomie

Galilée/ Montaigne. Deux façons de se servir de son cerveau trop gros. La raison, notre suffisance ou un présent que Dieu nous fait pour que nous comprenions sa création. Cerveaux trop gros.

lundi 20 août 2007

Françoise : ce texte scientifique, « texte à part digne des plus grands textes littéraires ».

Les expériences de pensée : ce qui peut troubler un spectateur, et faire faire des choses à des comédiens ou danseurs. Rendre sensible la relativité. Des expériences déclenchées par le cochon.

Expériences de pensée ou expériences réelles.

-le mouvement, le navire

Aristote : tendance au repos est constitutive de la matière. Le mouvement comme retour à l'ordre : le corps réalise sa tendance naturelle au repos en son lieu naturel. Un même corps est soit au repos soit en mouvement ; mais s'il est au repos, il l'est absolument. Il n'est donc pas équivalent pour un corps d'être au repos ou d'être en mouvement. *Changement d'état*. Modification de la structure interne du corps. En face, le mouvement est mouvement et agit comme mouvement en tant qu'il est en relation avec des choses qui en sont privées.

Le mouvement ne concerne jamais un corps isolé (le changement n'affecte qu'un seul corps). Il n'y a de mouvement que non partagé. Le repos est un mouvement rendu nul parce qu'il est partagé.

Venise est au repos parce qu'elle appartient à la Terre. Un mouvement n'existe que du point de vue de celui qui en est privé.

Enregistrement de la trajectoire.

Mouvement sans moteur. Inscription de manière indélébile du mouvement (du navire dans l'objet qu'il transporte, par exemple)

On laisse tomber une pierre du haut d'un mât d'un navire voguant à vitesse uniforme ; la pierre touchera-t-elle le sol au pied du mât, en avant ou en arrière ?

La pierre jetée depuis le cheval. Le tir du chasseur.

Que faisons-nous de la lune ? La regarder, marcher dessus ? Toucher. Y mettre la main. Science moderne.

mardi 21 août 2007

Ce que nous pouvons essayer de cerner : le cheminement d'une pensée.

Voir : fantasme d'un contact pur avec l'objet, d'une rencontre sans présuppositions, sans informations, sans horizon d'attente (<Hallyn 10). Les protocoles du regard.

Visite Pierre : la question des sphères. La vision du cochon : le sol qui est le ciel, Le cochon y déplace des choses ; un cochon dans les étoiles. Ce qui est à hauteur de cochon (comparaison avec les publicités dans les stades). Des choses à lire pour le cochon. Les bulles, les sphères (Hans Walter Müller ?). On peut se mettre dans les sphères (danseuses ?). Des sphères très haut au dessus du plateau. Un espace où il n'y a que des courbes.

mercredi 22 août 2007

Au petit déjeuner ce matin, je dis à Alain que le livre se fera l'écho de la leçon inaugurale. La fiction : j'écris ce livre en lisant la leçon, donc ça me permet de citer. Le professeur me fait l'amitié de me donner à lire le brouillon pour recueillir mes avis. Voir à quoi je dois vraiment faire écho. Le contre-courant (payer le prix fort). On ne peut pas pratiquer la science marginalement. Comme moi je fais au théâtre. Éloge de l'opiniâtreté.

Une jolie notion dont je pourrais essayer de faire quelque chose dans le livre : la récalcitrance (voir Hallyn 42)

Écrire une lettre à Rodez. Artaud inconnu désormais à cette adresse. À y bien songer, un décor trop compliqué de sphères ferait trop volontariste ; il faut que les gestes biographiques se fassent sentir. Degré zéro du théâtre. La vérité au théâtre est d'abord la vérité des comédiens.

Alain aime bien cette phrase de Hallyn : « La lunette est d'origine modeste » (à la honte de nos sciences).

Idée que la science s'élève au-dessus de l'art. Les planètes ne sont pas périssables. Donc la célébrité qu'elles donnent au prince est supérieure à la gloire qu'une œuvre d'art peut lui conférer.

Idée d'échauffement de l'esprit (« inspiration divine ») Le *Fatum* : il était écrit (par Dieu ?) que je ferais ces découvertes. Par je ne sais quelle fatalité.

La question du clair-obscur.

La lune : on ne peut toucher la lune ; on est devant elle comme devant un tableau. La lumière cendrée.

Pas de vexation : réhabilitation de la Terre. Sortir de la souillure. ≠ Brecht

Méthode : Galilée nous demande aussi de refaire le chemin. Cheminement de la pensée. La question de la parcimonie.

En quoi les satellites de Jupiter sont en contradiction avec le système de Ptolémée ? (« la moins compatible », 44 ?)

La clarté et l'ombre se changent en relief. C'est que G était disposé à voir ça. Copernic, c'est d'abord que le ciel n'est pas d'une autre nature que la terre.

Clavius : mais les différences de clarté tiennent à des différences de densité.

Il ne s'agit pas d'induction, puisque l'hypothèse est déjà présente, présumée et agissante. Les nouvelles taches de la lune comme réalisation d'un désir (46).

Lunette : ça rapproche ou ça agrandit ? Galilée opte pour un rapprochement. Va avec la thèse héliocentrique. Le télescope agrandissait beaucoup moins les étoiles que les planètes. La lunette élimine la radiation lumineuse.

—la noblesse du soleil interdit qu'il se couvre de taches !

Thomas Harriot qui n'avait pas su voir les reliefs. L'existence d'une profondeur peut être induite à partir de deux sortes d'indices : les uns dépendent du toucher, les autres de la vue, et plus précisément du clair-obscur. La peinture ne fait appel qu'à la vue, donc est plus digne d'admiration.

Adjonction du raisonnement à l'observation.

Sans la compréhension du dessin, homme sans yeux (66).

jeudi 23 août 2007

Envoyer un mail à Françoise.

La rêverie sur la fille

Que garder de Brecht ?

La séquence 3. La question de la preuve

vendredi 24 août 2007

Pour le *Théâtre et son trouble*, importance du verbe servir. À quoi sert le théâtre ? Qu'est-ce que servir le théâtre, et autres billevesées ? Pourquoi cette passion de servir ? Il ne s'agit pas de revendiquer de ne servir à rien, mais seulement de trouver une

autre question que celle du service. Ne pas se mettre au service de quoi que ce soit. Ou surtout de qui que ce soit.

Julie ici. J'essaye de mettre mes idées au clair. (Voir ses notes, ironie de la recherche, la sienne, l'observateur pris dans la chose observée). Important : marquer la suite dans les idées : le gros cerveau. Qu'est-ce qu'on fait de notre cerveau hypertélique ? Limiter les dégâts.

Je lis en même temps que je réfléchis à ce spectacle, *Galapagos* de Vonnegut. J'envie son imagination. Comment à partir des informations qu'il a sur la théorie de l'évolution et Darwin, il se met à fictionner. Ce dont j'ai été incapable avec *Les Variations Darwin*. Pourquoi a-t-il besoin d'imaginer un cerveau de 3 kg ?

Il faut opposer le cerveau de Montaigne à celui de Galilée. C'est toutes choses égales d'ailleurs ce qui nous oppose, nous sépare, Alain et moi. Faire comprendre que cela ne se réduit pas à l'opposition littéraire/scientifique.

En 24 ans d'enseignement des mathématiques, donc de l'astronomie, Galilée n'a pas touché un mot du mouvement de la terre.

G : bien que l'Écriture ne puisse errer, néanmoins certains de ses interprètes et commentateurs peuvent parfois commettre des erreurs, et cela de diverses manières.

Dieu a-t-il des mains et des pieds ? Ainsi que des sentiments corporels ? Et humains, tels que la colère, le repentir et la haine, parfois même l'oubli des événements passés et l'ignorance des futurs ?

lundi 27 août 2007

Retour de Hérisson. Bête équipable, et alors ? Ce que voit le cochon, la vision du cochon. Comment cette image peut-elle se travailler (question à Pierre) ? D'autre part, on capte les mouvements mais comment discriminer ? La bête va bouger sans arrêt, donc ? Comment on peut décomposer les choses ?

Importer les notes de Julie, ce matin.

Galilée, lui-même entrepreneur de spectacles. Il se propose de révéler aux hommes dans le *Messenger céleste*, des spectacles grandioses et absolument admirables ». Galilée n'est pas théologien, mais il part du postulat que Dieu a énoncé une même vérité dans l'Écriture révélée et la nature créée. Ensuite démontrer aux théologiens de métier que la demande de Josué concernant l'arrêt du soleil n'a de sens astronomique cohérent que si on l'interprète en clé héliocentrique (ce serait à exploiter ?).

mardi 28 août 2007

Mais moi, je fais un spectacle elliptique, à double foyer ; les deux gros cerveaux, celui de Galilée et celui de Montaigne. J'ai déjà dû dire cela mille fois.

Vraiment envoyer la lettre à Françoise : du mal à l'écrire, je ne sais pourquoi. Une espèce de trac, comme si cette lettre engageait véritablement, engageait aussi le processus.

Ma chère Françoise,

Promis, je ne ferai aucune remarque sur le temps qu'il a fait, mais quand même... Nous avons passé, ici en Dordogne, Alain et moi, quelque temps à galiléiser sous la pluie. En sont sorties quelques réflexions et questions plutôt, dont nous aimerions discuter avec

vous, une fois l'été fini, c'est-à-dire probablement avec le retour des beaux jours et celui à Paris.

Étant donné le contexte (Jeanne sur le plateau), ce qui m'intrigue assez, c'est la rêverie que vous pouvez avoir sur la Marie Céleste. Ce matériau/matériel (les lettres) n'est pas si facile à manipuler : à vrai dire, et à l'heure qu'il est, je ne sais pas trop quoi faire de la gamine, car dans cette affaire, le registre biographique ne doit pas être seulement celui des personnages, mais aussi celui des comédiens ou des personnes (vous et moi, Alain, Olivier Perrier, les danseuses et évidemment Bibi la truie). Il faut que nous fassions ressortir (ou sortir, après tout) l'exigence biographique que nous avons à faire ce truc, ce « monstre » (sinon autant monter *La Cerisaie*). Pour Jeanne, cela veut dire qu'elle doit « être » la fille de Galilée (s'essayer au personnage avec les moyens particuliers de la boutique, je veux dire la mienne, quelque chose de pas très mimétique), mais aussi la vôtre. Il me paraît important de ne pas rater ça, d'autant que ce spectacle est censé ouvrir une série dans laquelle la question de la filiation sera centrale.

D'autres « entrées », un peu en vrac : d'abord le rapport avec la pièce de Brecht que je ne veux pas esquiver. Ce que je trouverais judicieux, ce serait d'avoir une lecture serrée et critique de la pièce (c'est-à-dire pas indulgente quant à sa teneur « scientifique ») par un physicien (en l'occurrence une physicienne). Nous pensons particulièrement au tableau 3, dans lequel Brecht, inspiré sans doute par son scientisme, avance que Galilée a administré la preuve du mouvement de la terre. Il suffisait de bien voir ? Avec Alain, nous pataugeons pas mal dans cette question de la preuve (tout ce qu'on a lu, grâce à vous et à Hallyn sur la rhétorique) : est-ce que les satellites de Jupiter permettent de démontrer que la terre tourne ? À

quel moment, -pardonnez-nous notre inculture-, la preuve a-t-elle véritablement été apportée ? Et comment lier la théorie du mouvement à la question de la rotation de la terre ? Quelque chose aussi qui n'est pas clair dans nos insuffisants trop gros cerveaux, c'est le rapport de Galilée à Kepler (il ne veut pas vraiment le lire ? Aime trop le cercle pour ne pas vouloir entendre parler de l'ellipse ?). Et j'ignore si c'est déterminant pour notre histoire.

Autre chose : il nous paraît expédient d'attaquer le sujet par la question du mouvement (ça peut donner des choses sur une scène), donc aussi tenter de se réapproprier au théâtre le geste qui me semble le vôtre, ou en tout cas, tel que je le comprends, quand vous proposez une lecture einsteinienne de Galilée. Je ne sais comment faire, mais il est plus saillant de faire un Galilée ancêtre de la relativité que de redire à un public, qui du reste s'en fout, que la terre tourne. Que serait un théâtre relativiste, ou, du moins, qui aurait pris acte de cette révolution (j'emploie le mot, faute de mieux, sachant que vous n'aimez pas beaucoup Kuhn) ?

Encore un truc : et la lunette ? Là aussi, on peut agacer Brecht dont le positivisme fait qu'il ne doute pas de ce qu'on voit à l'autre bout. Car le spectacle a bien pour nœud central la question du voir, question légitime dans un *theatron*. Franchement, comme dirait notre Président, dire que « sehen ist nicht glotzen » est un peu court.

Resterait, restera le gros morceau (un *titille-Brecht* également) de l'usage du toscan, dont nous avons déjà beaucoup parlé, et qui ne se réduit pas à la question du recours à la rhétorique (sauf si on arrivait à démontrer qu'il n'est pas le même rhétoricien en latin qu'en italien, ce qui ne saute pas à la figure). J'avoue que je ne progresse pas beaucoup de ce côté-là... Bon, c'est la langue de

Dante, puis celle de l'Arioste, et nous avons lu Calvino là-dessus, mais comment poursuivre, et faire théâtre de ça ? Ou alors, avec le *Discours*, Galilée décide de faire œuvre littéraire plutôt que scientifique, par prudence politique ou parce qu'il sait qu'il ne démontre rien ? Petit stress. Et quand on parle de langue naturelle, on ne peut éviter d'évoquer l'autre langage, celui des mathématiques dans lequel est écrite la Nature et que Dieu cause couramment, semble-t-il. Comment Galilée le sait-il, que Dieu a écrit dans cette langue-là ? Il le postule, il en est convaincu ? Et Dieu est-il encore mathématicien, mon cher Albert ? Entre parenthèses, Alain se demandait si, postulant ainsi une nature déchiffrable par les mathématiques ou chiffrée mathématiquement, Galilée n'introduisait pas subrepticement une (ou la) loi de parcimonie, espèce d'idéologème que le biologiste a l'air de ne pas trop aimer pour son compte. Pourquoi peut-on penser que la Nature choisit la solution la plus simple (veuillez excuser sur ma pauvre inculture de littéraire la gaucherie de toutes ces formulations). En tout état de cause, cela nous reconduit à la question de savoir ce qu'est une théorie et, dommage collatéral, pose celle du sujet de la science. Une paille.

À propos de paille, j'ai déjà été bien long et bien ennuyeux, je présume. Je ne sais pas si vous êtes encore en Bourgogne. Je me permettrai de vous passer un coup de téléphone.

J'ai hâte de reprendre cette conversation.

Je vous embrasse. Mes amitiés à Étienne.

jf

Vidéo :

- traitement de l'image captée par la truie

-éloigner, rapprocher ou agrandir. Les mots qui grandissent et qui effacent la phrase. Qu'est-ce que voir un mot ? Voir le mot lune. Ou autre texte. Le clonage peut-il aider à l'effet d'apesanteur ? troubler le regard par l'apesanteur.

-vues de la lune quand on y marche (1969)

Thierry :

Nicky : le tapis de sol le ciel ou des textes. Pb de l'écran : dissimulé comme proposé. Le regard vers le haut. Dispositif optique. Qu'est-ce que voir ? Élément mobile, voire le mobile tel que Bruno. Le décor comme mobile ?

Dramaturgie : la théologie reine des sciences ? Lecture de la lettre à Christine de Lorraine.

mercredi 29 août 2007

« Il ne faut guère de doctrine pour vivre à notre aise. » (1016)

« Et ne traite à point nommé de rien que du rien, ni d'aucune science que de celle de l'inscience. » (1034)

Comment me débrouiller de la dichotomie, désir de connaissance et projet d'inscience. Ce n'est pas parler beaucoup de la vie. Faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'histoire. Du genre : *Le Messager des étoiles*, publié en 1610, sonne les trois coups de notre modernité. On ne va pas au théâtre pour ça. Il y a des universités de tous les savoirs pour ça, ou France-Culture ou Arte, ou, bien sûr, des livres. Qu'est-ce qui doit retenir l'attention ? L'actualité : discours de Ratisbonne, la question de la science aujourd'hui. Les croyances ; mais je voyais cela plutôt dans le deuxième épisode. La croyance, la superstition.

Pour ce qui concerne la bipolarité, c'est aussi Alain et moi. Mais ça n'intéresse que nous deux.

F (*lisant*) : la publication de *Messenger des étoiles* révèle officiellement à toute l'Europe l'inégalité de la Lune, l'existence d'un nombre inouï d'étoiles invisibles à l'œil nu, notamment dans la Voie lactée et certaines nébuleuses, ainsi que le fait que Jupiter possède quatre satellites.

L'on voit que la Lune n'est pas d'une surface égale, lisse et polie, comme beaucoup de gens le croient d'elle, comme des autres corps célestes, mais au contraire qu'elle est rugueuse et inégale et qu'en somme elle se montre telle que, d'un raisonnement sain, on ne peut conclure autrement qu'en disant qu'elle est pleine d'éminences et de cavités, semblables, bien que beaucoup plus grandes, aux monts et aux vallons qui sont disséminés sur la surface de la Terre. (24)

Clair-Obscur : « sans la compréhension de l'art du dessin, un grand mathématicien, si grand qu'on le veuille, sera non seulement une moitié de mathématicien, mais encore un homme sans yeux. » (58)

(H Blumenberg *Galileo Galilei Sidereus Nuncius : Nachricht von neuen Sternen* Francfort 1965)

Un geste fort et inaugural aussi (il faudrait voir) : la science au-dessus de l'art. cf. *L'Épître dédicatoire*. Comment l'homme immortalise ses héros : sculptures, pyramides, poèmes, tableaux. Le peintre Cigoli compare G à Michel-Ange. Il peint aussi en 1612, pour la chapelle papale de Sainte-Marie-Majeure à Rome, une fresque représentant une Vierge, les pieds posés sur une Lune qui est l'exacte réplique des illustrations du *Messenger des étoiles*. Qualité picturale du regard astronomique de G.

Dans le *paper*, le narrateur est une instance désubjectivée : ici présence subjective. G producteur, présentateur d'un spectacle.

Lumière cendrée comme clair de terre.

Pas la vexation : « n'est-il pas vrai que c'est par la Terre que le corps même de la Lune ou quelque autre corps opaque et ténébreux est inondé de lumière ? Quoi d'étonnant ? Précisément : dans un échange équitable et amical, la terre rend à la Lune elle-même une illumination égale à celle qu'elle reçoit elle-même presque tout le temps au plus profond des ténèbres nocturnes. » (61)

« or, que la Terre soit errante, qu'elle surpasse la Lune en splendeur, et qu'elle ne soit pas la sentine des ordures et des souillures du monde, nous le démontrerons et nous le confirmerons aussi par d'innombrables raisons naturelles. » (61) Thème renaissant de la dignité humaine. « Quant à la Terre, nous ne cherchons qu'à l'anoblir et lui donner perfection quand nous nous appliquons à la rendre semblable aux corps célestes et, en quelque sorte, à la placer dans le ciel d'où vos philosophes l'ont bannie. » (62)

Attaquer Orion : différer l'assaut (63)

En marge : une nouvelle question pour Françoise. J'avais l'air de supposer que Dieu avait écrit l'univers en langage mathématique et doté l'homme d'un cerveau lui permettant de le déchiffrer, ce qui implicitement signifiait que l'Univers d'une certaine façon avait été créé *propter nos*, en vue de sa contemplation par l'homme. Mais Dieu joue-t-il aux dés ? Qu'est-ce que notre cerveau comprend ? Le cerveau humain ne peut comprendre que les mathématiques de l'univers, mais le reste ? En gros, un cerveau humain, s'il avait eu à répartir sur la grande voûte céleste la multitude des étoiles fixes, je pense qu'il les aurait distribuées dans de beaux compartiments en

forme de carrés, d'hexagones, et d'octogones, etc, c'est-à-dire mathématiquement ou géométriquement ; « mais Dieu, au contraire, comme si, de la main, il les avait disséminées au hasard, il nous semble qu'il les a éparpillées sans règle, symétrie, ni élégance aucune. Et qui sait si l'inégalité de la surface lunaire n'est pas commandée en vue de milliers de merveilles, non comprises et non compréhensibles, non imaginée et non-inimaginables ? Aussi grande que répandue me paraît l'erreur de plusieurs qui veulent faire de leur savoir et de leur compréhension la mesure de la compréhension et du savoir de Dieu, si bien que seul est parfait ce qu'ils comprennent eux-mêmes sous la perfection. » (84)

jeudi 30 août 2007

Un peu rasséréné ce matin, surtout après rêve cathartique (je pourrais dire cauchemar) : j'écris ma dernière lettre avant de me suicider, sous la houlette des morts : Sartre, mon père, Bost, mon cousin. Du coup deux cousines à moi assises sagement, comme à l'église, mais elles sont à un feu rouge et se croient sur des vélos solex. Mon père me conseille de faire des phrases courtes.

Et puis la bonne lettre de Françoise :

Mon cher Jean -François,

Je trouve votre message au retour d'une ballade à vélo, suscitée par deux

jours qui ressemblent à quelque chose question météo du mois d'août (à

profiter, paraît -il), précédée de l'achat du dit vélo "de femme"-- chose que nous (Etienne et moi) aurions dû faire bien auparavant, compte -tenu du fait précisément que cette maison de Bourgogne

est tout autant celle de Jeanne que la nôtre et que donc, elle doit être équipée pour tout ce qu'une femme jeune peut avoir envie de faire.

Tout ça pour vous dire que la première de vos questions me paraît très pertinente, mais que je ne saurais quoi répondre. A vrai dire, je suis étonnée de la démarche de Jeanne non pas dans le cas présent, mais depuis qu'elle travaille avec vous, vous qui précisément parlez de la science en non scientifique scientifiquement averti, par de "vrais" scientifiques. Or Jeanne, durant toute son enfance et son adolescence, n'a cessé de mépriser la science (ou du moins de manifester ostensiblement qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec ça). Sauf qu'elle ne cesse de déclarer, depuis, que les scientifiques sont les seuls vrais intellectuels de notre époque (ce dont je doute, personnellement), qu'elle conseille à une de ses cousines qui hésite entre lettres et sciences, de choisir la section sciences, qu'elle n'a cessé d'exprimer le regret de ne pas avoir de formation scientifique, qu'elle entretient ses enfants dans le mythe (surfait) de leur grand-mère savante (au point qu'ils ont longtemps cru que je savais tout ; heureusement, c'est en train de changer!), et patati et patata. C'est dans ce contexte qu'est arrivée votre collaboration avec elle, qui m'a surprise sans me surprendre.

Que cette fois-ci, elle soit la fille de Galilée, et bien que je ne me prenne pas pour Galilée (à Dieu ne plaise!), est une chose à laquelle je n'ai pas encore réfléchi, tout en sachant qu'il faudrait que j'y réfléchisse. Il va bien falloir que je m'y mette et vous m'y invitiez. Donc, discussion remise à plus tard, quand j'aurais réfléchi! Une chose est sûre, je n'aurais pas "osé" accepter votre proposition, si Alain n'avait pas été de la partie. Il me protège. Contre quoi ? De quoi? À voir.

Vos autres questions me sont plus simples. D'abord, je vous promets dès que rentrée à Paris, à la fin de la semaine, de vous faire un rapport circonstancié sur ce que la physique institutionnelle, que je représente il n'y a guère de doute, a à dire de ce que Brecht avance. En tout état de cause, si Brecht veut faire démontrer par Galilée que la terre tourne, il se met le doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate. Galilée ne le peut pas. Plus précisément, Galilée ne peut pas démontrer que la Terre tourne autour du soleil et non l'inverse,; car ce n'est pas vrai : la terre tourne autour du Soleil et le Soleil autour du Soleil, et non le soleil autour de la terre, comme on le dit couramment (relativité du mouvement). Ce qu'il est possible de mettre en évidence, par contre, sur la Terre, c'est le mouvement de rotation (et non de simple translation) de la terre elle-même, grâce au pendule de Foucault, dont l'expérience est reproduite sous la coupole du Panthéon depuis quelques années. Il faut donc voir, et je le ferai en rentrant, ce que dit exactement Brecht ; je ne serais pas étonnée qu'il ait débordé des limites de l'épure.

Pour le rapport entre théorie du mouvement et la rotation de la Terre, je pourrais vous en parler pendant des heures ; brièvement, Galilée voulait justement montrer que SI la Terre se déplace nous ne pouvons pas nous en apercevoir, que rien dans les phénomènes observé ne permet de dire si elle est en mouvement ou au repos . Car le mouvement partagé (à vitesse uniforme) est ""comme nullo"; nous n'en percevons rien. Il n'a donc jamais tenté de démontrer que le Soleil est immobile et la terre en mouvement ; simplement que nous, sur terre, nous ne pouvons pas savoir si la terre est immobile ou en mouvement. Vous avez raison, je pense qu'il est plus intéressant de voir en Galilée le fondateur de la physique moderne par le fait du principe de relativité. Encore qu'il faille faire attention :

la saga moderne des physiciens, post-einsteinienne, réécrit l'histoire en fonction de son aboutissement : Einstein et le principe de relativité (inventé par Poincaré, d'ailleurs). Dans cette perspective, tout ce qui s'est passé de 1600 à 1900 est réinterprété en fonction de l'événement du principe de relativité. Or, par exemple, Newton, ne place pas le principe de relativité dans ses principes de base. Mais quoi qu'il en soit, le principe de relativité, même s'il n'est vraiment énoncé que par Poincaré et Einstein, est ce qui fait la différence entre la géométrie et la physique (la mécanique).

Sur les rapports avec Kepler, je ne suis pas bien au fait. Mais je peux facilement le devenir une fois rentrée, disposant via l'Ecole Normale de l'accès Internet à tout ce qui est publié. La question a sûrement dû être étudiée sur de nouveaux frais par un thésard de Princeton ou d'ailleurs, il

suffit de bien se connecter. De même, l'histoire du cercle a fait couler beaucoup d'encre ; j'en ai lu une partie, mais la chose a dû prendre des développements récents, je regarderai une fois revenue dans la capitale.

Sur la question de la langue. Je pense que les analyses de Hallyn n'ont guère d'utilité sur ce sujet car comme vous la rhétorique qu'elle soit en latin ou en italien, peu importe. L'idée que Galilée ait cherché à contourner les savants et à s'adresser au peuple, n'est peut-être pas si idiote, après tout. Mais je pencherais plutôt pour l'idée que comme tous les scientifiques (même si le terme est anachronique), Galilée avait un goût prononcé pour la littérature et n'envisageait pas d'écrire en pinguish latin (évidemment, je prêche pour ma paroisse, mais je ne pense pas qu'Alain me contredise là-dessus ; je ne vois personnellement aucun intérêt à écrire en anglais sachant que je ne serai jamais à la hauteur de ce que j'imagine ; en

revanche, je vois de l'intérêt à choisir des mots, des tournures, des figures rhétoriques dans la langue que je possède le mieux, sur les sujets pour lesquels je ne me sens pas ignorante). Je pense sincèrement qu'avoir trouvé certaines de ses images les plus poétiques a dû remplir Galilée de satisfaction.

Sur la question des mathématiques, je ne suis pas sûre que Galilée ait vu

les mathématiques (c'est-à-dire à son époque la géométrie et l'arithmétique grecques) comme un langage, un moyen d'expression ou d'explication. J'ai lu récemment dans Hermann Weyl une phrase de Galilée dont je pourrais retrouver la référence, dans laquelle il dit que celui qui entreprend de comprendre le monde sans le secours de la géométrie tente l'impossible ; Hermann Weyl commente cette phrase en disant que pour Galilée il existe des points où la construction idéale qu'est la géométrie (d'Euclide, mais peu importe) "touche" (touches upon, en anglais) la réalité telle que la donne l'expérience. Cela me semble assez juste concernant Galilée : il ne s'agit pas de tout mathématiser, traduire en langage mathématique, mais seulement de mathématiser ce qui peut l'être. De façon générale, je n'aime pas trop l'idée des mathématiques comme langage ; l'idée qu'il faille traduire des énoncés empiriques en langage mathématique ; avec ça on fait de la psychologie expérimentale, pas de la physique ; on trouve des lois, exprimées sous forme mathématique, qui "fit" une certaine courbe expérimentalement établie ; je suis de l'avis de mon camarade Lévy-Leblond : les mathématiques produisent des connaissances physiques ; cela dit, il ne suffit pas de le dire.

Je comprends très bien le dégoût que ressent notre ami le biologiste à l'idée qu'il faille s'économiser pour comprendre la nature, qu'elle

même y

aille à l'économie. Cela ressemble trop aux idées d'un bourgeois détenteur d'un compte en banque qui pense que la nature raisonne et fait comme lui. Je ne pense pas que la nature vive en "bon père de famille" (ça c'est pour faire plaisir à Alain) ; mais je ne vois pas non plus pourquoi elle aurait le comportement d'un aristocrate russe. Tout cela, ce sont des fantasmes comme il en existe beaucoup concernant la nature -- une femme qu'il ne faut certes pas violer, mais qu'il convient d'amener doucement sur la couche que nous lui avons préparée, dicit Poincaré (il faut le faire quand même).

Voilà, je n'ai pas répondu à toutes vos questions et encore pas bien à celles auxquelles j'ai répondu. Mais je m'arrête là parce que je commence à être hors sujet. Merci en tout cas de m'avoir envoyé ce message ; je ne

demande qu'à travailler plus.

Amicalement,

Françoise

Puis conversation avec Julie avant son départ, principalement centrée sur le *Hors série*. Construction d'un personnage (Marie-Céleste) qui ne sera jamais construit, comédienne qui est elle-même, mais écoute les commentaires de sa mère (baladeur). L'important, c'est de postuler que Marie-Céleste a recopié le texte du *Discours*. Autrement dit, la pensée de son père est passée par son cerveau, voilà qui m'intrigue. Les traces qu'elle y a laissées.

lundi 3 septembre 2007

À Paris, avant de partir pour Strasbourg.

Avancer avec Nicky

De: nicky.rieti@wanadoo.fr

Objet: Galilei

Date: 1 septembre 2007 01:12:48 GMT+02:00

À: jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Cc: chantalinha@yahoo.com

Répondre à: nicky.rieti@wanadoo.fr

Cher Jean-François (et Chantal) – j’essaie de réagir à ton courrier avec qqs idées. Je n’en ai pas beaucoup ; depuis le début, ce qui me bloque, c’est la cochonne – je ne sais vraiment pas comment intégrer un animal à un décor, encore moins à un spectacle, sauf en l’accompagnant d’autres animaux (poules, canards, que sais-je) afin de désamorcer la confrontation comédien/animal qui tourne systématiquement à l’avantage de ce dernier. Si le cochon avait au moins qqs concurrents plumés ou poilus... Bref – je ne peux penser qu’en faisant abstraction de la bête. Cela donne :

Un très grand étendu de tapis de danse noir, constellé de petites lumières blanches intégrées dans le tapis (le cosmos à hauteur de groin). Un (ou peut-être deux) sphères également noirs de bonnes dimensions (env. 4m de diamètre) et également constellés de petites lumières blanches (le cosmos à hauteur d’homme). Et puis, vous l’avez deviné, toute la charpente (que ce soit Kablé ou Berthier) également saupoudré de petites lumières blanches. Naturellement, tout le spectacle se joue dans une obscurité presque total, à part qqs bougies que promènent nos danseuses. (Bibi a droit à une poursuite) Non, on a le droit de voir deux ou trois

choses en plus : Il y a des boxes (ou stalles à chevaux) pour bétail, ainsi que l'a suggéré Chantal, assez grands pour s'y tenir à 3 ou 4, équipés de mangeoires mais aussi de chaises et de lampes – des petits intérieurs, mi-homme, mi-bête, avec des côtés suffisamment basses pour qu'il n'y ai pas de problème de visibilité. Peut-être ces boxes (je n'en vois pas plus que 2 ou 3) sont-ils mobiles. En tout cas, l'on peut fermer complètement l'un d'entre eux à hauteur de couenne si, comme j'imagine, il faille soustraire Miss Piggy à l'action pendant qqes temps. Il y a également des volumes (des boîtes) noirs disposés çà et là sur l'étendue du plateau, un peu énigmatiques. Certains assez petits, comme une malle, un ou deux grands comme une armoire couchée. Ce sont des dioramas, probablement des paysages, peut-être des portraits, je ne sais – mais comme ils sont tournés dos au public, il n'y a que le cochon qui puisse aller les voir, éventuellement les filmer. Vient la question – où projeter les images vidéo ? Les deux salles ont de grands murs de fond de scène qui se prêtent sans problème à la projection – je ne vois pas pourquoi on chercherait ailleurs, sauf si, de temps à autre, un des sphères puisse servir. C'est tout ce que j'arrive à sortir de ma tête pour le moment – il est tard, je vous envoie ceci et on se parle ce week-end. Nicky

mardi 4 septembre 2007

Après la première présentation de saison hier soir. Sobel désastreux ; fermeture démocratique totale. Pense que le public qui vient l'écouter, dans lequel, -la scène se passe à Strasbourg-, il doit bien y avoir un certain nombre de sarkozystes, n'a qu'un seul problème, celui de la reconstruction du PCF... Ou n'a d'autres horreurs à éprouver que celle de son éviction de Gennevilliers. J'en passe, ça

me fatigue. Il nous a quand même lu, pour notre édification sans doute, un passage des *Manuscrits de 44* de Marx. Et puis le stalinisme comme révélateur de grands écrivains, etc. L'Inquisition aussi a fait la gloire de Bruno, à ce compte.

mercredi 5 septembre 2007

Retour de Strasbourg. Ça bouge dans ma tête. La question du christianisme. Question à poser à Brecht quant à ce désir de savoir (connaître) qu'il oppose en fait à la croyance, à la superstition, donc à la religion. D'où le cliché raison contre foi, pour faire vite. Mais d'où vient cette *libido sciendi* ? De la nature humaine ? Ce naturalisme est étonnant, d'autant qu'il n'est pas universel et ne rend pas compte du fait spécifique de l'Europe se lançant dans l'aventure de la science. Et l'Islam, et la Chine. D'où les thèses renversant le mythe de G, et faisant du christianisme, promoteur d'une théologie rationnelle, la source du « triomphe de la raison », selon le titre d'un livre partial d'un certain Rodney Stark que je viens d'acquérir à Strasbourg. En somme, le discours de Benoît XVI. En somme, on doit l'amour passion comme la science-passion au christianisme.

samedi 8 septembre 2007

La Roque. Allégresse intellectuelle dans la librairie, comme à chaque fois. À l'intérieur de mon crâne. Quelque chose de vécu cet été, sans chair ni os.

lundi 10 septembre 2007

Nicky ce matin au téléphone : je suis à une terrasse devant la mer à Cadaquès. Nelly est morte. Nous étions en train de lire un entretien

de Vila-Matas dans *EL PAIS* : sa maladie, la commande de Sophie Calle, vous écrivez une nouvelle et je la vis. Je pense à des mots ; le mot ombre, je ne suis qu'une ombre. Et aussi à l'expression « pris en considération ». Je ne suis pas pris en considération. Mon travail n'est pas pris en considération. E V-M dit bien que les intellectuels ne sont plus pris en considération depuis un siècle. Pourquoi depuis un siècle ?

E V-M : je suis l'explorateur de mon propre abîme. Presque envie de dire la même chose, mais ce n'est peut-être pas un abîme, juste une petite crevasse (mais on y crève quand même). Et dans le travail théâtral, je ne suis qu'une ombre. Mon abîme, c'est mon rien. Explorateur, pour ce qui me concerne, le mot est mauvais. Un explorateur découvre des terres inconnues, des rivages nouveaux : pour moi, rien que des chemins de routine. Je le répète : je ne me connais que trop.

Ce que je dois encore préciser : sur la question du comédien, le problème ce n'est pas de le haïr, etc. Différence avec Artaud et Craig qui se défient du comédien ; moi, le contraire. C'est peut-être la question du personnage qui fait problème. Le relais : le désir du personnage. (plan 3 p71)

mardi 11 septembre 2007 (même lieu)

Noter que le mot *fracasso* veut dire échec en espagnol. Le tracas et le fracas. J'aime bien ce mot.

mercredi 12 septembre 2007

Le soleil fait que je ne suis plus que mon ombre. Dans un hôtel de Cadaquès à dégoïser sur la crise de la représentation, c'est ridicule. Il y aurait toute une partie sur ma poétique, intitulée *Le Fil du rasoir*.

Pas un théâtre mimétique, pas de fable. Ça m'a toujours semblé aller de soi, pourtant. Il faut bien que je dise que c'était pas prémédité. Pourquoi je ne raconte pas d'histoires ? Mais je n'y ai jamais pensé. Il est vrai que je ne les aime pas beaucoup ; coquetteries avec la représentation. La représentation de la vie n'est pas possible

vendredi 14 septembre 2007 (La Roque)

Eu Nicky hier soir au téléphone. Ne parviens pas à parler de Nelly. Nous devons nous voir mardi pour parler scénographie...

Le livre : déconcentration, plus l'épreuve ; je ne pensais pas qu'écrire, j'espérais anodinement, qu'écrire me mettrait autant en question et à la torture. Ce qui fait s'effondrer complètement mon esthétique. Qu'est-ce qui peut sortir de ça ? Une autre façon de faire ? La crise exquise et fondamentale. Exquise, où se sent l'excellence et la délicatesse, et fondamentale parce qu'elle touche aux fondements (je préfère cela au cliché du moment, les fondamentaux) de mon esthétique. Quand je parle d'esthétique, je parle aussi des raisons de faire du théâtre, pas seulement de la manière dont je le fais.

Ce serait un *faux self* qui aurait fait tout ça ? Il y a bien quelque chose qui ne va pas, qui fait que ce théâtre n'est pas juste, n'est même pas juste du théâtre. Ou peut-être que si.

Il y a quand même cela : de l'art de ne rien penser. Mon côté chinois ; la grande méfiance à l'égard des idées. Que serait penser sans produire d'idées. Une impasse ? Certainement. Les morts pensent encore mais ils n'ont plus à avoir d'idées. Si ce n'est pas des idées, qu'est-ce que c'est ? Reste de vagues souvenirs d'affects ?

Le 15 septembre, il faudrait vraiment que je sorte de mon silence auprès de mes éditeurs. Mais pour leur dire quoi ? Que je n'ai pas su mener à bien mon travail, trop distrait que j'étais, ou parce que la secousse a été trop forte, et qu'il faudrait encore du temps... Mais ce temps je ne l'aurai pas, je ne le prendrai pas. Vaudrait mieux en finir tout de suite. Tout bâcler, boucler aujourd'hui et relire dans le week-end, et aviser après. Et se consacrer au spectacle.

De l'art en démocratie. Après ce que je peux deviner de la feuille de route de Sarkozy à Albanel (*Le Monde* du 13 septembre « La feuille de route de l'Elysée inquiète les professionnels de la culture », au passage « professionnels de la culture », quelle horreur !), envie d'écrire un petit essai qui porterait ce titre. Envie très passagère, qu'on se rassure, Ce n'est pas tant l'interventionnisme autoritaire du Président qui me choque (après tout une tradition française du Prince) ou l'idée d'obligation de résultats (une politique publique peut se fixer des objectifs, après tout), ni l'idée qu'il faudrait tâcher de faire mieux plutôt que de se dire qu'on fera mieux en dépensant plus, mais le débat doit porter sur l'idée qu'un politique comme Sarkozy se fait de la culture. On voit bien qu'il n'est pas entouré de ce qui serait la fine fleur culturelle actuelle (qui serait qui, du reste ?), Bigard n'aurait pas été le copain de Malraux, mais l'idée que la culture doit répondre à une attente des gens, modèle télévision ! Mais la télévision doit répondre à l'attente des gens, doit les capter, parce qu'elle a quelque chose à vendre (du Coca Cola, comme dirait l'autre). Mais le supplément d'âme (Pompidou) n'est pas coté en bourse.

Donc toujours cette idée qu'il faut satisfaire des besoins que le consommateur connaîtrait (en fait on les lui impose *aussi* ; pas seulement, c'est vrai) ; faire jouir le petit ego démocratique, et si ça

ne lui plaît pas tout de suite, c'est lui qui a raison. Misère symbolique, certes, mais, en démocratie, que peut-on répondre quand on a le peuple contre soi, et un peuple avide de distraction massive (il faut notamment le distraire de la politique du Prince). Ce n'est pas nouveau ce n'est plus l'idéologie du service public. Il faut des armes de distraction massive.

Ripostes ? le « des crayons et des gommes », c'est-à-dire des moyens, ne suffit pas, et cela paraît égoïste quand la croissance n'est pas au rendez-vous, comme on dit ; et des moyens pour quelles fins ? Dire que c'est la dimension critique que l'on étrangle est un argument qui ne porte pas, puisque c'est justement ce que veulent les politiques de ce genre de complexion (la droite décomplexée, une droite cancre) ; ils n'en veulent plus, non parce qu'ils en ont peur mais parce qu'ils pensent que cette attitude, nourrie de la culture critique, c'est du temps et de l'argent perdus. Ils savent bien que nous sommes sortis de l'Âge de la Critique. En 1989 ? Il faut être positif, et ils veulent, consciemment ou non, rappeler, non aux artistes, mais aux « professionnels de la culture » que nous avons changé d'époque. Soit.

L'idée de risque est plus intéressante. La défense du risque ; le risque étant de déplaire, de ne pas dire ni faire ce que l'on attend de vous. C'est important de faire entendre quelque chose comme ça.

Mais c'est surtout le nouveau qui est important et qui ne correspond à aucune attente : qui attendait Picasso ou Schönberg ? pas de nécessité, même pour la gestion du sensible, de la sensibilité d'une société. Le travail des sensibilités, leurs jeux. Voilà : l'art (et je dis art, et pas culture) doit être inattendu ; il n'est pas mauvais qu'il y ait cette part dans une société dont on ne sait pas trop quoi faire, qui excite le désir, qui tue le conformisme, qui inquiète un peu, qui

pousse en avant, je ne sais pas, qui oblige à penser autrement, à sentir autre chose. C'est dangereux ? Je l'ignore. Mais la logique est parfaite : si ce nouveau n'est pas nécessaire (et c'est bien ça qui est en cause), alors le patrimoine suffit. On n'a qu'à ouvrir grand les portes des musées et la richesse du passé suffira bien. À une société inculte, la culture suffit, ne serait-ce que comme alibi.

L'art n'est pas de l'ordre de l'assouvissement. Il reste toujours du négatif. On ne peut pas toujours rigoler.

La production du nouveau : l'art et la science.

Il faudrait se procurer la lettre de mission en question.

Trouvé l'exergue de *L'Abrégé de littérature portative* de Vila-Matas : « L'infini, mon cher, n'est plus grand-chose ; c'est une affaire d'écriture. *L'univers n'existe que sur le papier.* » Paul Valéry, *Monsieur Teste*.

En passant : la mallette-écritoire de Morand a inspiré sa *boîte-en-valise* « sans doute la plus géniale tentative d'exaltation du portatif dans l'art ». Aujourd'hui, c'est notre ordinateur. Beaucoup plus qu'une machine à écrire. Parce qu'il y a des objets dedans, de la mémoire aussi.

Je peine sur le manuscrit ; ne parviens plus à retrouver le rythme, l'élan. Il paraît que, lorsqu'on fait du vélo, c'est dur les premiers jours, et puis après le plaisir vient. Ce plaisir, je l'ai trouvé au début de l'été, jour après jour. Depuis le 15 août, c'est comme s'il fallait que je redémarre à chaque fois. Pour le moment, je souffre dans les côtes.

samedi 15 septembre 2007

Deux blocs à traiter aujourd'hui : le texte et la pensée, et ma disparition. Formes à trouver. Pour la disparition, le dialogue enregistré dans la voiture sur l'autoroute (extraits) entre ELLE et LUI. Permettrait de reprendre beaucoup de choses, et faire scène.

Mais le bloc pensée, dianoia ? Un essai en bonne et due forme. L'idée de débarras. Débarrasser le théâtre ; faire le vide

—ne crois-tu pas qu'il aurait mieux valu s'occuper des affaires du monde, et agir comme tu aurais pu en faveur des hommes

—plutôt que quoi ?

—que d'explorer ton propre abîme. Tu t'y es perdu, sans bénéfice pour toi ni pour personne.

—tu me demandes ce que j'ai fait pour sauver la planète ? Pas grand-chose. Quant à mon abîme, je n'ai même pas su en faire le tour du propriétaire.

dimanche 16 septembre 2007

Fourvoyé ? Je me serais fourvoyé tout l'été ? Hier, impossibilité physique de rien écrire. Beau temps, pourtant, solitude parfaite, tout bien tempéré. Et je me tortille sur mon siège, incapable de rien formuler. Et le temps est passé. Bien tempéré, mais mauvais rapport entre la haine de soi et l'amour de soi. Trop d'ego, en tout cas. Trop d'ego tue l'individuation. Et ça peut intéresser qui ? relativisme amer dès que j'ouvre le journal plein des fureurs du monde. J'ai bien peur de n'intéresser que moi, et encore ! Ou bien si je ne m'intéresse qu'à moi. Pire. Et la peur de la sanction ?

Quelqu'un à la radio parle de la désolation d'un monde sans foi. Qu'est-ce que je fais là ?

Dans *Moi je m'éteignis* (dialogue ELLE/MOI), parler de la perte du monde ; le théâtre je n'y retrouve pas le monde, je le perds, je perds pied, je ne sais plus ce que je fais (p 96, plan3)

lundi 17 septembre 2007

Départ de La Roque. Comme si cet étrange été se mourait. Couché sur mon lit, à travers le cadre de la fenêtre je regarde quelque chose s'éteindre.

Manque la fin du *Trouble*, la conversation dans la voiture qui devrait scorpionniser le texte. Ou donner une perspective, je ne sais.

Rien à voir : la rage de vivre (philopsuchia) prend chaque forme tendue à la vie. *Fare di se stesso fiamma*.

L'automne comme katabase.

mardi 18 septembre 2007

Failli perdre mon stylo aujourd'hui, l'horreur. Et à l'université, bien sûr.

Je sens l'aile de l'urgence me frôler. Joli, n'est-ce pas ? finir le premier jet (tu parles d'un premier jet, j'ai mariné dans mon jus, oui, et tout l'été)

L'idée du dialogue MOI/ELLE pour terminer, est-ce une riche idée ? la contradiction entre le besoin d'individuation et la nécessité d'être n'importe qui.

mercredi 19 septembre 2007

Idée de la scène de ménage.

Le théâtre comme ascèse, hygiène, et non comme exploit. Se maintenir en forme et conjurer le chaos intellectuel (chaos = incapacité de penser quelque chose, je n'exagère qu'à peine

In a jam : être en panne (pour un créateur). Une vie là-dedans.

Ce qui manque dans la « scène », une scène : la violence. La jalousie de la femme : le théâtre qui LE débarrasse des femmes, de la question de l'amour (du sexe).

Pas mettre le spectateur devant quelque chose, mais le mettre dedans (j'appelle ça le cerveau, mais ce n'est qu'une approximation). Immanence aussi. Le spectateur comme figure (une conversation en voiture sur une autoroute du Midi de la France, -c'est important- ; il fait très beau. IL conduit, -choisir de préférence une grosse cylindrée, comme on disait-, ELLE feuillette le manuscrit du *Théâtre et son trouble*)

ELLE : Le moi est haïssable, mon vieux. Tu vas te faire détester avec un livre pareil. Je, je, je...

MOI : Peut-être est-ce parce que j'ai trop disparu dans mes spectacles, j'avais le besoin de m'expliquer. Il y a une violence à disparaître, surtout quand on s'en aperçoit

ELLE : Une devinette. De qui cette phrase : « quelle que soit la chose que l'on dise, on ne dit rien, on se justifie. » ?

MOI : Je n'en sais rien. Ça sent le grec. Tu dis ça pour moi ? Tu trouves que je passe mon temps à me justifier ? Mais je n'arrête pas de répéter que ce que je fais est sans justification.

ELLE :

MOI : Je n'ai jamais accepté qu'un clergé me dicte ce que j'avais à dire. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu être un universitaire. Je n'ai jamais supporté qu'une église me dicte ce que j'avais à faire, faire

les gestes qu'il faut, dire les paroles attendues. C'est pourquoi je n'ai jamais été metteur en scène avec cahier des charges ; c'est pourquoi je n'ai jamais été un grand commis du théâtre d'État, mais un hérétique.

ELLE : Le risque n'était pas si grand. Je ne vois pas qu'une Inquisition t'ait menacé.

MOI : Le risque, c'est simplement de ne pas exister. Ce n'est déjà pas mal. Mais, tu as raison, je ne veux pas me payer de mots. L'important, c'est de ne rien briguer. Mais faire du bricolage et du brigandage.

ELLE : Quel égoïsme.

MOI : Je ne suis pas mandaté. Je laisse venir, advenir. Je n'agis pas ; j'évolue. J'ai toujours tâché d'être mat plutôt que brillant. Il y a une définition de Littré que j'aime bien et que je sais par cœur depuis longtemps : « son mat, son semblable à celui qu'on obtient en frappant un tonneau plein. »

Je suis souvent accusé de ne pas aimer le théâtre. J'ai déjà répondu (cf. supra) : je ne sais pas si j'aime le théâtre mais il m'arrive de le faire aimer à d'autres (souvent de ceux qui ne l'aiment pas). Mais il est vrai qu'il faudrait me payer cher pour que je montre *Phèdre*. Faut-il que j'analyse que je justifie ce refus qui frise le dégoût ? Et qui m'isole évidemment du milieu. Je n'appartiens pas au milieu. Je vais parler de cette solitude. Je n'appartiens pas non plus à la société ; mais il n'y a plus de société. Je me prive donc de toute possibilité de réussite. Même ces notes que je griffonne ici, un grimoire probablement. Celui qui attend d'un livre sur le théâtre qu'il lui parle du théâtre, qu'il éclaire par exemple son expérience de spectateur ; il y a de l'échange dans l'air. Ce qui est dit, écrit peut resservir ; le lecteur s'approprie les mots sinon l'expérience ; ça

enrichit. Mais moi, enfermé dans mon solipsisme, qui n'ai pas la générosité de faire partager la beauté d'un chef-d'œuvre. Ne suivez pas le guide. Il n'y a pas de guide. Moi, je tente l'impossible : faire entrer l'autre dans l'intimité de mon idiotie. Mais si je ne monte pas *Phèdre*, c'est par défiance envers les comédiens. Ils ne m'apporteront rien de plus que ma simple lecture. L'incarnation, tu parles. Les mots sont plus purs quand ils ne sont pas en bouche. Autrement dit ce que je peux écrire du théâtre ne concerne que mon théâtre, et que personne n'a vu. Cercle infernal sinon vicieux. Quel intérêt un lecteur pourrait-il trouver à mon livre ? Au mieux un intérêt littéraire, c'est-à-dire ouvert, romanesque presque. Un intérêt vaguement philanthropique. Si rien d'humain ne vous est étranger, alors lisez-moi dans ce que mon expérience a d'humain. Ou alors c'est que je veux être vraiment un artiste et que la mise en scène n'est pas un art. Voir l'exergue de Lacan. Donc je n'aime pas le théâtre. Il ne m'est pas nécessaire d'en voir. En faire m'empêche de sombrer. Donc je n'ai pas de prêt à penser à offrir à mon lecteur ; peux pas lui permettre de se faire des idées ; il n'y trouvera aucun aliment pour sa conversation sur le théâtre, ni de quoi nourrir un travail de thèse ou une communication, ou pire encore un article de journal. Non, il n'aura affaire qu'à moi et à ma petite aventure singulière. Je vous mets dans le secret de mes façons. Je suis moi-même la matière de mon livre, et ma matière c'est mon théâtre. Je ne suis guère autre chose. Et ceci qui a à voir : je ne vis pas dans la société ni dans quelque société, du reste. J'invente ma société à partir des amitiés et des projets de travail. Un luxe que je paye cher. Petite réflexion sur l'asocial. Je ne suis pas des vôtres, voilà mon slogan que j'ai jeté à la figure de tous les groupes que j'étais amené à fréquenter. Tout ça pour être unique, car je travaille sans cesse et

de façon sourde à mon individuation, oui, de manière peu tapageuse. Façon de vous dire : moi, c'est moi. Et il n'y a pas de quoi en faire un plat ou un drame. Un égoïsme quand même qui aimerait se parer des plumes plus littéraires de l'égotisme. Pour me résumer, j'ai préféré le risque d'être un artiste médiocre au confort de la condition d'un universitaire moyen. Et je dis artiste médiocre, c'est-à-dire même pas artiste mineur, statut auquel je ne puis prétendre. Comme enseignant (car j'ai fait partie du corps enseignant, et je n'en rougis pas) je n'ai jamais cherché à transmettre un savoir (en feignant, au titre de la recherche, de le transformer un peu) ; je n'ai fait part que de mon expérience, allez disons : intellectuelle. Je n'ai donc pas été très généreux avec la société. Quelle place occupez-vous dans la société ? Mais aucune évidemment. Je n'apporte rien ; mon rôle dans la société ? Tiens, l'idée d'être utile à la société, celle-là, je ne l'ai jamais caressée. D'un autre côté, je ne me suis jamais payé de mots. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela.

Le texte : je serais désormais incapable d'en monter un tout-fait-exprès-préalablement. Inhibition totale. Si le texte est là devant moi, complet, avec ses jointures, sa résistance comme matériau, sans lacunes ni trous, pourquoi ne pas se contenter de le lire ? Un texte écrit pour le théâtre, il ne lui manque que le théâtre, et je dirais, presque extérieurement. Mais ce qui m'intéresse dans mes textes à moi, c'est leur manque intrinsèque ; c'est le théâtre qui leur manque pour ce qu'ils ont à dire.

Pourquoi me suis-je fait, depuis un quart de siècle, l'obligation d'enchaîner une œuvrette par an ? Pour me faire un peu d'argent, mettre du beurre artiste dans mes épinards de fonctionnaire ? Pour

faire l'artiste ? Mais c'est un qualificatif qu'il ne me viendrait pas à l'idée de m'attribuer. Je ne suis pas un artiste ; je ne suis rien. Faire du théâtre, comme un façon de ne rien faire. Se vouer à la pure perte. Il ne restera rien de mon travail, pas même les textes des spectacles dont personne d'autre que moi ne peut sans doute faire usage. Non, vraiment rien de rien. En cela, c'est exemplaire de quelque chose d'humain. L'artiste veut lutter contre le temps et la mort ; moi, comme non-artiste mais travaillant dans l'art, je veux démontrer que cette lutte est perdue d'avance. De toute façon, quand le soleil aura explosé... De toute façon, je ne veux pas être un consolateur, au contraire. Quel est le contraire du consolateur ? Quelqu'un qui inquiète ? Mais quelle prétention ! Faire des mauvaises actions ; dire la vérité ? sur le terrorisme, sur l'hypocrisie humaniste. Véritablement être nicht versöhnt. Sous la joliesse des formes de mes spectacles, qui est leur façon de transiger, de passer des compromis, personne ne voit le fond sombre et désespéré. Sous la joliesse et sous le rire. Et qui ne voit que je suis inconsolable ? Et il faudrait que mes microcéphales condescendent à nous trouver au mieux des « allumés ». Il faut se mettre le feu à soi-même, la seule incandescence permise, mais ne pas jouer les incendiaires.

Ai fait une impression du *Th et son tr*. N'ai pas le cran de relire.

voici les références pour ta tailleuse de costard en sapin :

—« Du tonneau à Internet : trajectoire du chantier, entretien avec Jean-François Peyret. »

Ludovic Fouquet

in *ETC Montréal*, n° 73, « Chantier (1) », Montréal, mars 2006, pp. 24-28.

jeudi 20 septembre 2007

N'arrive pas à me sortir de la dernière scène. Le mieux serait peut-être de ne pas l'écrire en dialogue (pas mon fort). J'imagine donc une scène (mais au sens aussi de scène de ménage), l'idée me paraît bonne. ELLE et MOI dans une voiture (une grosse cylindrée de préférence) sur une autoroute ensoleillée, par exemple entre Barcelone et Carcassonne –pour la rime– une après-midi de fin d'été ou de fin août, peu importe. Il conduit, elle somnole, mais a entre les mains les pages imprimées du manuscrit du *théâtre et son trouble*. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'effet produit n'est pas très positif. Sachant que le moi est haïssable, MOI va se faire haïr à s'étaler ainsi sur des pages et des pages.

ELLE : Une devinette. De qui cette phrase : « quelle que soit la chose que l'on dise, on ne dit rien, on se justifie. » ?

MOI : Je n'en sais rien. Ça sent le grec. Tu dis ça pour moi ? Tu trouves que je passe mon temps à me justifier ? Mais je n'arrête pas de répéter que ce que je fais est sans justification.

MOI voudrait faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'une justification mais d'une explication ; comment MOI a disparu dans le théâtre, une espèce de suicide : se faire sauter le sujet ; c'est l'expression que MOI emploie et qui fait se gausser ELLE. En réalité, elle n'adhère pas du tout à la thèse que c'est un autre que MOI qui fait les spectacles. Chichis que tout ça, dit-elle, arabesques tortillées d'un narcissisme malheureux, etc, etc. Le ton monte ; MOI se complaît assez aisément dans l'autocritique, autodépréciation mais ne supporte pas que d'autres s'en chargent. Nobody is perfect. Pourtant ELLE sait bien, elle est bien placée pour cela, que MOI s'est englouti dans le théâtre, au point de ne plus penser à autre chose que le

spectacle à faire, au point de ne pouvoir voyager, au point de ne plus vivre vraiment. Tout était tendu vers le théâtre ; c'est vrai que MOI s'en était fait une curieuse obligation

ELLE : sincèrement, ça valait le coup ?

La vache, pense MOI. Évidemment que MOI ne peut pas répondre par l'affirmative. Mais il fallait bien faire quelque chose, faire quelque chose d'unique, de signé. Se payer ce luxe-là ELLE pointe la contradiction qu'il y a entre la disparition (le *je* évanoui, le *moi*, plutôt) et l'exigence d'individuation que sous-entend l'idée que l'on pourrait résumer ainsi : faire quelque chose de personnel. MOI s'énerve, ayant cru être clair là-dessus. Ça peut être singulier, signé par moi, mais ce n'est pas moi. ELLE pense que cela n'a pas beaucoup de sens de dire ça, coquetterie

ELLE : si ce n'est pas toi, ce n'est pas non plus un autre. Vieilleries. On perd son temps.

MOI se demande comment il pourrait parler avec exactitude de cette expérience de l'altérité, encore que l'expression, un peu cliché, ne lui plaise guère, mais qui est authentiquement vécue. Pour un peu, il chercherait des arguments, des preuves, ou des façons d'en rendre compte. De rendre compte de ce qui est une expérience. L'expérience, ce n'est pas seulement, et là MOI est d'accord avec Artaud pour dire que le créateur est celui qui a le « maniement direct de la scène », pour dire que la singularité de l'aventure, le moment de l'aventure, c'est ce maniement direct de la scène, on ne peut mieux dire, le moment où l'on jette les dés, et où le théâtre va « sortir » un peu au hasard des improvisations, un hasard qu'on ne peut jamais abolir, l'expérience (et on peut imaginer qu'elle n'est pas la même pour tous les metteurs en scène) pour MOI, pour le dire le plus simplement, c'est de ne pas savoir où l'on va, de ne pas

avoir la moindre idée du résultat à venir, du spectacle qui surgira d'un travail/jeu qui n'est pas dirigé par la conscience ; le moi (minuscule) est dépossédé de toute maîtrise ; il faut avancer dans l'imprévisible.

ELLE : ton autre, ce n'est qu'un effet, celui de l'adrénaline.

D'accord, pourquoi pas ? Alors disons que l'adrénaline fait qu'on ne se connaît plus. Tiens, un argument : si MOI pouvait voir un de ses spectacles avant de le faire, il ne pourrait pas être certain que c'est de lui. Et cette disparition, tenons au mot, est possible grâce à l'intervention des comédiens qui sont co-efficients du spectacle. L'expérience (encore elle) de la perte de soi dans la fabrication du spectacle a lieu quand il s'agit de diriger les acteurs dans le matériau, quand ils s'en emparent. Au bout du compte MOI n'y est plus pour personne. Et cette disparition est très matérielle ; sa sanction, c'est le soir de la première où MOI prend congé du spectacle et s'absente. La chose se referme sur lui comme l'eau sur le noyé.

ELLE : sans parler de manière aussi grandiloquente, tu dis que tu te fuis toi-même. En es-tu sûr ? regarde-moi dans les yeux : après toutes ces pages écrites, crois-tu un seul mot de cette disparition. Pur motif littéraire !

MOI répond qu'il ne peut la regarder dans les yeux parce qu'il conduit. MOI ne trouve pas d'argument simple à opposer. Merde, cette disparition, il la vit bel et bien. Ce trouble d'identité, cette altération du moi, -c'est le mot-, MOI ne les a pas inventés ; et pourquoi me balance-t-ELLE ses objections à la figure ? MOI ne comprend même pas ce que ça veut dire ? Et puis c'est de la pure psychologie ; il y a aussi une dimension esthétique dans cette affaire (MOI réfléchit en ces termes profitant du sommeil dans lequel ELLE

est tombée, en profitant aussi pour accélérer un peu). Va pour la critique de cette disparition...

Monologue intérieur de MOI (modo geometrico, il a envie de dire). Il faudrait tout reprendre c'est vrai cette vague notion de crise de la représentation de la narration elle ne tient pas à l'analyse il n'y a surtout aucune raison de s'y accrocher quand tout le monde revient à la grande narration on pourrait objecter en pastichant Deleuze parlant de cinéma qu'il s'agit de promouvoir un théâtre cerveau contre le théâtre corps que c'est le fonctionnement du cerveau qui m'intéresse donc ses productions des discours des actes de paroles le cerveau est notre contemporain oui un théâtre cérébral même si le mot peut prêter à la critique une espèce de mathesis dirait Barthes contre la mathésis encore un péage le ticket dans le pare-soleil et la carte bleue dans la poche ça vient interrompre le doux ronronnement de la pensée en assonance avec celui du gros moteur dommage mais il faudrait un art immanent au cerveau à la pensée un théâtre de la pensée pas des idées déjà dit interruption opération carte bancaire la barrière se lève la voie est libre la méditation va reprendre quand j'aurai passé la sixième vitesse je le sais reprise j'aime conduire dans la conduite assez spinale cette affaire il y a aussi une espèce de disparition et le plaisir qui va avec ELLE a beau dire ce n'est pas non plus tout à fait moi qui conduit, MOI qui suis un pâle reflet effet de l'Homme sans qualités je suis un composite de caractères disons plutôt de caractéristiques je n'ose pas dire que je réalise certains de mes possibles non ça c'est mal dit mais j'ai tenté l'aventure je sens que j'abuse de ce mot ou que ce mot est abusif j'ai tenté l'aventure de l'explosion volatilisation ventilation trouver d'autres termes plus précis pas justement le projet d'être soi-même de se constituer en sujet consistant pas de construction du sujet pas

non plus de déconstruction parce que c'est quelque chose d'actif pas rétroactif comment dire mais il songe à ce philosophe allemand qui il y a déjà longtemps avait montré que la constitution l'approfondissement du sujet signifiait la constitution du monde comme image comme représentation j'ajouterais le sujet processus de subjectivation sur lequel il faudra revenir mais c'est de l'essayisme le sujet est devant l'image du monde et il aime ça il croit ainsi connaître le monde donc si on défait le sujet on lézarde l'image du monde si tu touches au sujet mon histoire tu touches à l'ordre de la représentation et c'est pourquoi votre fille ne peut pas raconter d'histoire rire intérieur en fait tout cela est assez simple l'explication on la tient

ELLE (*se réveillant et d'assez méchante humeur, oui, vindicative, l'humeur*) : disparition, tu parles, en fait tu vas te cacher derrière de grandes figures, tu avances masqué, tu feins d'aller te cacher dans le cerveau des autres, comme on fait son nid dans le nid des autres, on se...etc., mais c'est de la basse astuce

MOI : Et moi qui croyais que ça garantissait une certaine grandeur à mes propos !

ELLE : t'es-tu jamais demandé pourquoi tu avais toujours besoin d'un Montaigne, d'un Descartes, d'un Turing, ou d'un Darwin pour faire ce que tu (toi ou ton autre) as à faire. Tu ne pourrais pas te passer d'eux et parler soit de ta place ou faire parler n'importe qui, le premier venu, inventer un personnage. Si tu détestes le personnage, comme tu le répètes à l'envi, je vais te dire, c'est que tu n'aimes pas la vie. Tiens, pire encore : tu ne crois pas à la vie. Tu n'es qu'un vulgaire nihiliste.

MOI se tait et la tentation l'effleure d'envoyer la voiture dans le décor, ce qui serait assez théâtral. Il n'a rien à répondre. Il pourrait

simplement dire que ça ne cache rien, qu'il n'y a pas de secret ; il se souvient seulement, il va encore se cacher, se dissimuler derrière des références (et alors ?) il se souvient de ce qui dit Deleuze de la perte de croyance à propos du cinéma italien d'après guerre qui est en fait une perte du monde, une perte de la croyance dans le monde. Ça l'a toujours intrigué. Et s'il avait raison ? Si MOI (je) ne croyais pas en la vie ?

ELLE : Tu te réfugies dans tes pensées, dans les cerveaux de tes « phares », mais par infirmité à aimer la vie quotidienne, les gens, leurs histoires

MOI se dit, c'est vrai que la vie quotidienne... À cause d'ELLE, tout ce travail littéraire qui eût aimé se placer sous les auspices montaigniens se termine contradictoirement : Montaigne dit « pour moi donc j'aime la vie », et MOI arriverait à la conclusion inverse, c'est ce qu'on lui souffle du moins : « pour MOI donc je n'aime pas la vie ». C'est des coups à ne plus penser qu'à la route qui défile, qui défile, comme dit la chanson. Le théâtre, un lieu où se retirer du monde, comme « la librairie » ? Après tout, pourquoi pas ? En tout cas, il m'aura permis de tirer ma vie comme on tire sa journée (« vieux style »). Et la nuit tombe.

samedi 22 septembre 2007

On n'aime pas les artistes qui seraient mal à l'aise dans leur art. Obligation de bonheur comme l'obligation de réserve chez les fonctionnaires.

Simple ou avec ornements ?

dimanche 23 septembre 2007

S'enfermer dans son truc. Relu pour l'annoter Popper (*Des sources de la connaissance et de l'ignorance*).

lundi 24 septembre 2007

Sais pas trop par où prendre les choses. J'aimerais prendre les choses avec légèreté. Mais j'ai lu le journal et regardé la télévision ; je suis bien loin des soucis du monde. Vais-je me mettre à sentir le moisi? Le moisi, maladie sénile du moi. Et l'écho des attaques frontales (?) de Sarkozy qui ne néglige rien (il faut donner aux gens ce qu'ils demandent) comme l'engloutissement du théâtre dans son propre trou noir ne redonne pas du cœur à l'ouvrage.

Par quel bout ce que je puis faire peut-il avoir un quelconque intérêt ? Par la question de la science ? Je n'en suis même pas certain. Ou par la plainte du petit ego ? Tout cela est mal dit. Je me remets mal de l'espèce de malaise de cet après-midi, une fatigue qui me tombe dessus, un épisode un peu délirant et le désert cérébral. Lu juste avant des trucs pas mal chez Deleuze. *Produire un choc sur la pensée, communiquer au cortex des vibrations, toucher directement le système nerveux et cérébral. (L'image-temps 203)*. Et l'idée de l'automate spirituel, pas mal. Ça va avec. Remplacer l'imitation de la vie et l'identification par le mouvement automatique dans lequel est pris le spectateur. Penser sous le choc.

mardi 25 septembre 2007

Rassuré après le voyage de Nicky à Strasbourg. Il y a de quoi faire, selon moi. Ce qu'il faut voir avec Coduys demain : ce que remue (les objets) la truie.

Quels écrans, ça implique ? L'importance que je donne aux mots. Par moments il faudrait qu'il n'y ait plus qu'un mot qui vibre, quelque chose comme ça, mais en très grand.

Des balles de ping-pong ? Jonglage des planètes. Tout ça tourne et remue.

À commencer : quelles séquences. Il faut que chaque séquence possible traverse les différents registres : la fille, le couvent, le discours sur les deux systèmes (l'allure intellectuelle de Galilée, rendre sensible de la pensée).

mercredi 26 septembre 2007

—quand tu t'adresses à quelqu'un, tu lui demandes de te croire.
Cela suppose une foi.

<Popper : *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*

—ni l'observation ni la raison ne peuvent être définies comme la source de la connaissance, ainsi qu'on a prétendu le faire jusqu'ici

—que puis-je savoir ? (*rires*)

—impuissance de la philosophie

—taratata ; le mouvement de libération qui a commencé avec la Renaissance, pour aboutir à travers les divers épisodes de la Réforme et des guerres révolutionnaires, à ces sociétés libres

—libres

—oui, libres

—a été inspiré par un optimisme épistémologique sans précédent : on s'est fait une représentation extrêmement optimiste du pouvoir qu'à l'homme de discerner le vrai et d'accéder à la connaissance... La vérité peut être voilée mais elle peut se révéler. Ôter son voile n'est pas facile, mais, une fois nue et révélée, nous pouvons la voir, la distinguer de l'erreur, et nous pouvons dire qu'elle est effectivement la vérité.

—l'homme a la faculté de connaître donc il peut être libre

—tu veux dire la défiance à l'égard de la raison et du pouvoir de connaître signifie la défiance à l'égard de l'homme, et justifie l'autoritarisme. Il faut empêcher l'homme de se perdre, il faut le tenir, le sauver de sa bêtise et du vice

—c'est le Grand Inquisiteur qui parle

—en moins bien, en moins éloquent. Tout traditionalisme suppose l'impossibilité d'une vérité objective. C'est l'autorité ou la chaos !

—alors que la raison revendique le droit de critiquer toute tradition et toute autorité

—une façon de voir l'affaire Galilée

—braves gens, commencez par soumettre à la critique vos idées les plus chères.

—oui, mais ton optimisme postule la *veracitas dei*. Ce que nous percevons comme vrai doit l'être nécessairement, sinon Dieu nous tromperait. C'est à Dieu qu'incombe de rendre la vérité manifeste. Notre entendement est source de connaissance parce que Dieu est source de connaissance.

—et la véracité de la nature ?

—Bacon

—oui, Bacon. La Nature est un livre ; déjà Galilée te l'a dit. Qui l'étudie avec un esprit pur ne peut se méprendre. Il ne tombera dans l'erreur que si son esprit est entaché de préjugés.

—l'affaire Galilée.

—oui. Cela veut dire aussi qu'il faut commencer par rendre compte de l'erreur puisque la possession de la vérité n'a pas besoin d'être expliquée.

—tu dis vrai, Socrate.

—je ne suis pas Socrate, *nor was meant to be*

—je rigole. Notre faute ? Autrement dit, comment se peut-il que nous tombions dans l'erreur dès lors que la vérité peut être manifeste ?

—c'est que nous refusons coupablement de voir cette vérité ?

—pourquoi ?

—je n'en sais rien.

—alors dansons

—ou disons-nous qu'il y a peut-être des erreurs qui font vivre.

—tu veux parler de l’amour, par exemple.

—non, je ne veux pas parler de l’amour. Je veux dire simplement que les puissances qui nous maintiennent dans l’erreur ne le font pas pour entretenir en nous la fausseté, pour nous aveugler, aveugler l’innocence originelle de notre esprit en nous empêchant de voir la vérité.

—alors pourquoi ?

—elles le font sans doute *aussi* pour que nous continuions à vivre. Il n’y a sans doute pas de complot obscurantiste.

—évolutionniste !

—oui, évolutionniste.

(à ces mots, entrée de la truie, par le mot alléchée)

—dans un combat loyal, la Vérité ne peut pas ne pas triompher de l’erreur. Si elle n’est pas victorieuse, c’est bien qu’il y a des salopards qui ont intérêt à nous maintenir dans l’aliénation. Les prêtres.

—c’est le mythe de Galilée.

—oui. Tout événement mauvais est à imputer à la volonté mauvaise d’une puissance maléfique.

—c’est oublier que la vie se fout de la vérité.

—nous voilà bien. Tu as l’air de tenir pour nul et non avenu le projet de la révolution intellectuelle qui a encouragé les hommes à penser par eux-mêmes qui les a conduits à espérer se libérer eux-mêmes et libérer autrui de la servitude et du dénuement.

—une belle idée, ma foi. Et qui a permis l’aventure de la science moderne. La vérité est visible pour chacun pour peu qu’on veuille la voir. Et on ne peut pas non plus faire fi du désir d’une société libre... Qui craint la vérité ?

—tous ceux qui n’aperçoivent pas la vérité manifeste sont nécessairement possédés du démon.

—il faut les exterminer, car il faut vraiment être pervers pour ne pas vouloir la vérité manifeste.

vendredi 28 septembre 2007

Il faut citer ses sources, et les sources sont toujours d’origine divine. À commencer par les Muses dont se réclament les Poètes. Donc le savoir est toujours d’origine divine. Dikè est la gardienne de la vérité. Voir *Phèdre* à partir de 259 e, et aussi 275 b-c.

Sur les rapports entre parenté et connaissance, cf *Phédon* 79d, *République* 611d et *Lois* 899d.

Platon : la vérité est ce qui n’est pas oublié et n’est pas cachée (*alèthès*), elle est ce qui est manifeste. Est-ce que cela explique que l’homme est désireux d’apprendre, de chercher, de découvrir ?

—Oui, mais il y a aussi le mythe de la caverne. Même si l’un des prisonniers s’échappait et se trouvait en présence du monde réel, il ne pourrait le voir et le comprendre qu’au prix de difficultés presque insurmontables, sans rien dire des difficultés qu’il aura à se faire comprendre de ceux qui sont restés à l’intérieur.

—les difficultés à comprendre le monde sont d’ordre surhumain et très rares sont ceux qui peuvent accéder à cet état divin où le monde véritable devient intelligible, à l’état divin de la connaissance vraie, de l’*épistémè*. (Popper 56)

Vérité et opinion trompeuse. La chute épistémologique de l’homme. Comment purifier l’âme de ses fausses croyances, de son semblant de savoir (cf l’allusion à l’*Amphidromia* in *Théétète*, 160 c.

Locke : les hommes s’abandonnent aux premières anticipations de leur esprit. Des superstitions.

—connaiss-toi toi-même, et reconnais combien tu connais peu.

—qu'est-ce qui en toi tient tant à une connaissance absolument certaine ? Qu'est-ce que tu en as à foutre ?

—tu ne vas pas me faire croire que tu crois que les idées claires et distinctes nous sont inspirées par Dieu ?

—pourquoi pas ?

—et que les autres idées, confuses, proviennent de cette source impure qu'est l'imagination ? Ayons pourtant la conscience de nos limites ; chacun de nous sait si peu de choses.

Doctrines humaniste par opposition à la doctrine optimiste du nécessaire triomphe de la vérité. Sur quoi repose la théorie de la tolérance.

Les savants ont érigé l'observation et la raison en autorité nouvelle présente en chacun de nous. Ils nous ont coupés en deux, l'instance supérieure qui fait autorité en matière de vérité, et une instance inférieure. C'est la seconde qui forme notre moi commun, le vieil homme qui est en nous. La vérité peut se manifester, c'est toujours nous qui sommes comptables de l'erreur. Nos préjugés, notre négligence, notre obstination : nous sommes nous-mêmes la source de notre propre ignorance.

Il y a en nous une partie humaine, trop humaine, source de nos opinions faillibles, de nos erreurs, de notre ignorance, et une partie suprahumaine (les sens ou l'entendement) source de la véritable connaissance qui exercent sur nous une autorité quasi divine.

—ah ! les conventions humaines !

(voir Gombrich, *L'Art et l'illusion*, à propos de Constable)

La croyance : la grande question

—comment le savez-vous ?

—c'est la tradition

L'ignorance : est nécessairement infinie

—est-ce que tu te fais une idée de l'immensité de ton ignorance en regardant le ciel étoilé ?

—tu veux dire que le simple fait des dimensions de l'univers est le signe, le chiffre de l'ignorance humaine ?

—quelque chose comme ça

—eh bien, je ne fais pas grand cas des dimensions physiques. L'immensité des cieux ne m'inspire aucun sentiment d'humilité. Les étoiles sont grandes, tout cet univers qui nous enveloppe est peuplé d'objets qui ne savent ni penser, ni aimer, alors...

Quelque chose contre l'optimisme scientifique.

S'aider de Günther Anders. (*Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*) Se libérer de préjugés ne veut rien dire : cela dépend des risques que l'on prend. (Moi par exemple, je peux me libérer de tous les préjugés qu'on voudra, ça ne dérange personne). J'aime bien ce qu'il dit de Heidegger et de son ontologie de cordonnier. En fait, c'est Scheler qui le dit.

Et l'idée essentielle, je crois l'avoir déjà notée, des « Racines de notre aveuglement face à l'Apocalypse » du décalage entre ce que nous sommes capables de produire (*herstellen*) et ce que nous sommes capables d'imaginer (*vorstellen*). Et le concept de « supraliminarité » : les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme ; si c'était le cas, ils pourraient être perçus et mémorisés.

Sur la langue maternelle : Anders en exil, « lorsque je rentrais chez moi après avoir passé une journée à parler en anglais, j'enfilais pour ainsi dire ma chemise de langue allemande toute propre, et j'écrivais dans ma langue maternelle, ce qui me semblait d'autant plus justifié que je pensais écrire pour l'Allemagne d'après Hitler. Écrire pour le tiroir ? Non, pour la valise. Quel émigrant aurait pu s'offrir un bureau avec des tiroirs ? » Benjamin a écrit nombre d'essais sur ses genoux, assis au bord de son lit. »

—un émigré n'est pas un immigré.

—Inquiète ton voisin comme toi-même !

—ce n'est pas un hasard si tant de penseurs qui ont risqué des idées originales n'ont pas fondé de familles.(12)

Le 6 août était le premier jour d'une ère nouvelle : le jour à partir duquel l'humanité était devenue capable, de manière irréversible, de s'exterminer elle-même. Rendre concevable ce que nous sommes capables de produire.

Comment parvenir à se mettre à écrire là-dessus : « Je me souviens : c'est en Nouvelle-Angleterre, quelque part du côté du Mont Washington, que j'ai essayé pour la première fois. Je suis resté assis des heures entières sous un noyer, la gorge nouée, devant ma feuille de papier, incapable d'écrire un seul mot. » (65)

La faute de notre époque : le manque d'imagination.

—notre premier postulat doit être : élargis les limites de ton imagination, pour savoir ce que tu fais. Un bidon de Zyklon B a l'air inoffensif. Et un réacteur atomique.

—les conséquences de ce que nous, hommes d'aujourd'hui pouvons provoquer, à l'aide de notre technologie hautement perfectionnée,

ne nous sont, en un certain sens, pas imputables. Dans ma correspondance avec le pilote d'Hiroshima, Eatherly, j'ai forgé le concept de « coupable sans faute » (*schuldlos Schuldigen*). Je ne prétends donc pas que l'homme soit aujourd'hui plus mauvais, mais je dis que ses actions, à cause de l'énormité des outils dont il dispose, sont devenues énormes.

—l'homme a exigé d'avoir le droit de faire ce que ses outils, eux, avaient le droit de faire. Nous essayons de faire « humainement » ce que nos machines sont capables de faire. Nous essayons de faire aussi bien qu'eux. *Do it yourself*. Nous imitons nos outils pour voir, enfin, ce que nous faisons.

—l'industrie ne produit pas des armes pour les guerres mais des guerres pour les armes.

Les armes ne sont pas réutilisables. Idéal pour l'industrie.

samedi 29 septembre 2007

Dans le livre (du moins dans son état actuel) ai-je assez parlé de la taupe dans son terrier ou du rat dans son fromage. Quand je me mets à la confection d'un spectacle, que je laisse mon imagination, ma pauvre imagination, prendre son essor, il y a la disparition dans le fromage : moment assez plaisant.

Difficile à organiser la bipolarité du truc, sans faire dualisme ou accentuer un des deux côtés. Ou alors on accentue : il y a la fille qui défend le père, et d'une position curieuse (depuis son couvent) ; elle défend donc le discours de la science. Je ne parviens pas à continuer. Je m'interroge : qu'est-ce que je cherche dans cette affaire ? Qu'est-ce qu'il faut travailler ? Le roman de la fille ? Un anti-roman, la fille (une femme) qui vit par procuration. Urgence de

vraiment lire ses lettres, tenter de saisir quelque chose d'elle, mais quoi ? La ritournelle. Qu'est-ce que le théâtre a à dire de ça ?

Et en face ? les sages, les anti-sciences, les ignorants ? Est-ce un débat à organiser ?

dimanche 30 septembre 2007

Revenir sur Anders. Cesser de faire de la philosophie comique : pourquoi ses textes philosophiques ont si peu de rapports avec le corpus philosophique classique.

—pendant les 75 ans de ma vie, le monde et la position de l'homme dans le monde ont si radicalement changé que j'ai été obligé de partir de la réalité elle-même. Le détour par les opinions des philosophes des derniers deux mille cinq cents ans n'aurait pas seulement été inutile, mais aussi absurde, pour ne pas dire immoral : j'aurais perdu trop de temps, avant de réussir à exercer une influence sur mes contemporains. On ne peut pas se contenter aujourd'hui d'interpréter *L'Éthique à Nicomaque* alors qu'on accumule les ogives nucléaires. Le comique de quatre-vingt-dix pour cent de la philosophie aujourd'hui est indépassable. (...) J'utilise le monde lui-même comme un livre que je cherche à traduire dans une langue intelligible et efficace parce qu'il est « écrit dans une langue presque incompréhensible. (74)

—aujourd'hui il ne s'agit pas de transformer le monde mais de le préserver. Ensuite nous pourrons le transformer.

Amour du plus lointain (Gehlen) et amour du prochain. Le lointain est proche.

—qu'il y ait aujourd'hui des travailleurs au cœur de l'industrie de l'armement qui refusent de s'associer à la production des engins de la catastrophe, j'en doute fort. Pas seulement parce que ce à quoi ils

travaillent est complètement indifférent à la plupart des ouvriers – et cela vaut tout aussi bien pour les intellectuels les plus éminents : les physiciens et les ingénieurs – ils sont tous ce que j'appelle *telosblind*, mais parce que chaque travailleur et scientifique a cette bonne excuse : si c'est pas lui qui l'a fait, ce sera un autre.

—*Difficile tragœdiam non scribere.*

Pierre Dac : je vais vous chanter une tyrolienne parce que dans l'époque difficile que nous vivons, la tyrolienne me paraît indispensable. C'est ce que disent à peu près les gens de théâtre pour justifier la nécessité de leur petite entreprise.

Présentation du salon : Le Club Galilée

Renouant avec une tradition instaurée à l'Odéon, au moment de l'expérience du *Théâtre feuilleton*, il y a déjà et en vue de la préparation du spectacle *Tournant autour de Galilée* une création du *Théâtre de l'Odéon* et du *Théâtre national de Strasbourg*, l'équipe artistique organise une série de rencontres-salons. L'esprit de ces rencontres est celui de la conversation.

<Jean-Robert Armogathe *La nature du monde*

Une certitude théologique : « le monde est fait selon l'ordre et la mesure, et en particulier l'Univers, si différent de l'imparfaite condition du monde sublunaire » (62)

La physique de la transsubstantiation.

samedi 6 octobre 2007

Une histoire banale : un homme ne peut pas faire d'enfant à sa femme. Le couple ne veut pas avoir affaire à un donateur anonyme

de sperme. L'homme voudrait que tout cela reste un peu dans la famille, qu'il y ait de l'ADN paternel chez le petit. Il demande donc à son père septuagénaire d'être le donateur.

Toujours cette trouille à rouvrir *Le Th et son tr.* Comment expliquer cela ?

dimanche 7 octobre 2007

Cher JF,

L'adresse d'Agnès que j'ai conservée n'est apparemment plus valable : adecayeux@not2be.net

Peux-tu me renvoyer la bonne ?

Tu sais, j'ai réfléchi à ce que tu disais hier à propos de ce qui devait faire théâtre dans le projet. Au risque de débiter des évidences, n'est-ce pas tout simplement "pourquoi je ne monte pas Galilée ?" et à partir de là on peut aborder les questions qui nous tiennent à coeur :

- le faux portrait que fait Brecht de Virginia donc : question de la filiation (il y a Montaigne aussi par là peut-être), des lettres, des nonnes, etc.
- les liens avec l'Eglise simplifiés chez BB : non pas la question pouvoir ecclésiastique contre science mais plutôt le problème de la théologie, de l'interprétation des textes et comment Galilée s'en sort
- le mythe Galilée et donc la question de son geste intellectuel (mais c'est moins clair pour moi, là...) et peut-être du désir de connaissance (et donc Montaigne etc.)

J'ai conscience que formellement cela ne nous aide pas à revenir sur la plateau, comme tu le disais hier, mais cela ne nous aiderait-il pas à avancer dans la partition, surtout si on se dit que le premier point

est abordé à Montpellier ?

N'oublie pas d'appeler Agnès.

Je t'embrasse, bonne soirée et à demain,

Julie

Oui, mais quel est le geste théâtral qui correspond au fait de ne pas monter le Brecht ?

lundi 8 octobre 2007

Qu'est-ce que je dois raconter à Jeanne à midi et ce soir aux autres ?

L'idée de club ou de société de discours ou de pensée. Le salon comme l'antichambre de la scène. Ou une supercoulisse.

-je veux dire qu'il est important que nous soyons ici dans un théâtre. Un des derniers endroits où l'on cause. De l'échange des idées avant leur usage/usure sur un plateau.

Comparaison avec les autres endroits où ça parle, où des idées se fabriquent et s'échangent. Le studio de radio ou de télévision, le café, le restaurant, le séminaire, l'amphithéâtre, le colloque, les rencontres de ceci ou cela, et science oblige, le laboratoire. Il y a aussi la solitude. Le théâtre, donc. Privé ou sauvage. Il faut que règne un certain désordre. Pas de rencontre de spécialistes. Pas idéal non plus de l'honnête homme parce que, à la clé, il s'agit de travailler, de fabriquer, d'œuvrer.

L'idée donc de conversation (*conversari*, c'est aussi être ensemble). Je parlais de la solitude.

Il y a l'idée que ces conversations doivent être profitables au spectacle, qu'elles le nourrissent, l'informent même, mais aussi :

-qu'est-ce qui nous réunit ? *Tournant autour de G.* Je dois dire un mot de la genèse de ce projet. Les déclencheurs, plutôt. Deux ordres de raisons, dans le désordre.

-qu'est-ce que je fabrique avec la science. Qu'est-ce que cette accointance ? qu'on peut justifier de mille manières. Les mauvaises relations.

-pourquoi je ne monte pas *La Vie de Galilée* ? Répéter ce que j'ai dit...

-synthèse des deux points précédents/ pourquoi ne pas faire autre chose ?

-réponse : pas d'idées, pas d'autre idée. Un faisceau de hasard. L'envie de découdre Brecht, plus que d'en découdre avec lui, modeste quand même. Et parce que c'est un mythe ; le théâtre aime les mythes. Benoît XVI aussi (rapide).

-commentaire/démontage : un jeu de théâtre ; faire naître un théâtre de la critique d'un autre. Trouver le bon geste théâtral et qui devrait se ventiler sur plusieurs spectacles. Je ne sais pas où cela nous mènera.

-les entrées pratiquées par le décorticage

-Virginia, point sensible. C'est elle qui raconte

-la question du voir : voir et démontrer. G a-t-il démontré ... ? Contre le positivisme brechtien. Il suffit de regarder. La rhétorique.

-la langue naturelle : la thèse de Brecht. Entrée de la poésie.

-le grand livre de la nature qui est écrit en langage mathématique (et le rapport des deux)

-ce qui pose le pb de Galilée, le rapport entre le discours de Dieu en langue naturelle et le discours de Dieu quand il se fait géomètre et créateur de la Nature.

-autre entrée : la scène perdue. Montaigne. Le scepticisme. Plusieurs conséquences. Autre pratique du doute. Ça fait revenir une question, qui est celle qui m'intéresse au fond, celle de la *libido sciendi*. Qu'est-ce que c'est que cette passion de savoir dont parle très bien Brecht à travers son personnage. Mais qui m'intrigue : pourquoi, comment l'Europe s'est-elle lancée dans l'aventure de la science ? Et pas d'autres cultures qui auraient pu le faire. Naturalisme de ce désir chez Brecht : c'est dans la nature humaine que de vouloir savoir, etc.

D'où l'objection Montaigne, le contrepoison. L'écrivain aussi qui ne parle que *depuis* son inscience, qui se méfie (c'est moi), qui a une autre curiosité. La raison humaine est limitée. Quand on n'a pas de doctrine, pas de savoir d'où parler. De deux usages de nos gros cerveaux.

-le dispositif Jeanne/Olivier

Actualité de la chose : B16, Armogathe *La Nature du monde, Science nouvelle et exégèse au XVII^e siècle*, réédition de David Cosandey *Le secret de l'Occident* ; Rodney Stark *Le triomphe de la raison (pourquoi la réussite du modèle occidental est le fruit du christianisme)*

mardi 9 octobre 2007

Salon en partie raté hier soir à l'Odéon, l'esprit ne soufflant guère. Pourquoi ai-je repris toute l'affaire depuis le début ; j'étais déjà

exténué avant de rentrer dans le vif des nouvelles questions. Incapable de me souvenir de grand-chose. Pas le sentiment que quelque chose de neuf ait été dit. Il faudrait centrer davantage autour d'un invité avec qui bavarder, et consacrer d'autres salons au travail de l'équipe sur la confection du spectacle. Petite panique froide. Trouver les astuces pour couper à travers champs, puisque je suis de toute façon à travers champs.

jeudi 11 octobre 2007

Difficultés du salon. Qu'en attendre ? Faire les e-mails à Stanislas Dehaene et à Bruno Latour.

Cher Stanislas Dehaene,

Comme je vous l'ai dit lors de notre rencontre lors de la leçon d'Alain, nous organisons dans le cadre de la préparation de notre spectacle *Tournant autour de Galilée* des rencontres que nous appelons un peu pompeusement des salons. C'est l'occasion pour l'équipe de création de faire le point sur le travail en cours, mais surtout d'inviter des personnalités extérieures à la confection du spectacle, mais dont la conversation peut nourrir notre réflexion.

Ce spectacle sera le commentaire-rêverie de la pièce de Brecht *La Vie de Galilée*, façon aussi de donner les raisons pour lesquelles nous ne la montons pas. Qu'est-ce que voir ? est la question que pose Galilée/Brecht, mais c'est aussi la nôtre. Vous imaginez combien il serait intéressant pour nous d'en parler avec vous, et peut-être, comme l'imaginait Alain, d'essayer de « faire » quelque chose ensemble.

Ces salons ont lieu tous les lundis de 18 à 20 heures au Théâtre de l'Odéon, jusqu'au lundi 3 décembre. Si une date vous convenait, nous serions très heureux de vous accueillir.

En vous remerciant d'avance, je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

jfp

—Je ne sais pas que je ne suis pas trompé par un Malin Génie

—Si je ne sais pas que je ne suis pas trompé par un Malin Génie, alors je ne sais pas que j'ai deux mains

—Donc je ne sais pas que j'ai deux mains

—Je sais que j'ai deux mains

—Si je ne sais pas que je ne suis pas victime d'un Malin Génie, je ne sais pas que j'ai deux mains

—Donc je sais que je ne suis pas victime d'un Malin Génie

dimanche 14 octobre 2007

Que faire demain au salon ? Qu'est-ce qui serait utile ? Le centre de gravité de tous ces spectacles, c'est le renversement, par rapport à notre doxa laïque, des rapports foi et raison.

L'article de Gans : faut-il intervenir dessus. Le point de départ derridien m'agace. Si je m'adresse à l'autre, il faut qu'il me croie ; donc la question de la foi est posée ! La foi est sécularisée, mais c'est pour mieux la reverser au religieux ?

Critique du voltairianisme vétuste.

lundi 15 octobre 2007

Le Th et son tr : relecture, un supplice. La révision déchirante : Relire implique une révision déchirante. Pourquoi cela me dérange moins d'être l'homme de théâtre deuxième couteau que je suis plutôt que l'écrivain médiocre qu'au mieux j'aurais pu devenir ?

Consacrer le salon d'aujourd'hui au point sur l'espace et le dispositif : Nicky et le compte-rendu de la réunion de l'après-midi. Freddy et Bibi.

Deuxième partie : le gros morceau d'actualité, raison et foi. Le religieux. Contre le voltairianisme vétuste. Contre le schéma scientiste/progressiste de Brecht. On parlera avec Françoise de la rhétorique à l'œuvre chez Galilée ; la question de la preuve.

Il me semble que la révision pénitentielle de l'affaire Galilée par l'Église qui conduit au discours de Ratisbonne est le meilleur symptôme de ce que des scientifiques appelleraient un changement de paradigme. Le mot ne me plaît pas en l'occurrence, mais je ne peux dire mieux.

Brecht veut esquiver le problème : son Galilée est persuadé à la fin qu'il ne risquait rien.

Les traits symptomatiques : on peut repartir de cette question de l'aventure scientifique dans laquelle l'Occident s'est lancé. Quels documents sont-ils les plus praticables ? Ou partir de la question du désir de savoir. Une phrase d'introduction : la connaissance peut-elle guérir la plaie éternelle (principielle ?) de la vie.

Après le salon de ce soir (voir notes), je sors un peu de ma dépression d'après dimanche. Jeanne assez présente sur ce coup ; cela me paraît bien. Deux comédiens qui m'intriguent pour des raisons différentes : Jeanne et Olivier. Vieux débat avec Jeanne, le rôle. Je lui donnerai celui de Virginia.

vendredi 19 octobre 2007

Discussion avec Thierry pour Montpellier. *La clôture des filles*, œuvre ouverte.

La curiosité de Virginia : elle aime lire les lettres que reçoit son père des grands personnages. Veut lire *Il Saggiatore*. Elle souffre du

froid, n'a pas de chambre à soi. Pauvreté du couvent.. La nécessité.
Le manque de temps (la carestia del tempo)

dimanche 21 octobre 2007

Brecht pensait que de se sentir à l'aube d'une ère nouvelle influence favorablement les hommes. Il nous arrive exactement le contraire : nous sentons que nous entrons dans une nouvelle phase de l'âge scientifique, mais nous y entrons avec peur. Objection : c'était déjà le cas avec l'entrée dans l'ère atomique. Donc : quoi de neuf ? On ne sent pas l'amélioration, les possibilités insoupçonnées.

Brecht toujours pris dans la problématique « croyance et superstition » contre croyance en la raison. « Nous avons été dominés, disent les hommes, mais désormais nous allons dominer. » (BB t2, 420)

Qu'attend-t-on de bien du Nouveau ?

Air du temps, document :

Face au tollé mondial suscité par ses propos racistes, le prix Nobel de médecine 1962, l'Américain James Watson, codécouvreur de la structure de l'ADN, a interrompu, vendredi 19 octobre, sa tournée européenne, tandis que plusieurs sanctions à son encontre ont été prises. Arrivé cette semaine en Grande-Bretagne, il devait participer à diverses manifestations jusqu'au 25 octobre en vue de promouvoir son dernier livre.

M. Watson, âgé de 79 ans, avait indiqué, la semaine dernière, au Sunday Times qu'il aurait aimé que tout le monde soit égal, mais que "ceux qui ont à traiter avec des employés noirs savent que ce n'est pas vrai". "Nos politiques sociales se fondent sur le fait que

leur intelligence est la même que la nôtre (Occidentaux blancs), alors (...) que toutes les recherches concluent que ce n'est pas vraiment le cas", a-t-il affirmé au journal britannique.

"PROVOCATION INADMISSIBLE"

Le musée des Sciences de Londres a été la première institution à réagir à ces propos en annulant, jeudi, une conférence que devait donner le Dr Watson.

Vendredi matin, le généticien a tenté d'apaiser la controverse, se disant, dans un communiqué, "mortifié par ce qui s'est passé". "Et le plus grave, c'est que je ne peux pas comprendre comment j'ai pu dire ce sur quoi on me cite. Je peux certainement comprendre pourquoi les gens, en lisant ces mots, ont réagi comme ils l'ont fait", a-t-il déclaré. "A tous ceux qui ont déduit de mes propos que l'Afrique, comme continent, était d'une certaine façon génétiquement inférieure, je ne peux que présenter mes excuses sans réserve", a-t-il ajouté. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Plus important de mon point de vue, il n'y a aucune base scientifique pour une telle croyance".

Avant l'annonce de son retour aux Etats-Unis, l'université d'Edimbourg a indiqué, vendredi, avoir annulé l'intervention prévue du chercheur, jugeant les propos qu'il avait tenus "incompatibles" avec les valeurs qu'elle défend. Un festival à Bristol a fait de même, dénonçant la "provocation inadmissible" de ses opinions.

Parallèlement un prestigieux laboratoire de recherche américain a suspendu de ses fonctions M. Watson. "Le conseil d'administration

s'est réuni et a décidé jeudi soir de suspendre le Dr Watson de toutes ses responsabilités administratives", a ainsi fait savoir, dans un communiqué, Bruce Stillman, PDG de l'Institut de recherches de Cold Spring Harbor, situé à Long Island (nord-est des Etats-Unis).

"NOBEL DE RACISME"

Dans le même temps, le président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), Richard Prasquier, s'est dit "indigné" par ses "propos racistes inacceptables" tandis que le quotidien privé sénégalais Le Populaire lui attribuait le "Nobel de racisme".

M. Watson avait déjà défrayé la chronique par ses prises de position notamment sur l'homosexualité ou la pigmentation. Il avait par exemple affirmé que les femmes devraient avoir le droit d'avorter si des tests pouvaient déterminer que l'enfant à naître portait les gènes de l'homosexualité. Il avait aussi laissé entendre qu'il pouvait y avoir un lien entre la couleur de la peau et les pulsions sexuelles, ce qui expliquerait pourquoi, selon lui, les Noirs ont une libido plus développée que les autres.

Il avait aussi estimé qu'on pourrait un jour modifier la génétique pour créer des gens plus beaux. "Les gens disent que ce serait horrible si on pouvait faire en sorte que toutes les filles soient jolies", avait-il déclaré. "Moi je trouve que ce serait super".

Rappel de Jean Lassègue:

salut Jean-François,

Je tombe sur l'un des derniers numéros de la série 'les génies de la science' (n°30) qui porte sur Georges Lemaître, physicien théoricien et prélat de l'Eglise catholique et romaine. J'ai pensé qu'un détour (quantique) par sa vie, ses œuvres et ses miracles te changerait du dernier opuscule de Benoît.

vale

jean

Reçu de Françoise :

De: f.balibar@wanadoo.fr

Objet: Galilée depuis New York

Date: 24 octobre 2007 17:19:11 GMT+02:00

À: jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Cher Jean-François,

Me voici rentrée de New York. Je n'y ai pas oublié Galilée et ai passé deux jours très agréables à la bibliothèque de Columbia avec « notre auteur » comme il dit quand il parle de lui-même. Deux jours, c'est peu, surtout quand, comme moi, on a besoin d'un temps d'adaptation exagéré pour se mettre au courant des cotes, des possibilités de l'Internet (toujours plus restreintes que ce qui est annoncé ; c'est un peu comme les réductions à la Redoute où l'on n'est jamais exactement dans le bon cas), etc.

Toujours est-il que j'ai cherché dans deux directions :

1) ce qu'il en est de la réhabilitation de Galilée par Jean-Paul II ; j'ai lu un livre que je n'avais pas réussi à me procurer ici (*Retrying Galileo*, de Maurice Finocchiaro), qui examine l'"affaire" depuis 1633 à nos jours et conclut par le fait que les déclarations de 1992 ont

pour objet (ou résultat) de donner corps à un nouveau mythe, le mythe de la réhabilitation de Galilée par l'Eglise. Ceci pour répondre à une question que vous m'aviez posée lors du premier des "salons du lundi" ; si je comprends bien, la position de Jean-Paul II est que certes, Galilée ne s'est pas trompé du point de vue de l'astronomie (sic) , ni dans son exégèse de la Bible (cela ne me semble pas si sûr), mais qu'il n'a pas tenu compte de la dimension "pastorale" du débat, à savoir que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire au bon peuple, qu'il faut faire attention à ne pas brusquer les fois naïves et que, pour ce faire, il faut, en bon normand (polonais), garder le juste milieu entre l'innovation et le conservatisme. Autrement dit : l'éternel problème : toutes les vérités sont-elles bonnes à dire ? Cela fait froid dans le dos si l'on songe que l'Eglise est dans la même situation à l'heure actuelle, à propos de la biologie ; comment jugera-t-elle de ce qui doit être dit et de ce qui doit être caché pour ne pas heurter les âmes simples (c'est-à-dire les intérêts mondialisés de l'Eglise).

2) Plus intéressante, pour moi en tout cas, a été la lecture d'un texte ancien, écrit par un certain Leonardo Olschki (le genre d'intellectuels comme on n'en fait plus, chassé d'Allemagne en 1933 et réfugié à Princeton), intitulé "Galileo's literary formation". Olschki part d'emblée du fait que Galilée est l'un des grands écrivains classiques de la langue italienne, encore aujourd'hui. Il met cela en rapport avec l'adhésion de Galilée à un mouvement intellectuel, sur lequel existe visiblement une bonne documentation, destiné à fixer les règles du florentin (je pense que c'est à cela que faisait allusion Lassègue l'autre jour). Il va même jusqu'à écrire que "the tension between artistic language -formation and ordinary language-usage

(tension qu'il fait remonter à Boccace), which had been confirmed and emphasized by the literary and cultural predominance of humanism, survived for centuries, until resolved by Galileo". Je ne sais pas si on peut faire jouer à Galilée un rôle aussi crucial dans la formation de la langue italienne classique. Mais l'idée que Galilée ait utilisé les contraintes stylistiques imposées par les "réformateurs" dont j'ai parlé pour associer un contenu à la prose (ce qui apparemment ne se faisait pas auparavant?) ne me semble pas inintéressante. En somme (là ce n'est plus Olschki qui parle, mais moi) Galilée, ne disposant pas d'un formalisme mathématique suffisamment riche (il n'avait à sa disposition que la géométrie et l'arithmétique), constatant d'autre part que la langue savante, le latin, était sclérosée par un tout un tas d'interdits linguistiques et rhétoriques, une langue morte en somme, a peut-être choisi l'italien, une langue "neuve", pas du tout un dialecte, mais bien au contraire une langue intellectuelle soigneusement fabriquée par des "académiciens" (j'ai oublié le nom de l'académie en question, mais c'est facile à retrouver), pour dire des choses nouvelles ("deux sciences nouvelles"). En somme, en l'absence de formalisme mathématique, Galilée a utilisé l'italien pour dire de façon précise des choses neuves. Ce qui reviendrait à dire que le latin était impropre à son entreprise. Peut-être viendra un jour où on ne pourra rien dire de neuf en anglais (en fait, c'est peu probable parce que l'anglais n'est pas et ne sera jamais une langue morte). Ceci pour répondre à une autre des questions soulevées l'autre jour, sur le choix de l'italien (en tout cas, l'idée de Brecht, parler au peuple, me semble de plus en plus fantaisiste : Galilée s'adressait aux princes, aux courtisans, ceux-là même qui participaient à la "fabrication" de ce qui deviendra

l'italien)). Mais cela me suggère une réflexion, un peu allumée, que je vous sou mets : si Galilée a créé la physique moderne, c'est parce qu'il était un littéraire, s'intéressant aux mots, à la grammaire et au style. Je pense que cette idée ne déplairait pas à Alain. Je dirais même plus : la physique, telle que je l'ai vue évoluer en plus de 40 ans, est sur une mauvaise pente (c'est un peu mon dada) parce qu'elle croit qu'elle peut se passer des mots, de la grammaire et du style. Car si on peut faire des découvertes (au sens propre du terme, du latin "invenire", tomber par hasard sur) au moyen d'expériences et de calculs, on ne peut rien DIRE (ou écrire) de nouveau, sans mots. Le principe de relativité, par exemple, ne sort ni des expériences ni des calculs : il est énoncé, en langue vernaculaire ; Galilée ne l'a pas découvert ; il l'a énoncé.

Enfin, toujours dans Olschki, j'ai trouvé le récit d'un épisode que vous ne connaissez peut-être pas (en tout cas moi, je ne le connaissais pas) : Galilée avait été chargé, dans sa jeunesse par je ne sais plus par quelle académie, de faire une topographie de l'enfer de Dante. En effet, un certain Mansssani(?, il faudrait que je retrouve le passage) avait fait, en 1500 et quelques, une géographie de l'enfer de Dante, laquelle avait été ensuite controversée (ne me demandez pas ce que cela veut dire). Galilée avait été chargé de régler la question et a fait deux "conférences" sur le sujet (qui sont des les oeuvres complètes), utilisant la théorie des coniques d'Archimède pour trancher entre deux possibilités. Evidemment, ce genre de "jeux littéraires" est bien passé de mode, mais je me demandais s'il n'était pas possible d'en faire quelque chose du point de vue théâtral ??? (J'iraide toute façon voir ces deux "conférences" à la Bibliothèque).

Voilà, j'arrête mon bavardage. Je peux si vous le souhaitez vous donner une photocopie de l'article d'Oltschki (probablement ce qui peut vous être le plus utile) et aussi de la grande partie de "Retrying Galileo" que j'ai photocopiée là bas. Dites-moi simplement où je peux vous les déposer. Je viendrai à la réunion de lundi (car j'imagine que les vacances scolaires ont peu d'incidence sur le salon du lundi ; et par ailleurs, je suis à Paris).

Excusez, s'il vous plaît, ce long compte-rendu de voyage bien brouillon.

Je vous embrasse,
Françoise

vendredi 26 octobre 2007

Abasourdi depuis la lettre d'OP (reçue mardi) déclarant forfait parce que son oncle et sa tante sont vieux et faibles ; donc the show ne doit pas continuer. C'est de l'assassinat. Le coup de grâce. « Tout comédien est remplaçable, si le metteur en scène n'est pas un incapable. » Quelle mauvaise foi ! Un spectacle de commande ; on se démène pour lui faire ce cadeau pour ses adieux, « mais le spectacle a beaucoup changé » ; ça veut dire qu'il ne s'en sent plus le centre ? C'est comme si ma naïveté donquichottesque qu'on me fout à la gueule. Je voulais faire spectacle avec des relations vraies, des exigences biographiques, de l'amitié, des échos entre les choses ; mais non, « tout cela n'est que du théâtre ». Je suis démoli ; il ne croyait tout de même pas croire que je me trimballais

un cochon sur le plateau pour le plaisir. Et si Olivier n'est plus là, qu'est-ce que je raconte ? Quel sens cela aurait de le remplacer par quelqu'un qui n'aurait pas joué dans *Le rocher la lande la librairie* ? qui n'aurait pas fait avec moi *L'Autoportrait de la voisine* » à l'Odéon ? Cynisme de quelqu'un qui ne m'aura non plus jamais aidé quand il avait le pouvoir (au CDN, par exemple) ; c'est toujours moi qui a fait le geste : pour l'Odéon, pour le *Traité des passions 1* (mais la crise cardiaque était un bon alibi pour déjà s'esquiver), et maintenant le *Galilée*... Sens unique, je me rends compte. Et moi qui fait des discours sur l'amitié. Tout le monde s'en fout ; tout cela n'est que du théâtre. Et lui qui parlait de l'Utopie du théâtre.

Tentation première, l'annulation. Mais qui paye ? Il faut donner une dimension judiciaire à l'affaire. Perdu d'avance. De toutes les façons, je suis foutu.

Solutions : l'annulation, ce qui veut dire départ à la retraite. Deux : le remplacement pur et simple d'Olivier. Mais qui, et quel sens ? Trois : virer le cochon (et Freddy), et quoi mettre à la place qui ne soit pas petit bras ? Je ne vois pas.

Je n'avais déjà pas une vision très claire de la manière dont le spectacle se construirait, mais maintenant tout est à terre.

Le sentiment de se compliquer la vie pour rien. Ou pour si peu.

samedi 27 octobre 2007

Complètement oublié le livre, c'est curieux. L'été, c'est l'été. Faire une dramaturgie négative comme il y a une théologie du même nom. J'ai déjà dû écrire des choses comme ça. Dire ce que le théâtre n'est pas, plutôt que ce qu'il serait. Une belle petite démarche apophasique, forcément aphairétique aussi.

Il faudrait que je prépare quoi lui dire (à Olivier). Une lettre ? Ruminer une lettre, des mots que je ne lui dirai jamais. Je ne veux plus entendre parler de ce personnage ; le dépit est sans nom. Je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même, comme on dit : je suis vraiment trop bête. J'ai été vraiment trop bête de croire que ce n'était pas seulement du théâtre, mais de l'amitié, après tout Montaigne...

Il se tire et me laisse le cochon, c'est ça ? Sans même prendre son téléphone pour me le dire. Courageux.

Déjeuner avec Alain. Je me rassérène un peu. Nous parlons de Ternisien, personnage à changements. Centrer sur le couvent, la Renaissance, oublier un peu Montaigne. Si nous gardons le cochon, ce doit devenir la bête de Jeanne : et Bibi, c'est Galilée. C'est une hypothèse.

À la radio, on me parle de Saul de Tharse, dit Paul. Il n'y a pas de hasard. Chaque jour il y a un livre sur Jésus qui paraît dans le monde, dit-on, alors que je lis une anthologie (j'ai passé une morne journée à ça) sur les Papes et la science (de Léon XIII à JP2)

lundi 29 octobre 2007

Pour mémoire :

Cette grande encyclique ouvre courageusement des voies pour la philosophie comme pour la théologie. Loin d'opposer foi et raison, elle invite la foi à venir au secours de la raison contemporaine : contre toutes les formes de nihilisme qui enfantent les cauchemars d'une philosophie doutant d'elle-même, il s'agit tout d'abord de retrouver foi en la raison.

● **Ce que les anges voient au crépuscule.**

Une image, que saint Thomas d'Aquin emprunte à saint Augustin, met en lumière comment Fides et Ratio rappelle que les chrétiens, tout en adhérant à un enseignement révélé, ne sont pas pour autant dispensés de rechercher l'être des choses, dans leur nature propre.

- L'Encyclique du siècle à venir.

L'Encyclique Fides et Ratio doit être lue non à partir de la multiplicité des influences dont elle porte la trace, mais à partir de ses grandes inflexions. Encouragement donné au travail philosophique et théologique, soucieuse d'assumer à la fois l'héritage thomiste et toute la riche diversité de la philosophie chrétienne contemporaine, elle fait signe vers le Christ, étoile de la Révélation.

- Angoisse de la raison.

Le Pape propose un diagnostic sur le présent malaise de la rationalité : il trace l'histoire d'une pathologie. Contre ce désarroi, le christianisme soutient la raison jusqu'au bout, spécialement contre les nihilismes qui abandonnent les idées de raison et de vérité. L'amour de la vie est inséparable de l'amour de la vérité.

- Liberté humaine et vérité selon l'Encyclique Fides et Ratio.

Réponse aux difficultés de la pensée contemporaine, l'Encyclique est une ouverture, un appel lancé à la raison aux prises avec ses propres difficultés, minée qu'elle est par sa défiance à l'égard d'elle-même. Le chemin qui se

trace alors va de la vérité comme événement à une théorie sacramentelle de l'action.

- L'innommé – Maurice Blondel dans l'Encyclique Fides et Ratio.

C'est une conception en partie nouvelle de la philosophie qui préside à l'Encyclique, quand elle insiste sur le problème du sens de la vie, et y répond ultimement par la personne du Christ. Une telle approche porte incontestablement la marque de l'influence blondélienne, que l'article se propose de mesurer.

- Épouse du Christ et mère des fidèles. À propos de la Déclaration Dominus Iesus.

La Déclaration romaine Dominus Iesus réaffirme des dogmes fondamentaux sur le Christ et l'Église. En écartant des opinions erronées, elle clarifie les enjeux contemporains de la recherche théologique.

- Incarnation.

Notre être incarné est interrogé ici à un double titre – celui d'une description de notre chair, dont la vie ne se réduit pas à l'existence mondaine de notre corps – celui d'une élucidation de l'origine de notre vie charnelle, qui rencontre l'affirmation du Prologue de Jean : « Le Verbe s'est fait chair. » Cette double interrogation ouvre à une philosophie radicale de l'Incarnation, c'est-à-dire à une phénoménologie de la chair du Christ, premier vivant à la racine de toute vie charnelle.

- Ruptures ecclésiales et réponses oecuméniques. Le drame d'un millénaire.

Le deuxième millénaire du christianisme a vu s'établir, s'élargir et se confirmer aussi, des ruptures dans l'Église du Christ, des schismes et des divisions. On souligne moins qu'en même temps, des voix n'ont cessé d'appeler à l'unité et à la recherche de la vérité qui unit, de telle sorte que le souci oecuménique est contemporain des ruptures. Conscients du drame des séparations, il nous faudrait interroger de plus près ces artisans d'unité dans l'histoire.

- L'Église de France et l'Islam : Histoire d'une rencontre.

Depuis plusieurs décennies, l'Église de France s'est trouvée confrontée à l'expansion de l'Islam en terre de chrétienté : des premières vagues d'immigrés « étrangers » aux nouvelles générations de « citoyens français », l'Islam lance un défi à l'Église, qui s'efforce d'adapter la rencontre interreligieuse à une situation qui ne cesse d'évoluer.

Notre objet (sujet), c'est quand même le malaise dans la rationalité.

mercredi 31 octobre 2007

Affaire Perrier : Freddy n'avance pas. Freddy : « c'est lent ». On en est au testament du tonton et de la tata, à qui les 80 vaches. Dîner avec Nicky ; il faut garder le cochon, et faire avec. Mais qui mettre à la place ? Effacer le pôle Montaigne : mettre de jeunes scientifiques (cellules souches).

Lu (re-) le texte de Grünbein sur Galilée arpentant l'enfer de Dante. (Lévy-Leblond en parle aussi). Si je comprends bien pour Grünbein, c'est le positivisme contre la poésie. Pur quantitatif. Il faudrait voir de plus près l'argumentaire. Des choses sur la langue *volgare* ; parler une langue vivante, et penser dans une langue vivante.

Poincaré : « douter de tout ou tout croire sont deux solutions également commodes qui, l'une comme l'autre, nous dispensent de réfléchir. »

Contre le « prêt à jouer ». Ça irait dans le *Th et son tr*

jeudi 1er novembre 2007

—Ne pleurez pas Père, la mort fait partie de la vie. Dieu m'a rappelé à Lui pour veiller sur vous.

Parmi les amis qui lui rendirent visite à Arcetri, il reçut des pères Jésuites, ceux-là même qui enseignaient le copernicisme en Chine et John Milton qui, après avoir observé la Lune, les planètes dont le croissant de Vénus et la Voie Lactée, fera l'éloge de son "tube optique" dans son [Paradis perdu](#) et allusions à ses découvertes (ch. VII et VIII notamment).

"le Verbe à travers le ciel, qui ouvrit dans toute leur grandeur ses portes éclatantes, suivit le chemin direct jusqu'à la maison éternelle de Dieu; un chemin large et ample dont la poussière est d'or et le pavé d'étoiles, comme les étoiles que tu vois dans Galaxie, cette voie lactée que tu découvres, la nuit, comme une zone poudrée d'étoiles" (VII, v.574).

Note sur la chute des corps : la plume et le marteau

[Mission Apollo 15 ! En 1971 en effet, les astronautes américains](#)

David Scott et James Irwin séjournèrent sur la Lune près des monts Hadley durant 64 heures, y roulèrent en 4x4 et firent diverses expériences tandis qu'Alfred Worden les attendait en orbite. Les commentaires durant l'EVA étaient transmis à terre au CapCom Joseph P.Allen.

Juste avant la fin de la mission, devant les caméras, Scott prit en main une plume et un marteau, se demandant si la loi de Galilée sur la chute des corps serait vérifiée. Voici la transcription de cette expérience tout à la fois ordinaire et hors du commun enregistrée entre H+167:22:06 et H+167:22:58 :

- Scott : Bien, dans ma main gauche, j'ai une plume, dans ma main droite, un marteau. Et je parie que l'une des raisons pour lesquelles nous sommes ici aujourd'hui c'est parce qu'un gentleman appelé Galilée, il y a un longtemps, a fait une découverte plutôt significative au sujet de la chute des corps dans le champs de gravité. Et nous avons pensé qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour confirmer ses résultats que sur la Lune.

[la caméra effectue un zoom sur le marteau et la plume puis prend du recul pour filmer l'expérience]

- Scott : Et ainsi nous avons pensé que nous devions la tenter pour vous. La plume s'avère justement être, à propos, une plume de faucon pour notre Falcon [*nom de leur module lunaire*]. Et je vais les laisser tomber tous les deux et, je l'espère, ils toucheront le sol en même temps [*Pause*]

Avant, pendant et après la chute de la plume et du marteau. Voici le film correspondant (AVI de 2.1 MB ou MPEG de 6.4 MB) ainsi que la transcription originale de cette action. Documents NASA.

[Dave prend la plume et le marteau entre respectivement le pouce

et l'index de ses mains gauche et droite, et lève ses coudes vers le haut et l'extérieur. Il lâche le marteau et la plume simultanément et retire ses mains du champ. Le marteau et la plume tombent côte à côte et frappent le sol pratiquement au même instant. Et de fait, les deux objets subissant la même accélération, ils arrivèrent ensemble au sol 1.2 sec plus tard. En analysant les images, on peut également estimer l'accélération de la force de pesanteur lunaire à hauteur d'épaule de Scott à environ 1.63m/s^2]

- Scott : Que dites-vous de ça !
- Allen : Que dites-vous ça ! [*Applaudissement à Houston*]
- Scott : Ce qui prouve que Mr. Galilée avait trouvé les bons résultats. [*Pause*]
- Allen : Superbe !

Quand on a été copernicien, on ne redevient pas ptoléméen.

Comment se débrouiller de cette affaire science/littérature. Galilée écrivain. Est-ce à dire qu'il faut trouver de « beaux textes », formulation naïve. Le rapport à la langue *volgare*. Est-ce que cela passerait par l'italien ? Est-ce qu'il faudrait avoir un surtitreur ? Porte-manteau Brecht : écrire pour le peuple, non, mais comment on tourne la difficulté ? Les textes les plus beaux de G ? Préparer avec Françoise une anthologie, du matériel.

Il y a ces deux massifs : science et littérature. Ce qui va avec : la question de la pensée dans une langue (vivante). Question politique aussi. Mais qu'est-ce qu'on fait de ça au théâtre, et dans un théâtre non narratif ?

Mais Galilée, c'est le cochon ou quoi ? Une voix. Qu'est-ce qu'un mythe ?

Avec l'idée de séquence déclenchée par Bibi, l'idée d'épisode de la vie de Galilée :

- il explique l'Enfer de Dante
- il lit l'Arioste ; ou il l'annote.
- il regarde un lustre.
- il jardine
- il boit du vin
- il se livre à des expériences de pensée.

À ce propos, que faire de ceci : aucune expérience sensible ne saurait être contraire à la vérité. Cela signifie-t-il qu'il y a une préséance de l'expérience sensible sur le raisonnement physique. Contre les philosophes (Cassirer, Husserl, Koyré) qui insistent sur les démonstrations nécessaires.

Philosophie naturelle : description et explication causale.

Les mathématiques comme une « route de la vérité ».

Salviati reconnaît qu'une preuve empirique directe du mouvement de la terre est encore inaccessible aux moyens d'observation. Pourtant dans la lettre à Christine de Lorraine, il semble dire qu'il est en mesure de fournir la preuve. Démonstration impossible vs rhétorique efficace.

Démonstration ? dialectique (Nicolas Jardin) au sens des *Topiques* d'Aristote (*peiras* : test). Le dissentiment pour faire avancer la discussion.

Les deux ennemis de G : 1-le sens commun (et l'éducation)

2-les philologues. Quelle idée que d'aller chercher dans les auteurs, dans des textes, les vérités de la Nature plutôt que de le faire dans le discours naturel ! Le monde de papier et le monde réel.

Littérature : c'est en lisant le *Discours* que l'on devient copernicien. Effet de lecture. Il y a comme une progression ; on entre dans la chose. On est fait.

vendredi 2 novembre 2007

Lu du pape, hier toute la journée. Il y a de quoi faire aussi bien sur le thème « raison vs foi » et sur la procréation.. Ratzinger pas obscur là-dessus. Ce qui signifierait qu'il faudrait avoir assez vite un dossier sur la biologie (cellules souches, etc. Lire Le Douarin ?) Le théâtre et la filiation. Depuis nos origines, une obsession. De Sophocle à nos jours, en passant par ... (ici des noms Strindberg, Brecht), la question est celle de savoir d'où viennent les enfants, et de qui ils sont les enfants.

samedi 3 novembre 2007

Ce dont je suis privé : la passion de connaître (je n'aurais pu être un scientifique, et est-ce seulement parce que mon cerveau n'est pas taillé pour la course ?) mais je ne connais pas non plus la foi. La foi m'intrigue de plus en plus. Dire : je ne crois en rien, est-ce une réponse ?

Les ruses du hasard : je lis *L'Évangile de la vie* en écoutant une émission sur Machiavel.

Le journal, maintenant : Ray Bradbury veut être enterré sur Mars. Il ne voulait pas prévoir l'avenir mais le prévenir. Qu'est-ce que cela veut dire ? Mémoire et numérisation. J'aime quand il dit « j'écris tous les jours chaque matin, depuis soixante-dix ans . »

—les voyages dans l'espace nous rendront immortels.

Terminé la lecture de *L'Évangile de la vie*. Ouf. Une vraie cure d'encycliques... Ce qu'on peut se raconter ! Mais il est bien clair que cela ne peut que coïncider avec la question du vivant et de la Vie. Ce sera pire que l'affaire Galilée : pas de concessions possibles. Ou bien il faudrait une vraie révolution dont je ne vois pas comment elle peut se produire.

Déjeuner avec Alain dans notre nouvelle cantine de la rue du Cherche-Midi, *Le Phylo*. Télescoper l'affaire Galilée avec l'apocalypse du vivant. Qu'est-ce qu'on entend par fin du vivant. Fuir dans l'univers ; plus que des bactéries sur la terre...

dimanche 4 novembre 2007

La terre tourne sur elle-même à une vitesse de 1600 km/heure et autour du soleil à 100,000 km/heure.

6 milliards sur ce cailloux.

James Dean; on n'aura pas le temps de sauter en marche.

Et avec ça faudrait s'arrêter de fumer.

Amitiés

Alain

Je réfléchis à ce que je pourrais proposer à *La Colline* mardi ; pas beaucoup d'idées. En pensant à la fille d'Einstein, je me dis pourquoi pas un *Einstein, carrément*. Ou *Einstein et puis après....* Toujours dans le sillage de Brecht : la pièce qu'il n'a pas écrite. Le type qui n'écoute pas ses professeurs, qui ne s'intéresse pas à leurs cours, mais qui sait déjà ce qu'il a à faire.

La rencontre avec Mileva Maric, une Serbe qui vient de Novi Sad. Elle étudie à Zurich parce qu'elle n'est pas autorisée à le faire chez elle. Air connu. Elle boite un peu. Quand elle est enceinte, il n'a pas

de travail. Mileva retourne à Novi Sad où elle met au monde une petite fille, Lieserl ? Une enfant malade ; les parents de Mileva l'auraient convaincue de la faire adopter. Elle disparaît. Elle aurait été handicapée mentale et serait morte en bas âge. Pourtant trente ans plus tard, Einstein apprend qu'une jeune femme se fait passer pour sa fille naturelle. Il engage discrètement un détective privé ; on ne connaît pas la fin de l'histoire.

lundi 5 novembre 2007

Reçu ce matin un cadeau d'Emmanuèle : *Les Mathématiques de l'amour* d'Emma Darwin, ça ne s'invente pas. Elle serait l'arrière petite fille de Darouine, comme dit Emmanuèle. Ça ne me paraît pas très intéressant. Épais roman. (« De la fille de Galilée à l'arrière petite-fille de Darouine. Des histoires de filiation, quoi. Amour gloire et beauté Manou »). Envoi de la fnac : « ces produits vous sont offerts par EMMA (sic) PEYRET ».

Débarrassé de mes mauvais chicots. Une vie nouvelle ? La retraite de l'édenté, mais une espèce de soulagement aussi. Depuis combien d'années je souffre de ces dents ?

Demain en Sorbonne, je vais signer la fin de ma non-carrière universitaire. L'idée que je devrais écrire un petit ouvrage de déshabilitation, intitulé *Enseignement*. Le moins de pages possibles. Qu'aurai-je enseigné ? Le sais-je seulement ? Cela pourrait être amusant ? pas sûr, et je serai bien en peine de savoir par où commencer. Enseigner, c'est faire signe. Mais je suis allé faire mes cours comme on va chez le dentiste, en essayant de souffrir le

moins possible. Pas la seule réponse ou explication. Parler tout seul devant des gens.

Toujours l'incertitude avec Perrier ; je tournerais en bourrique, si je n'avais pas un peu la tête ailleurs. Il faut trouver un appartement pour Freddy et lui, mais on ne sait pas s'il viendra ; je résume.

Je ne sais pas comment travailler : je suis peu concentré, comme si je n'étais pas encore entré sur le court. Donc mauvaise préparation qui me flanque des cauchemars la nuit. Ou bien je trouverai l'astuce désinvolte de dernière minute. Mais je ne sais pas trop ce que je cherche dans tout ça. Le théâtre me paraît de plus en plus vétuste. Et demain, pour sauver ma peau, c'est-à-dire pour pouvoir continuer à me maintenir (verbe intransitif en l'occurrence), je dois trouver une idée de spectacle pour la Colline. Sec ; après coup, *Einstein* ne me paraît plus une bonne idée. Pas une idée du tout. Revenir à Turing. Faire du neuf avec du réchauffé ?

J'essaye d'en finir avec ce livre assez piteux du dénommé Rodney Stark sur le triomphe de la raison. Pas possible des idéologues pareils, et sans que le moindre doute sur la valeur (?) de cet Occident chrétien ne l'effleure. Je ne sais pas s'il faut dire valeur ou trouver un autre mot pour justifier cette bonne conscience hégémonique. Les bienfaits de la théologie naturelle. De toute part, on veut réhabiliter la théologie, ou quoi ? Une « discipline hautement rationnelle qui ne connaît son épanouissement que dans le christianisme » (19)

Raisonner de façon formelle sur Dieu. Pour qu'il y ait théologie, il faut un Dieu conscient et lui-même rationnel, surnaturel, mais qui s'intéresse aux hommes. Il faut qu'il soit lui-même sujet à des interrogations intellectuelles sérieuses. Par exemple : « à quel moment le fœtus acquiert-il une âme ? » Ça met de l'animation.

C'est vraiment mieux que le tao ? Pourquoi le tao, selon ce crétin, n'offrirait pas de prise à la raison ?

« Science de la foi », l'expression est jolie tout de même. La foi, il faudrait bien que j'en parle ; la chose qui m'est la plus étrangère. Ma manque la case de la foi, de cette grâce)là. Dommage ? voire.

Théologie : mais qu'est-ce que Dieu a bien pu vouloir dire ? Un coup, il faut croire avec l'histoire des Rois mages que l'astrologie, ce n'est pas tout-à-fait rien, qu'on peut lui faire crédit, et puis voilà saint Augustin qui nous dit que le destin des hommes n'est pas écrit dans les astres, dans les étoiles. Dieu nous a fait don du libre-arbitre. Tu t'y retrouves comme tu peux.

mercredi 7 novembre 2007

L'urgent serait de préparer des « entrées ». Une entrée « tri d'embryons » ne serait pas mal ; dépister les risques de strabisme. C'est Sartre qu'on assassine. Et si on avait dépisté à l'époque les risques du cancer du sein, ma mère n'aurait pas été sélectionnée, et je ne serais pas là à y réfléchir, etc. Le DPI : à chaque fois, il s'agit de situations dramatiques. Alors, bon.

—vous aimeriez que votre enfant louche toute sa vie ? Sans parler de la gêne visuelle.

—c'est de l'eugénisme

—mais notre métier, c'est de l'eugénisme ! Lorsqu'une femme avorte parce qu'elle apprend que son fœtus est atteint de trisomie 21, c'est aussi de l'eugénisme ! Personnellement je préfère éliminer un amas de cellules qu'un fœtus de plusieurs semaines.

—jusqu'où aller dans l'autorisation des DPI ? Faut-il les restreindre aux maladies fatales dès le plus jeune âge ?

—il faut un encadrement étatique

—si les parents jugent nécessaires de passer par un DPI, de quel droit le gouvernement pourrait-il le leur refuser? Dès lors que nous avons un lien clair entre une mutation et une pathologie...

—Mais subir un DPI n'est pas anodin. Il faut passer par une fécondation in vitro, ce qui signifie recueillir les ovules par hyperstimulation ovarienne, un traitement hormonal lourd, pas sans risques pour la femme. Les chances ensuite d'obtenir une naissance : 25%. Il faut donc s'y reprendre à plusieurs fois, et c'est coûteux.

—combien de pathologies génétiques peut-on dépister ?

—aux USA, déjà plusieurs centaines. On peut même sélectionner le sexe de l'enfant...

—seules les pathologies incurables ou d'une particulière gravité devraient être éligibles, genre mucoviscidose, maladie de Huntington , hémophilie, etc.

—pourquoi ?

—et quand le handicap est plutôt d'ordre social que physique ou mental ?

—le DPI n'est pas là pour régler un problème de société mais pour éviter un handicap sévère de qualité de vie.

—qualité de vie !

Récit, par entrée : moratoire. Quand a-t-on pris des précautions pour arrêter les choses ? Trouver des matériaux sur l'arrêt d'expériences, le moratoire (comme celui de 1975 à Asimolar cf. *Libé* 6 novembre).

Le retentissement de la découverte de Galilée : comment on devient une star. Kepler raconte une anecdote qui montre bien le retentissement inouï du *Messenger*.

—mon ami, le baron Wakher von Wachenfels, a arrêté ses chevaux devant ma maison, et sans même descendre de voiture s'est mis à crier

—c'est vrai ? C'est vrai qu'il a trouvé des étoiles qui tournent autour des étoiles ?

—Et Clavius, il fallait le convaincre celui-là

—?

—Clavius était un jésuite, et chef des astronomes du pape, l'expert le plus écouté d'Italie. Il a commencé par se moquer des découvertes de Galilée, disant qu'on ne pourra voir les quatre planètes dans la lunette que si on prend soin de les y introduire.

—et alors ?

—Clavius réussit à voir les satellites de Jupiter.

Pour en finir avec l'affaire Brecht, devrais-je régler mes comptes avec Brecht, et en finir avec lui ? *Einstein et après...* Trop facile.

—pourquoi est-il tombé amoureux de Mileva ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Elle n'est même pas jolie. Et elle boite. Sensualité cachée, disent les livres !

—j'aimerais avoir une *annus mirabilis*. Avoir une année miracle. Je ne crois pas au miracle. Faire son œuvre en un an. Est-ce avoir accès aux pensées de Dieu ?

jeudi 8 novembre 2007

Un dieu sérieux permet des questions sérieuses.

—pourquoi Dieu permet-il de pécher ?

—« tu ne tueras pas », cela signifie-t-il l'interdiction de la guerre ?

—à quel moment le fœtus acquiert-il une âme ?

Pouvoir raisonner pendant des siècles sur ce que Dieu a bien voulu pouvoir dire. L'interprétation permet à la pensée d'évoluer, à faire émerger de nouvelles doctrines. La virginité de la mère de Jésus, ça fait pas mal réfléchir aussi, et la Sainte Trinité. $3=1$, c'est fortiche.

—la raison est une chose qui vient de Dieu, pour autant qu'il n'y a rien que Dieu, qui a fait toute chose, n'ait pas fourni, disposé, ordonné par la raison, rien qu'il n'ait voulu comme devant être appréhendé et compris par la raison

—Tertullien ?

—oui, Tertullien.

—ne croyez pas que nous disons que ces chose sont reçues seulement par la foi, mais aussi qu'elles doivent être affirmées par la raison. Car en vérité il n'est pas avisé de confier ces choses à la simple foi sans la raison, étant donné qu'assurément la vérité ne peut exister sans raison.

—de qui ?

—Clément d'Alexandrie

—ah bon ?

—III^e siècle.

—Saint Augustin : Veuille le Ciel que Dieu ne haïsse pas en nous ce par quoi il nous a faits supérieurs aux animaux ! Veuille le Ciel que nous ne croyions pas de telle façon que nous n'acceptions pas ou ne cherchions pas de raisons, puisque nous ne pourrions même pas croire si nous ne possédions pas d'âmes rationnelles.

—la foi doit précéder la raison et purifier et purifier le cœur et le rendre propre à recevoir et endurer la grande lumière de la raison.

—le même !

—mais il y en a quand même qui se sont opposés à la primauté de la raison et privilégié le mysticisme et les expériences spirituelles, pensant qu'elles servaient mieux la foi.

—tu penses à saint Bernard ?

—par exemple, mais il exprime ses vues de manière très élégamment rationnelle !

—les Franciscains ne sont quand même pas des fanatiques de la raison !

—et, entre parenthèses, sœur Marie Céleste était une clarisse.

—mieux comprendre Dieu suppose un progrès. Alors que les controverses entre penseurs juifs ou penseurs musulmans touchent la question de savoir si telle ou telle chose (une innovation par exemple) est en conformité avec la loi établie.

vendredi 9 novembre 2007

Je me demande pourquoi j'ai abandonné aussi facilement le manuscrit du *Th et son tr* ? Écœuré (c'est le bon mot) par ma relecture ? Trop de boulot en perspective ou le dégrisement après les petites joies de l'écriture estivale. Un petit effet gueule de bois : ramené à ma pauvre réalité. Et j'intéresse qui ? Même pas moi-même.

—jamais nous ne trouverons la vérité si nous nous contentons de ce que nous savons déjà. (Gilbert de Tournai)

—toutes les techniques n'ont pas été découvertes ; nous ne finirons jamais d'en trouver. Chaque jour quelqu'un pourrait inventer une nouvelle technique.

—saint Thomas apporte des preuves logiques de la doctrine chrétienne

—mais la théologie demeure la plus haute des sciences, car elle est en prise avec les révélations divines.

—Dieu est un être rationnel qui croit dans le progrès humain

—formidable

—moque-toi. Il est important en tout cas que Jéhovah ne soit pas seulement une puissance inexplicable.

—chercher la vérité sur la création est une chose ; chercher ce que Moïse, ce fameux serviteur de votre foi, a voulu faire entendre par ses paroles au lecteur ou à l'auditeur, en est une autre. Approchons-nous ensemble des paroles de votre Livre, et cherchons-y vos intentions dans les intentions de votre serviteur, par la plume de qui vous les avez exprimées. (*Les Confessions*, XII, 23)

Moïse n'a peut-être pas très bien transcrit ? voir *Les Confessions* chapitre XII, 24 : « Obscurité et vérité de l'écriture ».

—que l'on cesse donc de m'importuner en me disant : « la pensée de Moïse n'est pas celle que tu prétends ; c'est celle que j'affirme, moi.

—d'où sais-tu que Moïse a vraiment entendu ces mots dans le sens que tu leur attribues ?

—des orgueilleux : ils ignorent la pensée de Moïse, ils n'aiment que la leur, non à cause qu'elle est vraie, mais à cause qu'elle est leur pensée. Autrement ils auraient un égal amour pour la pensée d'autrui, quand elle est vraie, comme j'aime pour ma part, ce qu'ils disent , quand ils disent la vérité, non parce qu'elle vient d'eux, mais parce que c'est la vérité. (25)

PENSOTEUR : la Renaissance a connu des succès prodigieux, mais pas à cause de l'éruption d'une pensée laïque ; c'est plutôt l'apogée de nombreux siècles de progrès systématique de la part des scolastiques médiévaux.

AUTRE PENSOTEUR (qui a lu Oresme) : Dieu est comme un horloger qui a fabriqué son horloge et qui la laisse fonctionner toute seule de son propre mouvement.

HOMME : donc nous voulons savoir comment il a fabriqué son horloge. Il doit y avoir un secret, et il faut dévoiler ce secret.

La science comme dévoilement du dessein de Dieu, aussi. Dieu, c'est l'énergie de Jéhovah plus la raison, la rationalité d'un philosophe grec.

WHITEHEAD à Harvard en 1925 : la science prit naissance en Europe parce qu'y était répandue la foi en la possibilité de la science dérivée de la théologie médiévale.

PENSOTEUR : toutes les théologies non-chrétiennes ont étouffé la science.

Plus de fatalité, mon gars. C'est Cassius qui dit à Brutus : mon vieux, ce n'est pas la faute à nos étoiles ; c'est notre faute. Quelque chose comme ça. (*Jules César* I,2)

SAINT AUGUSTIN : rien ne procède du destin.

Piqué dans *Mes idées philosophiques* de Russell, quand il dit qu'il n'est pas d'accord avec Ramsay qui écrit :

—Où il me paraît que je diffère de mes amis, c'est en attachant peu d'importance au monde physique. Je ne me sens pas humble le moins du monde devant l'immensité des cieux. Il se peut que les étoiles soient grandes, mais elles ne peuvent ni penser ni aimer ; et

ce sont là qualités qui m'impressionnent beaucoup plus que la grosseur ne le fait. Je ne tire pas vanité de mes quatre-vingt-dix kilos. Je me représente le monde en perspective, et non selon une échelle. Les êtres humains occupent le devant et les étoiles ne sont pas plus grandes que des pièces de deux sous. En réalité, je ne crois pas à l'astronomie, sinon comme à une description compliquée d'une partie des sensations des hommes et possiblement des animaux. Je vois en perspective non seulement l'espace mais le temps. Avec le temps, le monde refroidira et tout mourra ; il s'agit encore d'un temps très long, et sa valeur actuelle est presque nulle. Et le présent n'a pas moins de valeur parce que l'avenir est vide. L'humanité qui remplit le devant de ma représentation du monde, je la trouve intéressante et dans l'ensemble admirable. (162)

—moi, je trouve très peu de plaisir à contempler l'espèce humaine et ses folies. Je suis plus heureux lorsque je pense à la nébuleuse d'Andromède que lorsque je pense à Gengis Khan. Je ne peux pas, comme Kant, mettre la loi morale sur le même plan que les cieux étoilés. Humaniser le cosmos, cet idéalisme-là, est une entreprise qui me déplaît.

Il faudra bien répondre à l'argument du sens. La science ne donne pas de sens à l'aventure de l'humanité, ne répond pas à la question de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ; mais, au fait, comment la religion s'y prend-t-elle pour le faire ? Comment devient-elle pourvoyeuse de sens ?

—elle veut répondre au pourquoi ; la religion peut répondre à la question de savoir pourquoi les étoiles se sont formées ? Chapeau ! Pourquoi le soleil a donné naissance aux planètes ? Pourquoi la terre s'est refroidie et a finalement donné naissance à la vie ?

—Dieu a fait tout ça parce qu’il pensait qu’au bout du compte un bien devait en résulter. Il avait un dessein.

—mais lequel ? Ça émerge tout simplement, ça évolue selon des lois ; en ce sens la fin est impliquée dans le commencement, mais nous ne pouvons pas en dire grand-chose, la religion pas plus que la science.

—il faut vivre avec ?

—c’est ça. Et ce n’est même pas désagréable.

—revenons-y quand même. Pourquoi n’existerait pas dans l’univers une rationalité que notre cerveau rationnel pourrait patiemment découvrir, ce qui nous amènerait à nous demander si le processus cosmique n’est pas dirigé par un esprit. La religion et la science ne sont donc pas ennemies.

—qu’il y ait un dessein intelligent, c’est tout-à-fait rassurant, mais en quoi cela donne-t-il un sens à l’aventure humaine ?

—cela dit déjà qu’elle n’est pas insignifiante.

—ah ?

—car au bout du processus, il y a l’Homme : l’Homme est la fin de l’Univers et de la Création ; c’est réconfortant. Et ça crée une formidable responsabilité. L’homme n’est pas le fruit du hasard, une conséquence tout-à-fait incompréhensible et hasardeuse de propriétés des électrons et des protons, ou si tu préfères, une conséquence des discontinuités de l’espace-temps, mais bien le résultat d’un Dessein intelligent et cosmique. En fait, les hautes capacités morales et spirituelles de l’homme sont le chiffre de ce dessein.

—mais Dieu est extérieur à l’Univers ?

—ben oui, Lui n’évolue pas.

—mais si Dieu a une si haute idée de l’Homme, pourquoi n’a-t-il pas commencé par le créer, lui ? Comme le dit la Genèse. Quel était l’intérêt des bactéries, des ichtyosaures, dinosaures, et autres diplodocus ? Mystère. Et pourquoi le ver solitaire ?

—le mal dû au péché originel s’explique comme le résultat de notre libre-arbitre

—mais le problème du mal existe dans le monde pré-humain. Pourquoi ? Les bêtes de proie étaient vraiment habitées par des démons ? Le mal dans l’univers ne peut être entièrement dû au péché ; donc le Créateur de ce monde-là doit nécessairement être lui-même mauvais.

—quelle horreur ! Mais tu ne pourras rien dire contre l’idée que dans la matière vivante, il existe, même au niveau le plus bas une forme de conscience, qui ne peut être que divine. La matière vivante est un peu plus « réelle » que la matière inerte, la conscience humaine l’est encore plus, mais la seule réalité, c’est Dieu, c’est-à-dire l’Univers conçu comme divin.

—tu me ressors la vieille antienne que, du point de vue de la physique, la vie est un miracle permanent. La biologie suppose l’organisme, et, pour l’homme suppose la personnalité. Et de même que les immensités du temps et de l’espace sont à l’intérieur de nous, la vérité, la justice, la charité, la beauté y sont aussi et constituent notre intérêt qui ne saurait être notre simple intérêt personnel. La personnalité n’est pas seulement individuelle. C’est dans ce fait que nous reconnaissons la présence de Dieu. Dieu est extérieur à nous, mais aussi en nous, comme notre idéal unique. C’est dans cet idéal que nous avons la révélation de Dieu.

—Diable ! Einstein et Hitler ont un idéal unique ! Pensons-nous vraiment que l’idéal de justice, de vérité, de charité et de beauté est

toujours ce qui va définir l'homme ? Je constate pour ma part, que le mensonge, l'injustice, la méchanceté, la laideur sont non seulement pas mal pratiqués mais sont pris comme idéal.

—si l'espèce humaine devait être anéantie, Dieu resterait la seule réalité, comme Il l'est de toute éternité, et, dans Son existence, ce qui est réel en nous ou l'aurait été continuerait à vivre.

—pourquoi ce qui est bon devrait venir en dernier ? Et aussi tout ce discours suppose une frontière nette entre le vivant et la matière inerte. La vie ne pourrait être qu'un mécanisme physico-chimique, et adieu ton raisonnement.

—tout dans la nature tend vers la divinité

—c'est que Dieu n'est pas créateur ; il n'est tout simplement pas encore créé ! Dieu est l'avenir de l'Homme. Il va émerger.

—cela implique que l'on connaît la fin de l'évolution : il y a la matière, puis la vie, puis l'esprit. Pourquoi s'arrêterait-on là ? La matière ne peut avoir prévu la vie, la vie l'esprit. Et l'esprit est peut-être aveugle à ce qui émergera après lui.

—la machine intelligente ?

—pourquoi pas ?

—ou Dieu, que nous sommes en train de créer.

—si le but du Cosmos était de créer de l'esprit, il n'a pas été très rapide !

—mais il en crée peut-être autre part ?

—il est déjà bizarre que la vie se soit produite par accident. Rien ne dit qu'un tel accident ait pu se produire ailleurs. Mais l'univers est si vaste...

samedi 10 novembre 2007

—nous serons en tout cas anéantis quand le soleil fera explosion et deviendra une étoile naine blanche et froide.

—nous avons un peu de temps devant nous, pour nous préparer, et nous pouvons espérer que d'ici là, l'astronomie et l'artillerie auront fait des progrès considérables. Espérons que les astronomes auront découvert une autre étoile entourée de planètes habitables où l'on pourra nous expédier avec une vitesse voisine de celle de la lumière. Comme ça, si tous les passagers sont jeunes au départ, quelques-uns peuvent espérer arriver avant de mourir de vieillesse.

—de toute façon, la vie ne peut durer indéfiniment. Il y a la deuxième loi de la thermodynamique. Pour les univers comme pour les hommes, la seule vie possible est une marche vers la tombe.

—à l'échelle de l'univers, on peut se demander quel est le sens d'une vie si rare.

—si rare qu'elle ne compte pas ? et si c'était au contraire le miracle de la nature, l'apogée vers laquelle tendait toute la création ?

—quoi, des milliers de milliards d'années de transformation de la matière dans les étoiles et les nébuleuses habitées, de gaspillage de rayonnement dans l'espace désert, toute cette dépense pour ça ? Non, ce n'est qu'un sous-produit accidentel, sans importance de processus naturels

—mais qui tendent peut-être vers un autre but, plus stupéfiant encore !

—incurable curé. La vie, c'est plutôt une espèce de maladie qui afflige la matière dans sa vieillesse, quand elle a perdu sa température élevée et l'aptitude à émettre des rayonnements à haute fréquence par lesquelles une matière plus jeune et plus vive détruirait aussitôt la vie.

—peut-être l'esprit est la seule réalité, et les espaces et les temps de l'astronomie seraient créés par lui.

-quel monstre que l'homme ! *deinos*. Quelle chimère que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, dirait Pascal.

—c'est aussi pertinent que de se dire que l'homme est le chef-d'œuvre de la nature. N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu grotesque dans le spectacle d'êtres humains tenant un miroir devant eux et se trouvant assez admirables pour se dire qu'un Dessein intelligent y tendait depuis l'origine ? Pourquoi cette glorification de l'Homme ? Que dire des lions et des tigres ? Ils détruisent moins de vies animales ou humaines que nous, et sont beaucoup plus beaux que nous. Et les fourmis ? Elles gèrent l'État corporatif bien mieux que n'importe quel fasciste. Un monde de rossignols ou d'écureuils ne serait-il pas meilleur que notre monde humain de cruauté, de guerre et d'injustice ? Vraiment les adeptes du Dessein Intelligent font grand cas de notre intelligence mais leurs écrits en font douter. Si j'étais Dieu, que je recevais la toute puissance avec des milliards d'années pour expérimenter, je ne me vanterais pas de l'Homme comme résultat de mes efforts. L'homme, en tant qu'accident du hasard dans un petit coin écarté de l'univers, se comprend très bien. Son mélange de vices et de vertus est bien celui que l'on peut attendre d'une origine aussi fortuite ; il faut être d'une insondable suffisance pour voir dans l'homme un mobile que l'Omniscience jugerait digne du Créateur.

—vexateur !

dimanche 11 novembre 2007

Hier soir à Chaillot (je veux rebaptiser la salle Jean Vilar en salle Serge Lifar, pour la rime, sinon la raison), *Le Chapeau de paille* par Sastre. Toujours arhythmé et déglingué. Sympathique et inutile. Pas les comédiens idoines. Ambiance Père Lachaise ; Bruno Bayen était allé, seul, au charbon (il est allé signer son petit billet, assez incompréhensible du reste, dans *Le Monde*), les techniciens sont sous le coup, mais on ne sait pas trop lequel. On dirait qu'ils n'ont pas trop envie de voler au secours d'Ariel.

Je rêvassais quant au fait de quitter l'Université sans y être jamais, non pas entré, mais allé. Encore une question de croyance : je n'y ai jamais cru, et pourtant je ne suis pas parti. Par malice, je me disais (voir supra) que je devrais faire ce livre *Enseignement* et je me sentais bien en peine de dire ce qu'il pourrait en être. De quoi aurai-je parlé tout ce temps ? Ça fait combien d'heures ? De rien, j'ai, non pas amusé la galerie, mais fait de la garderie de futurs chômeurs. Pas de quoi être fier. Il n'y a peut-être qu'une chose qui m'aura absorbé mais sans beaucoup de résultats : le tragique. Les deux choses : ne pas parler rhétoriquement et dissenter sincèrement du tragique. Mais pourquoi cet intérêt pour le tragique moi qui n'ai pas été confronté à lui. C'est le rappeler à mon bon souvenir de petit-bourgeois épargné : n'oublie pas que l'Histoire est tragique, même si elle t'a oublié. Aron disant de Giscard, fraîchement élu Président de la République, que ce jeune homme ignorait que l'Histoire est tragique. Tiens, il faudrait que je relise (on dit relire) Hume, (« De la tragédie »). Un héritage, mon enseignement, -je suis bien présomptueux-, mais sans testament. Le mieux serait encore de se taire. Laisser les mots enterrer les mots. Et le mélancolique

malcontent que j'ai toujours été n'a qu'à continuer à se taire. Il faut croire que je n'avais pas grand chose à dire.

—tu me demandes ce qui m'aurait vraiment contenté ? Je n'en sais rien. Quand j'enseigne (je parle à des jeunes gens qui n'ont pas choisi de m'écouter), quand je fais du théâtre (que je m'adresse, par comédiens interposés, à des gens qui viennent au spectacle plus ou moins de leur plein gré), je sonne toujours un peu creux, un peu faux ; cela ne peut me contenter, me combler pleinement. Écrire, être écrivain...

—des regrets ?

—de ne pas avoir mieux échoué. Mais ce qui me manque vraiment, c'est de ne pas m'exprimer couramment dans une autre langue que le français et de ne pas jouer du piano pour moi tout seul, bien sûr. Frustration, oui.

—...

—je ne sais pas si le fait de ne pas avoir beaucoup voyagé, connu le monde, quoi, ou connu davantage de femmes, ou connu mieux l'amour me manque beaucoup. Étrange. Manque de curiosité, probablement.

—frotter sa cervelle à celle d'autrui, conseillait Montaigne (M2M). Le théâtre m'aura servi à cela...

Comment puis-je traiter la question de la langue. Je ne suis pas d'accord avec le Grand Inquisiteur de Brecht qui redoute l'usage du toscan parce que c'est la langue des poissardes et des marchands de laine. C'est la langue de la littérature ! Cela pose à nouveau le rapport de notre spectacle à la pièce de départ. Comment matérialiser ce geste critique, dont le spectateur se fout à l'évidence. Les comptes que je règle, naïvement et modestement,

avec Brecht, c'est mon affaire. C'est aussi utiliser la pièce de Brecht comme béquille. Mais comment ? C'est aussi choisir de faire l'infirme.

Quelqu'un par qui la vérité se manifeste.

lundi 12 novembre 2007

Reçu d'Alain :

INVITATION

LES MARDIS DE VERRIERES

vous invitent à la Conférence de Lucien DALY

Directeur de recherche au CNRS

Peut-on Découvrir Dieu grâce à la science ?

Suite à la publication d'un essai de théologie scientifique aux Editions L'harmattan (1), Lucien Daly, scientifique qui a dirigé un laboratoire de géophysique (magnétisme terrestre) du CNRS et enseigné à l'Université de Paris 6, présentera les trois aspects de la science.

Celle-ci est explicative, permet de situer l'homme au sommet de la création, d'améliorer cette dernière c'est-à-dire pour les croyants de réaliser l'Alliance et ne s'oppose plus à Dieu. Mais elle est aussi limitée, l'incomplétude étant le nouveau paradigme de ses avancées les plus récentes

(2). Cela nous invite à la modestie et doit rassurer ceux parmi les croyants

qui craignent que l'on puisse un jour avoir accès aux ultimes secrets de Dieu. Enfin, elle est limitative et permet donc d'affirmer que certains faits constatés chez nos mystiques sont irrationnels, fournissant ainsi une preuve indirecte de l'existence de Dieu. Dans la

mesure où elle peut être considérée comme la découverte progressive de l'œuvre c'est-à-dire de l'esprit de Dieu, la science est un point de contact unique entre les croyants de toutes les religions et peut leur permettre d'enraciner leur foi dans la rationalité. L'auteur nous invitera à vous débarrasser des tabous concernant la science et nos mystiques, tabous entretenus tant par certains religieux que par les scientifiques matérialistes.

(1) *Découvrir Dieu grâce à la science*. Lucien Daly, L'Harmattan, Paris 2006.

(2) Notre existence a-t-elle un sens ? Jean Staune, Presses de la Renaissance, Paris 2007.

lucien.daly@club-internet.fr,

Mardi 11 décembre 2007 à 14h15, Salle des fêtes « Le Colombier »
91370 Verrières-le-Buisson

En transport en commun : RER B arrêt Antony puis bus 196 arrêt
"les Antes"

En voiture : A86 sortie Chatenay-Malabry puis suivre Verrières-le-Buisson

----- Fin du message transféré

Impromptu de Chaillot 2 : Corps et graphies, le théâtre

Un défilé spectral de comédiens. Tombeau pour le théâtre. Des danseurs traduisent au fur et à mesure. Difficulté : trouver un argument. Les fous de Chaillot.

mardi 13 novembre 2007

Qu'est-ce que je retiens de la conversation avec Stanislas Dehaene hier soir au salon ? son goût de l'aventure dans sa balade dans le cerveau, appareil photo en mains. Le côté explorateur. C'est plus intéressant que de scruter l'univers ? L'expérience avec le flash : mal compris. Ça pourrait intéresser Pierre.

Essayé de continuer à mettre en place des choses à partir de la la *Lettre à Christine de Lorraine*. Et puis lassitude.

Pas un mot de l'Allier. Complètement démotivé (je ne bouge plus, incapable de travailler). Il faudra improviser ? Et le délabrement physique. Être complètement hors de soi. Hors cocon.

Le rapport : le sentiment de se trouve au seuil d'une ère nouvelle. Mais pour nous, ce n'est plus une bonne nouvelle, ou une espérance. Quelque chose a été irrémédiablement gâché.

Pour Jeanne : l'idée de la construction d'un rôle, mais la pièce n'est pas écrite. Mais il n'y a même plus la quête d'un auteur. Éventrer le théâtre (pas la poupée qu'on déchire pour voir ce qu'il y a dedans). Idée de la continuation d'une conversation avec Jeanne sur l'idée de rôle. Une comédienne aime jouer des rôles. Lui en construire un en direct et sur mesure. Mais quel serait le rapport avec la Virginia d'origine ? Ce qui semble frapper Brecht, c'est la peine que se donne un grand comédien et qu'il consacre à quelque chose de si éphémère qu'une œuvre de théâtre (travaillait quinze jours à une simple lecture de travail d'une pièce de Shakespeare). Échapper au stéréotype. Pour Jeanne, quelle serait, comme dit Brecht, *l'idée de théâtre*. Ce qu'elle pourrait faire de Marie-Céleste. Et nous partons d'un matériau assez modeste, les lettres. Quelle est la question : être la fille de ? Il me faut trouver cette *idée de théâtre*. C'est du reste ce qui me manque avec tout ce projet.

C'est partir du comédien (cela est vrai aussi de Perrier, s'il vient). Et ne pas cacher ce qu'on est en train de faire, mais pas sur le mode « faux outrage au public » : ceci n'est pas un spectacle (connerie n°1, et qui revient à la mode), ou ceci est un *work in progress* (connerie n°2, chichiteuse). Il faudrait le faire vraiment.

Un comédien ne doit pas incarner les idées courantes. Quelles dispositions prendre pour atteindre quelque chose qui ne soit pas le cliché ? Trouver de bons gestus. Qu'est-ce que la fille de Galilée peut comprendre à l'appétit de savoir de son père ? Elle n'a pas besoin de ça. Que peut-elle aussi comprendre au goût théâtral de son père (une star), ce que Brecht appelle sa « showmanship », elle qui a été soustraite à la scène de la vie et donc à toute visibilité (*Selbstdarstellung*, bernique). Partir de petites phrases, voire d'interjections, ça c'est une bonne idée. « Réticence à farfouiller dans le psychique »).

Brecht : l'important, c'était la soirée théâtrale, le texte avait seulement à la rendre possible ; au cours de la représentation avait lieu l'usure du texte, il se consumait en elle comme la poudre dans le feu d'artifice. (436)

mercredi 14 novembre 2007

Caspar Neher : « Avant d'amuser les autres, il faut s'amuser soi-même. » C'est mal parti.

Je sais bien que tous les livres qui tapissent mes murs ne sont là que pour amortir le bruit du monde au dehors. Et si je vais me cacher saisonnièrement dans les théâtres, c'est pour les mêmes raisons. Ne pas entendre les cris.

Un théâtre qui n'est plus une passion nationale (pas même une affaire d'État, cet État se désengageant de plus en plus). Une affaire de quelques passionnés ? Sinon des citoyens fort indifférents au théâtre. Le théâtre est rasoir, c'est ça ?

Curieux comme « l'écrivain de pièces » tel que se définit Brecht, dans son travail avec Charles L., ne privilégie pas le texte. Primauté de la représentation, et même de l'improvisation.

Brecht, Galilée, Laughton et les jardins. Doit-on intégrer la question du jardinage ?

Phrase intéressante, toujours à propos de Charles L. : « Il était opiniâtrement à la recherche de l'extérieur : non de la physique, mais du mode de comportements des physiciens. » (437)

Que doit-on mettre à nu ?

Ce que je serai incapable de faire, c'est une « croûte » historique avec un grand rôle, comme *La Vie de Galilée*, selon Brecht lui-même. Désormais, selon moi, tous les spectacles sont des croûtes.

Un thème : l'anti-ésotérisme de Brecht. La science est notre ésotérisme (le discours scientifique). La question de la science, ce n'est pas qu'elle parle anglais (tout le monde parle anglais) ; c'est qu'elle parle mathématiques. Que le livre de la nature soit écrit en caractères géométriques, voilà qui est la source de l'ésotérisme. La nature est voilée ; faut-il la dévoiler, comprendre son langage hermétique ou laisser pisser et vivre sagement. Mais notre cerveau ne s'est pas contenté d'évoluer pour vivre bien tranquillement dans le monde. Il s'est donné la possibilité d'en savoir plus. Et pas seulement pour rien.

—Galilée pouvait-il imaginer qu'on mettrait un jour les pieds sur la lune ? Ou qu'on voudrait se faire enterrer (inhumer) sur Mars ?

Une entrée : la prohibition de la science. Faut-il limiter, encadrer l'activité de la raison ?

Aujourd'hui, il faudrait vraiment que j'en finisse avec mes entrées. Cela signifie-t-il qu'il conviendrait que je réécrive tout depuis le début, ne serait-ce que pour me redonner des raisons de « faire » ce spectacle. Encore le défaut de croyance. Pourtant, faute de mieux, c'est-à-dire faute de littérature, le théâtre, j'y ai longtemps cru. Là gît le crise de cet été et la difficulté de l'écriture du *Théâtre et son trouble*. L'écrivain, ce livre, j'avais sur un terrain miné, et, en un sens, j'ai sauté sur la mine. Attention danger.

Entrée Perrier (...), c'est quelque chose qui a à voir avec l'Ecclésiaste. La poursuite du vent. Le petit moine devrait pourtant déjà l'avoir lu :

—ECCLESIASTE : Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre vient, et la Terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche ; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau.

—tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est pas remplie. Toutes choses sont en travail au delà de ce qu'on peut dire ; l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre.

—Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

—car avec beaucoup de sagesse, on a beaucoup de chagrin et celui qui augmente sa science augmente sa douleur.

—puis j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité

et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil.

—et j'ai haï la vie, car ce qui se fait sous le soleil m'a déplu, car tout est vanité et poursuite du vent.

—quel avantage celui qui travaille tire-t-il de sa peine ? J'ai vu à quelle occupation Dieu soumet les fils de l'homme. Il fait toute chose belle en son temps ; même il a mis dans leur cœur la pensée de l'éternité, bien que Dieu ne puisse pas saisir l'œuvre que Dieu fait, du commencement jusqu'à la fin.

—j'ai reconnu qu'il n'y a de bonheur pour eux qu'à se réjouir et à se donner du bien-être pendant leur vie ; mais que, si un homme mange et boit et jouit du bien-être au milieu de tout son travail, c'est là un don de Dieu.

—j'ai dit en mon cœur, au sujet des fils de l'homme, que Dieu les éprouverait, et qu'eux-mêmes verraient qu'ils ne sont que des bêtes.

—car le sort des fils de l'homme et celui de la bête est pour eux un même sort ; comme meurt l'un ainsi meurt l'autre ; ils ont tous un même souffle, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle ; car tout est vanité. Tout va dans un même lieu ; tout a été fait de la poussière, et tout retourne à la poussière.

—qui sait si le souffle des fils de l'homme monte en haut et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre ?

jeudi 15 novembre 2007

Impossible de me rendre à la Villette pour l'expérience *Second life*. Embouteillage et cafouillage mental sont les deux mamelles de mon renoncement.

Retour à Galilée, après une épreuve hier soir, *Le Banquet des cendres* à l'Odéon. Ahurissant ; tous les vieux trucs du théâtre ringard, de la poupée-marionnette à de la vidéo débile (un accouchement ?!) ; de bons acteurs. Mais qu'est-ce qui pouvait accrocher un public dans cette affaire, à part un public italien qui aurait l'occasion d'entendre un beau texte patrimonial, bien servi (mais qu'est-ce que Faust vient foutre là-dedans ?) par des acteurs au point. Et faire tenir l'infini dans une vieille petite boîte de théâtre ?

D'où mon angoisse : vraiment, de quoi peut-il être question dans mon spectacle ? Casser le mythe, le réécrire autrement ? Mais en quoi cela concerne-t-il un public de théâtre ? Les gens, hier soir, regardaient un vague théâtre vieillot, et petit, par dessus le marché, mais s'intéressaient-ils à ce dont il est question, l'infini, la rotation de la Terre, etc. J'en doute. Des effets de pensée.

—les Cieux déclarent la gloire de Dieu, et le firmament chante l'œuvre de ses mains. À envoyer dans les gencives de l'Ecclésiaste.

Galilée, jeune homme voulut connaître le secret des cigales. Comprendre comment elles produisaient leur chant (cf. *Saggiatore*). Il fit l'inventaire de toutes les manières de faire du bruit ou de la musique, les chants d'oiseaux, les souffles de flûtes, le grincement des portes. Chaque fois qu'il le pouvait dans ses promenades, il recensait une nouvelle manière de produire un son.

—et la cigale ?

—ne comprenant pas, il décida de voir à l'intérieur de la bête, et ne réussit qu'à la tuer sans comprendre davantage. Le secret des cigales lui resterait à jamais caché. (de Gandt, 111)

lundi 19 novembre 2007

Il faudrait appeler Olivier après sa nouvelle lettre arrivée le 16. Mais quelle peut être mon argumentaire pour que je ne me fasse pas piéger par l'humanitaire (compassion pour un problème personnel). Ce qui n'est pas recevable : « ce n'est que du théâtre ».

En tout cas, je ne sais pas comment travailler. Panne totale : immobilité.

—c'est comme si l'on croyait que, de même qu'un navire est porté et entraîné par le courant d'un fleuve, de même l'eau d'un étang devrait être entraînée par le mouvement d'un navire en marche, ce qui est tout à fait faux. (*L'Essayeur*)

Le navire, selon Galilée n'entraîne pas à sa suite la moindre particule d'eau.

Travailler avec les danseuses sur l'idée d'*impetus* : la quantité de mouvement acquise sous l'effet d'une force motrice (29) Plus conçu comme une cause motrice, mais comme un mouvement acquis, susceptible de se conserver indéfiniment.

Pour Galilée, c'est bien le mouvement qui provoque la chaleur, mouvement au niveau des particules libérées par le frottement de deux corps.

Distinction dont on parlait avec Latour entre l'intellection de la matière, l'appréhension nécessaire de déterminations mathématiques et mécaniques (figure, mouvement, grandeur, lieu, simplicité) et la perception de qualités sensibles qui ne sont que

subjectives (couleur, odeur, saveur). (33) Voir Locke et Descartes. Ou Épicure et Lucrèce ? *L'Essayeur* n'a pas pris ses distances avec l'atomisme antique. Atomes \neq des indivisibles des *Discours* qui ne sont indivisibles que géométriquement.

La distinction des qualités premières et des qualités secondes rend la matière accessible à la géométrisation en isolant les qualités homogènes à la raison mathématique. Cf. « l'univers est écrit dans la langue mathématique, etc. » Idéalisation de la nature ? Mais il ne s'agit pas de dire que la science doit dévoiler un monde d'entités idéales.

—l'autorité de l'Écriture, d'Aristote, des poètes, des historiens, l'autorité humaine, mise en parallèle avec la nature, doit avouer son impuissance face à la légalité naturelle « sourde et inexorable à nos vains désirs ».

Faire quelque chose du hiatus existant entre l'inépuisable richesse de la nature et la limitation de notre entendement. La science traditionnelle n'a de pouvoir que sur les mots. Art livresque.

Parcouru donc le *Saggiatore* (peseur d'or) : pas glané grand chose dans cet ouvrage polémique et de propagande compliquée. En plus G se trompe sur la nature des comètes. Voir (ou ne pas voir le livre de Drake *The Controversy*)

Dans le spectacle, privilégier l'expérience (donc les expériences de G).

mercredi 21 novembre 2007

On me demande quelques mots de présentation pour *Expérimenta 07* de During et Zabunyan. Je ne sais jamais quoi dire.

Il y a deux façons d'envisager aujourd'hui le théâtre : ou bien l'on pense que le théâtre est le théâtre, le pur théâtre, sûr de lui-même,

de son répertoire, de son goût pour la fable mimétique, même déconstruite (on dit comme ça?), pour la psychologie du personnage (même mal en point), de ses thèmes (ah ! l'humain) et puis, à côté, le théâtre de l'impur, oui pourquoi, ne pas l'appeler comme ça, peut-être plus incertain de son identité, plus exogène et qui se met à l'épreuve de l'étranger, à l'épreuve de ce qui ne fait pas « naturellement » ou purement théâtre : ce peut être du matériau (matériel ?) réputé non théâtral, qui ne porte pas à la fable mimétique, de la pensée, en somme, philosophique, scientifique (et si la science pensait ?) ou autre, que le théâtre peut se permettre d'« essayer », mais c'est aussi des dispositifs, technologiques pour tout dire, qui viennent aussi, -et cela est encore vrai-, troubler le caractère vivant du spectacle de théâtre, en plaquant du mécanique sur ou dans du vivant.

Enfin l'expérimentation n'a d'intérêt que si elle est réciproque, c'est comme l'amour, que si le théâtre peut aussi être une épreuve pour la pensée de notre temps et la technique qui est notre milieu, que si le théâtre se montre capable d'inventer un regard (c'est la vocation, après tout du *theatron*) ou même un droit de regard sur elles deux.

Garder de la discussion avec Bruno Latour, l'idée d'expérience, celles de la pensée et celles pratiques. Elles sont difficiles à faire, et on n'y voit pas grand-chose. La fille de Galilée et ses copines nonnes essaient de comprendre ce que fabrique le père. Elles reproduisent les expériences. N'y arrivent pas. Taper dans les mains pour mesurer le temps. L'idée aussi qu'il n'y a pas de laboratoire : on débarrasse la table et on fait une expérience.

Le rapport à l'expérience : lire le *Discours* est une expérience qui vous fait devenir copernicien.

Le rapport à la danse : la règle du couvent ; idée de contrainte, de répétition. Un temps qui n'avance pas. Le drame vient de l'extérieur : l'affaire Galilée. Galilée est un spectacle pour le couvent. Virginia : que serait la construction d'un rôle ? Comment jouer avec ça ? On raconte, on se démarque de Brecht, mais comment ? Il y aurait des bribes d'une voix (la mienne ?) qui expliquerait pourquoi on s'intéresse à Virginia. Encore confronté à la question : comment raconter une vie, sans dramatiser (est-ce possible ?). Une émotion, mais non dramatique.

—tu es la fille de Galilée.

—je suis la fille de Galilée.

De quoi nous nous souvenons ? Une dramaturgie : je me souviens de... Cela permet le désordre.

Que faut-il se dire pour « être » la fille de Galilée et ne pas la représenter, tenter de la « restituer » ? Transformer le matériau des lettres en matériel analytique. Les lettres, deux aspects : la ritournelle sentimentale et le portrait (indirect) du Père. Son père, comme rapport au monde. La religion de Virginia, sa foi ? Elle croit à la volonté du Seigneur régnant sur la vie des hommes. Son fatalisme.

L'espèce d'identification au père : devenir-père de la fille (substitution, les psaumes pénitentiels), mais la comédienne ventriloquée par sa mère. Comment faire techniquement ?

jeudi 22 novembre 2007

« Encore un jour qui fuit ». La fuite du temps, le temps pour rien, perdu, vieux robinet.

Claire a l'air de penser que le projet « Colline » : *D'où viennent les enfants ?* pourrait se faire. Ce qui m'amuserait assez. De Sophocle aux cellules souches, en passant par *Les Structures de la parenté*. C'est important, la parenté. Fille d'alliance.

« Tu es ma fille et je n'ai pas de fille. » Derrida, *La Carte postale*

Pour le dossier filiation : relire *Les Colchiques*. Une histoire de génisses et de filiation curieuse. « Les colchiques qui sont comme des mères filles de leurs filles ». La catastrophe, exactement.

Dans la tradition chrétienne, Marie est dite à la fois fille de Dieu et mère de Dieu. Le feu est lui-même, selon les Indiens védiques, (Dumézil, *Fêtes romaines* p66) « descendant de soi-même ».

Idée de réversibilité. Comme le signifiant et le signifié ; les voilà qui reviennent, ces deux-là.

Montpellier : on commence par le pétasse-club, alias « Clarisse Club ». Des jeunes femmes font leur exercice, et discutent du couvent. Du fait d'être nonne. Chaîne : pétasse-danseuse-nonne, et retour. Ça permet peut-être de jouer avec la règle conventuelle. D'une ascèse l'autre.

Ce qui pourrait servir de matériau à la danse. Ouvrir un dossier danse. On pourrait y mettre tout ce qui concerne Galilée et le mouvement.

Mouvement des planètes comme ceux des corps. Faire quelque chose avec le cercle.

—Galilée : je refuse toute idée de trajectoire non-circulaire ; Tycho ne peut déguiser la vérité au point de ne pas s'avouer contraint de supposer à la comète, dans son propre orbite, un mouvement inégal ; il irait même jusqu'à admettre que ce mouvement pût s'accomplir suivant une ligne non-circulaire oubliant alors, pour

satisfaire à cette nouvelle fantaisie, qu'une des principales raisons qui l'ont détourné, comme avant lui Copernic, du système de Ptolémée, a été l'impossibilité de rendre compte des apparences sans renoncer aux mouvements rigoureusement circulaires et réguliers des orbes célestes autour de leur centre.

—un mouvement qui ne serait ni circulaire, ni uniforme : « que le mouvement des corps célestes est uniforme et circulaire ou composé de mouvements circulaires. » C'est une exigence de la raison.

—rechercher la vraie constitution de l'univers et proposer un système plus rationnel que les précédents se confondent en une seule et même entreprise ; l'axiome d'uniformité et de circularité, le seul à lui paraître à la fois adéquat au réel et de nature à rendre pleinement rationnelle la description de l'univers

—le dogme de la prééminence du mouvement circulaire ne correspond pas à une croyance obscure et mal analysée en la perfection de la forme circulaire mais une exigence de rationalité : c'est au nom de la raison qu'est proclamée la primauté du mouvement circulaire et c'est au nom de la raison que les comètes sont exclues du ciel. (cf. *L'essayeur* paragraphe 11)

—Panofsky : l'ellipse ne sera jamais qu'une anamorphose du cercle, un cercle déformé par une illusion d'optique, c'est-à-dire rien de réel en soi, rien qui puisse correspondre à une trajectoire véritable.

—Galilée : il suffit pour maintenir un ordre parfait entre les parties du monde que les corps mobiles se meuvent circulairement ; seuls le repos et le mouvement circulaire étant aptes à la conservation de l'ordre.

—admettre des trajectoires non-circulaires et des mouvements irréguliers, reviendrait à atténuer le caractère pleinement rationnel du système de Copernic.

—Galilée : « cela se produit par ligne irrégulière » revient pour moi à dire : « je ne sais pas pourquoi cela se produit. » Donc les comètes ne sont pas de nature céleste ; elles n'ont finalement pas de réalité, simples illusions d'optique.

—a priori limitatif anticipant sur le mouvement réel des corps

—quand même dommage de revenir à l'idée que les comètes ont une origine sublunaire. Revenir à Aristote !

—Alain : le cercle est une ellipse dégénérée

Galilée n'est pas un astronome. L'utilisation qu'il fait de l'astronomie est subordonnée à son dessein fondamental : la justification du copernicianisme. Il néglige en astronomie tout ce qui n'est pas exploitable dans ce sens-là : observations de Tycho, solutions apportées par Kepler

dimanche 25 novembre 2007

Après passage à Annecy, *Experimenta 07*. Les gens des écoles d'art pas très marrants, non plus. Je n'ai fait que répéter mes banalités en projetant un petit bout du *making of* de *La Génisse...* Que de discours pour enrober le peu d'art vraiment fait. Toute la théorie mobilisée pour couvrir, c'est le mot, quelques installations checrètes ou des galipettes de caméras dont on sent bien que ne dépend pas l'avenir du cinéma réel.

Hier message de Claire : Perrier fait le spectacle. Faut s'y mettre donc vraiment, après ces semaines encalminées (minées, tout court).

Je reviens sur la conversation avec Latour. Je pensais aborder le thème de la démocratie et la science, et sur son idée que le peuple est toujours (voir Socrate et Calliclès) sur la touche. C'est bien une

question que pose Brecht à sa manière. Pas réussi à amener Latour sur ce terrain. Bizarre. Le savant, cerveau dans son bocal ; *Right and might*, la réalité objective vs la rue. Pas pu non plus lui faire commenter sa phrase : « au lieu de tourner autour des objets, les scientifiques font tourner les objets autour d'eux. »

Ce qui est intéressant pour le théâtre, le mien, du moins, l'idée que les humains ne sont plus humains par eux-mêmes. Et que la science et la technique socialisent les non-humains. C'est aussi inhumanité contre inhumanité.

Galilée : le rapt de la science par la politique.

À propos de Latour, comprendre ce qu'il entend par « révolutions contre-coperniciennes ».

Mais par dessus tout, ma méfiance à l'égard de la pensée. Sa vanité. Est-ce à dire que je croirais en la science, et de manière, au bout du compte, très positiviste ?

Épicure : la connaissance de la nature est divine et rend divin celui qui s'y adonne.

—pourquoi ?

—parce que cela lui confère une sérénité équivalente à celle dont jouisse les dieux. La jouissance d'un plaisir que rien ne trouble.

—des atomes, en perpétuel mouvement dans un vide infini, s'entrechoquent de manière aléatoire et constituent la totalité de ce qui existe.

Il y aurait l'idée épicurienne d'une science qui donne un plaisir paisible à quoi s'opposerait la guerre des sciences, la vision héroïque de la science moderne qui assure plutôt au savant un destin tragique : il faut braver les puissances du faux ; on se lance dans une aventure périlleuse. Braver hostilité et dangers.

Dramaturgie du combat. Pourquoi, parce qu'il y a désir. Connaître est un plaisir, ou un désir sans cesse insatisfait, par définition ?

Ce qu'il y a à comprendre chez Galilée, c'est son engagement copernicien (il s'agit bien d'un engagement-Clavelin). Et un engagement passionné

—Bellarmin : Galilée, contentez-vous de sauver les phénomènes ; laissez tomber la vérité physique des théories astronomiques, bordel de Dieu.

lundi 26 novembre 2007

Pour les danseuses : la règle de Claire d'un côté, la discipline ; de l'autre côté, la géométrie.

Travailler sur les expériences : le plan incliné (matériau Latour). Taper des mains.

Expériences de pensée. Le pendule (lustre). Utiliser l'image et pas un pendule ou lustre réel. Faire bouger la photographie.

Et le mouvement et les bateaux. Idée que le ou un des dioramas de Nicky pourrait être une marine. Les bateaux immobiles.

mardi 27 novembre 2007

—observer le saint évangile de notre Seigneur Jésus-Christ,

—en vivant dans l'obéissance, sans rien en propre, et dans la chasteté.

Comme dit Oscar Wilde, je résiste à tout sauf à la tentation.

mercredi 28 novembre 2007

Les hommes sont défectueux, soit. Une des possibilités serait d'opposer Virginia à Claire. La clôture de V ne concerne que des

raisons sociales. Ce n'est pas l'inspiration divine. Et cette curiosité pour le monde. Tient ça de son père (la curiosité).

—si quelqu'une par inspiration divine venait à nous, voulant accepter cette vie...

—que l'abbesse soit tenue de requérir le consentement de toutes les sœurs

—et qu'elle la fasse examiner sur la foi catholique et sur les sacrements de l'Église.

—qu'on lui expose soigneusement la teneur de notre vie, et si elle est apte qu'on lui dise la parole du saint évangile

—d'aller et de vendre tous ses biens et de s'appliquer à les distribuer aux pauvres

—que si elle ne peut le faire, la bonne volonté lui suffit

—que les sœurs lettrées fassent l'office divin selon la coutume des Frères Mineurs ; c'est pourquoi elles pourront avoir des bréviaires

—à lire sans chant

—que celles qui ne savent pas les lettres disent vingt-quatre *Pater Noster* pour matines

—cinq pour laudes

—pour prime, tierce, sexte et none, sept pour chacune de ces heures

—pour vêpres, douze

—pour complies, sept

—que celles qui ne savent pas les lettres ne se soucient pas d'apprendre les lettres

—mais qu’elles considèrent qu’elles doivent par dessus tout désirer avoir l’Esprit du Seigneur et sa sainte opération

—que les sœurs jeûnent en tout temps

—mais à la Nativité du Seigneur, quelque jour qu’elle advienne

—qu’elles puissent se restaurer deux fois

—depuis l’heure de complies jusqu’à tierce, que les sœurs gardent le silence

—qu’elles se taisent aussi continuellement à l’église, au dortoir, au réfectoire seulement pendant qu’elles y mangent

—mais pas à l’infirmierie, où pour la récréation et le service des malades il sera toujours permis aux sœurs de parler

—avec discernement

—et que celles qui ont la permission n’osent pas parler au parloir sinon en présence de deux sœurs qui les entendent

—quant à la grille, qu’elles n’aient pas la présomption d’y accéder sinon en présence d’au moins trois sœurs désignées par l’abbesse parmi les huit discrètes qui ont été élues par toutes les sœurs pour le conseil de l’abbesse

—et qu’on fasse ceci à la grille

—mais au portail en aucune façon

—qu’elle ait aussi une porte de bois bien munie de deux serrures différentes en fer, de battants et de barres

—qu’elle soit fermée la nuit surtout avec deux clés

—dont l’abbesse aura l’une, la sacristine l’autre

—que l'abbesse qui sera élue soit sans amours particulières, de peur qu'en chérissant plus une partie elle n'engendre du scandale pour le tout

—qu'elle soit aussi l'ultime refuge pour celles qui sont dans la tribulation, de peur que la maladie du désespoir l'emporte chez les malades

—que les sœurs à qui le Seigneur a donné la grâce de travailler travaillent après l'heure de tierce

—fidèlement et dévotement et d'un travail qui relève de l'honnêteté et de l'utilité commune

—de telle sorte qu'ayant écarté l'oisiveté

—ennemie de l'âme

—elles n'éteignent pas l'esprit de sainte oraison et de dévotion que les autres choses temporelles doivent servir

—qu'il ne soit permis à aucune sœur d'avoir quoi que ce soit que l'abbesse n'aurait donné ou permis

—que si quelque chose était envoyé à une sœur par ses parents

—ou par d'autres

—l'abbesse le lui fasse donner

—qu'il ne soit permis à aucune sœur d'envoyer des lettres, ou de recevoir quelque chose ou de donner en dehors du monastère sans la permission de l'abbesse

Gestus:

—Claire : dans la maison de ses parents, son occupation préférée était la prière. N'ayant pas de chapelet pour égrener ses Pater, elle utilisait un sachet de petits cailloux pour compter ses prières...

- On voyait Claire longtemps et humblement
- prosternée jusqu'à terre, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, versant d'abondantes larmes, tremblante parfois en recevant l'Eucharistie
- assise en prière dans son lit de malade
- surtout à l'heure de sexte
- midi
- oui, midi, heure où Jésus fut mis en croix
- au retour de la prière, le visage de Claire paraissait plus...
- clair que de coutume
- plus radieux que le soleil
- les paroles qu'elle prononçait alors avait une suavité indicible

- très souvent durant son oraison, elle se prosternait toute en pleurs, la face contre terre, prodiguant au sol ses baisers
- on aurait dit qu'elle voulait toujours tenir Jésus entre ses bras, arroser ses pieds de larmes et les couvrir de baisers

- DIABLE : à tant pleurer tu vas devenir aveugle
- CLAIRE : on n'est jamais aveugle quand on voit Dieu.
- DIABLE : ne pleure donc pas tant, car le cerveau risquerait de te couler tout en morve, par les narines ; et de plus tu resterais avec le nez tordu
- CLAIRE : On ne souffre jamais de tel tourment quand on sert le Seigneur

- par sa prière, elle arracha sa sœur Catherine des mains de ceux qui l'enlevaient, en la rendant soudain lourde comme du plomb

—elle mit deux fois en fuite des militaires assiégeant Assise et son couvent

—elle se releva sans mal de dessous une lourde porte tombée sur elle

—sur les malades, elle traçait un signe de croix et les guérissait

—un jour, entrant dans l’infirmerie, elle guérit cinq sœurs d’un seul coup

—elle avait des visions :

—elle bénéficia d’une vision de la Vierge Marie et du Roi de Gloire, quelques jours avant sa mort

—sur son lit de mourante, elle s’entretenait avec son âme et avec la Trinité

—comme un tout petit enfant parlerait à sa mère

—la nuit de Noël 1252, elle assista, de son lit de malade à Saint-Damien, aux Offices de la Nativité à la Basilique Saint-François à deux kilomètres de là

—vision ou bilocation ?

—on n’en sait rien

—cela lui valut d’être proclamée en 1958, par Pie XII

—patronne de la télévision

—les sept points concrets de l’encadrement fraternel de la prière de Claire

—la charité

—l’humilité

—la virginité

—la pauvreté

—la mortification

—le silence
—la patience dans les épreuves
—en septième lieu, les sommets de la contemplation, là où s'apprend tout ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; là que s'atteint le bonheur d'être ravie en Dieu durant les jours et les nuits qu'elle consacre à la louange et à la prière

Sentences et maximes : magasin de curiosités.

—qui aura quitté père et mère, frères et sœurs, épouse et fils, maisons et champs à cause de moi, celui-là recevra le centuple et possédera la vie éternelle
—je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes
—haïssons notre corps, avec ses vices et ses péchés ; notre corps, égoïste et sensuel, veut nous enlever l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et la vie éternelle, et se perdre lui-même, avec tout ce qu'il a, dans l'enfer
—nous sommes pourriture et misère
—le cœur de l'homme, voilà d'où procèdent et sortent
—pensées mauvaises
—adultères
—fornications
—homicides
—vols
—avarice
—injustice
—ruses
—impudeurs
—regards mauvais

- faux témoignages
- blasphèmes
- orgueil
- sottise
- voilà ce qui souille l'homme

—mais nous nous avons rompu avec le mode ; ne soyons pas cette terre du chemin, ni cette terre caillouteuse ou envahie de ronces dont le Seigneur parle dans l'Évangile.

—n'appellez personne votre père sur la terre, car vous n'avez qu'un seul père, qui est dans les cieux.

—les frères qui veulent mener la vie évangélique en fraternité dans les ermitages y habiteront à trois, ou quatre au plus

—deux seront les « mères »

—ils auront donc deux fils

—les mères tiendront le rôle de Marthe

—et les deux fils celui de Marie

—après Tierce ils rompront le silence et pourront aller trouver leurs mères et leur parler

—les « mères » fuiront soigneusement tout rapport avec l'extérieur

—ils protégeront leur fils de tout contact, pour que personne ne puisse leur parler

—les fils ne parleront à personne, sauf à leur mère

—les fils prendront de temps en temps le rôle des mères, suivant le tour qu'ils auront jugé bon de régler entre eux

jeudi 29 novembre 2007

Impression de foncer dans le mur.

Le roman de Virginia : tout ce qui est ou devrait être image traduit en mots. Écran vide.

Sais pas trop me débrouiller avec ces lettres. Faut-il les dégligner complètement, faire apparaître des *gestus*. Faire des listes de ce qu'elle demande (de l'amour, de la nourriture et de l'argent) et de ce qu'elle donne (de l'amour, des sucreries, du travail, -elle recopie des lettres, peut-être des textes pour son père) ; *gestus* de la lamentation (« il y a quelque chose qui ne va pas, ma sœur ? »), du reproche (« père, vous ne m'aimez pas assez ! »), de l'autodépréciation (« je ne suis qu'une pauvre petite nonne inculte ») ; *gestus* de celle qui est comptable de l'autre (« père, ne forcez pas sur le jardinage » ou « attention au pinard ») ; elle connaîtrait les choses de la vie (sait les administrer en tout cas) ? Finesse psychologique mondaine. Et son faible pour l'écriture (a l'air de se foutre de l'Écriture) : veut écrire mieux (demande à son père un livre de rhétorique ou quelque chose comme ça, un « libro di lettere familiari »). Comment elle parvient à être elle-même avec un tel handicap (la clôture) : la preuve, on parle d'elle, et on fait des livres et des spectacles sur elle, trois siècles et demi après sa disparition. Certains n'en demanderait pas tant. C'est parce qu'elle est la fille de ? Voire. En tout cas, elle parvient à exister à côté, ce qui n'est pas si mal.

Des paradoxes : la rage de l'expression chez quelqu'un en principe voué au silence. Curiosité pour le monde (les grands personnages autour desquels tourne Galilée ; la fierté pour un père célèbre et orgueilleux et dont elle a bien compris qu'il ne cherchait pas seulement son salut mais la gloire immortelle, alors qu'elle devrait priser l'humilité, etc. Le besoin d'amour, l'aveu perpétuel de cet amour pour son père, alors qu'elle devrait se vouer exclusivement à

l'amour de votre Seigneur. S'intéresse même au télescope dont elle sait bien qu'il ne lui fera pas voir Dieu. Et sa spiritualité assez rudimentaire : Dieu n'est évoqué que comme justification des petits malheurs qu'elle endure, petits, enfin, pas tant que ça : la faim, la froid, la maladie (maux de tête et dents qui tombent à qui mieux mieux). Et le mot de foi, on peut toujours le chercher sous sa plume. Comme si elle voulait prouver que sa vie de femme (de femme de ce temps) n'est pas si différente de celle qu'elle mènerait dehors : elle confectionne des gâteaux, prépare des confitures, fait de la couture, se méfie des hommes, tout en jouant de la séduction auprès du seul homme qu'elle a sous la main, papa. Bref, elle veut se faire aimer. Et pour ce (dirait quelqu'un), elle aime et proclame sans cesse son amour.

samedi 1er décembre 2007

Je réponds à quelqu'un : oui, j'ai l'angoisse des spectacles (ça se dit ?). Je n'ose même plus rêver d'une vie sans stress.

Benoît 16 a encore frappé et s'est fendu d'une encyclique contre les athées : *Sauvés par l'espérance* (*Spes salvi*, drôle de traduction, -en fait *Spe salvi*, mais *Le Monde* ne sait plus le latin...). Vais essayer de lire ça, d'autant que j'ai raté la précédente : *Deus est caritas*. Contre les espérances fallacieuses des idéologies séculières. Et son espérance à lui ne serait pas fallacieuse ? « Les temps modernes ont fait grandir l'espérance d'un monde parfait. Grâce à la science et à une politique scientifiquement fondée (le marxisme), il semblait devenu réalisable ». Contre Marx, et a l'air de s'appuyer sur Adorno pour dénoncer le progrès (« de la fronde à la bombe »). Le rachat par la science (Bacon) ne vaut guère mieux : « On demande trop à la science. La science peut contribuer à l'humanisation du monde.

Elle peut détruire l'homme et le monde si elle n'est pas orientée par des forces qui se trouvent hors d'elles. »

Foi et espérance, c'est tout un.

dimanche 2 décembre 2007

Godard refuse à Berlin de recevoir un prix pour l'ensemble de son œuvre. Se trouve trop jeune. Reste à rêvasser dans son fauteuil. Mais il a le tennis. Là au moins on a un partenaire. Je devrais me remettre au tennis, puisque le golf n'a pas pris...

Se mettre dans les pires conditions d'improvisation. Adrénaline faute de talent. Ou de concentration, je ne sais. Dur, d'être un esprit brouillon.

La petite Virginia m'échappe complètement. Pas plus que je ne comprends ce qu'elle vient faire sur mon théâtre. Uniquement pour embêter Brecht ? Mais il s'en fout. Pour Montpellier, devons-nous avoir quelques munitions sur les autres filles de... Ça n'a pas beaucoup de sens. Et comment faire lapidaire ? Pères et filles : pourquoi cette question ? Couplet sur Montaigne ? Galilée et sa fille et Montaigne et sa fille d'alliance. Toujours la même question : comment je rentre (ou j'entre) dans tout ça à titre personnel ?

—ANNA FREUD : Les esprits créatifs survivent toujours aux mauvais traitements.

Anna et la « désintégration du moi de l'enfant », le soir quand il est fatigué. Je dois être resté un enfant.

Message.

"Les esprits créatifs survivent toujours aux mauvais traitements" qu'elle dit, Anna Freud. Je ne dois donc pas être très créatif. Ne comprends plus pourquoi je me suis embarqué dans cette histoire de "fille de". Ça m'échappe complètement. Aucune représentation de ce

qui m'arrive ou de l'incapacité à rien faire arriver. Tout tourne à la foirade, le moi bardé de toutes ses défenses (du moi armé), qui n'a que la mélancolie pour issue. Mais il y a mélancolie et mélancolie, la triste et impotente qui fait alliance avec la culpabilité (voir cabane) et la plus jubilatoire intellectuellement ou artistiquement, mais qui n'est pas/plus dans mes moyens, moyens, c'est le mot. Qu'est-ce que perdre ses moyens? À quelle fin?

Passons, je ne veux pas t'attrister davantage. J'essaie d'être le plus léger possible pour n'être pas trop "peine-à-jouer", ce qui n'est pas très drôle pour une jeune femme, trop jeune en tout cas pour que je lui propose le plus simplement du monde de partager ma tombe. Au fait, bonne pioche, ce film (je sais bien qu'en réalité ou en principe, le personnage a quinze ans de plus que ton serviteur(!)).

Père-Lachaise ou pas, c'est bien une question de fille. Anna n'est pas mal dans le genre: analysée par papa, ce n'est pas très orthodoxe; on comprend qu'elle ait eu des problèmes avec l'idée de transfert. Faire son transfert sur le dos du géniteur, ça doit embrouiller les catégories. Et la fille d'Einstein, un peu débile et vite oubliée. Et celle de Bergson qui voit des fantômes, convaincant presque l'auteur du *Rire* de leur existence. De l'amour paternel. Pour parler comme M2M, je dirais que si j'étais faiseur de livres, je ferais une petite histoire des filles de.... Vois celles de Claude Bernard qui militent activement contre la vivisection. Et celle de Lamarck, cette espèce d'Antigone qui devient le microscope de son père aveugle. Elle voit pour lui, que veux-tu de mieux?

Faut-il fouiller là-dedans? Pourquoi Brecht semble-t-il ne pas avoir aimé la sienne?

Tu me diras que les filles, ça nous change un peu des mères (faire gaffe aux mères), des sœurs (ça ne doit pas être mal, mais sont

souvent abusives) ou des épouses (même remarque, mais plus pléonastique). Se souvenir aussi que les "petites filles modèles" n'ont pas de père: Eugène de Ségur, pas très présent, disaient Lagarde & Michard; monsieur de Fleurville a été zigouillé par les Arabes, et Rosbourg s'est noyé.

On n'a peut-être toujours pas compris grand-chose à l'inceste. Sur France-Culture, une émission sur Perec. Quant à mouais, je ne me souviens pas pas d'avoir beaucoup parlé de filiation sur mon divan. Un comble. Du temps et de l'argent perdus.

"Pères et Filles", restaurant à Paris rue de Seine dans le 6ème arrondissement.

: : Hôtels Paris Rive Gauche informent les "Gastronautes" par Bart Omeo

Une belle terrasse de restaurant pour l'été.

Tout commence par une carte de visite attendrissante, celle d'une petite fille dans les bras de son père.

Ces histoires de filles : complexe d'Électre. Travailler ça ? Mais chez Virginia, il n'y a pas de mère...

lundi 3 décembre 2007

La totalité est antérieure aux parties, disait Aristote. Pour ce qui concerne ma méthode de travail, c'est exactement le contraire.

Y a-t-il quelque chose à raconter ? Et que faire, polémiquement, du contexte, du retour de la narrativité ? Nous ne sommes plus dans les années 60. Et même mon geste, - un brechtisme sans la fable -, n'a jamais eu beaucoup de sens. Vaguement godardisé. Mais au jour d'aujourd'hui, je ne crois même plus en mon esthétique, si je puis

user d'un si grand mot. Toujours cet embarras, chez moi ; l'absence de convictions et la perte du monde. Peut-être réussirai-je mon spectacle sur la croyance : *L'Art de ne croire en rien*.

"La plupart des réalisateurs et les trois quarts des gens qui reçoivent des récompenses à Berlin ne manient la caméra que pour exister, et pas pour voir ce qu'on ne peut pas voir sans caméra. De même qu'un scientifique ne peut pas distinguer certaines choses sans microscope. Ou qu'un astronome ne voit pas certaines étoiles sans télescope". Godard dans *Die Zeit*

Comment meurent les pères, quand les pères meurent après les filles : Lacan, en phase terminale, ne supportait que la présence de Judith...

Pour les comédiens : "Le réel... c'est le mystère du corps parlant" et sur l'autre côté: " Lacan. Ne demande qu'une chose au malade : parler. La névrose : être encombré par l'autre sujet à l'intérieur de soi-même. Beckett.

Fille de... Sofia Coppola. Ce qui se perd dans la translation. Ou transmission?

mardi 4 décembre 2007

Stanislavski a-t-il vraiment dit que l'art, c'était l'amour plus la technique ?

Hier à l'INHA, impression de participer à l'élaboration de ma pauvre petite nécrologie. Défilé des spectacles. Pas le 14 juillet. Misère de ne plus croire en ce qu'on a fait (en y croyant un peu). Ça a fait passer le temps. Quand j'entends en parler, je ne sais pas ce qui prime : une petite satisfaction d'amour propre ou l'indifférence de celui qui n'est pas trop concerné.

Pourquoi suis-je défait ?

mercredi 5 décembre 2007

Les scientifiques me sont étrangers ; c'est de cela que je dois parler. Hier salon au « Rostand » pour que notre comédienne puisse profiter du coin du feu. Puis dîner arrosé et amical avec Perrier. L'idée de cénacle. Nécessite un Christ au milieu ?

À propos de dîner, apparemment, on pouvait inviter à dîner les nonnes dans le parloir (ce que fait Rondinelli).

Virginia communique certaines lettres de son père à Rondinelli. Fierté ?

—PASCAL : ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la Terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient pas de tourner avec elle. (*Provinciales II, 18*)

Galilée a-t-il voulu cacher la vérité à sa fille ? Mais elle veut savoir. Bocchineri lui dit la vérité. Travailler sur la plus belle lettre, celle du 2 juillet 1633.

—j'ai le cœur déchiré d'une extrême douleur

Geri dit tout. Elle avait le pressentiment de ce qui est advenu. Les bourrasques. Mais Sienne est une prison pas si mal. Donc le souverain pontife est clément... Sienne « un paradis de délices ».

Une belle âme, Virginia, au dessus de ce monde trompeur et injuste ? Une thèse ; un jeu de langage.

—GALILÉE : l'affaire s'est terminée à ma propre satisfaction et à celle de mes adversaires

—VIRGINIA : ?? J'en arrive à ce qui m'intéresse le plus : je désire vivement savoir comment votre affaire a pu se terminer à votre satisfaction et à celle de vos adversaires, comme vous me le disiez dans votre avant-dernière lettre, écrite de Rome.

Aggiunti, le disciple de G, une espèce d'Andrea, veut faire disparaître de la villa les écrits compromettants. Puce à l'oreille quand il vient demander les clés de la maison à Virginia.

—votre logis se lamente de votre longue absence

—chaque heure est un millier d'années (131)

L'idée intéressante de Jeanne : la vraie Marie-Céleste aurait le pressentiment de la Virginia de Brecht. *Ahnung*. Peut-être que ça ne lui déplait pas de devenir un personnage de théâtre. Mais elle défendrait son père contre le procès que lui fait Brecht. Des idées à trouver. C'est chouette, elle vit plus longtemps, etc. Oui mais papa qui ne l'aime pas. Et quelle conne je fais !

Fredonner, un joli mot. Fredonner des choses post-weilliennes. Danser là-dessus.

Pourquoi je vois un plateau très fermé sur lui-même.

jeudi 6 décembre 2007

Dîner avec Alain, hier soir pour discuter un peu du projet espagnol. Je ne tire pas grand-chose de lui sur les cellules souches.

Pourquoi Mina Vallette tient-elle à faire de SMC un personnage radieux, bienfaisante, une sainte quoi ? Pour cacher son malheur ? C'est vrai qu'elle ne se plaint que très peu. SMC la charité incarnée. Le mauvais fils, Vincenzo, qu'est-ce que je fais de ça ? Sa sœur s'occupe de ses cols.

Que tirer de l'idée de l'*Aufbau einer Rolle* ? Mais le rôle suppose le destin du personnage, c'est-à-dire quelque chose comme de l'action,

tout de même. L'humble servante. La nonne, mais la servante de Thrace aussi ?

Je pars à Montpellier sans savoir ce que je veux. Ou ce que je pourrais faire d'un tel spectaculet. Angoisse ou plutôt inhibition. Souvenance de la Chartreuse où je ne parvenais pas à mettre un pied devant l'autre pour aller répéter.

Notre vraie patrie est le ciel, notre vraie patrie est la mort.

—de la vie éternelle elle a la certitude de ceux qui y participent ici-bas.

Je comprends la curiosité qu'un chrétien doit avoir de Dieu au seuil de la mort. L'ultime curiosité.

Marina, la mère, l'absente de cette affaire. Elle épouse Bartoluzzi alors que Vincenzo est encore avec elle. Elle serait morte en 19. À quoi ressemblait-elle ?

samedi 8 décembre 2007

Arrivés à Montpellier hier soir. Oublié *La vie des nonnes* de l'Arétin et Koyré... La difficulté, c'est de faire des embardées : comment on sort du couvent : par Galilée et son ciel ; par le mouvement. Textes sur le mouvement : les bateaux, la mer, le ciel, les avions.

Les idées qui me viennent en regardant la salle. Utiliser les fenêtres pour sortir de la clôture : le père est dans le ciel. Regarder le ciel par la fenêtre.

Elle pourrait être tellement clôturées qu'on ne les verrait pas au début (derrière les pendrillons) ; voir comment on peut les manœuvrer. L'oiseau dans sa cage. Des citrons et des bouteilles de rouge. Pots de confitures. Linge.

Danseuses et leur frichti (yaourts, salade de carottes rapées, bouteille d'eau)

La clôture, c'est la coulisse : on parle anglais. Construction du rôle .
Où projeter ? Sur la porte d'entrée des spectateurs.

Entrées

-amour des lettres/écrire/rapport à l'art épistolaire/lit les lettres qu'on envoie à son père, ou qu'il écrit lui-même. Écriture : peut écrire des lettres pour lui

-allusion à la clôture vs le monde, voire le grand monde (23 octobre 23)

-Dieu, croyance, la foi, l'espérance ; la vie terrestre, la vie éternelle.

-auto-dépréciation (20 octobre 23)

-affirmation de l'amour pour son père ; ce qu'elle dit de l'amour du père. Admiration :

-reproches

-conseils de vie

-dons (friandises, sucreries...)

-demandes (argent, viande, vin)

-charité ; se mettre au service de, supporter le fardeau de l'autre, partager les tourments

-santé des uns et des autres ; soigner ; les malades (sœur Luisa qui reste assise)

-l'affaire

Matériaux :

1-Devoto(2 novembre 1630)

—V.S. voudra bien me pardonner de l'importuner avec tout ce bavardage ; mais aussi vous m'y encouragez en m'assurant que mes lettres vous font plaisir, et je vous considère comme mon *Devoto* -pour parler selon notre coutume- auquel je confie tous mes soucis, mes peines et mes joies, et comme vous êtes toujours prêt à m'écouter, je viens vous demander, non pas tout ce dont j'aurais besoin

—car ce serait vraiment trop

—mais ce qui m'est le plus nécessaire pour le moment

—à présent que vient le froid, je serais complètement transie si vous ne venez pas à mon secours en m'envoyant une couverture.

—celle que nous avons reçue de V.S. et le couvre-pied, je les ai laissés à Sœur Archangela qui veut dormir seule

—ce qui me convient très bien.

—Mais alors, il ne me reste qu'une mince petite couverture et si j'attends d'avoir assez gagné pour en acheter une

—il n'y a pas de chance que je l'aie même pour l'hiver prochain.

—Je la demande donc par charité à mon cher *Devoto* qui, je le sais, ne pourra supporter que je souffre de quoi que ce soit.

—Et qu'il plaise à Dieu de me le conserver bien longtemps encore, car après lui,

—il ne reste aucun bien en ce monde

—quel chagrin pour moi de ne rien pouvoir vous donner en échange, mais je ne cesserai d'importuner Notre Seigneur et la Très Sainte Vierge pour qu'ils vous reçoivent au paradis.

—Ce sera la meilleure récompense que je pourrai vous donner pour tous les bienfaits reçus de votre part et que je ne cesse de recevoir de vous.

2-Grives (23 novembre 33)

—j’ai également reçu le panier avec une douzaine de grives

—comme les grives ne sont pas arrivées dans un très bon état, j’en ai fait un ragoût. J’ai passé la journée à les préparer, de sorte que pour une fois je me suis bel et bien livrée aux plaisirs gastronomiques.

— **sì che per una volta mi son data alla gola davvero.**

3-Lettres

—je mets à part et conserve les lettres que m’écrit V.S. et lorsque je ne suis pas trop occupée, je les lis et les relis avec un plaisir immense.

—je crois vraiment que l’amour paternel peut diminuer partiellement en raison de la mauvaise conduite des enfants ; cette croyance se trouve confirmée par la preuve que m’en donne V.S. ; il me paraît que la grande affection que vous nous avez toujours témoignée va s’affaiblissant : voilà en effet trois mois consécutifs que vous n’êtes plus venu nous voir, trois mois qui nous ont paru trois ans et, en outre, depuis un certain temps, et bien que vous soyez de nouveau en bonne santé, vous n’écrivez plus jamais

—jamais un mot.

—j’ai fait de mon côté un examen de conscience pour voir si de mon côté j’aurais commis quelque faute qui mérite ce châtiment, et j’en trouve bien une (quoique involontaire)

—c’est une négligence envers vous, car je n’ai pas mis l’empressement voulu à vous rendre visite par mes lettres

—mais je ne puis l’attribuer à une véritable faute de ma part, mais plutôt à un manque de forces. Constamment souffrante, je suis empêchée de faire quoi que ce soit. Pendant un mois, j’ai été

tourmentée de maux de tête si violents que je ne trouvais de repos ni le jour ni la nuit.

—À présent par la grâce de Dieu ces douleurs se sont calmées et je prends vite la plume pour vous écrire ces longues doléances, qui pourraient passer pour des facéties puisque nous sommes en carnaval.

—Bref, que V.S. se souvienne que nous désirons vous revoir lorsque le temps le permettra.

—En attendant voici quelques petits biscuits que l'on m'a donnés. Ils sont peut-être un peu durs, car je les ai gardés plusieurs jours, espérant toujours vous les donner de la main à la main.

—Pâques 1633. V.S. a voulu en ces jours saints me faire faire pénitence en me privant de vos lettres ; je ne peux exprimer ce que j'en ai ressenti. Quant à moi, je ne veux pas manquer de vous adresser un petit message par ces deux lignes, malgré le peu de temps dont je dispose, avec mes vœux pour que vous passiez heureusement ces saintes fêtes

—comblé de consolations spirituelles et aussi de grâces temporelles, y compris la santé. Je vous rappelle que vous êtes endetté vis-à-vis de moi d'une réponse à trois lettres.

—quand Galilée est à Sienne : je ne peux vous dire qu'une chose : quand je reçois vos lettres, à peine les ai-je lues que le désir me prend de voir arriver le prochain messenger qui m'en apportera d'autres

—et surtout maintenant que j'attends les nouvelles de Rome...

—je voudrais, si c'était possible, recevoir tous les jours vos lettres et

tous les jours vous en envoyer

—jusqu’au moment où il plaira à Dieu que nous puissions jouir de la présence l’un de l’autre. Je crois cependant que d’après mes gribouillages, V.S. peut comprendre le peu de loisir que j’ai pour écrire ;

—samedi dernier le temps m’a complètement manqué pour m’acquitter de ma dette envers vous, ce qui (soit dit pour votre paix), m’a fait plaisir, car vos reproches proviennent d’un excès d’affection dont je me glorifie.

4-Amour

—le fait que V.S. laisse passer les jours sans nous rendre visite

—alors que le temps est calme, que vous êtes, comme je l’ai appris, en bonne santé, et que vous n’avez actuellement aucune obligation à la cour) devrait suffire pour faire naître en moi la crainte que l’amour que vous nous avez toujours témoigné ne vînt à diminuer. Cependant les si fréquentes manifestations de votre affection envers nous, me libèrent de tout soupçon de ce genre,

—si bien que je suis plutôt portée à croire que, si vous différez votre visite, c’est en raison du peu de satisfaction que vous trouvez en venant ici

—je cesse de me plaindre de vous et je vous prie seulement de vous faire voir à nous sans tarder, si ce n’est pour votre plaisir

—du moins pour le nôtre

—car notre désir serait de rester continuellement avec vous, si cela nous était permis, pour vous rendre les hommages qu’exigent vos mérites et nos obligations envers vous

—mais puisque cela ne nous est pas accordé, nous ne manquerons pas de remplir nos devoirs en vous recommandant à Notre Seigneur

afin qu'Il vous accorde Sa grâce dans cette vie et le paradis dans l'autre

—juste au moment où j'allais envoyer à V.S. des lamentations sur votre long silence, ou votre retard à venir nous voir, m'est arrivée votre si affectueuse lettre qui ma ferme la bouche sans réplique. Je m'accuse d'avoir été trop soupçonneuse et trop craintive

—je me demandais si l'affection que V.S. porte à ceux qui sont auprès de vous n'atait pas cause que l'affection que vous avez pour nous, qui sommes absentes, ne se refroidisse et diminue

—je reconnais que j'ai vraiment montré là une âme bien vile ; je devrais être assez généreuse pour me persuader que si je ne le cède à personne dans l'amour que j'ai pour vous, de même votre amour pour nous, vos filles, est plus grand que celui que vous avez pour quiconque

—la crainte que j'éprouvais provient sans doute du sentiment que j'ai de mon peu de mérite

—mais assez là-dessus.

dimanche 9 décembre 2007

Un dimanche ! Toujours cette espèce d'inquiétude, quand même. Pas la rage de l'expression, c'est sûr.

Quel rapport au texte, si la comédienne ne peut pas le savoir de mémoire en quelques jours ? Le texte par terre, à lire à quatre pattes, les danseuses jouant avec cette contrainte, ne pas marcher sur le texte ? Se le faire souffler : montrer la comédienne en train de chercher comment s'emparer du texte ? Et d'abord le traduire.

Travailler sur peu de textes. Dramaturgie de la boucle, comme nous disions hier.

Un commencement possible dans le *Clarisse Club* :

Elles parlent en anglais, et se demandent ce qu'elles font là. Devraient communiquer les attendus du spectacle. Y a-t-il des attendus à un spectacle ? Pourquoi faire un spectacle là-dessus ? Mais aussi bruits de corps. On assiste à l'échauffement mais par l'ouïe seulement ; transformation des sons jusqu'à l'intolérable. Première épilepsie.

—réparer le tort fait par Brecht à ce personnage.

—c'est un peu anecdotique

—qu'est-ce qui ne l'est pas ?

La fille de Galilée : plutôt démarrer franc-jeu sur Virginia plutôt que par quelque chose de méta-théâtral : c'est un spectacle qu'on ne sait pas ce que c'est, genre. Y a-t-il un ou des préalables ?

—pourquoi nous intéressons-nous à la fille de Galilée ?

—il y a l'histoire de Brecht, le sort qu'il a réservé à Virginia ?

—dommage qu'on n'ait pas conservé les lettres de son père

—tous les jours ?

—presque

—deux filles ; toutes les deux au couvent, à 13 ans.

—pas pu les marier ?

—filles naturelles, des bâtardes, et pas d'argent...

Jeanne pourrait dire des fragments de Brecht en allemand.

Y a-t-il un complexe d'Électre ?

lundi 10 décembre 2007

Nous commençons à 14 heures. Autant que ça démarre. Par quoi commencer ? Pas le droit de trop parler à cause de l'échauffement ? Présentation des matériaux, mais surtout éviter les malentendus,

qui seraient dans une incompréhension quant au projet. Deux choses contradictoires : construction d'un rôle en l'absence d'un auteur et d'un texte (avec les seuls matériaux), et plutôt rester soi-même et se faire hanter (un peu manipuler) par le spectre et des nonnes et de Virginia. Mais la scène se passe aujourd'hui, ici et maintenant ; c'est ça le théâtre, même dans son évocation des morts. Ça se travaille aujourd'hui. C'est une matière à penser, à danser, à s'émouvoir, je ne sais pas.

Comment nous nous intéressons au matériau-Virginia.

Un théâtre retourné : du côté du comédien, pas de celui du personnage. Ce qui n'interdit pas des échappées vers le personnage. Ce matin au Café Riche un hurluberlu à accroches-cœur qui lit *Le Prince*. Pas la tête à ça, pourtant.

mercredi 12 décembre 2007

Hier, un peu moins d'angoisse. Est-ce une question de narration ? quelque chose qui unit les filles, cela est bien. Tout à l'heure une improvisation qui a déçu les intervenantes, et que j'ai trouvée très belle. Quelque chose que l'on touchait avec nos sens quant à l'oubli et le temps qui passe. La comédienne qui cherche sa voie. Voici ce que j'aimerais faire. Mais comment intéresser des contemporains à cette petite nonne ? À quelles fins ? Mais pas l'humain... Créer un petit trouble ? Un spectre.

Vu avec Jeanne, mardi soir, *I am not there*. Bien que le cinéma ait ces audaces, et celles aussi de ses références. Et pas de singerie.

—seule la géométrie est vraiment capable d'éveiller l'esprit à l'invention. (Galilée)

jeudi 13 décembre 2007

Cl qui veut me transformer en inquisiteur. Piège.

Rencontre avec les étudiants de Lieber. Que du prémâché, harassant.

On ne peut s'en sortir que si le geste de la comédienne qui tente d'approcher un personnage est clair et net. Sinon la tasse. Lire ou même citer une lettre, impossible.

Bonne idée de Jeanne avec la diagonale de Valérie Dréville. Créer au moins deux plans de textes : la formule de vie ou la vie de Claire (comme on a essayé) et de l'autre côté, la comédienne. Jelinek même possible.

Virginia : les filles qui meurent avant les pères.

Complexe d'Électre, celle qui ne veut pas qu'on ait tué le père. Le scandale d'une mort dont, au fond, tout le monde se fout.

—aucune autre plainte ne s'élève pour ce crime
que la mienne

Itys, l'oiseau du désespoir.

Je devrais relire *Œdipe à Colone*.

vendredi 14 décembre 2007

Le stress de ne savoir jamais où l'on va ou ce que l'on veut. Quand ça se dessine, ça va mieux. Il faut un premier schéma.

Les deux plans de réalité, de narration aussi. Trouver le broyeur à *gestus* aussi :

- l'amour
- la demande
- la santé

etc.

Quelques bonnes trouvailles dans la répétition, il me semble. Sur la plasticité des choses. Pourrions déjà faire un début de conduite pour

demain soir. Envoyer mail à Mathilde pour enregistrer les règles du couvent.

samedi 15 décembre 2007

Faire répéter : « la seule science, c'est de posséder l'esprit du Seigneur et sa sainte opération ».

Faire la petite partition pour Mathilde.

—étant donné un tube creux, il est possible de trouver un cylindre plein qui lui soit égal

—mais égale en quoi ?

Effets de rémanence : une danseuse reprend des mots de la comédienne, de même que la comédienne reprend des gestes des danseuses.

Fait un bout de conduite. Cela agace un peu les comédiennes/danseuses qui regrettent de ne pas avoir beaucoup improvisé. Quand même la scène du musée. Peut-être possible. Ce qui manque : de l'information sur MC. On ne ressasse pas assez sur elle. Sur son amour ; sa demande, le goût des lettres. Ce qu'il ne faudrait pas perdre non plus : un peu d'astronomie. La petite chorégraphie suffirait-elle ?

dimanche 23 décembre 2007

Anniversaire de ma mère...Quelle signification ? Que puis-je en dire ? Il faudrait comprendre de quoi nous partirons après *La Clôture des filles*. *Tournant autour de Galilée*, précédé ouvert par *La Clôture des filles*. Mauvais.

Une remarque : ce genre de spectacles n'ont besoin que de très peu de mots. Ou ne souffrent pas de longs textes. Travailler à la fois sur le droit à l'oubli que sur l'opération qui consiste à aller se souvenir de quelqu'un qu'on n'a pas connu, comme j'aime à le dire.

À part la modeste trouvaille de la sonorisation des stores, que conserver ? Ou plutôt que reprendre ou continuer ? Leur façon d'être ensemble aujourd'hui, à jouer avec un vieil os, sans la prétention d'incarner ou d'imiter. Il faut un certain laisser-aller. Dramaturgie générale bien comprise par Jeanne : oui, je me mets dans la meilleure situation pour jouer sœur M-C, comme elle l'appelle. Se souvenir d'une interprétation, comme celle de Valérie Dréville ; ma dramaturgie (j'abuse du terme, ce soir), celle de l'anatomie du comédien. Faire un spectacle sur le comédien, pas sur la science. Au fait, le soulagement des uns et des autres qui constatent qu'il n'y a pas beaucoup de science dans ce spectacle...Plus facile sans, de fait. Qu'est-ce qu'on voit au théâtre ? Le théâtre répondait Brecht. C'est évidemment toujours vrai, mais ma réponse serait encore plus restrictive : on ne voit que du comédien. Mais il ne faudrait pas qu'il joue à être comédien, *oder* ? Pouvoir faire entrer *Électre* dans l'affaire. « Fille d'Agamemnon, ce n'est pas si mal ».

L'idée que la pensée de Galilée passe par la danse. Cela me plaît assez. Petite danse des planètes. Ou expériences sur le mouvement, comme motifs chorégraphiques.

lundi 24 décembre 2007

Penser à répondre à Mathilde après son amical sms de mercredi :

Ma chère Mathilde,

Je ne sais comment te dire combien m'a touché ton message du lendemain (je vois bien le côté pilule du lendemain de l'expression,

mais ce sont les mots qui me sont venus aussitôt l'esprit), comme m'avait touché ton invitation à travailler chez toi. Je dois te dire, mais nous aurons l'occasion, j'espère d'en reparler, que cette occasion m'a donné envie de faire encore une fois le larron, de faire encore un petit tour de piste. Je dois sans doute enjoliver la chose, peu importe, mais la rencontre avec vous, avec des danseuses, et sur un autre mode que celui que j'avais connu avant, m'a fait toucher du doigt sinon du pied, que les planches ne pouvaient ne pas être que du bois mort.

Pour ne rien te cacher, j'étais, après l'édition 2005 d'Avignon, assez dégoûté du théâtre (de l'activité théâtrale, la mienne, assez vaine, et du milieu, considéré des deux côtés de la rampe). Les deux ateliers du printemps, puis les heures de décembre passées dans ce beau studio, sans juger du résultat, m'ont redonné du cœur à l'ouvrage. Je sais aussi que ton amitié y est pour beaucoup. Tu peux croire en la mienne aussi, et espérons que ces deux-là pourront prospérer encore.

Et je ne dis pas cela parce que c'est Noël.

Je t'embrasse avec reconnaissance. Vœux d'amitié pour les tiens aussi.

jf

Un peu d'amertume devant la solitude dans laquelle je me trouve pour ce travail ; un peu de nostalgie des Noëls à La Roque avec Alain. Tourner des pages. Amertume est peut-être faible.

J'aurai passé ma vie à tourner des pages, mais c'est toujours le même livre...

Trouver une méthode de travail pour ces quinze jours. Et si l'humeur était bonne, relancer l'affaire *Théâtre et son trouble*. Tout centrer sur le comédien. Si j'ai quelque chose à dire (ou à penser), c'est autour du comédien. L'impression de me redire. Se redire, une jolie expression.

Sur la question sœur M-C, Jeanne s'en tirera à coup sûr, et avec les danseuses.

Tout à l'heure, Nicky au téléphone : l'idée d'une sphère soleil me plaît. Il n'y a rien de neuf sous le soleil. Cela signifie que ce qu'il y a de neuf est au-dessus du soleil. Il faut pouvoir penser au-dessus du soleil. Modeste.

Envie de notuler sur *Le théâtre et son trouble*. Il y aurait vraiment à dire sur ma relation avec le matériau scientifique (comme réfractaire à la fable) et mon rapport à la fiction. Défense de la fiction contre la fable, j'en ai déjà dit des kilos là-dessus ; mais bien comprendre que mon rapport à la fiction est le signe de ma méfiance à l'égard de la vérité, celle des « hommes de vérité ».

mardi 25 décembre 2007

Des nouvelles de Bibi : elle chie partout.

Déjeuné avec Alain, chez lui. Bon vin et cigare. Il est mal à l'aise, l'impression de ne servir à rien dans ce spectacle : « la physique et la mathématique, ça ne me dit rien. Il faut que ce que nous faisons ensemble soit en rapport avec mon travail ». Il veut s'attaquer à un ouvrage (via aussi les cours du Collège) sur l'évolution du cerveau. Retour sur le gros cerveau, donc. Je devrais insister là-dessus dès le prochain spectacle. Comment se servir d'un gros cerveau ? sagesse ou science. Mais il faudrait être léger.

À propos d'hyperréalisme : Alain me donne son exemplaire du *Supplice d'une queue* de François-Paul Alibert. Je ne me jette pas sur cette sorte de littérature.

Dîner avec Stéphane : sa réconciliation avec Duchamp. N'était pas cynique. Disait ce qui allait arriver : au fond, il n'y aurait plus personne pour regarder de la peinture. Nous parlons de Bassani et

de la question de la langue italienne. Il faudrait que je lise ses entretiens : il y a peut-être à prendre des choses pour Galilée, le toscan et la littérature. Bassani, atteint de la maladie d'alzheimer dès 1990, et la biographie qui dit, en même temps, qu'il entretient une liaison sentimentale (?) avec une jeune universitaire. À 74 ans et gâteaux, ce n'est pas mal. À moins que cela en dise long sur l'université.

mercredi 26 décembre 2007

Un mail de Lassègue :

"On doit garder présent à l'esprit que chaque découverte de Galilée dans les domaines de la physique et de l'astronomie est étroitement liée à un instrument quelconque inventé ou spécialement modifié par lui. Son génie technique est la prémisse des expériences scientifiques qui seules confèrent à ses théories originales leur orientation et leur expression."

Leonardo Olschki, *Geschichte der neusprachlichen Wissenschaftlichen*

Literatur, band 3, Halle, 1927 : 139.

Meilleurs vœux !

Jean

Le bilan de *La Clôture des filles* : les rideaux, ce n'était pas mal. Les trois ou quatre plans. L'image qui se détruit. La question des personnes déplacées. Il ne faut faire dans le fusionnel. Partir de la réalité des personnes : la danseuse confrontée au théâtre a un texte

en mains. Un texte qui parle de citrons. Une autre saura quoi faire des citrons.

Les dossiers à ouvrir et qui seront autant de séquences possibles

- la clôture des filles
- le désir de savoir
- écrire en toscan
- les expériences de pensée (ou pas, du reste)
- le rapport à Brecht : Freddy le dramaturge.
- le pôlépicure : c'est là que je suis le plus en retard, mais peut-être le plus à l'aise, puisqu'il s'agit de moi. Que veut-on connaître. Vais travailler ce dossier-là par priorité.

Un coup de pot qu'on ait les trois lettres d'Épicure plutôt que les 300 ouvrages. J'essaie de bricoler des petits dialogues Perrier/Bibi. J'y prends un certain plaisir.

jeudi 27 décembre 2007

Pour l'entrée « désir de savoir », travailler, pour le contraste, sur l'idée d'ataraxie d'Épicure. Ce n'est vraiment pas ce que cherchait Galilée. Vérité et ataraxie, quelque chose comme ça. L'idée qu'il peut y avoir plusieurs explications.

Et ce que j'ajoute à titre personnel : les dieux se foutent de ce que tu sais ou cherches à savoir. À moins que les dieux ne soient jaloux de leurs secrets. Très plausible.

—tu veux connaître la nature ou t'occuper de ton âme ?

—c'est-à-dire de toi ?

—c'est ça

—la vérité est le souverain bien
—le plaisir est le souverain bien
—santé du corps et ataraxie de l'âme : tu es loin du compte,
mon pauvre Galilée.

—peut-on désirer voir se lever les orages de l'âme. Levez-vous,
orages désirés, une idée bien moderne. Depuis quand on désire des
orages ? Galilée cherche les orages.

—moins que Bruno, ou différemment.

—Bruno jouait avec le feu

—moi, je préférerais vivre parmi les hommes comme un dieu.
L'homme qui vit au milieu de biens immortels n'a plus rien de
commun avec les mortels

—qu'entends-tu, pour toi même, par biens immortels ?

—la pensée, le plaisir de penser.

—et tu crois qu'on peut penser impunément ?

—oui.

—MÉCRÉANT (*hurlant*)

—moi, je suis un penseur inoffensif. Admettre qu'il y a des
choses qui ne sont pas en notre pouvoir.

(perdu inopinément du texte ; ça recommence)

Reprise de ma petite lecture d'Épicure à partir de la lettre à
Pythoclès. La question de la météorologie.

Liste de tout ce qui est élevé dans les airs, mais pas seulement :

Le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, les comètes, les
étoiles filantes, la voie lactée, l'arc-en-ciel, les vents, les brouillards,
la rosée, la pluie, la grêle, le gel, la glace, la neige, les éclairs, le

tonnerre, la foudre, les mers, les fleuves, les éruptions, les tremblements de terre... Que sais-je de tout cela ?

—je ne sais pas ce que tu sais de tout cela, mais si tu dois en savoir quelque chose, cette connaissance doit aboutir à l'ataraxie et à une confiance solide.

—il ne faut ni faire violence à l'impossible, ni vouloir adapter à tous les sujets la même théorie. Par exemple, pour les météores, il faut admettre, si l'on veut sauver les apparences, plusieurs explications possibles à la fois de leur cause et de leur nature.

Idée essentielle d'Épicure : pour tous les phénomènes qui tombent sous le sens, chercher une explication scientifique en juxtaposant toutes les explications possibles, de façon à ne rien laisser perdre de ce qui peut permettre de réduire le phénomène qui épouvante les hommes à des proportions naturelles.

—ce n'est pas le désir qui est à la racine de la connaissance, mais la peur ?

—ce n'est pas pareil !

—en physique, il ne faut pas en physique partir d'axiomes vides de sens ou de postulats arbitraires, il faut se plier aux exigences des phénomènes. Notre vie n'a nul besoin d'opinions personnelles irréfléchies ni de théories vaines, mais bien de ce qui nous assure une vie exempte de trouble.

—or nous obtenons en tout la fixité et la tranquillité, en expliquant toutes choses par plusieurs hypothèses toutes d'accord avec les phénomènes, sans rien rejeter de tout ce qui peut être dit sur eux de plausible.

—si nous acceptons une explication en en rejetant une autre qui s'accorde pourtant aux phénomènes, on abandonne la physique pour tomber dans la mythologie.

Faire quelque chose de cela : Épicure ne veut pas confondre le divin et le céleste. Si on isole le divin, on peut comprendre la nécessité physique.

Idée que l'homme n'est pas un être agissant principalement en vue d'une autre fin que l'animal.

Ceux qui pratiquent la *phusiologia*, la paix dans la vie, la vie apaisée, leur est promise. Image de la mer apaisée.

vendredi 28 décembre 2007

Le bruit qui courait dans l'Antiquité que Platon avait plagié Démocrite, ou avait même tenté de brûler ses œuvres.

Figure de l'autodidacte : Épicure qui veut être son premier auditeur.

—équipe ton navire, bienheureux, et fuis toute culture

—je te tiens pour heureux, car pur de toute culture, tu t'es élancé vers la philosophie

C'est la physiologie (étude de la nature) contre la culture, ce que j'appellerais la rhétorique.

—agis en tout, comme si Épicure te regardait.

—tu n'as pas besoin d'enseignement ni de culture pour poursuivre le plaisir et fuir la douleur. Un enfant le sait naturellement.

—Y a-t-il quelqu'un qui ignore ce qu'est le plaisir, ou qui désire une définition pour mieux le connaître ?

—gagnerions-nous à dire, au lieu de : « Bonjour Socrate », « Bonjour, animal mortel rationnel » ?

—comment peut-on chercher à connaître ce qu'on ne connaît pas du tout ?

Question de Ménon.

—il faut apprendre à s'acheminer vers la connaissance de l'inévident.

Tel est le but de la *semeiosis*, de cette recherche et découverte des signes que l'on peut traduire faute de mieux par « inférence ».

Tetrapharmakos, le quadruple-remède : « le dieu n'est pas à craindre ; la mort ne donne pas de souci ; et tandis que le bien est facile à obtenir, le mal est facile à supporter ».

Comment je pourrais arriver à faire sonner ensemble et contradictoirement la passion de la connaissance telle que chez Galilée avec la nécessité de connaître la nature au sens où Épicure l'entend. Cela ne serait pas mal.

—il n'est pas possible de dissiper ce que l'on redoute dans les questions capitales sans savoir parfaitement quelle est la nature du tout — au mieux peut-on dissiper quelque inquiétude liée aux mythes ; de sorte qu'il n'est pas possible, sans l'étude de la nature de recevoir en retour les plaisirs sans mélange.

—il faudrait comprendre ce que veut dire *apolambanein*.

Autre écho :

—souviens-toi que tout en ayant une nature mortelle et en disposant d'un temps limité, tu t'es élevé grâce aux raisonnements sur la nature jusqu'à l'illimité et l'éternité, et tu as observé :

« ce qui est, ce qui sera et ce qui a été »

—Homère

—oui, Homère.

Placard : CHEZ LA PLUPART DES HOMMES, CE QUI RESTE EN REPOS
S'ENGOURDIT, CE QUI EST EN MOUVEMENT EST ENRAGÉ

(*au cochon*) : Vénérer le sage est un grand bien pour celui qui le vénère.

Placards :

LA VIE D'ÉPICURE, COMPARÉE À LA VIE DES AUTRES
HOMMES, POURRAIT ÊTRE CONSIDÉRÉE, EN RAISON DE SA
DOUCEUR ET DE SA SUFFISANCE À SOI, COMME UNE FABLE

IL NE FAUT PAS FAIRE LE PHILOSOPHE MAIS PHILOSOPHER
RÉELLEMENT ; CAR NOUS N'AVONS PAS BESOIN D'UNE APPARENCE
DE SANTÉ, MAIS DE LA SANTÉ VÉRITABLE

— insatiable non pas le ventre mais l'opinion fausse sur l'insatiabilité
du ventre

—tout homme quitte la vie comme s'il venait de naître

samedi 29 décembre 2007

Je parcours rapidement la communication de C T-B. Tire ceci :

-l'exemple de l'homme d'Argos (ch. XXXVIII p.156)., qui passait ses
journées au théâtre, seul, applaudissant aux merveilleuses tragédies
qu'il croyait voir alors que la scène était vide. Des amis lui
administrent des remèdes qui le guérissent de sa folie ; revenu à lui
l'homme d'Argos leur reproche amèrement de lui avoir ôté l'illusion
charmante qui l'aidait à vivre

« Y a-t-il une différence, à votre avis, entre ceux qui dans la caverne
de Platon admirent les ombres et les simulacres des différentes

réalités, pourvu qu'ils ne désirent rien d'autres et ne soient pas mécontents d'eux-mêmes, et d'autre part le sage sorti de la caverne et contemplant la vraie réalité ? [...] Ou bien il n'y a pas de différence ou bien, s'il y en a une, la condition des fous est préférable, d'abord parce que leur bonheur leur coûte très peu, juste un peu de croyance, ensuite parce qu'ils en partagent la jouissance avec un très grand nombre. » (Ch XLV, p.168

À supposer que j'aie quelques munitions sur Épicure, par où continuer ? Je ne parle pas de ce que je dois encore emmagasiner de l'œuvre (ou bio) de Galilée (je veux dire : de quoi a-t-on besoin, notamment du *Discours sur les 2 systèmes du monde*) : au fond qu'est-ce que Jeanne peut revendiquer de l'œuvre du père ; qu'est-ce qu'elle défend ? La grandeur intellectuelle. Le désir de savoir et la capacité de lire le grand livre de la nature ?

Mais côté Perrier, il y a encore à rassembler : quelque chose avec les sceptiques. Pas trouvé grand-chose du côté de Pyrrhon, sinon qu'il a vécu probablement 90 ans, et que le type est assez plaisant.

Pyrrhon

—on dirait que c'est Montaigne qui parle., lui qui définit la secte des pyrrhoniens « le plus sage party des philosophes », II, XV, A, 612.

—ce que j'aime bien chez Pyrrhon, c'est qu'il n'évitait rien, ne se gardait de rien, supportait tout, au besoin d'être heurté par un char,

—nous dirions une voiture

—ou de tomber dans un trou, d'être mordu par des chiens

—il ne se fiait pas à ses sens ?

—mais il était protégé par ses gens qui l'accompagnaient.

—il a été peintre ?

—au début de sa vie, oui.

- il alla vivre dans la solitude
- voulait pas fréquenter la cour des rois
- ça, ça me plaît.
- si on le quittait au milieu d'un entretien, il continuait son discours pour lui seul
- un jour où Anaxarque était tombé dans une mare, Pyrrhon passa à côté de lui sans lui porter secours. On le lui reprocha. Seul Anaxarque le loua d'être réellement indifférent et sans passions.
- Épicure demandait constamment de ses nouvelles
- à cause de lui, on accorda à tous les philosophes l'exemption d'impôts
- il avait une fille ?
- il vécut pieusement avec sa sœur qui était sage-femme
- décidément !
- elle s'appelait Philista ; il allait au marché vendre de la volaille ou des cochons
- (*grognements*)
- et faisait lui-même le ménage chez lui
- citait souvent Homère

Comme est la nature des feuilles, telle est celle des hommes

- meurs donc sans gémir ; Patrocle aussi est mort, qui était bien meilleur que toi
- Posidonius raconte l'histoire suivante : il était sur mer ; ses compagnons avaient peur de la tempête, et lui, bien tranquille, gardait son âme forte et, montrant dans le navire un petit cochon qui mangeait, il dit que le sage devait garder la même indifférence.
- (*grognements*)

—les sceptiques passent leur temps à détruire les dogmes des autres et n'en établissent aucun pour leur part. Ils ne définissaient rien eux-mêmes pas même le fait qu'ils s'abstenaient de définir.

—« nous ne définissons rien, parce qu'ils ont défini, et nous exposons les théories des autres, pour montrer par contraste que notre réflexion est plus sérieuse »

—leur expression : « ce n'est pas plutôt... »

—un pirate n'est pas plutôt méchant que menteur

—il est impossible de connaître la nature des choses ; ce qui est grand paraît petit

—ce qui est carré paraît rond

—ce qui est lisse paraît bossué

—ce qui est droit paraît oblique

—ce qui est pâle paraît coloré

—alors...

—le soleil parce qu'il est loin paraît petit

—les montagnes vues de loin paraissent légères et transparentes comme de l'air

—et de près fort massives

—le soleil est différent à son lever et à son midi

—le même corps est différent vu dans un bois ou vu dans un terrain nu

—la statue diffère selon sa position

—et le col du pigeon selon la façon dont il se tourne

—les tremblements de terre n'étonnent pas ceux chez qui ils se produisent fréquemment

—pas plus que nous nous étonnons de voir le soleil, parce que nous le voyons tous les jours.

Est-ce que cet ensemble Pyrrhon peut faire un petit sketch ? Mais difficile à articuler avec le matériau Galilée.

Il faudrait introduire l'histoire, laisser tomber l'affaire Galilée, (n'en parler qu'allusivement), et arriver à aujourd'hui : critique du savoir, pas à l'antique. Lié à l'aventure européenne de la science. Dossier Husserl, Adorno et des choses plus récentes.

Mais d'abord M2M : lecture de Marc Foglia.

Montaigne est favorable aux thèses de Copernic, ce n'est pas parce qu'il les juge vraies, mais parce qu'elles ont pour effet de relativiser la place de l'homme dans le monde. Thèse de la vexation, de l'humiliation. Ce qui n'est au fond pas la thèse de Galilée.

Ce qui rapproche l'œuvre de Copernic de la philosophie de Montaigne, au fond, c'est l'expérience du décentrement.

Si l'on considère que l'effet philosophique du *De Revolutionibus* est d'expulser l'homme hors du centre de l'univers, et de le reléguer sur la planète terre à un rang cosmique marginal, cet effet ne revêt, aux yeux de Montaigne, rien d'extraordinaire. Pourquoi ce décentrement apparaît-il dans les *Essais* comme normal ? C'est indépendamment de la question de la vérité scientifique et de la communauté scientifique, dont Montaigne ne faisait pas partie, que l'on doit ici réfléchir. Nous avons déjà évoqué l'absence d'obstacle cosmologique ou religieux dans une vision du monde fortement teintée d'épicurisme. Il faut souligner encore que le philosophe Montaigne pratique avec assiduité le décentrement. Le chapitre I 23 des *Essais* vise par exemple un décentrement par rapport à nos certitudes morales. Ces certitudes, que nous ancrons dans la conscience, doivent être en réalité rapportées à la société dans laquelle nous vivons. Un référent moral plus large, la coutume - que nous

appellerions aujourd'hui « la société » - doit décentrer l'individu par rapport à lui-même.

« Ici on vit de chair humaine ; là c'est office de piété de tuer son père en certain âge ; ailleurs les pères ordonnent, des enfants encore au ventre des mères, ceux qu'ils veulent être nourris et conservés, et ceux qu'ils veulent être abandonnés et tués ; ailleurs les vieux maris prêtent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir (...) » (I,23,114a).

La croyance, c'est le breuvage de Circé. III,13 : « C'est à la coutume à donner forme à notre vie comme il lui plaît ; elle peut tout en cela, c'est le breuvage de Circé. »

—Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume : chacun ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut déprendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement. I,25,115a

—qu'est-ce que tu te croyais ? le centre du monde ?

Dans le système de Copernic, l'observateur idéal doit se déplacer jusqu'à adopter le point de vue du soleil, pour comprendre l'harmonie de l'univers. Montaigne pratique et fait pratiquer à son lecteur le décentrement, lorsque ce décentrement est une condition pour mieux juger. L'imagination joue ici un rôle essentiel, comme le montre l'exemple de celui qui « embrassait l'univers » comme s'il s'agissait de sa ville.

«Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tout contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On

demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas d'Athènes, mais du monde. Lui, qui avait une imagination plus pleine et plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pépie en tienne déjà les Cannibales» (I,26,157a)

—je suis décentré donc je perds en importance

—Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèce sous un genre, c'est le mirouër où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais (I,26,157a). C'est aussi à ce moment-là que notre imagination devient et se doit de devenir plus grande que notre expérience. La difficulté est d'être encore capable d'imaginer et de ne pas être un simple téléspectateur.

« L'usage fautif de l'imagination consiste à généraliser sa situation particulière, au lieu de la ressaisir comme particulière. »

Rapport au stoïcisme :

L'expérience proposée ici par Montaigne se rattache à la tradition stoïcienne. L'exercice relativisant de l'imagination est en effet, chez les Stoïciens, un exercice mental à finalité morale, exercice destiné à assurer l'ataraxie du philosophe. En réduisant l'importance de ce qui nous arrive, au regard de l'immensité cosmique, le philosophe s'endurcit contre les maux qui peuvent survenir. Il s'agit d'assurer l'indépendance du jugement, de réduire les passions, et de s'imprégner de la rationalité de l'univers. Marc-Aurèle écrit :

« Considère la rapidité avec laquelle tous sont oubliés, l'abîme du

temps infini dans l'un et dans l'autre sens, la vanité des paroles retentissantes, l'humeur changeante et indécise de ceux qui semblent te louer, l'étroitesse du lieu où cette gloire se borne ; car la terre entière n'est qu'un point, et ce pays n'en est qu'une infime fraction ; et ici même combien y a-t-il d'hommes pour recevoir des éloges, et que sont-ils¹⁰⁰ ? »

De l'autre côté, comment récupérer le truc :

—le cardinal de Bérulle, l'habile homme, dans les *Grandeurs de Jésus* : « Un excellent esprit de ce siècle, Nicolas Copernic, a voulu maintenir que le Soleil est au centre du monde, et non pas la Terre ; qu'il est immobile et que la Terre, proportionnellement à sa figure ronde, se meut autour du Soleil. Cette opinion nouvelle, peu suivie en la science des astres, est utile et doit être suivie en la science du salut car Jésus est le Soleil immobile en sa grandeur et mouvant toute chose, il est le vrai centre du monde et le monde doit être en mouvement continuels vers lui. »

La question de la fiction au centre de notre affaire. Rappel de la thèse fictionnaliste : pour lui, le livre de la nature n'est pas écrit en langage mathématique, ou s'il l'est, ce langage est une fiction qui n'a d'autre fin que de sauver les phénomènes. Donc la connaissance est une illusion

Fiction :

Andreas Osiander, plus connu comme théologien protestant et réformateur de Nuremberg. C'est lui qui a fait éditer pour la première fois l'œuvre en 1543. Je cite ici un extrait de sa préface « Ad lectorem, de hypothesibus huius operis¹⁸ » :

« Il n'est pas nécessaire que ces hypothèses soient vraies ni même

vraisemblables ; une seule chose suffit : qu'elles offrent des calculs conformes à l'observation. (...) Il y a dans cette science <l'astronomie> d'autres choses non moins absurdes qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici. Car il est suffisamment clair que cet art, simplement et totalement, ignore les causes des mouvements irréguliers des phénomènes célestes. Et s'il en invente quelques-unes dans l'imagination (*fingendo excogitat*) comme, certes, il en invente un très grand nombre, il ne les invente aucunement afin de persuader quiconque qu'il en est effectivement ainsi, mais uniquement afin qu'elles fondent un calcul exact. (...) Et que personne, en ce qui concerne les hypothèses, n'attende de l'astronomie rien de certain (*quicquam certi ab astronomia expectet*) : celle-ci ne veut nous donner rien de pareil.»

—Mais pourquoi Montaigne, qui n'est pas astronome, est-il capable de percevoir l'œuvre de Copernic comme une révolution scientifique ? Est-ce seulement pour les besoins de l'argumentation sceptique ? Pourquoi n'a-t-il rien à faire de l'idée de révélation ? l'astronomie n'est ni une science révélée, ni un substitut de cosmogonie inspiré d'Hésiode ou d'Ovide, mais une science laborieusement construite. Pas mal.

—L'une des raisons qui font qu'il ne s'oppose pas par principe à la thèse du mouvement de la terre, c'est que son univers est peu chrétien. Par contraste, évoquons l'attitude du réformateur de Wittenberg, Philippe Melancton, qui insiste sur l'aspect pédagogique de la philosophie et des sciences. « Au début de leur éducation, les jeunes gens doivent aimer les idées approuvées par le commun accord des spécialistes, celles qui ne sont en rien absurdes ; et lorsqu'ils comprennent que la vérité a été montrée par

Dieu, qu'ils s'y attachent avec révérence et se reposent en elle ; et qu'ils rendent grâce à Dieu pour avoir allumé et préservé une certaine lumière dans le genre humain ».

—Platon (*qui la ramène*) la contemplation des mouvements célestes aide à régler ceux de l'âme

— (*grognements de rigolade*)

—Luther est aussi con que les idéologues du Vatican

—quand même : prise au sérieux, la proposition copernicienne soulevait des problèmes énormes pour la foi du Chrétien. Si la terre, par exemple, était seulement l'une des six planètes, comment devait-on préserver les histoires de la Chute et du Salut, dont l'importance pour la vie chrétienne était fondamentale ? S'il y avait d'autres corps tout à fait comparables à la terre, la bonté de Dieu devait certainement avoir fait qu'ils fussent eux aussi habités. Mais s'il y avait des hommes sur d'autres planètes, comment pouvaient-ils être les descendants d'Adam et d'Eve, et comment pouvaient-ils avoir hérité du péché originel ? (...) De plus, comment les hommes sur d'autres planètes pourraient-ils avoir entendu parler du Sauveur, qui leur avait ouvert la possibilité de la vie éternelle ?

—mais Montaigne ne vit pas dans un monde essentiellement chrétien

— Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une juridiction infinie au-delà ; cette pièce n'est rien au prix du tout

omnia cum caelo terraque marique

Nil sunt ad summam summai totius omnem

(Lucrèce, *De natura rerum*, VI, 679 : « Le ciel, la terre et la mer, et toutes choses, ne sont rien en comparaison de l'immensité du grand tout »)

c'est une loi municipale que tu allègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle. II,12,523-524

Et ne pas oublier Pascal :

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une point très délicat à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. (...) » Pascal, *Pensées, op.cit.*, Brunschvicg 72 / Lafuma 199

Entrée « passion de la connaissance » :

Malgré tout, une telle soif de savoir paraît destinée à ne jamais trouver satisfaction, si l'on s'en tient à ces mots de l'*Ecclésiaste*, que Montaigne inscrit sur une des travées de sa bibliothèque: « le désir de connaître a été donné par Dieu à l'homme pour son supplice »]. D'ailleurs le titre du dernier chapitre des essais - *De l'expérience* - semble reprendre en écho le titre même du livre. L'une des conclusions de ce chapitre, placé en péroration, et dans lequel Socrate est convoqué à maintes reprises, insiste sur l'idée qu'il n'y a que des cas particuliers et que l'on ne saurait cheminer de l'un à l'autre des cas vers une conclusion définitive : « mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à

apprendre. »

— lorsque Montaigne évoquera dans l'admirable chapitre *De la Vanité* la sentence delphique « connais-toi toi-même », *gnôthi seauton*, il s'apercevra de ne pas avoir trouvé en lui un trésor intérieur, comme saint Augustin avant lui, mais seulement un mélange de misère et de vanité : « Si les autres se regardoient attentivement, comme je fay, ils se trouveroient comme je fay, pleins d'inanité et de fadaise »

—qui veut guerir de l'ignorance, il faut la confesser. [...] L'admiration est fondement de toute philosophie: l'inquisition, le progres: l'ignorance, le bout . *Des boiteux*.

Tiens, Bibi pourrait s'amuser quelque peu de l'effort zététique des philosophes. Montaigne répétant : je ne suis pas philosophe.

—la peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir II, XII, A, 488.

—proposer « des fantasies informes, comme font ceux qui publient des questions douteuses, à débattre aux écoles : non pour établir la verité ; mais pour la chercher » I, LVI, A, 317

—qui sera en recherche de science, si la pesche où elle se loge: il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy »[\[19\]](#). « [...] Je ne vise icy qu'à decouvrir moy-mesmes, [...] Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui »[\[20\]](#). Et encore : « j'ose non seulement parler de moy, mais parler seulement de moy »

—je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. DISTINGO est le plus universel membre de ma Logique

—est-ce que les Cannibales ont la soif de savoir ?

—eux « qui jussent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible sans les precepts d'Aristote, et sans la connoissance du nom de la physique »

—j'ay peur que [...] nous avons plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent.

—il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ny l'un ni l'autre.

Galilée passe en force ; Montaigne pense en douceur ou en douce. Montaigne pense sans la fureur de prouver, comme dit Alain. Montaigne retourne le télescope contre lui-même.

L'isosthénie (la force égale) voilà, une belle idée.

L'Apologie de Raymond Sebond a-t-elle pour finalité l'institution de l'homme dans la Vérité révélée, ou la redécouverte de notre condition naturelle ? Quelles sont les capacités de l'homme ? Socrate est l'homme qui a su devenir sage, par le seul exercice de ses facultés naturelles.

dimanche 30 décembre 2007

Me voici donc retombé dans Montaigne, la tête la première. « Tout mouvement nous découvre ». La bonne nouvelle. Il faut faire attention à chaque geste, chaque parole. Au passage, je lis des petites choses sur Montaigne. Pédants, pas morts. Rien de moins montanien que de faire des thèses sur Montaigne. Au moins ma paresse et ma « bonne foy » m'auront épargné cela. J'aurai essayé de m'essayer ; que l'on me reconnaisse au moins ce petit mérite.

La bipolarité dramaturgique, c'est bien Montaigne et Galilée. C'est sérieux. Dans de beaux draps, c'est que ce cochon de m2m est

copernicien. Donc : de deux usages de Copernic, du décentrement. Deux passions différentes...

Ce sur quoi, il faut avancer, c'est sur le nombre et la nature des pistes (chaînes de Markov). Le plus délicat.

Développer la fille d'alliance ? m2m parle de sa fille ; Virginia parle de son père. Dans un ordre d'idées pas si différent, on pourrait avoir un fichier Thalès et la servante de Thrace. Marie, celle qui rencontre son Thalès mais qui ne veut pas le rôle de la servante de Thrace.

Marie : *"J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde . Si l'adolescence peut donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette très sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait peu monter encore. La sincerité et la solidité de ses meurs ys sont déjà bastantes, son affection vers moy plus que sur-abondante, et telle en somme qu'il n'ay a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante cinq ans quusquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers Essays, et femme, et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier, et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy; avant m'avoir veu, c'est un accident de très-digne consideration."*

Ses œuvres parurent en 1626 sous le titre *Ombre de la demoiselle de Gournay* avec l'épigraphe : *" L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre son ombre "*. Elle, elle ne se maria pas, et ne finit pas dans un couvent.

Tallemant des Réaux : " *Mademoiselle de Gournay estoit une vieille de fille de Picardie, et bien demoiselle, Je ne sçay où elle avoit esté chercher Montagne, mais elle se vantoit d'estre sa fille d'alliance. Elle sçavoit, et elle faisoit des vers, mais meschans. Malherbe s'estant mocqué de quelques-uns de ses ouvrages, elle, pour se venger, alla regratter la traduction qu'il avait faite d'un livre de Tite-Live qu'on trouva en ce temps-là, où il avoit traduit : Fecere ver sacrum par ils firent l'exécution du printemps sacré. (...)*

M. le comte de Moret, le chevalier de Bueil et Yvrande luy ont fait autrefois bien des malices. (...)

Ces pestes luy supposèrent une lettre du roy Jacques d'Angleterre, par laquelle il luy demandoit sa Vie et son portrait. Elle fut six semaines à faire sa Vie. Après elle fit barbouiller, et envoya tout cela en Angleterre, où l'on ne sçavoit ce que cela vouloit dire. On luy a voulu faire accroire qu'elle disoit que la fornication n'estoit point peché ; et un jour qu'on luy demandoit si la pederastie n'estoit pas un crime : " A Dieu ne plaise, " répondit-elle, " que je condamne ce que Socrate a pratiqué. " A son sens la pederastie est louable ; mais cela est assez gaillard pour une pucelle. " (...) "

Sur la filiation, il faudra bien que je case la citation fameuse :

—quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de quoi nous sommes produits porte en soi les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères (II, 37)

« Il y a toujours un pays au-delà ». En voilà un titre !

Une belle phrase de Marie : «L'homme est l'ombre d'un songe, et son oeuvre est son ombre.»

Ma curiosité pour les vivants, à condition qu'ils soient morts. Intérêt

pour les mortels.

En quoi la science serait la gibier de mon théâtre ?

Comment on pourrait accrocher ce roman à Galilée (alors que Marie s'intéresse surtout à l'alchimie ?). Grâce à Jacques Le Pailleur qui s'était, bien que farceur et pauvre (il échangeait un livre dès que lu), découvert une passion pour les mathématiques. En 1635, quand Mersenne ouvre son « académie » toute mathématique, il y associe Le Pailleur. Il avait fait quelques vers pour un ami qui lui demandait son sentiment de l'opinion de Galilée touchant le mouvement de la terre :

En un mot, je hais la science :

Mais j'aime la belle Ignorance.

J'aime cette divinité

Qui me donne la liberté

De tout penser et de tout dire.

Reste le gros morceau : *L'Apologie* que je dois, toutes affaires cessantes, descendre demain (tout à l'heure).

lundi 31 décembre 2007

Existence absurde à baigner toujours dans le même jus. À rancir dans Montaigne. Ferais peut-être mieux de me promener au Tibet. Un exemple. Et ce théâtre qui n'est pas tout à fait ça (parce que je n'y crois pas ?). Il m'occupe l'esprit. S'occuper l'esprit pour, allez, je vais citer encore une fois, la phrase clé de ma dramaturgie, c'est malin :

—mais je trouve, *variam semper dant otia mentem*, que au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent plus d'affaire à soi-même, qu'il ne prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et

monstres fantasques...que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle, en espérant avec le temps lui faire honte à lui-même (I, 23 ?)

Le gros cerveau qui veut se faire honte à lui-même, et pas l'orgueil de défendre, au prix d'acrobaties rhétoriques, sa vérité. Montaigne toujours en dessous (l'ironie) ; L'ironie n'étouffe pas Galilée de la même manière. Galilée et Montaigne ? Lire à la fois les *Essais* et le *Discours sur les deux systèmes du monde*, qu'est-ce que cela veut dire, au moins : quelle expérience est-ce ?

L'ataraxie (comme paix intellectuelle, ie tenir son cerveau en respect ou avoir la paix avec lui) par la création théâtrale.

Au début de *L'Apologie*, m2m dit bien qu'il n'est pas théologien. Et ce n'est pas la peine d'essayer d'expliquer la croyance par des raisons naturelles (raisons humaines). La foi à part ; pas du tout B16. Il faut une faveur extraordinaire de Dieu pour qu'il loge en nous cette croyance. Mais, au delà du débat sur la Grâce, c'est un brûlot. Car si Dieu nous prive de cette faveur, il n'y a plus qu'à laisser tomber, et ne pas croire.

—qu'est-ce qu'il se passe si Dieu n'a pas la bonté de nous éclairer ?

—nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de comprendre cette vérité, sinon les génies de l'Antiquité, « tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ès siècles anciens, n'eussent pas failli par leur discours d'arriver à cette connaissance ». C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion.

Raison et foi : la raison peut accompagner la foi, embellir, étendre et amplifier la vérité de sa créance

